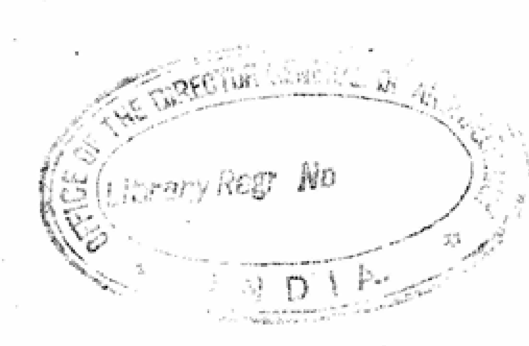

OFFICE OF THE DIRECTOR
Library Regr No
INDIA



COLLECTION

D'OUVRAGES ORIENTAUX

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

SE VEND A PARIS
CHEZ ERNEST LEROUX, LIBRAIRE,
RUE BONAPARTE, N° 28;

A LONDRES
CHEZ WILLIAMS AND NORGATE,
18, HENRIETTA STREET (COVENT-GARDEN).

PRIX : 7 fr. 50 c.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

COLLECTION D'OUVRAGES ORIENTAUX.

MAÇOUDI.

LES PRAIRIES D'OR.

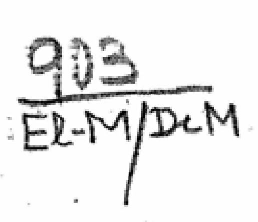
TEXTE ET TRADUCTION

PAR

C. BARBIER DE MEYNARD.

TOME SEPTIÈME.





PARIS.

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

À L'IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXIII.

AVERTISSEMENT.

Ce volume commence avec l'avénement définitif de Mamoun, après la chute de l'usurpateur Ibrahim, fils de Mehdi, et se termine au meurtre de Moutazz, en 255 de l'hégire; il comprend donc une période d'environ un demi-siècle.

Le lecteur est maintenant trop familiarisé avec la manière de Maçoudi, pour attendre de lui une narration méthodique et soutenue des faits relatifs aux Khalifes Abbassides. Le règne du plus illustre d'entre eux, celui de Mamoun, offre encore un exemple du goût prononcé de notre auteur pour l'anecdote et les digressions. Dans les cent pages consacrées à cette époque brillante, à propos de laquelle on évoque, un peu ambitieusement peut-être, les souvenirs des Médicis et de Louis XIV, si l'on excepte quelques détails sur les menées politiques des Alides, la révolte du fils de Mehdi et la dernière expédition contre les Grecs, tout le reste est du domaine de la biographie intime et de l'histoire littéraire.

Mais que d'aperçus ingénieux, que de précieuses ré-

vélations dans ces excursions à travers le champ de la fantaisie! Avec quelle vérité l'esprit libéral et sceptique de Mamoun se révèle dans ses entretiens avec les faux prophètes et les thaumaturges éclos au soleil de la libre pensée! Trouverait-on, par exemple, chez un autre chroniqueur arabe, un récit plus piquant, plus caractéristique que celui de l'entrevue du Khalife avec le délégué des Soufis? Un misérable mendiant, vêtu d'un pagne blanc en lambeaux, se présente un jour au palais, à l'heure où les théologiens, les philosophes les plus illustres dissertent en présence du maître. Il insiste pour être introduit et réclame le droit de prendre part à la discussion. Mamoun a reconnu en lui le représentant d'une secte à peine dégagée de ses langes, mais dont les doctrines, singulier mélange de communisme social et de mysticisme panthéistique, exerceront, un jour, une influence pénétrante sur les destinées du monde oriental. Il accueille l'inconnu avec bonté et l'autorise à parler. Sans hésiter, le soufi lui demande compte de l'autorité absolue qu'il exerce. Comment faut-il l'appeler? Usurpation, conquête de la force, ou, au contraire, délégation librement consentie et consacrée par le suffrage populaire? Avec un adversaire autre que Mamoun, le bourreau seul eût été chargé de répondre, et l'imprudent ambassadeur eût expié sur «le tapis de cuir des exécutions» son crime de lèse-majesté divine et humaine. Mais le génie du Khalife a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de cette singulière rencontre.

Par une évolution habile, il fait bon marché de l'héritage paternel et du serment de fidélité par lequel la communauté musulmane en a consacré la possession entre ses mains. «Je sais, dit-il, que le peuple est le seul

maître de ses destinées et qu'en lui seul réside la souveraineté véritable. Le pouvoir qui m'a été transmis, je ne le retiens que pour obéir à une nécessité de salut public. Je ne le retiens, sans mandat il est vrai, mais aussi sans usurpation, que pour maintenir l'ordre dans l'État et assurer l'accomplissement des grands devoirs religieux, le pèlerinage et la guerre sainte. Que la nation se mette d'accord sur le choix d'un chef plus digne que moi de la diriger et je cesse de régner. Va, dit-il à son interlocuteur interdit, je ne veux pas d'autre représentant que toi; fais connaître mes intentions à ceux qui t'ont envoyé, recueille les suffrages populaires autour d'un nom unanimement accepté, et j'abdique sur le champ.» Le soufi ne répond pas, et que pourrait-il répondre? Il salue, se retire et court rendre compte de son entrevue à ses compagnons, cachés au fond d'une mosquée. La déclaration de Mamoun est reconnue sage et conforme à la loi de Dieu (*cheriat*); désarmés par cette réponse simple et logique, les opposants se dispersent et vont répandre partout l'inutilité d'une manifestation contre le possesseur de fait du khalifat. Ainsi, peut-être, fut étouffée dans son germe une conspiration qui eût été fatale à la dynastie d'Abbas.

Signalons encore dans le même chapitre, parmi les faits qui méritent d'attirer plus particulièrement l'attention de l'historien, le récit de la dernière expédition de Mamoun contre l'empire byzantin, et une tradition revêtue d'un grand caractère d'authenticité sur la maladie et les derniers moments de ce souverain. Le vif éclat qu'il jeta sur les sciences et les lettres aurait mérité, sans doute, une mention particulière de la part d'un écrivain aussi curieux que l'était Maçoudi d'étudier l'in-

fluence de la civilisation grecque sur le monde musulman. Les renseignements qu'il donne dans le cours de sa vaste compilation sur les emprunts faits par les Arabes à leurs devanciers montrent tout ce qu'on eût été en droit d'attendre de son érudition. Son silence à cet égard ne peut donc s'expliquer que par la résolution formelle chez lui et maintes fois répétée, d'éviter toute redite des faits développés dans les deux grands ouvrages dont le titre revient sans cesse sous sa plume.

Si le premier devoir d'un éditeur n'était de reproduire jusque dans ses taches et ses imperfections le document dont il entreprend la restauration, j'aurais volontiers élagué du chapitre consacré à Moutaçem-Billah deux ou trois tableaux de genre d'un réalisme révoltant. *El-mamour-ma'zour,* dit un proverbe arabe que j'invoque volontiers, « tâche imposée est d'avance excusée. » Si, dans de telles circonstances, la copie ne reproduit que faiblement l'original, personne, je crois, ne lui reprochera cette infidélité de parti pris. Mais même au milieu de ces scories, il y a des parcelles d'or à recueillir, et le premier dégoût surmonté, on trouve dans ces débauches d'esprit quelques indications d'une grande valeur soit pour la lexicographie, soit, ce qui vaut mieux encore, pour la connaissance de la vie intime aux premiers âges de l'islam. Le même chapitre nous offre d'ailleurs, à titre de dédommagement, d'excellentes données sur la révolte du fameux sectaire Babek, et un historique intéressant de la fondation de Samarra, ce siége éphémère de la domination arabe.

A part les noms et les dates par lesquels il débute, le chapitre intitulé « Khalifat de Watik-Billah » est d'un bout à l'autre un hors-d'œuvre où l'humeur no-

made de Maçoudi se donne libre carrière. La première moitié de ce chapitre figurerait mieux dans les galeries littéraires de Taalebi, et la seconde, curieuse exposition des principes de la médecine, revendiquerait sa place dans l'introduction du traité d'Ibn Abi Ossaybyah.

Le règne suivant, celui de Motewekkil, est étudié avec plus de soin, au moins dans ses derniers paragraphes. On y suivra avec intérêt les développements de l'usurpation des affranchis turcs, les intrigues de cour qui enveloppent dans leur réseau ce Khalife, le plus énergique de sa race, et le jettent désarmé devant les poignards des esclaves ameutés. Parmi les épisodes humoristiques du même chapitre, citons les mésaventures du poëte Bohtori et l'étrange complainte de l'*Ane amoureux*, où le génie arabe, qu'on se plaît à représenter imperturbable dans sa gravité, se révèle sous un aspect nouveau, je dirais presque contemporain. Ainsi la parodie avait ses entrées à la cour, et le travestissement inepte de l'amour héroïque et de la grande poésie était comme chez nous, hélas! salué par des applaudissements enthousiastes et généreusement récompensé.

On lira sans surprise les éloges que Maçoudi accorde au règne suivant, celui du parricide Mountasir. Ce prince, durant sa courte domination, prodigua ses faveurs aux Alides, restaura les tombeaux de leurs ancêtres et témoigna hautement de son respect pour la mémoire d'Ali. C'en était assez pour mériter les suffrages d'un historien qui, sans appartenir ouvertement au parti chiite, ne néglige aucune occasion de montrer que la cause de la *sainte famille* a toutes ses sympathies. D'ailleurs, cette prédilection s'explique chez lui et par le courant qui entraînait vers ce parti tout homme

éclairé, et par des traditions de famille, notre auteur étant né, comme on le sait, en Afrique, sous une dynastie issue d'Ali et hostile à l'usurpation abbasside. On s'expliquera de la même manière la fidélité scrupuleuse avec laquelle les insurrections des Alides, sous le règne de Mostaïn et de Moutazz, sont racontées et constituent un récit soutenu au milieu des digressions les plus imprévues.

Parmi les contributions que ce nouveau volume apportera à l'histoire littéraire des Arabes, il est juste de signaler une curieuse annotation sur la prosodie et un aperçu sur les mètres nouveaux mis en vogue par Abou 'l-Atahyah; plusieurs extraits des odes de ce même écrivain; un parallèle finement étudié entre Bohtori et Abou Tammam; quelques vers d'Ali, fils de Djehm, un poëte celui-là dans toute l'acception du mot, et qui mériterait une étude spéciale; enfin différents morceaux que l'on doit considérer comme d'utiles variantes aux traditions de l'*Aghani*.

En présence d'un nombre aussi considérable de fragments poétiques épars dans le récit et transcrits par les copistes avec une négligence déplorable, c'était un devoir pour l'éditeur de remonter aux sources originales, toutes les fois qu'elles lui étaient accessibles. C'est ce qu'il a été possible de faire pour quelques-uns des poëtes cités, notamment pour Abou Tammam et Bohtori, dont les divans existent complets ou par fragments à la Bibliothèque nationale. La comparaison de ces documents avec mes copies m'a démontré une fois de plus que le manuscrit de Dehli (lettre *D*) a conservé fidèlement la rédaction de l'auteur, et que l'ordre dans lequel les vers d'une même pièce se déroulent est plus

conforme au texte original que celui des autres manuscrits. En d'autres termes, il est évident qu'il y eut, dès une époque ancienne, un double courant de rédaction dans les exemplaires des *Prairies d'or*. Le premier, que j'appellerai le courant indien, à cause de la provenance de la copie *D*, nous apporte une reproduction plus exacte et plus complète du texte primitif, mais déparée par de graves erreurs de copiste dans le seul manuscrit qui nous l'ait conservée. L'autre rédaction, qu'on pourrait nommer égyptienne, est représentée par l'édition imprimée à Boulak (lettre *K*), par le manuscrit de Munich (lettre *M*), et aussi, quoique avec plus d'indépendance, par le manuscrit *A*. Ces copies ont été décrites pour la plupart dans la préface du tome premier, et si j'en fais de nouveau mention à propos des vers si nombreux du présent volume, c'est qu'il importe que le lecteur sache quel degré de confiance elles méritent dans la liste des variantes. On doit ajouter aussi que Maçoudi, selon toute vraisemblance, faisait ses citations de mémoire ou sur des notes prises à la hâte; de là l'incohérence des *beït* dans une même pièce : la lassitude des copistes a fait le reste. Toutes les fois que l'étude attentive des divans originaux et celle du texte imprimé de l'*Aghani* m'ont mis sur les traces d'une lacune, j'ai pris soin de séparer par des points les vers qui ne présentaient aucune liaison entre eux. Pour tous les passages où ces éléments de comparaison m'ont fait défaut, je crois devoir solliciter de nouveau l'indulgence de ceux de mes lecteurs qui ont eu à lutter contre de semblables difficultés.

Pourtant je serais le jouet d'une illusion, si j'espérais que cet appel à la critique impartiale, mais bienveil-

lante, trouvera de l'écho à Heidelberg, où les publications relatives à l'histoire musulmane sont, depuis quelques années, l'objet d'un examen qu'on souhaiterait plus impersonnel et mieux fondé. Dans la préface de ses *Fragmenta historicorum arabicorum*, mon savant ami, M. de Goeje, a déjà fait justice de cette critique à outrance, et tout en plaidant sa propre cause, avec autant d'autorité que de verve, il a bien voulu prendre incidemment ma défense et démontrer l'inanité de la plupart des objections qui m'étaient adressées.

Pouvait-on s'attendre à un autre résultat? L'historien allemand des Khalifes n'appuie ordinairement ses réfutations que sur des hypothèses fantaisistes ou sur le témoignage du *Kamous*. Or, personne n'ignore que cet *océan* de mots se prête à toutes les explications, et qu'avec un peu de dextérité on peut lui demander la solution non-seulement d'un vers arabe, mais même des énigmes d'un texte assyrien ou d'une inscription hymiarite. Quant au procédé qui consiste à rétablir un passage douteux en y introduisant des variantes que nulle copie n'autorise, s'il est d'une simplicité merveilleuse, il ne peut satisfaire le traducteur qui s'est fait un devoir de ne jamais substituer une combinaison arbitraire aux leçons, si étranges qu'elles soient, qu'il a sous les yeux.

Il n'est donc pas surprenant que du prolixe examen consacré au tome VI des *Prairies d'or* dans les *Heidelberger Jahrbücher der Literatur* (1872, n° 2), je n'aie pu tirer que trois ou quatre observations judicieuses, lesquelles figurent dans la liste des corrections. Ce serait une tâche fastidieuse pour moi et sans profit pour le lecteur de donner ici les raisons qui ne m'ont pas per-

mis d'en recueillir un plus grand nombre. Cette tâche, à vrai dire, ne serait pas difficile et, s'il fallait absolument produire au jour les pièces du procès, je crois pouvoir compter sur l'hospitalité du Journal asiatique; mais je craindrais de me laisser entraîner à la suite de mon adversaire sur le terrain des arguties et des personnalités; la réponse adressée à la spirituelle préface de M. de Goeje, ne justifie que trop cette appréhension de ma part. Les augures de Rome ne pouvaient, dit-on, se rencontrer sans rire; faut-il que les orientalistes ne puissent s'aborder sans se déchirer? Je laisserai donc à l'aristarque allemand la satisfaction d'avoir le dernier mot, mais qu'il me permette en revanche d'exprimer un vœu que le monde savant ne peut que ratifier. Son *Histoire des Khalifes*, il faut bien l'avouer, a subi, comme toute chose en ce monde, les atteintes du temps. Depuis la publication de cet ouvrage, si incomplet dans sa prolixité, des documents d'une haute importance ont paru, qui éclairent d'un jour nouveau des événements jusqu'ici négligés ou mal expliqués. Les dates, les noms propres, plusieurs points de détail et même certaines vues d'ensemble gagneraient à être contrôlés sur les textes publiés depuis trente ans et dont le nombre s'accroît tous les jours. Si le savant professeur de Heidelberg voulait consacrer à ce travail de rajeunissement l'activité et les soins minutieux qu'il met à censurer les travaux de ceux qui suivent de loin ses traces, il contribuerait plus utilement, et sans nuire à sa réputation littéraire, à la préparation d'une histoire définitive du khalifat d'Orient.

Ce volume, comme ses devanciers, doit beaucoup aux savantes observations de MM. Derenbourg et de

Slane, aussi bien qu'au zèle du personnel de l'Imprimerie Nationale. Je suis heureux, en approchant du but, de renouveler ici l'expression de ma gratitude envers tous ceux qui m'aident si obligeamment dans l'accomplissement de ma longue entreprise.

كتاب
مروج الذهب ومعادن الجوهر

الباب الرابع عشر بعد المائة

ذكر خلافة المأمون

وبويع المأمون عبد الله بن هارون وكنيته ابو جعفر وامّه بادغيسية اسمها مراجل وقيل ان كنيته ابو العباس وهو ابن ثماني وعشرين سنة وشهرين وتوفي بالبديدون على عين القشيرة وهي عين يخرج منها هذا النهر المعروف بالبديدون وقيل ان

LIVRE DES PRAIRIES D'OR
ET DES MINES DE PIERRES PRÉCIEUSES.

CHAPITRE CXIV.

KHALIFAT D'EL-MAMOUN.

El-Mamoun (Abd Allah ben Haroun; son surnom patronymique était *Abou Djâfar*, ou, selon d'autres, *Abou 'l-Abbas;* sa mère, originaire de Badeguis, se nommait *Meradjil*) fut proclamé Khalife à l'âge de vingt-huit ans et deux mois. Il mourut à Bedidoun (lisez *Podendoun*, Ποδένδον) près de la source El-Kochaïrah, de laquelle sort la rivière connue sous le nom de *Bedidoun*; on dit que le nom grec de cette source

اسمها بالرومية ايضارقة وحُمل الى طرسوس فدفن بها على يسار المسجد سنة ثمانى عشرة ومائتين وهو ابن تسع واربعين سنة فكانت خلافته احدى وعشرين سنة منها اربعة عشر شهرًا كان يحارب اخاه محمد بن زبيدة على ما ذكرنا وقيل سنتان وخمسة اشهر وكان اهل خراسان يسلمون عليه فى تلك الحروب بالخلافة ويُدعى له على المنابر فى الامصار والحرمين والكور والسهل والجبل مما حواه له طاهر وغلب عليه ويسلم على محمد بالخلافة من كان ببغداد خاصةً لا غيره

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

وغلب على المأمون الفضل بن سهل حتى صايقه فى جارية اراد

est *Aïdareka.* Le corps de Mamoun fut transporté à Tarsous et enterré dans cette ville, à gauche de la Mosquée (année 118 de l'hégire). Il mourut âgé de quarante-neuf ans, après un règne de vingt et un ans, sur lesquels il passa quatorze mois à combattre son frère Mohammed, fils de Zobeïdah, comme nous l'avons raconté ci-dessus (voir t. VI, chap. CXIII); d'autres historiens disent que cette guerre dura deux années et cinq mois. Pendant toute cette lutte, Mamoun fut salué du titre de Khalife par les populations du Khoraçân, et l'on joignit son nom aux prières publiques dans les grandes villes, à Médine et à la Mecque, ainsi que dans les provinces et districts des pays de plaines et de montagnes que Taher avait soumis, et qu'il occupait pour Mamoun, tandis que Mohammed (Emin) ne fut reconnu Khalife qu'à Bagdad seulement, et nulle part ailleurs.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; APERÇU DES ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Mamoun se laissa dominer par Fadl ben Sehl à un tel

شراءها فقتله وادّعى قوم ان المأمون دسّ عليه من قتله ثم سلّم عليه الوزرآء بعد ذلك منهم احمد بن خالد الاحول وعمرو بن مسعدة وابو عبادة وكل هؤلاء سلّم عليه برسم الوزارة ومات عمرو بن مسعدة سنة سبع عشرة ومائتين فعرض لماله ولم يعرض لمال وزير غيره وغلب على المأمون اخرًا الفضل ابن مروان ومحمد بن يزداذ وفى خلافته قبض علىّ بن الرضا مسمومًا بطوس ودفن هنالك وهو يومئذ ابن تسع واربعين سنة وستة اشهر وقيل غير ذلك وهجا المأمون ابرهيم بن المهدى المعروف بابن شكلة عمّه وكان المأمون يظهر التشيّع وابن شكلة التسنّن فقال المأمون .

point que, ce ministre l'ayant contrarié jusque dans l'acquisition d'une esclave, Mamoun finit par le mettre à mort, ou, comme le prétendent quelques personnes, il aposta des gens qui le tuèrent. Son autorité fut alors pleinement reconnue par les ministres qui succédèrent à Fadl; tels que Ahmed (fils de Khaled), surnommé *le Louche;* Amr, fils de Maçâdah, et Abou Ybadah, qui le saluèrent en leur qualité de *vizirs.* Amr, fils de Maçâdah, étant mort en 217, Mamoun confisqua ses biens, mesure que désormais il ne prit à l'égard d'aucun autre ministre. Enfin Mamoun subit, en dernier lieu, l'influence de Fadl, fils de Merwan et de Mohammed, fils de Yezdad.

Sous son règne, Ali, fils de Riza, mourut empoisonné à Tous et fut enterré dans cette ville; il était agé de quarante-neuf ans et six mois, mais ce chiffre est contesté.

Mamoun dirigea des attaques satiriques contre son oncle paternel Ibrahim (fils de Mehdi), surnommé *Ibn-Cheklah;* le Khalife, qui professait les doctrines chyites, avait critiqué en ces termes Ibrahim, qui était sunnite :

اذا المرجىّ سرّك ان تراه يموت لحينه من قبل موته
فجدّد عنده ذكرى علىّ وصلِّ على النبىّ واهل بيته

فاجابه ابرهيم رادًّا عليه

اذا الشيعىّ جمجم فى مقال فسرّك ان يبوح بذات نفسه
فصلِّ على النبىّ وصاحبيه وزيريه وجاريه برمسه

ولابرهيم بن المهدى مع المأمون اخبار حسان هى موجودة فى كتاب الاخبار لابرهيم بن المهدى[1] ودخل ابو دلف القاسم ابن عيسى العجلى على المأمون فقال له يا قاسم ما احسن ابياتك فى صفة الحرب ولذاذتك بها وزهدك فى المغنيات قال يا امير المؤمنين اىّ الابيات هى قال قولك

Veux-tu avoir le bonheur de tuer un *Murdjite* (partisan de la doctrine de la foi sans les œuvres) sur le coup et avant l'heure assignée à sa mort?
Répète devant lui la mention du nom d'Ali, et prie pour le Prophète et pour les membres de sa famille.

Ibrahim riposta en ces termes :

Lorsqu'un Chyite balbutie dans son jargon, veux-tu avoir le bonheur de lui faire rendre l'âme?
Prie pour le Prophète et pour ses deux compagnons (Abou Bekr et Omar), qui furent ses ministres et qui reposent dans la tombe auprès de lui.

Le récit très-curieux des rapports d'Ibrahim avec Mamoun se trouve dans l'ouvrage intitulé *Histoire d'Ibrahim, fils de Mehdi.*

Abou Dolaf Kaçem (fils de Yça), l'Adjélite, se trouvant un jour chez Mamoun, ce prince lui dit : « Kaçem tu as décrit en beaux vers la guerre, le goût que tu as pour elle, et l'éloignement que t'inspirent les chanteuses. — Prince des Croyants, demanda-t-il, quels sont ces vers? » Mamoun lui cita le suivant :

لسلّ السيوف وشقّ الصفوف　　ونقض التراث وضرب القلل

قال ثم ماذا يا قاسم قال[1]

ولبس العجاجة والخافقاتُ　　تريك المنايا بروس الاسل
وقد كشفت عن شبا نابها　　عروس المنيّة بين الشُعَل
وجاءت تهادى وابناؤها　　كانّ عليهم شروق الطفل
خروس نطوق اذا استنطقت　　جهول بطيش على من جهل
اذا خُطِبَت اخذت مهرَها　　روُوسًا تساقط بين القُلَل
الذّ واشهى من المسمعات　　وشرب المدامة فى يوم طَلّ
انا ابن الحسام وترب الهياج　　وريب المنون وقرب الاجل

ثم قال يا امير المؤمنين هذه لذّتى مع اعدائك وقوّتى مع

Tirer le sabre hors du fourreau, fendre les rangs ennemis, faire jaillir le sang et abattre les têtes.....

— « Que vient-il ensuite, ô Kaçem? » — Le poëte poursuivit ainsi :

Disparaître dans des tourbillons de poussière, alors que le trépas se montre à la pointe des lances vacillantes,
Alors que la mort, hideuse fiancée, surgissant du milieu des flammes, montre ses dents aiguës,
Et s'avance lentement : ses enfants qui semblent illuminés des feux de l'aurore (allusion aux armes étincelantes des guerriers),
Se provoquent comme des coqs dont la voix se répond; fous, ils se déchaînent contre des fous;
Pendant que la fiancée fatale réclame pour sa dot les têtes qui tombent en foule au milieu de la mêlée :
Voilà ce qui me charme et m'attire plus que la voix des chanteuses, plus que les gais festins d'une journée rafraîchie par la pluie;
Car je suis le fils du glaive, le champion des combats, je suis la mort qui menace, et le destin qui s'approche.

— « Oui, Sire, ajouta le poëte, voilà ce qui fait ma joie en face de vos ennemis, quand vos partisans fortifient mon

اوليائك وبدى معك فان استلذّ مستلذّ شيأً من المعاقرة ملت الى المصادمة والمحاربة قال يا قاسم اذا كان هذا النمط من الاشعار شأنك واللذّة لذّتك فماذا تركت للوسنان مما خلفت واظهرت له من قليل ما سترت قال يا امير المؤمنين واىّ اشعارى قال حيث تقول

ايّها الراقد المؤرّق عينى   نم هنيئًا لك الرقاد اللذيذ
علم الله انّ قلبى مما   قد جنتْ مقلتاك فيه وقيذ

قال يا امير المؤمنين سهوة بعد سهرة غلبت وذلك قسم متقدّم وهذا ظنّ متأخر قال يا قاسم ما احسن ما قال صاحب هذين البيتين

courage et que vous dirigez mon bras. Que d'autres recherchent les plaisirs de l'orgie; ce qui m'attire moi, c'est la guerre, c'est la lutte sans trêve. » Mamoun lui répondit : « Puisque ce genre de poésies est le tien, puisque ton seul bonheur est la guerre, que laisses-tu donc à cette belle endormie que tu chantais avec une ardeur à peine dissimulée? — Dans quel passage de mes poésies, Sire ? demanda Abou Dolaf. — Dans celui-ci :

O toi qui dors et condamnes mes yeux à l'insomnie, savoure en paix les douceurs du sommeil;

Dieu sait pourtant combien mon cœur souffre du crime que tes beaux yeux ont commis!

— « Prince des Croyants, s'écria Abou Dolaf, c'est l'erreur d'une heure d'insomnie et d'accablement. De ces vers, les uns expriment une ancienne supplication, les autres mes aspirations plus récentes. — Kaçem, reprit le Khalife, qu'il est éloquent l'auteur de ce distique :

اذمّ لك الايام فى ذات بيننا   وما لليالى فى الذى بيننا عذر
اذا لم يكن بين المحبين زورة   سوى ذكر شىء قد مضى درس الفكر

فقال ابو دلف ما احسن ما قال يا امير المؤمنين هذا السيد الهاشمى والملك العباسى قال وكيف ادتك الفطنة ولم تداخلك الظنّة حتى تحققت انى صاحبها ولم يداخلك الشك فيهما قال يا امير المؤمنين انما الشعر بساط صوف ومن خلط الشعر بنقى الصوف ظهر رونقه عند التصنيف وبان ضوءه عند التأليف وكان المأمون يقول الملك يغتفر كلّ شىء الا القدح فى الملك وافشاء السرّ والتعرض للحرم وقال المأمون آخر الحرب ما استطعت فان لم تجد منها بدًّا فاجعلها فى آخر النهار وذكر

Je maudis à cause de toi les jours qui nous séparent : les nuits n'ont pas d'excuse, qui nous retiennent loin l'un de l'autre.

Lorsque deux amants ne se voient qu'à travers la pensée d'une félicité qui n'est plus, le souvenir s'efface bientôt.

— « Oui, Sire, répondit Abou Dolaf, grande est l'éloquence du chef de la famille hachémite, du souverain abbasside qui a composé ces vers. » Mamoun lui demanda : « Comment ta pénétration d'esprit est-elle amenée à conclure que je suis l'auteur de ces vers, et cela sans hésiter, sans concevoir le moindre doute? — Prince des Croyants, répondit le poëte, la poésie est semblable à un tapis de laine; quand on mêle aux fils ordinaires une laine plus belle et plus fine, sa beauté se distingue au milieu du tissu et brille d'un plus vif éclat dans l'ensemble de l'ouvrage. »

Mamoun disait souvent : « Un roi peut tout pardonner, excepté l'atteinte portée à sa puissance, la divulgation de ses secrets et un outrage fait à son harem. » — Il disait encore : « On doit différer autant que possible de livrer bataille, et, si elle devient inévitable, il faut en donner le signal à la fin

انه من كلام انوشروان   وكان المأمون يقول اعيت الحيلة فى
الامر اذا اقبل ان يدبر واذا ادبر ان يقبل   ولما تأتى الملك
للمأمون وخلص قال هذا جسيم لولا انه عديم وهذا مُلك
لولا ان بعده هُلك وهذا سرور لولا ان بعده غرور وهذا يوم
لو كان يوثق بغده   وكان المأمون يقول البشر منظر مونق
وخلق مشرق وزارع للقلوب[1] ومحلّ مألوف وفضل منتشر وثناء
بسيط وتحف للاحرار وذرع رحيب واوّل للحسنات وذريعة الى
الجاه واجد الشم وباب لرضى العامّة ومفتاح لمحبة القلوب
وكان المأمون يقول سادة الناس فى الدنيا الاسخياء وفى الآخرة
الاتقياء[2] وان الرزق الواسع لمن لا يستمتع به بمنزلة الطعام

de la journée; » mais cette maxime est attribuée aussi à Anouchirwân. Voici une autre parole de Mamoun : « Tous les stratagèmes sont impuissants à éloigner la fortune quand elle arrive, et à la retenir quand elle s'éloigne. » C'est le même souverain qui disait quand l'autorité ne lui fut plus contestée : « Quelle grande chose, si elle n'était néant ! Quelle royauté, si elle ne devait finir par la mort! Quelle félicité, si elle ne devait être déçue! Quelle journée, si l'on pouvait se fier au lendemain! » Il disait encore : « L'affabilité consiste en un extérieur aimable, un caractère qui réchauffe et féconde les cœurs; en un abord facile, une bienveillance étendue, une large distribution d'éloges. Cette qualité est, pour les gens de mérite, un don et une force; elle est la première des qualité saimables et le jalon de la puissance, la plus louable des habitudes morales, la porte de la popularité et la clef de la sympathie. » — « Les rois des hommes dans ce monde, disait-il aussi, ce sont les généreux, et dans l'autre monde, les hommes pieux. Une grande fortune dans des mains qui ne savent en faire usage, c'est un

موضوع على ميزاب (1) البخل لو كان طريقا ما سلكته ولو كان قميصا ما لبسته وحضر المأمون املاكا لبعض اهل بيته فسأله بعض من حضر ان يخطب فقال الحمد لله المحمود الله والمصطفى رسول الله وخير ما عُمل به كتاب الله قال الله تعالى وَأَنْكِحُوا ٱلْأَيَامَى مِنْكُمْ وَٱلصَّالِحِينَ مِنْ عِبَادِكُمْ وَإِمَآئِكُمْ إِنْ يَكُونُوا فُقَرَآءَ يُغْنِهِمُ ٱللَّهُ مِنْ فَضْلِهِ وَٱللَّهُ وَاسِعٌ عَلِيمٌ، ولو لم يكن فى المناكحة آية محكمة ولا سنة متّبعة الا ما جعل الله فى ذلك من تأليف البعيد والقريب لسارع اليها الموفق المصيب وبادر اليها العاقل اللبيب وفلان من هذا عرفتموه فى نسب لم تجهلوه خطب اليكم فلانة فتاتكم وبذل لها من الصداق كذا وكذا

festin placé au bord d'un égout. Si l'avarice était un chemin, je ne le suivrais pas, une tunique, je ne m'en revêtirais point. »

Mamoun, assistant à une célébration de mariage entre membres de sa famille, fut prié par l'assemblée de prononcer une allocution et il s'exprima en ces termes : « Gloire à Dieu! Toute louange revient à Dieu; l'apôtre de Dieu est son élu; le meilleur guide est le livre divin. Le Très-Haut a dit : Mariez ceux de vous qui vivent dans le célibat; unissez vos serviteurs honnêtes à vos servantes vertueuses. S'ils sont pauvres, la bonté de Dieu les enrichira; car il embrasse tout et sait tout (*Koran*, XXIV, 32). Si, à défaut d'un verset positif et d'une coutume constamment suivie, le mariage n'avait reçu de Dieu que le seul avantage d'unir des créatures étrangères ou amies, l'homme bien inspiré et habile devrait y courir, l'homme intelligent et sage devrait y tendre avec empressement. Un tel, dont vous connaissez parfaitement la généalogie, vous demande la main de N. votre noble demoiselle, et lui apporte une dot de tant. Exaucez la prière de

فشفعوا شافعنا وانكحوا خاطبنا وقولوا خيرًا تحمدوا عليه وتؤجروا اقول قولى هذا واستغفر الله لى ولكم وذكر ثمامة بن اشرس قال كنا يومًا فى مجلس المأمون فدخل يحيى بن اكثم وكان قد ثقل عليه موضعى منه فتذاكرنا شيًّا من الفقه فقال يحيى فى مسئلة دارت هذا قول عمر بن الخطّاب وعبد الله بن مسعود وابن عمرو وجابر[1] قلت اخطأوا كلهم واغفلوا وجه الدلالة فاستعظم ذلك يحيى واكبره وقال يا امير المؤمنين ان هذا يخطىء اصحاب رسول الله صلّعم كلّهم فقال المأمون سبحان الله أكذا يا ثمامة قلت يا امير المؤمنين ان هذا لا يبالى ما قال ولا ما شنع به ثم اقبلت عليه فقلت ألست تزعم ان الحق

notre client, consacrez l'union qu'il sollicite, et ne prononcez que de bonnes paroles afin d'être remerciés et récompensés. Je termine en implorant la miséricorde de Dieu pour moi et pour vous. »

Tomamah, fils d'Achras, raconte le fait suivant. « Nous étions un jour, dit-il, dans le salon de Mamoun lorsque Yahya, fils d'Aktam, s'y présenta; celui-ci voyait avec peine le crédit dont je jouissais auprès du Khalife. Nous discutions un point de jurisprudence : dans le cours de la discussion, Yahya citant l'opinion d'Omar ben Khattab, d'Abd Allah ben Maçoud, d'Ibn-Amr et de Djabir, je lui répondis qu'ils s'étaient tous trompés et qu'ils avaient méconnu les lois d'une déduction rigoureuse. Émor et scandalisé de ces paroles, Yahya dit au Khalife : « Prince des Croyants, cet homme ose accuser d'erreur tous les compagnons du Prophète à la fois. — Dieu tout-puissant, serait-ce vrai, ô Tomamah? me demanda le Khalife. — Sire, répliquai-je, il ne s'inquiète ni de ce qu'il soutient, ni de ce qu'il condamne; » et, me tournant vers mon adversaire, j'ajoutai : « N'as-tu pas prétendu qu'aux yeux

فى واحد عند الله جلّ وعزّ قال نعم قلت فزعمت ان تسعة اخطأوا وأصاب العاشر وقلت انا اخطأ العاشر فما انكرت فنظر المأمون الىّ وتبسم وقال لم يعلم ابو محمد انك تجيب بهذا الجواب قال يحيى وكيف ذلك قلت ألست تقول ان الحق فى واحد قال بلى قلت فهل يخلى الله عزّ وجلّ هذا الحق من قائل يقول به من اصحاب رسول الله صلّعم قال لا قلت أفليس من يخالفه ولم يقل به فقد اخطأ عندك الحق قال نعم قلت فقد دخلت فيما عبت وقلت بما انكرت وبه شنعت وانا اصحّ دلالةً منك لانى خطّيتهم فى الظاهر وكلّ مصيب عند الله الحق

de Dieu la vérité était dans la bouche d'un seul homme? » Yahya en convint; je continuai : « Ainsi, selon toi, neuf d'entre eux se sont trompés et le dixième a dit vrai. Eh bien, moi, j'ai affirmé que le dixième s'est trompé et tu n'as pas dit le contraire. » Mamoun me regarda en souriant et me dit : « Abou Mohammed (surnom de Yahya) ne se doutait pas que tu lui ferais une semblable objection. » Yahya me pressant de m'expliquer, je continuai ainsi : « N'as-tu pas avancé qu'un seul était dans le vrai? — Assurément, dit-il. — Dieu, ajoutai-je (que son nom soit glorifié et exalté!), peut-il permettre que la vérité ne soit pas proclamée par un des Compagnons de l'apôtre? — C'est impossible. — Celui qui le combat et n'adopte pas son opinion, n'a-t-il pas, selon toi, méconnu la vérité? » Yahya en convint. « Donc, m'écriai-je, tu adoptes l'opinion que tu rejetais et tu affirmes ce que tu as d'abord repoussé et réprouvé. Ma déduction est plus rigoureuse que la tienne; en effet, j'ai combattu tes autorités, quant à la forme de leur assertion; or, là où est l'approbation de Dieu, là est la vérité, je les ai donc repoussées parce qu'elles étaient en désaccord (avec cette approbation de Dieu). Ensuite l'enchaînement des preuves m'a amené à

وانما خطيتهم عند الخلاف وادتنى الدلالة الى قول بعضهم فخطيت من خالفنى وانت خطيت من خالفك فى الظاهر وعند الله عز وجل   وقدم وفد الكوفة الى بغداد فوقفوا للمأمون فاعرض عنهم فقال شيخ منهم يا امير المؤمنين يدك احق يد بتقبيل لعلوها فى المكارم وبُعدها عن المآثم وانت توسع العفو المذنب[1] من ارادك بسوء فجعله الله حصيد سيفك وطريد خوفك وذليل دولتك فقال يا عمرو نعم الخطيب خطيبهم اقض حوائجهم فقضيت   وذكر ثمامة بن اشرس قال بلغ المأمون خبر عشرة من الزنادقة ممن يذهب الى قول مانى

l'opinion de l'un d'eux et j'ai rejeté l'opinion de mes adversaires, tandis que toi, tu as incriminé tes adversaires et quant au sens extérieur, et quant au fond, c'est-à-dire en ce que Dieu approuve. »

Une députation étant venue de Koufah à Bagdad et s'étant présentée chez Mamoun, ce prince lui tourna le dos; un vieillard qui était au nombre des délégués lui tint alors ce langage : « Prince des Croyants, il n'y a pas de main plus digne de nos baisers que la vôtre, parce qu'il n'y en pas de plus haut placée pour le bien, ni de plus éloignée du mal. Votre pardon enveloppe tous les coupables. Dieu fasse que vos ennemis soient fauchés par votre glaive, chassés par votre colère, écrasés par votre puissance! » Le Khalife dit alors à son ministre (voir ci-dessus, p. 3) : « Amr, l'orateur de cette troupe est le plus éloquent des orateurs; veille à ce que leur requête soit accueillie. » Et en effet ils reçurent satisfaction.

Au rapport de Tomamah, fils d'Achras, on dénonça un jour à Mamoun dix habitants de Basrah comme étant des impies qui professaient la doctrine de Manès et les deux

ويقول بالنور والظلمة من اهل البصرة فامر بحملهم اليه بعد ان سمّوا له واحدًا واحدًا فلما جُمِعوا نظر اليهم طفيلى فقال ما اجتمع هؤلآء الّا لصنيع فدخل فى وسطهم ومضى معهم وهو لا يعلم بشأنهم حتى صار بهم الموكلون الى السفينة فقال الطفيلى نزهة لا شك فيها فدخل معهم السفينة فما كان باسرع من ان جىء بالقيود فقيد القوم والطفيلى معهم فقال الطفيلى بلغ امر تطفيلى الى القيود ثم اقبل على الشيوخ فقال فديتكم ايش انتم قالوا بل ايش انت ومن اخواننا انت قال والله ما ادرى ما انتم غير انى والله رجل طفيلى خرجت فى هذا اليوم من منزلى فلقيتكم فرأيت منظرًا جميلًا وعوارض

principes de la lumière et des ténèbres. Après qu'il se les fut fait nommer un par un, il ordonna qu'on les lui amenât. Un parasite, qui les aperçut au moment où on les réunissait, se dit : « Voilà des gens qui s'assemblent pour quelque bombance; » il se glissa donc au milieu d'eux et les accompagna, sans les connaître, jusqu'au bateau où leurs gardiens devaient les embarquer. « Plus de doute, c'est une partie de plaisir, » s'écria notre parasite, et il monta avec eux à bord de l'embarcation. Mais bientôt on apporta des chaînes avec lesquelles on attacha toute la troupe, y compris l'intrus, qui se disait à lui-même : « Ma gourmandise a fini par m'enferrer! » Puis s'adressant aux anciens de la bande : « Pardon, leur dit-il, qui êtes vous? — Dis-nous plutôt qui tu es et si tu comptes parmi nos frères, lui répondirent-ils. — Dieu sait que je ne vous connais guère, répliqua l'étranger. Quant à moi, sans mentir, je suis parasite de mon métier. En sortant de chez moi aujourd'hui, je vous rencontrai. Frappé de votre extérieur agréable, de votre bonne mine, de votre apparence confortable, je me suis dit : Voici des

حسنة ونعمة ظاهرة فقلت شيوخ وكهول وشبّان جمعوا لوليمة ودخلت فى وسطكم وحاذيت بعضكم كانى فى جملة احدكم فصرتم الى هذا الزورق فرأيته قد فرش بهذا الفرش ومهد ورأيت سُفَرًا مملوءة وجربًا وسلالاً فقلت نزهة يمضون اليها الى بعض القصور والبساتين ان هذا اليوم مبارك فابتهجت سرورًا اذ جاء هذا الموكل بكم فقيدكم وقيدنى معكم فورد علىّ ما قد ازال عقلى فاخبرونى ما الخبر فضحكوا منه وتبسموا وفرحوا به وسرّوا ثم قالوا الآن قد حصلت فى الاحصاء واوثقت فى الحديد واما نحن فمانية نمرّ بنا الى المأمون وسندخل اليه ويسائلنا عن احوالنا ويستكشفنا عن مذهبنا ويدعونا الى التوبة والرجوع عنه بامتحاننا بضروب من المحن منها اظهار

vieillards, des hommes mûrs, des jeunes gens qui s'en vont festiner; en conséquence, je me mêlai à vous, et pris place à côté de l'un de vous comme si j'étais des vôtres. En arrivant dans cette embarcation, la trouvant ornée de coussins et de tapis et voyant ces plateaux, ces sacs, ces paniers bien garnis, j'ajoutai : « Ils vont se récréer dans quelque château et parc de plaisance : voici pour moi une heureuse journée. » J'étais encore tout à ma joie, lorsque est survenu ce gardien qui vous a enchaînés et moi avec vous. Cette aventure confond mon esprit, dites-moi enfin ce qui se passe. » Ces paroles amusèrent et firent sourire les prisonniers; mis en gaieté et belle humeur, ils lui dirent : « Maintenant que tu es sur la liste et que tu as ta chaîne, apprends que nous sommes des Manichéens qu'on a dénoncés à Mamoun; on nous conduit en sa présence; il nous demandera qui nous sommes, nous questionnera sur notre croyance et nous exhortera au repentir et à l'abjuration en nous soumettant à différentes épreuves; il nous montrera, par exemple, une image de

صورة مانى لنا ويأمرنا ان نتفل عليها ونتبرأ منها ويأمرنا بذبح طائر مآء وهو التذرج[1] فمن اجابه الى ذلك نجا ومن تخلّف عنه قتل فاذا دعيت وامتحنت فاخبر عن نفسك واعتقادك على حسب ما توديك الدلالة الى القول به وانت زعمت انك طفيلى والطفيلى يكون معه مداخلات واخبار فاقطع سفرنا هذا الى مدينة بغداد بشىء من الحديث وايام الناس فلما وصلوا الى بغداد وادخلوا على المأمون جعل يدعو باسمائهم رجلاً رجلاً فيسأله عن مذهبه فيخبره بالاسلام فيمتحنه ويدعوه الى البرأة من مانى ويظهر له صورته ويأمره ان يتفل عليها والبرأة منها وغير ذلك فيأبون فيمرّهم على السيف حتى بلغ الى الطفيلى بعد فراغه من العشرة وقد استوعبوا عدّة

Manès en nous ordonnant de cracher dessus et de la renier; il nous forcera à sacrifier l'oiseau de marais appelé *tezredj* (nom persan du faisan). Quiconque y consentira aura la vie sauve, quiconque s'y refusera sera mis à mort. Quand tu seras appelé et soumis à l'épreuve, tu diras qui tu es et quelle est ta croyance, d'après ce que ton esprit te suggérera. Mais ne te disais-tu pas parasite? Or les parasites ont une ample provision de contes et de nouvelles; abrége donc notre traversée jusqu'à Bagdad par le récit de quelque bonne légende, de quelque histoire amusante. » Une fois arrivés à Bagdad, les prisonniers furent conduits en présence de Mamoun; il les appela par leur nom et à tour de rôle; il demanda à chacun d'eux quelle était sa secte, et l'interrogea sur la foi musulmane; il les invita à renier Manès en leur montrant son image avec ordre de cracher sur elle et de la désavouer, etc. A mesure qu'ils refusaient de s'y soumettre, il les livrait au bourreau. On arriva enfin au parasite. Mais comme on en avait fini avec les dix prisonniers et la

القوم فقال المأمون للموكلين من هذا قالوا والله ما ندرى غير
انا وجدناه مع القوم فجئنا به فقال له المأمون ما خبرك قال يا
امير المؤمنين امرأتى طالق ان كنت اعرف من اقوالهم شيئا
وانما انا رجل طفيلى وقصّ عليه خبره من اوله الى اخره
فضحك المأمون ثم اظهر له الصورة فلعنها وتبرّأ منها وقال
اعطونيها حتى اسلح عليها والله ما ادرى ما مانى أيهوديًا كان
ام مسلمًا فقال المأمون يؤدّب على فرط تطفله ومخاطرته بنفسه
وكان ابرهيم بن المهدى قائمًا بين يدى المأمون فقال يا امير
المؤمنين هب لى ذنبه واحدثك بحديث عجيب فى التطفيل
عن نفسى قال قل يا ابرهيم قال يا امير المؤمنين خرجت يومًا

liste étant épuisée, Mamoun demanda aux gardes quel était cet homme : « En vérité nous n'en savons rien, répondirent-ils. Nous l'avons trouvé parmi eux et nous l'avons amené. — Qui es-tu? lui dit le Khalife — Prince des Croyants, je répudie ma femme si je comprends quelque chose à ce qu'ils disaient. Je ne suis qu'un pauvre parasite, » et il lui conta son histoire du commencement à la fin. Le prince s'en amusa beaucoup; puis il lui fit présenter l'image de Manès. Non content de la maudire et de la renier, le parasite ajouta : « Donnez-la moi, que je la décore d'une belle ordure. Par Dieu, je ne sais si ce Manès était juif ou musulman. » Cependant Mamoun allait le châtier à cause de son parasitisme effréné et de sa témérité, lorsque Ibrahim, fils de Mehdi, qui se tenait debout devant le monarque, lui dit : » Sire, accordez-moi la grâce de cet homme et je vous conterai une singulière aventure de bohême dont j'ai été le héros; » ensuite, sur l'invitation du Khalife, il poursuivit en ces termes : « Prince des Croyants, j'étais sorti un jour, et me promenais en désœuvré à travers les rues de Bagdad, lorsque

فمررت فى سكك بغداد متطرّقًا حتى انتهيت الى موضع فشممت
رائحة ابازير من جناح دار عالية وقدور قد فاح قتارها فتاقت
نفسى اليها فوقفت على خياط فقلت لمن هذه الدار فقال لرجل
من التجار من البزازين قلت ما اسمه قال فلان بن فلان فرفعت
طرفى الى الجناح فاذا فيه شباك فنظرت الى كف قد خرجت
من الشباك ومعصم ما رأيت احسن منهما قط فشغلنى يا امير
المؤمنين حسن الكف والمعصم عن رائحة القدور فبقيت باهتًا
قد ذهل عقلى ثم قلت للخياط هو ممن يشرب النبيذ قال
نعم واحسب ان عنده اليوم دعوة ولا ينادم الا تجارًا مثله
مستورين فانا كذلك اذ اقبل رجلان نبيلان راكبان من رأس
الدرب فقال لى الخياط هذان منادماه قلت ما اسماهما وما كناهما

j'arrivai devant le pavillon d'une haute maison d'où s'exhalaient un parfum d'aromates et d'épices, un fumet de casseroles, dont je fus singulièrement alléché. Je m'adressai à un tailleur et lui demandai à qui appartenait la maison. — « A un marchand de la corporation de la toile, me dit-il. — Son nom? — Un tel, fils d'un tel. » Je levai les yeux sur le pavillon ; du treillis en bois qui en garnissait la fenêtre, je vis sortir une main et un poignet comme je n'en avais jamais vu d'aussi beaux. Le charme de cette apparition me fit oublier le parfum de la cuisine et je demeurai là troublé, éperdu. Je demandai enfin au tailleur si le maître du logis se permettait le *nébid* (vin de dattes). — « Oui vraiment, me dit-il, et je crois même qu'il traite aujourd'hui; mais ses convives sont des marchands, gens discrets comme lui. » Nous en étions là lorsque deux cavaliers de bonne mine se montrèrent au bout de la rue venant de notre côté. — « Voilà ses deux invités, » me dit le tailleur. — Quels sont leurs noms et leurs surnoms patronymiques? » Il me renseigna là-dessus; aussitôt je

فقال فلان وفلان فحركت دابتى حتى دخلت بينهما وقلت جعلت فداكما قد استبطأكما ابو فلان اعزّه الله وسايرتهما حتى انتهينا الى الباب فقدمانى فدخلت ودخلا فلما رأنى صاحب المنزل لم يشك الّا انى منهما بسبيل فرحب واجلسنى فى اجل موضع فجيء يا امير المؤمنين بالمايدة وعليها خبز نظيف واتينا بتلك الالوان فكان طعمها اطيب من رائحتها فقلت فى نفسى هذه الالوان قد اكلتها وبقى الكف والمعصم ثم رفع الطعام فغسلنا ايدينا ثم صرنا الى مجلس المنادمة فاذا هو انبل مجلس واجلّ فرش وجعل صاحب المجلس يلطف بى ويقبل علىّ بالحديث والرجلان لا يشكان انه منى بسبيل وانما كان ذلك الفعل منه بى لما ظنّ انى منهما بسبيل حتى اذا

poussai ma monture et me plaçai entre les deux cavaliers en disant : « Que ma vie soit votre rançon ! un tel (que Dieu le récompense !) vous attend avec impatience. » Je les escortai jusqu'à la porte; ils me précédèrent et j'entrai sur leur tracé. Le maître de la maison m'aperçut et, ne doutant pas que je ne fusse introduit par ses amis, il m'accueillit gracieusement et me fit asseoir à la place d'honneur. Alors, Sire, on apporta la table; elle était richement servie, et nous fîmes honneur à ces plats, dont la saveur l'emportait encore sur le fumet. « Voici déjà le festin de gagné, me dis-je; reste le mystère de la main et du poignet. » La table enlevée et les ablutions terminées, on se dirige vers le salon de conversation : c'était une grande et belle pièce, richement ornée. Mon hôte redouble de politesse et se tourne de mon côté en causant; les deux convives ne doutent plus alors que je ne sois invité, tandis que l'hôte ne me traitait de la sorte que parce qu'il me croyait amené par ses deux amis. Nous avions déjà vidé quelques coupes, lorsque une jeune esclave se présenta

شربنا اقداحًا خرجت علينا جارية تتثنى كانها غصين بان فاقبلت وسلمت غير خجلة وهيئت لها وسادة واتى بعود فوضع فى حجرها فجسّته فتبينت الحذق فى جسها ثم اندفعت تغنى بهذا الصوت

توهّمها طرفى فآلم خدّها فصار مكان الوهم من نظرى اثر
وصافحها كفّى فآلم كفّها فمن لمس كفّى فى اناملها عقر
ومرّت بقلبى خاطرًا فجرحتها ولم ار شيئًا قطّ يجرحه الفكر

فهيجت والله يا امير المؤمنين علىّ بلابلى وطربت لحسن غنائها وحذقها ثم اندفعت تغنى

اشرتُ اليها هل علمتِ مودتى فردّت بطرف العين انى على العهد
فحدتُ عن الاظهار عمدًا لسرّها وحادت عن الاظهار ايضًا على عمد

gracieuse et souple comme une branche de saule, et nous salua sans timidité. On lui offrit un coussin, on lui apporta un luth que l'on plaça sur ses genoux, et elle l'accorda avec une habileté dont je fus frappé. Elle se mit alors à chanter l'air suivant :

Mon regard a soupçonné sa présence et frôlé son visage et ce regard lancé à la dérobée y a laissé une empreinte.

Ma main l'a attirée ; elle a effleuré la sienne, et sous le contact de ma main ses doigts ont frémi amoureusement.

Son souvenir a traversé mon cœur et à mon tour je l'ai blessée ; j'ignorais que d'une pensée pût naître une blessure.

— « Vraiment, Sire, la beauté et la perfection de ce chant m'avaient troublé et ému. Elle reprit son luth et chanta :

D'un signe je lui ai demandé : Sais-tu à quel point je t'aime ? Et elle m'a répondu dans une œillade : Je suis fidèle à ton amour.

J'ai su cacher scrupuleusement son secret, et elle aussi a veillé à ce qu'il ne fût pas divulgué.

فصحت السلامة[1] وجاءني من الطرب ما لا املك النفس ولا الصبر واندفعت تغنى

اليس عجيبًا انّ بيتًا يضمنى وإياكِ لا نخلو ولا نتكلم
سوى اعين تشكو الهوى بجفونها وترجيع احشآء على النار تضرم
اشارة افواه وغمز حواجب وتكسير اجفان وقلب مسلم

فحسدتها والله يا امير المؤمنين على حذقها ومعرفتها بالغناء واصابتها معنى الشعر وانها لم تخرج من الفنّ الذى ابتدأته فقلت بقت عليك يا جارية شيء فغضبت وضربت بعودها الارض ثم قالت متى كنتم تحضرون مجالسكم البغضآء فندمت على ما كان منى ورأيت القوم قد تغيروا الىّ فقلت أليس ثَمّ

« Je criai, j'invoquai mon salut éternel; mon émotion était si vive, que je n'étais plus maître de moi et ne pouvais me contenir. L'esclave continua son chant :

N'est-il pas surprenant que, réunis dans le même lieu, nous ne puissions ni demeurer seuls, ni parler de notre amour?

Nos yeux seuls peuvent, à la dérobée, exprimer la passion qui nous torture, le feu qui dévore nos entrailles.

Nous n'avons pour nous comprendre que le frémissement de nos lèvres, le mouvement de nos sourcils, nos regards à demi voilés et notre cœur, qui échange un salut.

— « En vérité, Prince des Croyants, l'habileté et la science de cette chanteuse, le talent avec lequel elle avait su exprimer les paroles du libretto sans sortir du thème primitif, tout cela m'inspira un mouvement de jalousie : « Jeune fille, lui dis-je, il te reste encore à apprendre. » Ces paroles l'irritèrent, elle jeta son luth et s'écria : « Depuis quand admettez-vous dans votre intimité d'aussi fâcheux convives? » Je me repentis de ce que j'avais fait en voyant les dispositions de l'auditoire changer à mon égard. « Y a-t-il un luth ici? de-

عود قالوا بلى يا سيدنا فاتيت بعود فاصلحت من شأنه ما اردت واندفعت اغنى

ما للمنازل لا يجبن حزينًا   أصممن ام بعد المدى فبلينا
راحوا العشيّة روحةً مذكورةً   ان متن متن وان حيين حيينا

ثمّا استتممته جيدًا حتى خرجت الجارية فاكبت على رجلى تقبلها وهى تقول المعذرة والله اليك يا سيدى فما سمعت من يغنى هذا الصوت مثلك وقام مولاها وكلّ من كان عنده فصنعوا كصنعها وطرب القوم واستحثوا الشرب فشربوا بالطاسات ثم اندفعت اغنى

أبالله هل تمسين لا تذكرينني   وقد سجمت عيناى من ذكرك الدما

mandai-je. — Oui, Seigneur, me répondit-on. » Dès qu'on me l'eut apporté, je l'accordai à ma guise et je chantai les paroles suivantes :

Pourquoi ces demeures restent-elles insensibles à ma douleur? Sont-elles sourdes? Le temps les a-t-il renversées?

Hélas! Ceux que j'aimais sont partis au déclin du jour, et l'on m'annonce leur départ. Qu'ils meurent s'ils doivent mourir; s'ils vivent, je vivrai!

— « Je n'avais pas encore terminé mon chant, que la belle esclave se précipitait à mes pieds et, les tenant embrassés, me disait : « Seigneur, pardonnez-moi, au nom du ciel. Je n'avais jamais entendu chanter cet air avec une telle perfection. » Son maître et tous ceux qui étaient présents se levèrent et suivirent son exemple; la joie venait de renaître, les coupes circulaient plus rapidement, on buvait à pleines rasades. Je continuai ainsi :

Dis-moi, je t'en supplie, pourrais-tu m'oublier, lorsque ton souvenir me fait répandre des larmes de sang?

الى الله اشكو بخلها وسماحتى لها عسل منى وتبذل علقما
الى الله اشكو انها اجنبيّة وانى لها بالودّ ما عشت مكرما
فردّى مصاب القلب انت قتلته ولا تتركيه ذاهل العقل مغرما

فجاء من طرب القوم ما خشيت ان يخرجوا من عقولهم فامسكت ساعةً حتى اذا هدأ القوم اندفعت اغنى الثالثة

هذا محبك مطوىّ على كمده صبّ مدامعه تجرى على جسده
له يدٌ تسأل الرحمن راحته مما به ويدٌ اخرى على كبده
يا من رأى كلفًا مستهترًا اسفًا كانت منيّته فى عينه ويده

فجعلت الجارية يا امير المؤمنين تصيح السلامة هذا والله الغناء

Je me plains à Dieu de l'avarice de cette belle et de ma prodigalité; je lui offre du miel, et elle ne me présente que la coloquinte, aux sucs amers.

Je me plains de son éloignement, moi qui ne veux vivre que pour lui prodiguer ma tendresse.

Rends à la vie un amant dont tu as brisé le cœur; ne l'abandonne pas ivre, affolé d'amour!

— « L'enthousiasme de mes auditeurs devint si vif que je craignis qu'ils ne perdissent la raison; je me tus un moment pour leur laisser le temps de se remettre, puis, reprenant mon luth pour la troisième fois, je chantai :

Ton amant est en proie à des douleurs poignantes; un fleuve de larmes inonde son corps.

Une de ses mains se lève suppliante pour demander au ciel la fin de ses souffrances, l'autre main s'appuie sur son cœur.

Oh! venez voir un pauvre amoureux que le désespoir fait délirer et dont la main et les yeux peuvent seuls exprimer les désirs!

— « Par mon salut éternel, s'écria l'esclave, voilà, maître, ce qui s'appelle chanter. » Cependant l'ivresse commen-

يا مولاى وسكر القوم وخرجوا من عقولهم وكان صاحب المنزل
جيّد الشراب وندماه دونه فامر غلمانه مع غلمانهم بحفظهم
وصرفهم الى منازلهم وخلوت معه فشربنا اقداحًا ثم قال يا
سيدى ذهب والله ما خلا من ايامى باطلاً اذ كنت لا اعرفك
فمن انت يا مولاى ولم يزل يلحّ علىّ حتى اخبرته فقام وقبّل
رأسى وقال يا سيدى وانا اعجب ان يكون هذا الادب الّا لمثلك
واذا انا منذ اليوم مع الخلافة ولا اعلم وسألنى عن قصتى وكيف
حملت نفسى على ما فعلته فاخبرته خبر الطعام والكف والمعصم
فقال يا فلانة لجارية له قولى لفلانة تنزل فجعل ينزل الىّ جواريه
واحدة واحدة فانظر الى كفها واقول ليس هى حتى قال والله

çait à tourner les têtes : le maître du logis qui supportait, mieux que ses deux convives, l'influence du vin, les confia aux soins de ses propres domestiques et des leurs, et les fit reconduire chez eux. Je demeurai seul avec lui ; après avoir encore vidé quelques coupes, il me dit : « En vérité, Seigneur, je considère comme perdus les jours passés sans vous connaître. Dites-moi qui vous êtes, cher maître. » Ses instances devinrent si vives que je finis par me nommer. Aussitôt il se leva et me baisa sur la tête en disant : « J'aurais été surpris, Monseigneur, que, dans un rang inférieur au vôtre, on possédât de pareils talents. Ainsi donc la royauté était chez moi depuis tantôt et je l'ignorais ! » Pressé par lui de raconter mon aventure et le motif qui m'avait attiré, je lui fis connaître l'histoire du repas qu'on apprêtait et l'apparition de la main et du bras à la fenêtre. Il appela une de ses esclaves et lui dit : « Va dire à une telle de descendre. » Il me fit ainsi amener toutes ses esclaves l'une après l'autre. Après avoir examiné leurs mains : « Ce n'est pas cela, m'écriai-je. » — « Vrai Dieu, me dit enfin mon hôte, il ne reste

ما بقى غير امى واختى ولانزلنهما اليك فعجبت من كرمه وسعة صدره فقلت له جعلت فداك ابداً بالاخت قبل الام فعسى ان تكون صاحبتى فقال صدقت ففعل فلما رأيت كفها ومعصمها قلت هى هى جعلت فداك فامر غلمانه من فوره فصاروا الى عشرة مشايخ من جلّة جيرانهم فاحضروا وجىء ببدرتين فيهما عشرون الف درهم ثم قال هذه اختى فلانة وانا اشهدكم انى قد زوجتها من سيدى ابرهم بن المهدى وامهرتها عنه عشرون الف درهم فرضيت وقبلت النكاح ودفعت اليها البدرة الواحدة وفرّقت الاخرى على المشائخ وقلت لهم اعذروا فهذا الذى حضرنى فى هذا الوقت فقبضوها وانصرفوا

plus que ma mère et ma sœur, je vais les faire conduire en votre présence. » Une telle générosité, une bienveillance si large me laissaient tout surpris; je lui dis alors : « Que ma vie soit votre rançon! avant d'appeler la mère, commencez par la sœur; c'est peut-être celle que je cherche. — C'est vrai, » répondit-il, et il donna des ordres en conséquence. Dès que je vis sa main et son poignet, je m'écriai : « C'est elle, mon cher hôte, c'est elle! » Sans perdre un instant, il ordonne à ses gens de réunir dix vieillards choisis parmi les notabilités du quartier. Il se fait ensuite apporter une somme de vingt mille dirhems en deux groups (*badrah*), et (s'adressant aux nouveaux venus) : « Voici ma sœur une telle, leur dit-il, je vous prends à témoins que je la marie au seigneur Ibrahim, fils de Mehdi, et que je lui constitue, aux lieu et place de son mari, une dot de vingt mille dirhems. » Nous donnâmes l'un et l'autre notre consentement au mariage : après quoi je présentai une des bourses à ma jeune femme et partageai l'autre entre les témoins, en leur disant : « Excusez-moi, c'est tout ce dont je puis disposer en ce moment. »

ثم قال يا سيدى امهّد لك بعض البيوت تنام مع اهلك
فاحشمنى والله يا امير المؤمنين ما رأيت من كرمه وسعة صدره
فقلت بل احضر عمارية واحملها الى منزلى فقال افعل ما شئت
فاحضرت عمارية وحملتها الى منزلى فوحقك يا امير المؤمنين
لقد حمل الىّ من الجهاز ما ضاق عنه بعض دورى فتعجب المأمون
من كرم ذلك الرجل واطلق الطفيلى واجازه جائزةً سنيةً
وامر ابرهيم باحضار ذلك الرجل فصار يعد من خواصّ المأمون
واهل مودته ولم يزل معه على افضل الاحوال السارة فى المنادمة
وغيرها وذكر المبرّد والثعلب قالا كان كلثوم العتابى واقفا
بباب المأمون فجاء يحيى بن آكثم فقال له العتابى ان رأيت ان

Ils acceptèrent mon présent et se retirèrent. Mon hôte me proposa alors de faire préparer dans sa propre maison un appartement pour moi et ma jeune épouse. En vérité, Sire, tant de générosité et de bonté me rendait tout confus; je le priai seulement de me procurer une litière, désirant conduire ma femme chez moi. Il y consentit avec la même complaisance, fit préparer une litière qui nous transporta dans ma demeure et je vous jure, Sire, qu'il m'envoya un trousseau si magnifique, qu'une de mes maisons ne pouvait en contenir les splendeurs. » — Mamoun fut émerveillé de la générosité de cet homme; il donna d'abord la liberté et un riche cadeau au parasite, et il ordonna ensuite à Ibrahim de lui présenter son beau-père; celui-ci devint un des courtisans du Khalife, un de ses familiers, et fut admis, avec les marques de la plus flatteuse bienveillance, aux réceptions intimes, comme en toute autre occasion.

Moberred et Tâlab racontent que Koultoum el-Attabi faisait antichambre chez Mamoun lorsque Yahya, fils d'Aktam, vint à passer. Attabi lui dit : « Voudriez-vous informer

تعلم امير المؤمنين بمكانى قال لست بحاجب قال علمت ولكنك ذو فضل وذو الفضل معوان قال سلكت بى غير طريقى قال ان الله قد لحقك بجاه ونعمة منه فهما مقيمان عليك بالزيادة ان شكرت وبالتقتير ان كفرت وانا لك اليوم خير منك لنفسك ادعوك لما فيه زيادة نعمتك وانت تأبى ذلك ولكلّ شىء زكاة وزكاة الجاه بذله للمستعين فدخل يحيى فاخبر المأمون بالخبر فادخل اليه العتابى وفى المجلس اسحاق بن ابرهيم الموصلى فامره بالجلوس[1] واقبل يسأله عن احواله وشأنه فيجيبه بلسان ناطق فاستظرفه المأمون واخذ فى مداعبته فظنّ الشيخ انه قد استخف به فقال يا امير المؤمنين الايناس قبل الابساس

le Khalife de ma présence? — Je ne suis pas huissier, répondit Yahya. — Je le sais, répliqua le poëte, mais vous êtes homme de mérite et le mérite est une protection. — Mais vous me détournez de mon chemin. — Dieu, reprit Attabi, vous a accordé le rang et la fortune; ces deux biens s'accroîtront pour vous si vous en êtes reconnaissant; ils diminueront si vous êtes ingrat. Je suis plus généreux pour vous, que vous ne l'êtes envers vous-même, puisque je vous offre l'occasion d'augmenter votre fortune et que vous la refusez. Toute chose, d'ailleurs, est soumise à la dîme; l'homme puissant s'en acquitte en employant son crédit en faveur de celui qui le sollicite. » Yahya se décida enfin à aller prévenir le Khalife; Attabi fut introduit. Ishak, fils d'Ibrahim Moçouli, était présent à l'audience. Mamoun invita le nouveau venu à s'asseoir, il s'informa de sa santé et de ses affaires; celui-ci lui répondit avec un à-propos et une élégance qui charmèrent le prince. Mamoun s'étant mis à le plaisanter, le vieillard crut que le prince faisait peu de cas de lui et il lui dit : « Sire, il faut caresser avant de

فاشتبه عليه قوله فنظر الى اسحاق فغمزه بعينه ثم قال الف دينار فاتى بها فوضعت بين يدى العتابى ثم عاد الى مفاوضة واغرى المأمون اسحاق بالعبث به فاقبل اسحاق يعارضه فى كلّ باب يذكره ويزيد عليه فعجب منه وهو لا يعلم انه اسحاق ثم قال أيأذن امير المؤمنين فى مسئلة هذا الرجل عن اسمه ونسبه فقال افعل فقال له العتابى من انت وما اسمك قال انا من الناس واسمى كُل بَصَل فقال له العتابى امّا النسبة فمعروفة فاما الاسم فمنكر وما كل بصل من الاسمآء فقال له اسحاق ما اقلّ انصافك وما كلثوم والبصل اطيب من الثوم قال العتابى قاتلك الله ما

traire (locution proverbiale; cf. *Hariri*, p. 520; *Meïdani*, I, p. 51.) » Mamoun ne comprit pas bien l'intention du poëte et regarda Ishak, lequel lui fit un signe du coin de l'œil. Le prince fit alors apporter mille dinars et ordonna qu'on les déposât devant Attabi; puis il reprit la conversation sur un ton familier, et excita Ishak à se jouer malicieusement de son hôte. Ishak se mit donc à le contredire sur tous les sujets de la conversation, sans lui laisser jamais le dernier mot. Attabi en fut tout surpris et, ne sachant pas qu'il avait affaire à Ishak, il demanda au Khalife la permission d'interroger son interlocuteur sur son nom et sa famille. En ayant reçu l'autorisation, il lui demanda : « Qui es-tu et comment te nommes-tu? — J'appartiens à la race humaine, répondit Ishak, et mon nom est *Koulbaçal* (mange oignon). — Quant à ta race, reprit Koultoum, c'est chose connue; mais je ne comprends rien à ton nom. D'ailleurs on ne s'appelle pas *Koulbaçal*. — Oh! que tu es injuste! riposta Ishak, est-ce que *Koultoum* (mange ail) n'est pas un nom? Or l'oignon vaut mieux que l'ail. » — Maudit homme, s'écria le poëte, quel sel dans ses propos! non, je n'ai jamais vu un plus agréable causeur. Le Prince des Croyants veut-il me permettre de lui

املحك ما رأيت كالرجل حلاوةً أفيأذن امير المؤمنين فى صلته بما وصلني به فقد والله غلبني فقال له المأمون بل ذلك موفور عليك ونأمر له بمثله فانصرف اسحاق الى منزله ونادمه بقية يومه وكان العتابي من ارض جند قنسرين والعواصم وسكن الرقّة من ديار مضر[1] وكان من العلم والقراءة والادب والمعرفة والترسل وحسن النظم للكلام وكثرة الحفظ وحسن الاشارة وفصاحة اللسان وبراعة البيان وملوكية المجالسة وبراعة المكاتبة وحلاوة المخاطبة وجودة الخطّ وصحّة القريحة على ما لم يكن عليه كثير من الناس فى عصره وذكر عنه انه قال كاتب الرجل لسانه وحاجبه وجهه وجليسه كلّه ونظم فى ذلك شعرًا فقال

offrir le cadeau dont j'ai été honoré, car en vérité je suis vaincu? — Non, lui répondit Mamoun, garde ta part entière et nous allons lui faire donner pareille somme. » Ishak retourna ensuite dans sa demeure, et il y garda le poëte le reste de la journée.

Cet Attabi, originaire de la frontière militaire (*djound*) de Kinnasrîn et d'el-Awaçim, habitait Rakkah ville du Diar-Modar; il excellait dans la science et la lecture du Koran, dans la littérature et les connaissances, dans l'art épistolaire et le style cadencé; sa mémoire, l'élégance de ses manières, la pureté de son élocution, sa parole éloquente, sa supériorité dans la conversation, son talent d'écrivain, le charme de ses allocutions, la perfection de son écriture et enfin son heureux naturel, toutes ces qualités le plaçaient au-dessus de la plupart de ses contemporains. On cite de lui cette sentence : « L'homme a pour langue son secrétaire, pour visage son chambellan, et son ami intime est un autre lui-même. » Il a versifié cette même sentence ainsi qu'il suit :

لسان الفتى كاتبه   ووجه الفتى حاجبه
وندمانه كلّه   وكلّ له واجبه

وذكر عنه انه قال اذا وليت عملاً فانظر من كاتبك فانما يعرف مقدارك من بعد عنك بكاتبك واستعقل حاجبك فانما يقضى عليك الوفود قبل الوصول اليك بحاجبك واستكرم واستطرب جليسك ونديمك فانما يوزن للرجل بمن معه وقد فاخر كاتب نديمًا فقال الكاتب انا معونة وانت موؤنة وانا للجدّ وانت للهزل وانا للشدّة وانت للذّة وانا للحرب وانت للسلم فقال النديم انا للنعمة وانت للنقمة [1] وانا للحظوة وانت للمهنة

L'homme a pour langue son secrétaire; pour visage son chambellan; Son ami intime est un autre lui-même, et toutes ces choses lui sont nécessaires.

On lui attribue aussi ces paroles : « Quand tu es investi d'un gouvernement, choisis avec soin ton secrétaire, car ceux qui sont éloignés ne jugeront de ta valeur que par la sienne. Prends un chambellan intelligent, puisque les solliciteurs, avant d'arriver à toi, te jugeront d'après ce qu'il est lui-même; recherche chez tes confidents et tes intimes un caractère noble et sympathique, car on mesure le mérite d'un homme à celui de son entourage. »

Un secrétaire, se targuant de sa supériorité sur un courtisan, disait à ce dernier : « Je suis un auxiliaire, tu n'es qu'une ressource; on m'emploie aux affaires sérieuses, tu ne sers qu'aux futilités; on nous recherche, moi pour la rigueur, toi pour le plaisir; moi pour la guerre, toi pour la paix. » Le courtisan lui répliqua : « Je suis fait pour la faveur, tu l'es pour la vengeance; j'ai la considération, tu as la servilité; tu restes debout quand je suis assis; tu trembles tandis qu'on me traite en ami. C'est pour me satisfaire que

وتقوم واجلس وتحتشم وانا مؤنس تدأب لحاجتى وتشقى لما
فيه سعادتى وانا شريك وانت معين وانا قرين وانت تابع وانما
سمّيت نديمًا للندم على مفارقتى وللعتابى اخبار حسان
وتصنيفات ملاح فى ذكرها خروج عما اليه قصدنا ونحوه يممنا
وانما ذكرنا عنه هذه الفصول لتغلغل الكلام بنا اليه وتشعبه
نحوها وحكى الجوهرى عن العتبى عن عباس الديرى[1] قال
رفع رجل قصةً الى المأمون وسأله ان يأذن له فى الدخول عليه
والاستماع منه فاذن له فدخل فسلم فقال المأمون تكلم بحاجتك
فقال اخبر امير المؤمنين ان مصايب الدهر واعاجيب الايام
ومحن الزمان قصدتنى فاخذت منى ما كانت الدنيا اعطتنى

tu travailles, et tes laborieux efforts contribuent à mon bonheur. Je suis un associé, tu n'es qu'un aide; je suis un égal, tu es un subalterne, et si l'on m'a surnommé *nedîm* (courtisan), c'est parce qu'on regrette (*nadam*) de me quitter. » — Mais nous ne pourrions rapporter les faits intéressants ni citer les beaux ouvrages d'Attabi sans nous écarter de notre plan et nous éloigner du but vers lequel nous nous dirigeons; nous n'avons même inséré ici ces fragments que parce que l'enchaînement du discours et les développements de la narration nous y ont entraîné.

Le fait suivant est raconté par Djawhari, d'après Otbi, qui le tenait d'Abbas Deïri. Un homme adressa une requête à Mamoun, dans laquelle il sollicitait une audience et la faveur d'être entendu. Sa requête ayant été accueillie, il se présenta chez le Khalife, le salua, et, invité par le prince à faire connaître l'objet de sa demande, il s'exprima ainsi : « Apprenez, Prince des Croyants, que les rigueurs du sort, les caprices et les calamités de la destinée se sont acharnés contre moi et m'ont enlevé ce que la fortune m'avait ac-

فلم تبق لى ضيعة الّا خربت ولا نهر الّا اندفر ولا منزل الّا تهدم ولا مال الّا ذهب فقد اصبحت لا املك سبدًا ولا لبدًا وعلىّ دين كثير ولى عيال واطفال وصبية صغار وانا شيخ كبير قد قعدت بى المطالب وكبرتُ عن المكاسب وبى حاجة الى نظر امير المؤمنين وعطفه قال فبينما هو فى الكلام اذ ضرط فقال وهذا يا امير المؤمنين عن عجائب الدهر ومحنه والله ما ظهر منى مثل هذا قط الّا فى موضعه فقال المأمون لجلسائه ما رأيت قط اقوى قلبًا ولا اربط جأشًا ولا اشد نفسًا من هذا الرجل. ثم امر له بخمسين الف درهم معجلة قال ابو العتاهية وجّه الىّ المأمون فصرت اليه فالفيته مطرقًا مفكرًا مغمومًا فاحجمت

cordé; il ne me reste pas un domaine qui ne soit ravagé, pas un canal qui ne soit ensablé, pas une maison qui ne tombe en ruine, un capital qui ne soit dissipé. Aujourd'hui je n'ai plus ni sou ni maille (littéral. ni cilice ni bure); j'ai de lourdes dettes, une nombreuse famille, des garçons et des filles en bas âge; je suis vieux, les besoins m'assiégent et je n'ai plus la force d'y satisfaire par le travail. Il faut donc qu'un regard généreux du Prince des Croyants tombe sur moi. » Tandis qu'il parlait, il ne put retenir un vent : « Sire, s'écria-t-il aussitôt, voici encore une preuve de l'acharnement inouï du sort contre moi; jamais, je vous jure, pareille chose ne m'était arrivée qu'en temps et lieu. » Mamoun, s'adressant à ses courtisans, leur déclara qu'il n'avait jamais vu un homme d'un cœur plus robuste, plus ferme, et d'une âme plus résolue, et il lui fit compter une avance de cinquante mille dirhems.

Voici ce que raconte Abou'l-Atahyah : « Mamoun m'ayant fait appeler, je me rendis auprès de lui. Je le trouvai la tête basse, songeur et triste; je n'osais m'approcher de lui

عن الدنو اليه وهو على تلك الحال فرفع رأسه واشار بيده ان ادن فدنوت فاطرق مليًا ثم رفع رأسه وقال يا اسمعيل شأن النفس الملل[1] وحب الاستطراف وقد تأنس بالوحدة كما تأنس بالالفة فقلت اجل يا امير المؤمنين ولى فى هذا بيت شعر قال وما هو قلت

لا تصلح النفس اذ كانت مصرّفة ... الّا التنقّل من حالٍ الى حال

فقال احسنت زدنى قلت لا اقدر على ذلك وآنسته بقية يومه وامر لى بمال فانصرفت ويحكى عن المأمون انه امر بعض خواصّ خدمه فى بعض الليالى ان يخرج ولا يرى احدًا فى الطريق من رفيع او خسيس كائنا من كان الّا اتاه به فخرج

dans les dispositions où je le voyais, lorsqu'il leva la tête et me fit signe de la main d'approcher; j'obéis. Il redevint pensif pendant un moment; puis relevant le front, il me dit : « Ismâïl, l'ennui et le désir de la nouveauté sont une des dispositions naturelles de l'âme; elle s'accoutume à l'isolement aussi bien qu'à la société. — C'est vrai, Sire, lui répondis-je, et j'ai exprimé ce sentiment dans un vers. — Quel est-il? » demanda le prince. Je repris :

L'âme, quand elle est dévoyée, ne se plaît qu'à passer d'une situation dans une autre.

Mamoun admira ce vers et me dit de continuer; mais je lui avouai que je ne pouvais rien y ajouter. Je passai le reste du jour auprès de lui; après quoi il me fit un présent, et je me retirai. »

On raconte qu'une nuit, ce Khalife ordonna à l'un de ses eunuques favoris de sortir et de lui amener le premier passant qu'il rencontrerait en route, noble ou manant, quel qu'il fût. Cet officier s'éloigna et revint bientôt avec un

فاتاه برجل من العامّة وعنده المعتصم اخوه ويحيى بن اكثم ومحمد بن عمرو الرومى وقد طبخ كل واحد منهم قدرًا فقال محمد بن ابرهيم الطاهرى للرجل العامّى هؤلآء من خواصّ امير المؤمنين وقد اجتمعوا فاجبهم عمّا يسألونك عنه فقال له المأمون الى اين خرجت فى هذا الوقت وقد بقى عليك من الليل ثلاث ساعات فقال غرّنى القمر وسمعت تكبير امام فلم اشك انه اذان فقال له المأمون اجلس وآنسوه حتى انس فقال له المأمون قد طبخ كل واحد منا قدرًا هوذا يقدم اليك من كل واحدة منها قدرًا فذق ذلك واخبر عن فضائلها وما ترى من طيبها قال نعم قدّموا الىّ فقدمت فى طبق كبير كلها موضوعة عليها لا تمييز بينها ولكلّ واحد من طبخها علامة عليها

homme du peuple. Auprès du Khalife se trouvaient alors Moutaçem son frère, Yahya ben Aktam et Mohammed ben Amr, surnommé *le Grec* (Roumi); chacun d'eux faisait cuire un plat de sa façon. Mohammed, fils d'Ibrahim le Tahéride, dit au bonhomme : « Ce sont les intimes du Prince des Croyants que tu vois réunis ici; réponds à toutes leurs questions. — Où donc allais-tu à cette heure? lui demanda Mamoun; tu avais pourtant encore trois heures de nuit. » Cet homme répondit : « Le clair de lune m'a trompé, et, entendant le *tekbîr* d'un imam, j'ai cru, à n'en pas douter, que c'était l'appel à la prière. » Mamoun invita le pauvre homme à s'asseoir, et, quand on fut parvenu à l'apprivoiser, le prince continua en ces termes : « Chacun de nous vient d'accommoder un mets; on va t'apporter un échantillon de chaque plat; tu le goûteras, puis tu nous en diras les mérites et ce que tu y trouves de bon. — Soit, répondit-il; apportez. » On lui présenta les plats sur un grand plateau, avec leurs couvercles et sans rien qui les distinguât; seulement

فبدأ فذاق قدرًا كان للمأمون طبخها فقال زه واكل ثلاث لقم
وقال اما هذه فكانها مسك وما طبّاخها الّا حكيم نظيف
ظريف مليح ثم ذاق قدر المعتصم وقال هذه واللّه كانها والاولى
عن يد واحدة خرجتا وبحكمة متساوية طبختا ثم ذاق قدر
محمد بن عمرو الرومى وقال هذه واللّه قدر طبّاخ بن طبّاخ اجاد
ما احكمه ثم ذاق قدر يحيى بن أكثم القاضى فاعرض بوجهه
وقال شه هذه واللّه جعل طبّاخها فيها مكان بصلها خرا
فضحك القوم وذهب بهم الضحك كل مذهب وقد يضاحكهم
ويطايبهم ويتلهى معهم وطايبوا معه فلما برق الفجر قال له
المأمون لا يخرجن منك ما كنا فيه وعلم انه قد عرفهم فوصله

chaque cuisinier avait mis à son œuvre un signe particulier. Notre homme goûta d'abord le plat préparé par Mamoun : « Bravo! » fit-il; et après en avoir avalé trois bouchées, il ajouta : « On croirait que c'est tout musc; celui qui a cuisiné cela ne peut être qu'un savant cuisinier, propre, ingénieux et élégant. » Il passa au plat de Moutaçem et dit : « Par Dieu! on jurerait qu'il est sorti de la même main que l'autre et qu'il a été accommodé avec autant de science. » Puis il goûta celui de Mohammed ben Amr *le Grec* : « Pour celui-ci, dit-il, c'est l'œuvre d'un cuisinier de race, qui réussit tout ce qu'il apprête. » Mais quand il eut goûté au plat du kadi Yahya, fils d'Aktam, il détourna la tête et s'écria : « Pouah! celui qui a cuisiné cela y a mis une ordure au lieu d'oignon. » Chacun de rire à gorge déployée; notre homme en fit autant; il se mit à plaisanter et à divertir par ses propos l'assemblée, qui le trouva fort amusant. Aux premières lueurs de l'aurore, Mamoun, qui avait compris que l'étranger savait maintenant à qui il avait affaire, lui recommanda de ne pas divulguer le secret de l'occupation dans

المأمون باربعة الاف درهم وقسط له على اصحاب القدر كل واحد
منهم على قدر مرتبته وقال المأمون اياك ان تعود الى الخروج فى
هذا الوقت مرّةً اخرى فقال لا اعدمكم الله الطبيخ ولا
اعدمنى الخروج فسألوه عن تجارته وعرفوا منزله وجعل يُعدّ
فى خدمة المأمون وخدمة الجميع وصار فى جملتهم وحدث
ابو عباد الكاتب وكان بالمأمون خاصًّا قال قال لى المأمون ما
اعيانى الّا جواب ثلاثة انفس سرت الى ام ذى الرياستين اعزيها
من ابنها فقلت لا تأسى عليه ولا تحزنى لفقده فان الله عزّ
جلّ قد اخلف عليك منى ولدًا يقوم لك مقامه فيما كنت
تنبسطين اليه فيه فلا تنقبضين عنى منه فبكت ثم قالت يا

laquelle il les avait trouvés; il lui fit donner quatre mille dirhems, obligea chacun des *cuisiniers* d'y ajouter une quote-part proportionnée au rang de chacun et dit à cet homme: « Gare à toi si tu sors, une autre fois, à pareille heure! » A quoi celui-ci répondit: « Que Dieu ne nous empêche pas, vous de faire la cuisine, moi de sortir! » On s'informa de son métier, on prit son adresse et il fut dès lors admis au service du Khalife et de la cour, dont il devint le commensal.

Abou Abbad *le Secrétaire,* qui fut un des familiers de Mamoun, raconte ce qui suit: « Mamoun me disait un jour: « Rien ne m'a jamais embarrassé comme la réponse de trois personnes. La première est la mère de *Dou 'lriaseteïn* (Fadl ben Sehl), lorsque j'allai lui exprimer mes regrets de la mort de son fils et que je lui dis: « Ne vous désolez pas et cessez de pleurer la mort de votre fils; Dieu l'a remplacé en vous donnant en moi un enfant qui vous tiendra lieu de celui qui n'est plus; à la confiance que vous lui témoigniez en toutes choses, veuillez ne pas substither de la réserve à mon égard. » Elle pleura et me répondit: « Prince

امير المؤمنين وكيف لا احزن على ولد اكسبنى ولداً مثلك
واتيت برجل قد تنبأ فقلت له من انت قال موسى بن
عمران فقلت له ويحك موسى كانت له ايات ودلالات بان بها
امره منها انه القى عصاه فابتلعت كيد السحرة ومنها اخراجه
يده عن جيبه وهى بيضاء وجعلت اعدد عليه ما اتى به من
دلائل النبوة وقلت له ان اتيتنى بشىء واحد من علاماته او
آية من اياته كنت اوّل مؤمن بك والّا قتلتك فقال صدقت الا
انى اتيت بهذه العلامات لما قال فرعون أَنَا رَبُّكُمُ ٱلْأَعْلَىٰ فان
قلت انت كذلك اتيتك من العلامات بمثل ما اتيته به
والثالثة ان اهل الكوفة اجتمعوا يشكون عاملاً كنت احد

des Croyants, comment ne regretterais-je pas mon fils, quand je lui dois un autre fils tel que vous? » — En second lieu, ce fut quand on m'amena un homme qui se faisait passer pour prophète : « Qui es-tu? lui demandai-je. — Moïse, fils d'Amran. — Prends garde! continuai-je; Moïse avait des *signes* et des preuves manifestes de sa mission : par exemple, le bâton qu'il jeta et qui dévora les sortiléges des magiciens; sa main qu'il retira toute blanche de son sein » (cf. *Koran*, XXVIII, 31 et 32); et je me mis à lui énumérer les preuves qui furent accordées à Moïse pour confirmer son caractère de prophète : « Eh bien, lui dis-je, si tu me montres un seul des signes, un seul des miracles qu'il a accomplis, je serai le premier à croire en ta mission; sinon tu mourras. — Tu as raison, me répondit cet homme; seulement je n'ai produit les signes de ma mission que lorsque Pharaon eut dit : *Je suis votre seigneur suprême* (*Koran*, LXXIX, 24); si tu veux en dire autant, je suis prêt à te montrer les miracles que j'ai accomplis devant lui. » — La troisième circonstance est celle-ci : Les habitants de Kou-

مذهبه وارتضي سيرته فوجهت اليهم انى اعلم سيرة هذا الرجل وانا عازم على القعود لكم فى غداة غد فاختاروا رجلاً يتولى المناظرة عنكم فانا اعلم بكثرة كلامكم فقالوا ما فينا من نرتضيه لمناظرة امير المؤمنين الا رجل اطروش فان صبر امير المؤمنين عليه تفضل بذلك فوعدتهم الصبر عليه وحضروا من الغد فامرت بادخال الاطروش فلما مثل بين يدى امرتهم بالجلوس ثم قلت له ما الذى شكوته من عاملكم قال يا امير المؤمنين هو شرّ عامل فى الارض اما فى اوّل سنة ولّيته فانا بعنا اثاثاتنا وعقاراتنا وفى السنة الثانية بعنا ذخائرنا وضياعنا وفى السنة الثالثة خرجنا عن بلدنا فاستغثنا بامير المؤمنين ليرحم

fah s'étant concertés pour se plaindre à moi de leur gouverneur, homme dont la doctrine et la conduite avaient toute mon approbation, je leur fis répondre ceci : « Quoique je sois édifié sur le compte de cet agent, j'ai résolu néanmoins de vous donner audience demain dès le matin; choisissez donc un délégué qui soutiendra le débat en votre nom, car je redoute votre loquacité. » Ils me firent la réponse suivante : « Le seul homme qui nous paraisse digne de discuter en présence du Khalife est affligé de surdité; si, cependant, le Khalife veut bien le tolérer, qu'il nous fasse l'honneur de nous en informer. » Je m'engageai à accepter patiemment leur délégué, et, dès le lendemain, la députation arrivait. Je fis introduire le sourd, et, quand il fut devant moi, j'invitai les assistants à s'asseoir; puis je lui demandai quels étaient ses griefs contre leur gouverneur. « Sire, répondit-il, c'est le plus détestable agent qu'il y ait au monde. L'année où vous l'avez nommé, nous avons dû vendre nos hardes et nos meubles; l'année suivante, nos épargnes et nos biens-fonds; et la troisième année, nous voici forcés de sortir de

شكوانا ويتطول علينا بالامر بصرفه عنا فقلت له كذبت لا أمّ
لك بل هو رجل احمدت سيرته ومذهبه وارتضيت دينه
وطريقته واخترته لكم لمعرفتى بكثرة سخطكم على عمالكم قال يا
امير المؤمنين صدقت وكذبت انا ولكن هذا العامل الذى
ارتضيت دينه وامانته وعفّته وعدله وانصافه كيف خصصتنا
به هذه السنين دون البلاد التى قد الزمك الله عزّ وجلّ من
العناية بامورها مثل ما الزمك من العناية بامرنا فاستعمله على
هذه البلاد حتى يشملهم من انصافه وعدله مثل الذى
شملنا قلت قم فى غير حفظ الله فقد عزلته عنكم وكان يحيى
ابن آكثم يقول كان المأمون يجلس للمناظرة فى الفقه يوم الثلاثاء

chez nous et d'implorer le Prince des Croyants pour que, touché de nos doléances, il nous fasse la faveur d'ordonner sa destitution. — Tu mens, bâtard! m'écriai-je; c'est un homme dont j'admire la conduite et la doctrine, dont j'honore la piété et la sagesse; je l'ai choisi expressément pour vous, parce que je connais vos fréquentes révoltes contre ceux qui vous gouvernent. — Sire, me répondit l'orateur, vous dites vrai et c'est moi qui ai menti; mais puisque vous admirez la piété, la loyauté, les sentiments intègres, la justice, la modération de cet agent, pourquoi nous l'avoir exclusivement laissé pendant plusieurs années, au détriment de tant de provinces dont Dieu a confié les intérêts à votre sollicitude, comme il vous a confié les nôtres? Placez-le donc à la tête de ces contrées pour qu'il leur accorde à leur tour les trésors de modération et de justice qu'il nous a prodigués. — Va-t'en, lui dis-je, et que Dieu te refuse sa protection! Je consens à éloigner de vous ce gouverneur. »

Au rapport de Yahya, fils d'Aktam, le Khalife Mamoun présidait une conférence de jurisprudence tous les mardis.

فاذا حضر الفقهاء ومن يناظره من سائر اهل المقالات ادخلوا
حجرة مفروشة وقيل لهم انزعوا اخفافكم[1] واحضرت الموايد
فقيل لهم اصيبوا من الطعام والشراب وجددوا الوضوء ومن
ضاق عليه خفّه فلينزعه ومن ثقلت عليه قلنسوته فليضعها
فاذا فرغوا اتوا بالمجامر فبخروا وتطيبوا ثم خرجوا فاستدناهم
حتى يدنون منه ويناظرهم احسن مناظرة وانصفها وابعدها
من مناظرة المتجبرين فلا يزال كذلك الى ان تزول الشمس
وتنصب المايدة ثانية فيطعمون وينصرفون قال فانه يومًا لجالس
اذ دخل عليه عليّ بن صالح الحاجب فقال يا امير المؤمنين رجل
واقف بالباب عليه ثياب بيض غلاظ مشمرة يطلب الدخول

Quand les légistes et les autres savants se présentaient pour discuter avec lui, on les introduisait dans une pièce ornée de tapis et on les invitait à se débarrasser de leurs bottines. Ensuite on servait le repas; on les priait d'y prendre part. Après avoir renouvelé leurs ablutions, ils pouvaient ôter leurs bottines si elles les gênaient, ou leur *kalansouah* (bonnet) s'il était trop lourd. Le repas terminé, on apportait les cassolettes d'encens; ils en respiraient les aromes et se parfumaient. Ils se rendaient ensuite chez Mamoun, qui les invitait à s'approcher et entamait avec eux la discussion la plus belle, la plus modérée, la plus dépourvue de morgue et de pédantisme. Elle se prolongeait jusqu'au coucher du soleil; on leur servait alors un second repas, et, après s'être rassasiés, ils s'éloignaient. — Yahya continue ainsi son récit : « Le Khalife était, un jour, en séance, lorsque son chambellan Ali, fils de Salih, se présenta et lui dit : « Prince des Croyants, un homme habillé de vêtements blancs d'un tissu grossier, qu'il porte retroussés, est au seuil du palais; il demande à être admis afin de prendre part à

للمناظرة فعلمت انه بعض الصوفية فاردت بان اشير ان لا يؤذن
له فبدأ المأمون فقال ائذن له فدخل رجل عليه ثياب قد
شمّرها ونعله في يده فوقف على طرف البساط ثم قال السلام
عليكم ورحمة الله وبركاته فقال المأمون وعليك السلام قال أتأذن
لي في الدنو منك قال ادن فادنا ثم قال اجلس فجلس ثم قال
أتأذن في كلامك فقال له المأمون تكلم بما تعلم ان لله فيه رضى
قال اخبرني عن هذا المجلس الذي انت جلسته أباجتماع من
المسلمين عليك ورضى بك ام بالمغالبة لهم والقوة عليهم
بسلطانك قال لم اجلسه باجتماع منهم ولا مغالبة لهم وانما
كان يتولى امر المسلمين سلطان قبلي احتمله المسلمون اما على

la discussion. » Je compris que c'était quelque *soufi*, et je voulais faire signe au Khalife de ne pas l'admettre; mais il me prévint et donna l'ordre de le faire entrer. Parut un homme dont la robe était relevée dans la ceinture et qui tenait ses galoches dans les mains; il s'arrêta sur le bord du tapis et dit : « Salut! que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions soient sur vous! » Mamoun lui rendit son salut. L'étranger lui demanda la permission de s'approcher; il la lui accorda et l'invita à s'asseoir. Une fois assis : « Me permets-tu, dit-il au prince, de t'adresser la parole? — Parle, lui répondit Mamoun, mais de manière à être approuvé de Dieu. » L'inconnu continua ainsi : « Ce trône sur lequel tu es assis, le dois-tu à l'accord unanime, au plein consentement des Musulmans, ou bien à la violence que tu as exercée sur eux, en abusant de ta force et de ton pouvoir? » Mamoun lui répondit : « Je ne le dois ni à leur suffrage, ni à l'emploi de la violence. Un chef qui dirigeait avant moi les affaires des Musulmans, et qu'ils supportaient de

رضى واما على كره فعقد لى ولآخر معى ولاية هذا الامر بعده
فى اعناق من حضره من المسلمين فاخذ على من حضر بيت الله
الحرام من الحاج البيعة لى ولآخر معى فاعطوه ذلك اما طايعين
واما كارهين فمضى الذى عقد له الامر معى على السبيل التى
مضى عليها فلما صار الامر الىّ علمت انى احتاج الى اجتماع
كلمة المسلمين فى مشارق الارض ومغاربها على الرضى بى ثم نظرت
فرأيت انى متى خلّيت على المسلمين امورهم اضطرب حبل
الاسلام ومرج عهدهم وانتقضت اطرافهم وغلب على الناس
الهرج والفتنة ووقع التنازع فتعطلت احكام الله عزّ وجلّ ولم
يحج احد بيته الحرام ولم تجاهد الناس فى سبيله ولم يكن
لهم سلطان يجمعهم ويسوسهم وانقطعت السبل ولم يؤخذ

gré ou de force, m'a transmis à moi et à un autre (Emin) l'exercice de cette autorité après sa mort; il a fait jurer à ceux qui étaient présents de la reconnaître; il a exigé pour moi et pour un autre avec moi le serment des pèlerins réunis sur le territoire inviolable de la Mecque, et ils l'ont prêté, volontairement ou non. Celui qui avait été investi du pouvoir avec moi a suivi la route où il s'était engagé; devenu le seul maître, j'ai senti la nécessité d'être reconnu par le suffrage unanime et librement exprimé des Musulmans, dans toute l'étendue de l'empire. Mais, après y avoir réfléchi, j'ai cru que, si je les abandonnais à eux-mêmes, l'islam serait mis en péril, la foi du serment disparaîtrait, l'État serait démembré. J'ai compris que le désordre et le mal domineraient; qu'au sein des discordes civiles, les lois de Dieu resteraient sans vigueur; que l'accès de la *Maison sainte* serait interdit et la guerre contre les infidèles abandonnée, mes sujets n'étant plus réunis sous une autorité qui les dirige;

لمظلوم من ظالم فقمت بهذا الامر حياطةً للمسلمين ومجاهدًا
لعدوهم وضابطًا لسبلهم وآخذًا على ايديهم الى ان يجتمع
المسلمون على رجل تتفق كلمتهم على الرضى به فاسلم الامر اليه
واكون كرجل من المسلمين وانت ايها الرجل رسولى الى جماعة
المسلمين فمتى اجتمعوا على رجل ورضوا به خرجت اليه من
هذا الامر فقال السلام عليكم ورحمة الله وبركاته وقام فامر
المأمون علىّ بن صالح الحاجب ان يوجه من يتبعه حتى يعلم
اين يقصد ففعل ذلك ثم رجع وقال يا امير المؤمنين وجّهت
من اتبع الرجل فمضى الى مسجد فيه خمسة عشر رجلاً فى
هيئته وزيه فقالوا له لقيت الرجل قال نعم قالوا فما قال لك قال

enfin, que le brigandage infesterait les routes, et que le faible serait livré sans défense à l'oppresseur. En conséquence, j'ai pris le pouvoir afin de protéger le peuple, de combattre ses ennemis et d'assurer la sécurité des routes, et je conduirai les Musulmans par la main, jusqu'à ce que, leur suffrage et leur volonté unanime se réunissant sur un chef de leur choix, je puisse résigner entre ses mains mon autorité pour devenir un simple sujet. Sois donc mon représentant auprès de la communauté musulmane, et, lorsqu'elle se sera mise d'accord sur ce choix, j'abdiquerai le pouvoir. — Salut, répondit l'inconnu; que Dieu vous accorde sa miséricorde et ses bénédictions! » Et il s'éloigna. Mamoun chargea Ali ben Salih de le faire suivre pour savoir où il irait; le chambellan accomplit sa mission et revint en rendre compte en ces termes : « Prince des Croyants, j'ai dépêché quelques émissaires sur les traces de cet homme : il s'est dirigé vers une mosquée où quinze individus de même apparence et mis comme lui étaient réunis. « Eh bien, tu l'as vu? lui ont-ils demandé. — Oui, répondit-il. — Que t'a-t-il

ما قال لى الّا خيرًا ذكر انه ضبط امر المسلمين حتى تأمن سبلهم ويقوم بالحاج ويجاهد فى سبيل الله ويأخذ للظلوم من الظالم ولا تتعطل الاحكام فاذا رضى المسلمون برجل فاجتمعوا عليه سلّم اليه الامر وخرج اليه منه فقالوا ما نرى بهذا الامر بأسًا وافترقوا فاقبل علىّ[1] المأمون وقال يا ابا محمد كفينا مؤونة هؤلآء بايسر الخطب فقلت له الحمد لله يا امير المؤمنين على ما الهمك من السداد والصواب فى القول والفعل قال المسعودى كان يحيى بن اكثم قد ولى قضا البصرة قبل تأكيد الحال بينه وبين المأمون ونثر شكوى اهل البصرة به ورُفِعَ الى المأمون فيه بما هو عليه من اللواط وانه قد أفسد اولادهم بكثرة لواطه

dit? — Rien que de sages paroles; il m'a dit qu'il retenait entre ses mains le gouvernement des Musulmans pour assurer la sécurité des routes; pour maintenir le pèlerinage et la guerre sainte; pour protéger le faible contre l'oppresseur et empêcher la violation des lois divines; mais que, lorsque le peuple réunirait ses suffrages sur un chef unanimement élu, il remettrait le pouvoir à ce dernier et abdiquerait en sa faveur. — Nous ne voyons aucun mal à cela, » ont répondu ceux qui l'écoutaient; puis ils se sont séparés. — Mamoun, se tournant alors vers moi, me dit : « Abou Mohammed, nous avons donné satisfaction à ces gens-là en employant le langage le plus simple. » Je lui répondis : « Sire, je rends grâce à Dieu, qui vous a inspiré la sagesse et la droiture dans vos paroles comme dans vos actions. »

Yahya, fils d'Aktam, exerçant les fonctions de juge à Basrah avant son étroite liaison avec Mamoun, les habitants se répandirent en accusations contre ce magistrat; dans une requête adressée au Khalife, ils dénoncèrent ses goûts dépravés et la corruption que ses excès semaient parmi les

فقال المأمون لو طعنوا عليه فى احكامه قبل ذلك منهم[1] وقالوا يا امير المؤمنين قد ظهرت منه الفواحش وارتكاب الكبائر واستفاض ذلك منه وهو القائل يا امير المؤمنين فى صفة الغلمان وطبقاتهم ومراتبهم فى اوصافهم قوله المشهور قال المأمون وما الذى قال فرفعت القصيدة اليه وفيها جمل ما رُمِىَ به منها وما حُكِىَ عنه فى هذا المعنى وهو قوله[2]

اربعة تفتن الحاظهم فعين من يعشقهم ساهره
فواحد دنياه فى وجهه منافق ليست له آخره
وآخر دنياه مفتوحة من خلفه آخرة وافره
وثالث قد حاز كلتيهما قد جمع الدنيا مع الآخره

jeunes gens de la ville. Mamoun se borna à répondre qu'il aurait accueilli leur plainte si elle eût été dirigée contre les jugements rendus par Yahya; mais ils répliquèrent en ces termes : « Prince des Croyants, sa conduite honteuse, ses crimes se produisent au grand jour et sont de notoriété publique. C'est lui, Sire, qui, dans une poésie trop célèbre, chante la beauté des mignons et les range en différentes classes, selon leurs qualités. » Le prince voulut connaître cette poésie; on lui présenta une *kaçideh* qui justifiait en partie l'accusation portée contre le juge et les bruits qui couraient sur son compte à cet égard. Voici les vers en question :

Ils sont quatre dont le regard fascinateur condamne à l'insomnie les yeux de leur amant :

L'un a les joies de ce monde devant lui, hypocrite sans espérance d'une autre vie;

Le second a les portes du monde ouvertes, et derrière lui une large part aux plaisirs de l'autre;

Le troisième, possédant ces deux biens, réunit le monde d'ici-bas à l'autre monde;

ورابعٌ قد ضاع ما بينهم   ليس بذى دنيا ولا آخره

فانكر ذلك المأمون فى الوقت واستعظمه وقال ايكم سمع منه هذا القول قالوا كذا استفاض من قوله فينا يا امير المؤمنين فامر باخراجهم عنه وعزل يحيى عنهم وفى يحيى وما كان منه بالبصرة يقول ابن ابى نعم

يا ليت يحيى لم يلده اكثمه   ولم تطأ ارض العراق قدمه

الوطُ قاضٍ فى العراق نعلمه   اىّ دواة لم يلغها قلمه

واىّ شعب لم يَلِجْه ارقمه

وضرب الدهر ضربانه فاتصل يحيى بالمأمون ونادمه ورخص له

Le quatrième s'est perdu au milieu d'eux et n'est plus possesseur ni de ce monde ni de l'autre.

Mamoun réprouva de pareils vers et en fut scandalisé : « Quelqu'un de vous les lui a-t-il entendu réciter? leur dit-il. — Sire, répondirent ses accusateurs, il est notoire parmi nous qu'il en est l'auteur. » Le prince les congédia et révoqua Yahya de ses fonctions. C'est de ce juge et de sa conduite à Basrah qu'il est question dans les vers suivants d'Ibn Abi Noaïm :

Plût au ciel que Yahya n'eût pas reçu la vie de Aktam et qu'il n'eût jamais foulé le sol d'Irak!

Ce juge, le plus dépravé que nous connaissions en Irak, dans quelle écritoire n'a-t-il pas trempé son *kalem?*

Dans quel trou n'a-t-il point glissé son serpent venimeux?

Les vicissitudes de la destinée conduisirent Yahya chez Mamoun et en firent son intime, un de ceux auxquels il accordait le plus de priviléges. Le Khalife lui demanda un

فى امور كثيرة فقال له المأمون يومًا يا ابا محمد من الذى يقول

قاضٍ يرى الحدّ فى الزنآء ولا يرى على من يلوط من بأس

قال ذلك ابن ابى نعم يا امير المؤمنين وهو القائل

اميرنا يرتشى وحاكمنا يلوط والرأس شر ما رأس
قاضٍ يرى الحدّ فى الزنآء ولا يرى على من يلوط من بأس
ما احسب الجور ينقضى وعلى الامّة والٍ من آل عباس

فاطرق المأمون خجلاً ساعةً ثم رفع رأسه وقال ينفى ابن ابى نعم الى السند وكان يحيى اذا ركب مع المأمون فى صيف ركب بمنطقة وقباء وسيف بمعاليق وشاشية واذا كان الشتاء

jour : « Père de Mohammed, quel est donc l'auteur de ce vers :

Un juge qui condamne l'adultère et qui ne trouve pas un mot de blâme contre un crime plus infâme...

— « C'est Ibn Abi Noaïm, répondit Yahya, et voici ses propres paroles :

Notre émir est prévaricateur et notre juge sodomite. Oh! les piètres chefs que ceux qui nous conduisent!
Un juge qui condamne l'adultère et qui ne trouve pas un mot de blâme contre un crime plus infâme!
Je n'espère pas la fin de nos maux, tant qu'un fils d'Abbas gouvernera la nation.

Mamoun baissa la tête avec confusion, et, quand il la releva, ce fut pour exiler Ibn Abi Noaïm dans le Sind.

Lorsque Yahya escortait le Khalife à cheval, il portait, si c'était pendant l'été, une ceinture (d'or ou d'argent), un manteau (*kaba*), un sabre orné de sa dragonne et un turban de mousseline (*chachyèh*); pendant l'hiver, des *kaba* de soie

ركب فى اقبية الخز وقلانس السمور والسروج المكشوفة وبلغ من اذاعته ومجاهرته باللواط ان المأمون امره ان يفرض لنفسه فرضًا يركبون بركوبه ويتصرفون فى اموره ففرض اربعمائة غلام مردا اختارهم حسان الوجوه فافتضح بهم وقال فى ذلك راشد ابن اسحاق يذكر ما كان من امر يحيى فى الفرض

خليلىَّ انظرا متعجّبين   لاظرفَ منظر مقلتّه عينى
لفرض ليس يقبل فيه الّا   اسيل الخدّ حُلْوُ المقلتين
والّا كلّ اشقر اكثمىّ   قليل نبات شعر العارضين
يقدّم دون موقف صاحبيه   بقدر جماله وبقبح ذين
يقودهُمُ الى الهيجاء قاضٍ   شديد الطعن بالرمح الردينى
يقودهُمُ على علم وحلمٍ   ليوم سلامة لا يوم حَيْن

écrue, des bonnets en martre zibeline, et il se servait de selles ouvertes. Il était si dissolu, si peu soucieux de cacher ses honteux penchants que, chargé par Mamoun de former une troupe de cavaliers destinés à porter les ordres du Khalife, il la composa de quatre cents adolescents imberbes choisis parmi les plus beaux, et se déshonora en leur compagnie. C'est à cette circonstance qu'il est fait allusion dans les vers suivants de Rachid, fils d'Ishak :

O mes deux amis! contemplez avec admiration le spectacle le plus rare qui se soit offert à nos regards :

Un escadron où l'on n'accepte que de jolis minois et de beaux yeux.

Les pages d'Aktam au frais visage, aux joues à peine veloutées d'un léger duvet, y sont seuls admis.

Chacun y a l'honneur de se tenir devant ses deux maîtres, en raison de sa beauté et de leur laideur.

Celui qui les conduit à la mêlée est un juge dont la *lance rodeïnite* porte des coups terribles.

Il les dirige avec sa science et sa prudence dans une lutte de plaisir, et non vers un désastre.

اذا شهد الوغا منهم شجاع — تجدّل للجبين وللیدين
وبات الشيخ منحنيًا عليه — يمججه بجوز الركبتين
يغادرهم الى الاذقان صرعى — وكلّهم جريح الخصيتين

وفيه يقول راشد ايضًا

وكنا نرجّ ان نرى العدل ظاهرًا — فاعقبنا بعد الرجاء قنوط
متى تصلح الدنيا ويصلح اهلها — وقاضى قضاة المسلمين يلوط

وكان يحيى بن اكثم بن عمرو بن ابى رباح من اهل خراسان من مدينة مرو وكان رجلا من بنى تميم وسخط عليه المأمون فى سنة خمس عشرة ومائتين وذلك بمصر وبعث به الى العراق مغضوبًا عليه وكان قد كتب للحديث وتفقه للبصريين كعثمان

Lorsque l'un de ces braves prend part à l'action, son front et ses mains se courbent vers la terre,

Tandis que, penché sur lui, le Cheikh agite une flèche qui dépasse ses genoux.

Ceux qu'il a subjugués, il les laisse gisant par terre et tous atteints d'une blessure secrète.

Le même poëte a dit de lui ailleurs :

Nous espérions que la justice se manifesterait à nos yeux; mais la déception a succédé pour nous à l'espérance.

Le monde et ses habitants pourraient-ils prospérer lorsque le juge suprême des Musulmans se livre au vice le plus infâme?

Yahya, fils d'Aktam (fils d'Amr, fils d'Abou Rebah), était originaire du Khoraçân; il naquit dans la ville de Merw. Sa famille appartenait à la tribu de Temim. En 215 de l'hégire, il s'attira le ressentiment de Mamoun, qui était alors en Égypte, et il partit disgrâcié pour l'Irak. Il avait recueilli la tradition et étudié la jurisprudence auprès des docteurs de Basrah, tels que Otman, surnommé *Néby*, et

النبى وغيره وله مصنفات فى الفقه فى فروعه واصوله وكتاب افرده ترجمه بكتاب التنبيه يرد فيه على العراقيين وبينه وبين ابى سليمان احمد بن ابى دؤاد بن على مناظرات كثيرة وفى خلافة المأمون كانت وفاة ابى عبد الله محمد بن ادريس بن العباس بن عثمان بن شافع بن السائب بن عبيد الله بن عبد يزيد[1] بن هاشم بن المطلب بن عبد مناف الشافعى فى رجب ليلة الجمعة وذلك فى سنة اربع ومائتين فى صبيحة تلك الليلة وهو ابن اربع وخمسين سنة وصلى عليه السرى ابن الحكم امير مصر يومئذ كذلك ذكر عكرمة بن محمد بن بشر عن الربيع بن سليمان المؤذن وذكر ايضا محمد

d'autres; il composa plusieurs traités sur les principes et les différentes branches du droit, et se distingua par un ouvrage intitulé l'Avertissement (*tenbih*), dans lequel il réfute les doctrines de l'école d'Irak; il soutint aussi de nombreuses controverses contre Abou Suleïman Ahmed, fils d'Abou Douad, fils d'Ali.

Sous le règne de Mamoun mourut Chafeyi Abou Abd Allah Mohammed (fils d'Edris, fils d'Abbas, fils d'Otman, fils de Chafî, fils de Saïb, fils d'Obeïd Allah, fils d'Abd Yézid, fils de Hachem, fils de Mottalib, fils d'Abd Menaf), dans la nuit du vendredi (dernier jour) de redjeb, l'an 204, au moment où le jour commençait à poindre; il était âgé de cinquante-quatre ans. La prière des funérailles fut récitée par Sery, fils de Hakem, qui gouvernait l'Égypte à cette époque. Telle est la tradition rapportée par Ikrimah (fils de Mohammed, fils de Bichr), d'après Rebî (fils de Suleïman) le *Muezzin;* elle est également citée par Mohammed (fils de Sofian, fils de Sâïd) le *Muezzin*, et par d'autres

آبن سفيان بن سعيد المؤذن وغيرها عن الربيع بن سليمان
مثل ذلك ودفن الشافعى بمصر بحومة[1] قبور الشهداء فى
مقبرة بنى عبد الحكم وبين قبورهم وعند رأسه عمود من الحجر
كبير وكذلك عند رجليه وعلى العالى الذى عند رأسه حفر
قد كتب فيه فى ذلك الحجر هذا قبر محمد بن ادريس الشافعى
امين الله وما ذكرنا فشهور بمصر والشافعى يتفق نسبه مع بنى
هاشم وبنى اميّة فى عبد مناف لانه من ولد المطلب بن عبد
مناف وقد قال النبى صلّعم نحن وبنو المطلب كهاتين واشار
باصبعيه مضمومتين وقد كانت قريش حاصرت بنى المطلب
مع بنى هاشم فى الشعب وحدثنا فقير بن مسكين عن المزنى

traditionnistes d'après le même Rebî, fils de Suleïman. Chafeyi fut inhumé en Égypte sur le territoire des Tombeaux des Martyrs, dans le cimetière et au milieu des tombes des Benou Abd el-Hakem. Une grande colonne en pierre est placée du côté de la tête et une autre colonne du côté des pieds; sur la plus grande, celle qui est au-dessus de la tête, a été pratiqué un cartouche dans lequel se lit cette inscription, gravée sur la pierre : « Ici est le tombeau de Mohammed ben Edris Chafeyi, le confident de Dieu. » Le fait que nous signalons est parfaitement connu en Égypte. Chafeyi se rattachait, à la fois, à la famille de Hachem et à celle d'Omeyyah par Abd Menaf, puisqu'il descendait de Mottalib, lequel était fils d'Abd Menaf. Le Prophète disait : « Nous et les enfants de Mottalib nous sommes comme ceci; » et il montrait ses deux doigts réunis. On sait, en outre, que les Koreïchites assiégèrent les Benou Mottalib en même temps que les Benou Hachem, dans le vallon.

La tradition suivante m'a été transmise par Fakir, fils de Meskin, d'après Mouzeni, dont il recueillit l'enseignement;

بهذا وكان فقير يحدث عن المزنى وكان سماعنا من فقير بن مسكين بمدينة اسوان بصعيد مصر قال قال المزنى دخلت على الشافعى غداة وفاته فقلت له كيف اصبحت يا ابا عبد الله قال اصبحت من الدنيا راحلاً ولاخوانى مفارقًا وبكاس المنيّة شاربًا ولا ادرى الى الجنّة تصير روحى فاهنيها ام الى النار فاعزيها ثم انشا يقول

ولما قسا قلبى وضاقت مذاهبى   جعلت الرجا منى لعفوك سُلَّمًا
تعاظم لى ذنبى فلما قرنته   بعفوك ربّى كان عفوك اعظما

وفى هذه السنة التى مات فيها الشافعى وهى سنة اربع ومائتين كانت فيها وفاة ابى داود سليمان بن داود الطيالسى وهو ابن احدى وسبعين (1) سنة وفيها مات هشام بن محمد بن السائب

il me l'a transmise à Oswân (Syène), ville de la Haute-Égypte : «Mouzeni m'a raconté qu'il visita Chafeyi le matin même de sa mort et lui dit : «Père d'Abd Allah, comment te trouves-tu? » Chafeyi lui répondit : « Comme un homme qui va quitter ce monde, prendre congé de ses frères et boire le breuvage de la mort. Je ne sais si, mon âme étant destinée au paradis, je dois la féliciter, ou si, étant condamnée au feu éternel, je dois la plaindre; » et il ajouta ces vers :

Depuis que mon cœur s'est endurci et que ma route (ma croyance) est devenue étroite, je fais de l'espérance l'échelon qui me conduira vers ton pardon.

Mes péchés me paraissent grands; mais lorsque je les compare à ta miséricorde, ô mon Dieu, celle-ci est plus grande encore!

L'année de la mort de Chafeyi (204 de l'hégire) vit mourir aussi Abou Daoud Suleïman (fils de Daoud) *Taïaliçi*, à l'âge de soixante et onze ans, et Hicham (fils de Mohammed, fils de Saïb) *Kelbi*.

الكلبى . وحدث العمرى قال ادّعى رجل النبوة بالبصرة ايام المأمون فحمل اليه موثقا بالحديد فمثل بين يديه فقال له انت نبى مرسل قال اما الساعة فانا موثق قال المأمون ويلك من غرّك قال أبهذا تخاطب الانبيآء اما والله لولا انى موثق لامرت جبريل ان يدمدمها عليكم قال والموثق لا تجاب له دعوة قال الانبيآء خاصّةً اذا قُيّدت لا يرتفع دعاؤها فضحك المأمون وقال من قيّدك قال هذا الذى بين يديك قال فنحن نطلقك وتأمر جبريل ان يدمدمها فان اطاعك آمنّا بك وصدّقناك فقال صدق الله اذ يقول فَلَا يُؤْمِنُوا حَتَّى يَرَوُا ٱلْعَذَابَ ٱلْأَلِيمَ ان شئت فافعل فامر باطلاقه فلما وجد راحة العافية قال يا جبريل

El-Amri raconte qu'un homme qui se faisait passer pour prophète à Basrah, sous le règne de Mamoun, fut enchaîné et traduit devant ce prince. Quand il fut en sa présence, Mamoun lui dit : « Tu es donc prophète et chargé d'une mission? — Pour le moment, chargé de chaînes, lui répondit cet homme. — Malheureux, reprit le Khalife, qui t'a séduit? — Est-ce ainsi qu'on parle aux prophètes? répliqua l'autre; en vérité, si je n'étais garrotté, j'ordonnerais à Gabriel de vous anéantir. — Mais la prière d'un captif n'est pas exaucée. — Les prophètes surtout, lorsqu'ils sont dans les fers, leur vœux ne montent plus jusqu'au ciel. » Mamoun se mit à rire et ajouta : « Qui t'a enchaîné? — Celui qui est devant toi. » Le Khalife reprit : « Nous te ferons délier; mais tu ordonneras à Gabriel d'exécuter ta menace; s'il t'obéit, nous croirons en toi et à la vérité de ta mission. » Le prisonnier s'écria : « Dieu a eu raison de dire : Et qu'ils se refusent à croire, jusqu'à ce qu'ils voient le châtiment douloureux! (*Koran*, x, 88.) Et maintenant, si tu le veux, fais ce que tu dis. » Le prince lui fit enlever ses liens. Heureux

ومدّ بها صوته ابعثوا من شئتم فليس بيني وبينكم عمل غيري
يملك الاموال وانا لا شيء معي ما يذهب لكم في حاجة الّا
كشخان فامر باطلاقه والاحسان اليه   وحدث ثمامة بن اشرس
قال شهدت مجلسًا للمأمون وقد اتي برجل ادّعي انه ابرهيم
الخليل فقال المأمون ما سمعت باحد اجرى على اللّه من هذا
قلت ان رأى امير المؤمنين ان يأذن لي في كلامه قال شأنك
واياه قلت يا هذا ان ابرهيم عليه السلام كانت له براهين قال
وما هي قلت أُضرمت له النار وأُلقِيَ فيها فكانت عليه بردًا وسلامًا
فنحن نضرم لك نارًا ونطرحك فيها فان كانت عليك كما كانت
عليه آمنّا بك وصدّقناك قال هات الين عليّ من هذا قلت

de se sentir libre, cet homme s'écria : « O Gabriel ! » et en haussant la voix (comme s'il s'adressait au ciel) : « Envoyez qui vous voudrez, et qu'il n'y ait plus rien de commun entre vous et moi; un autre possède les biens de ce monde, et moi je n'ai rien ! Il faut être un sot (littér. un proxénète) pour se charger de vos affaires. » On lui rendit la liberté, et il reçut en outre des secours.

« J'étais à une réception chez Mamoun, raconte Tomamah, fils d'Achras, lorsqu'on lui amena un homme qui se donnait pour Abraham, *l'ami de Dieu*. — « Je n'ai jamais entendu, s'écria Mamoun, une pareille insolence à l'adresse de Dieu. — Sire, lui dis-je, me permettez-vous de parler à cet homme? — Je te l'abandonne. — Tu sais, dis-je au prétendu prophète, qu'Abraham (sur qui soit le salut !) attesta sa mission par des miracles. — Lesquels? — On alluma un grand feu dans lequel on le jeta et il y trouva la fraîcheur et le bien-être (*Koran*, XXI, 69). Nous allons allumer un bûcher et t'y précipiter; si le feu te traite comme il a traité Abraham, nous croirons en toi et à tes paroles.

فبراهين موسى قال وما هي قلت القى العصا فاذا حية تسعى
تلقف ما يافكون وضرب بها البحر فانفلق وبياض يده من
غير سوء قال هذا اصعب ولكن هات ما هو الين علىّ من هذا
قلت فبراهين عيسى قال وما براهينه قلت احيى الموتى فقطع
الكلام في براهين عيسى وقال جئت بالطامة الكبرى دعني من
براهين هذا قلت فلا بدّ من براهين قال ما معي من هذا كله
شيء وقد قلت لجبريل انكم توجهوني الى شياطين فاعطوني
حجّة اذهب بها والّا لم اذهب فغضب علىّ جبريل فقال قد
جئت بالشر من الساعة اذهب اولاً فانظر ما يقول لك القوم
فضحك المأمون وقال هذا من الانبياء التي تصلح للمنادمة وفي

— Demandez-moi des preuves plus faciles. — Eh bien, repris-je, les preuves fournies par Moïse. — Quelles sont-elles? — Il jeta son bâton, qui, se changeant en serpent, courut et dévora les stratagèmes (des magiciens, *Koran*, xx, 21 et 72); il frappa la mer avec ce bâton et les flots s'écartèrent (*ibid.* xxvi, 63); enfin sa main devint toute blanche sans qu'il en souffrît (*ibid.* vers. 32). — C'est encore trop difficile, citez-moi quelque chose de plus commode. — Les miracles de Jésus? — Quels sont ces miracles? — Il ressuscita les morts (*ibid.* iii, 43 et *passim*). » Notre homme ne me laissa pas continuer la série de ces miracles et s'écria : Laissez-moi donc tranquille avec les preuves de Jésus, puisque j'apporte la *grande catastrophe* (*ibid.* lxxix, 34). — Non, répliquai-je, il nous faut absolument des preuves. — Je n'ai rien de tout cela, dit-il; j'avais pourtant dit à Gabriel : Puisque vous m'envoyez chez des démons, donnez-moi du moins quelque *signe* que je puisse emporter, sinon je ne bouge pas. Mais l'ange s'est fâché et m'a répondu : Tu emportes une catastrophe plus terrible que l'heure (du

سنة ثمان وتسعين ومائة خلع المأمون اخاه القسم بن الرشيد
من ولاية العهد وفى سنة تسع وتسعين ومائة خرج ابو
السرايا السرى بن منصور الشيبانى بالعراق واشتد امره ومعه
محمد بن ابرهيم بن اسمعيل بن ابرهيم[1] بن الحسن بن الحسن
ابن على بن ابى طالب وهو ابن طباطبا ووثب بالمدينة محمد بن
سليمان بن داود بن الحسن بن الحسن بن على رحمهم الله
ووثب بالبصرة على بن محمد بن جعفر بن محمد بن على بن
الحسن بن على وزيد بن موسى بن جعفر بن محمد بن على بن
الحسين بن على فغلبا على البصرة وفى هذه السنة مات ابن
طباطبا الذى كان يدعو اليه ابو السرايا فاقام ابو السرايا مكانه

jugement); pars toujours, et vois ce que ces gens-là te répondront. » Mamoun se mit à rire et dit : « Voilà un de ces prophètes comme il en faut aux heures d'amusement. »

En l'année 198, Mamoun dépouilla son frère Kaçem, fils de Réchid, de ses droits d'héritier présomptif. — En 199, Abou 'l-Seraya Sery (fils de Mansour), le Cheïbanite, se révolta en Irak, y forma un parti puissant et se réunit à Mohammed (fils d'Ibrahim, fils d'Ismâïl, fils d'Ibrahim, fils d'El-Haçan, fils d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib) surnommé *Ibn Tabataba.* A Médine éclata la révolte de Mohammed (fils de Suleïman, fils de Daoud, fils d'El-Haçan, fils d'El-Haçan, fils d'Ali). A Basrah, Ali (fils de Mohammed, fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'El-Haçan, fils d'Ali) et Zeïd (fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali), s'insurgèrent et se rendirent maîtres de cette ville. Après la mort d'Ibn Tabataba, qui eut lieu en cette même année, Abou 'l-Seraya, qui s'était fait le promoteur de sa cause, pro-

محمد بن محمد بن يحيى بن زيد بن على بن الحسين بن على
وظهر باليمن فى هذه السنة وهى سنة تسع وتسعين ومائة
ابرهيم بن موسى بن جعفر بن محمد بن على بن الحسن بن على
وظهر فى ايام المأمون بمكة ونواحى الحجاز محمد بن جعفر بن محمد
ابن على بن الحسين بن على وذلك فى سنة مائتين ودعا الى نفسه
واليه دعت السبطية من فرق الشيعة وقالت بامامته وقد
افترقوا فرقا فمنهم من غلا ومنهم من قصر وسلك طريق الامامية
وقد ذكرنا ذلك فى المقالات فى اصول الديانات وفى كتاب اخبار
الزمان من الامم الماضية والاجيال الخالية والممالك الدائرة فى
الفن الثلاثين من اخبار خلفاء بنى العباس ومن ظهر
فى ايامهم من الطالبيين وقيل ان محمد بن جعفر هذا دعا

clama à sa place Mohammed (fils de Mohammed, fils de Yahia, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali). Enfin dans la même année 199, le Yémen fut soulevé par Ibrahim (fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'El-Haçan, fils d'Ali). En 200 de l'hégire, sous le règne de Mamoun, la Mecque et le territoire du Hédjaz s'insurgèrent sous les ordres de Mohammed (fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali), qui se proclama *imam*. Les Sebtieh, qui sont une ramification des Chiites, embrassèrent sa cause et reconnurent son titre d'imam; mais ils se séparèrent en plusieurs partis, les uns tenant à leurs croyances avec un zèle exagéré, les autres, plus modérés, suivant la doctrine des Imamites. C'est ce que nous avons expliqué dans nos *Discours sur les principes des religions*, et dans nos *Annales historiques*, ouvrage qui traite des peuples anciens, des races éteintes et des royaumes qui ont disparu; voir la trentième section de ce livre consacré à l'histoire des Abbassides et des manifestations

فى بدء امره وعنفوان ظهوره الى محمد بن ابرهيم بن طباطبا
صاحب ابى السرايا فلما مات ابن طباطبا دعا الى نفسه وتسمى
بامير المؤمنين وليس فى آل محمد ممن ظهر لاقامة الحق ممن
سلف وخلف قبله وبعده من تسمى بامير المؤمنين غير محمد
ٱبن جعفر هذا وكان يسمى بالديباجة لحسنه وجماله وما كان
عليه من البهآء والكمال وقد كان له بمكة ونواحيها قصص
حُمِل فيها الى المأمون بخراسان والمأمون يومئذ بمرو فامّنه
المأمون وحمله معه فلما صار المأمون الى جرجان مات محمد بن
جعفر بها فدفن هنالك وقد اتينا على كيفية وفاته وما كان من
امره وامر غيره من آل ابى طالب ومقاتلهم ببقاع الارض فى

des Alides sous leur règne. On prétend que ce même Mohammed, fils de Djâfar, commença, au début de sa manifestation, par embrasser la cause de Mohammed (fils d'Ibrahim) Ibn Tabataba, que soutenait Abou 'l-Seraya; après la mort d'Ibn Tabataba, Mohammed se porta prétendant et et prit le titre de *Prince des Croyants*. Aucun des descendants du Prophète qui se levèrent pour la revendication du droit, avant ou après lui, ne porta ce titre, excepté le susdit Mohammed, fils de Djâfar; sa beauté, le charme de sa personne et ses qualités accomplies lui valurent le surnom de *dibadjeh* (brocart). Les événements qui se passèrent alors à la Mecque et dans le pays environnant le conduisirent chez Mamoun, qui se trouvait à Merw, dans le Khoraçan; ce prince lui accorda l'amnistie et l'emmena avec lui. Quand ils arrivèrent à Djordjân, Mohammed mourut et fut enterré dans cette ville. Nous avons donné les détails de sa mort, son histoire et celle de plusieurs autres Alides avec le récit de leur mort en différentes contrées, dans notre

كتابنا حدائق الاذهان فى اخبار آل ابى طالب وظهر فى ايام المأمون ايضًا بالمدينة الحسين بن الحسن بن على بن على بن الحسين بن على وهو المعروف بابن الافطس وقيل انه دعا فى اوّل امره الى ابن طباطبا فلما مات ابن طباطبا دعا الى نفسه والقول بامامته وسار الى مكّة فاتى الناس وهم بمنى وعلى الحاج داود بن عيسى بن موسى الهاشمى فهرب داود ومضى الناس الى عرفة ووقفوا بمزدلفة بغير انسان عليهم من قبل ولد العباس وقد كان ابن الافطس وافى الموقف بالليل ثم صار الى المزدلفة والناس بغير امام فصلّى بهم ثم مضى الى منى فنحر ودخل مكة وجرّد البيت مما عليه من الكسوة الّا القباطى

livre intitulé *Jardins des intelligences* ou *Histoire de la famille d'Abou Talib.*

Une autre manifestation eut lieu à Médine, sous le règne de Mamoun, celle d'El-Huçeïn (fils d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali), connu sous le nom d'*Ibn el-Aftas.* On croit qu'il travailla d'abord à la cause d'Ibn Tabataba, mais, après la mort de ce dernier, il fit valoir ses propres droits et son titre d'*imam.* Il surprit la Mecque et se présenta devant les pèlerins qui étaient à Mina sous la conduite de Daoud (fils d'Yça, fils de Mouça) le Hachémite; Daoud ayant pris la fuite, les pèlerins se dirigèrent vers Arafah et s'arrêtèrent à Mouzdelifah, n'ayant plus de chef issu de la maison d'Abbas. Ibn el-Aftas arriva au *Mawkaf* (station d'Arafah) pendant la nuit, et ensuite à Mouzdelifah. Comme les pélerins n'avaient plus d'imam, il célébra la prière avec eux, se rendit ensuite à Mina, y accomplit la cérémonie du sacrifice, puis il entra à la Mecque et dépouilla la Kaabah de toutes ses tentures, à l'exception des voiles blancs de fabrication égyptienne.

البيض فقط وفى سنة مائتين ظفر حمّاد المعروف بالكندغوش[1] بابى السرايا الهاشمى فاتى به لحسن بن سهل فقتله وصلبه على الجسر ببغداد وقد اتينا فى كتابنا فى اخبار الزمان على اخبار ابى السرايا وخروجه وما كان منه فى حروبه وقتله عبدوس بن محمد بن ابى خالد ومن كان معه من قوّاد الابناء واستباحته عسكره قال المسعودى وفى سنة مائتين بعث المأمون برجاء ابن ابى الضحاك وياسر الخادم الى على بن موسى بن جعفر بن محمد بن على بن الحسين بن على الرضا لاشخاصه اليه فحمل اليه مكرمًا وفيها امر المأمون باحصاء ولد العباس من رجالهم ونسائهم وصغيرهم وكبيرهم فكان عددهم ثلاثة وثلاثين الفًا ووصل الى المأمون ابو الحسن على بن موسى الرضا وهو بمدينة

En l'année 200 de l'hégire, Hammad surnommé *Kundgouch* (l'oreille dure) s'empara d'Abou 'l-Seraya le Hachémite et l'envoya à Haçan, fils de Sehl, qui le mit à mort et le fit pendre au gibet, sur le pont de Bagdad; nous avons raconté dans les *Annales historiques* les faits concernant Abou 'l-Seraya, sa révolte, ses guerres, comment il tua Abdous (fils de Mohammed, fils d'Abou Khaled) avec plusieurs généraux d'origine persane, et comment il anéantit leur armée.

En la même année, Mamoun députa Ridja, fils d'Abou Dahhak et l'eunuque Yaçir auprès d'Ali (fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali), surnommé *Rida,* pour le conduire auprès de lui; ils escortèrent Rida en lui témoignant le plus grand respect.

Mamoun ordonna, à la même époque, de faire le recensement des descendants d'Abbas, hommes et femmes, enfants et vieillards; leur nombre s'éleva à trente-trois mille âmes. Rida (Abou 'l-Haçan Ali, fils de Mouça) rejoignit Ma-

مرو فانزله المأمون احسن انزال وامر المأمون بجمع خواصّ الاوليا واخبرهم انه نظر في ولد العباس بن عبد المطلب وفي ولد على بن ابي طالب فلم يجد في وقته احدًا افضل ولا احق بالامر من على بن موسى الرضا فبايع له بولاية العهد وضرب اسمه على الدنانير والدراهم وزوّج ابنه محمد بن على من ابنته ام الفضل بنت المأمون وامر بازالة السواد من اللباس والاعلام واظهر بدلاً من ذلك الخضرة في اللباس والاعلام وغير ذلك ونمى ذلك الى من بالعراق من ولد العباس فاستعظموه وعلموا ان ذلك خروج الامر عنهم وحجّ بالناس ابرهيم بن موسى بن جعفر اخو الرضا بامر المأمون واجتمع من بمدينة السلام من ولد العباس ومواليهم وشيعتهم على خلع المأمون ومبايعة

moun dans la ville de Merw, où ce prince lui fit le meilleur accueil; ayant réuni les chefs principaux, il leur déclara qu'après avoir passé en revue les descendants d'Abbas, fils d'Abd Mottalib et ceux d'Ali, fils d'Abou Talib, il n'ávait pas trouvé parmi ses contemporains un homme plus distingué et plus digne du pouvoir que Ali (fils de Mouça) Rida; en conséquence il le fit reconnaître comme son héritier et fit graver son nom sur la monnaie d'or et d'argent. Il donna sa propre fille Oumm el-Fadl à Mohammed, fils de Rida; il interdit le noir sur les vêtements et les drapeaux et le remplaça par la couleur verte, là et partout ailleurs. Quand ces nouvelles parvinrent en Irak, les descendants d'Abbas en furent vivement émus, parce qu'ils se virent ainsi exclus du pouvoir. Le pèlerinage fut conduit, cette année là, d'ordre de Mamoun, par Ibrahim (fils de Mouça, fils de Djâfar), frère de Rida. Tout ce qu'il y avait d'Abbassides à Bagdad, d'accord avec leurs affranchis et leurs

ابرهيم بن المهدى المعروف بابن شكلة فبويع له يوم الخميس لخمس ليال خلون من المحرم سنة اثنتين ومائتين وقد قيل ان ذلك فى سنة ثلاث ومائتين وفى سنة اثنتين ومائتين قُتِل الفضل بن سهل ذو الرياستين فى حمام غيلةً وذلك بمدينة سرخس من بلاد خراسان وذلك فى دار المأمون فى مسيره الى العراق فاستعظم المأمون ذلك وقتل قتلته وسار المأمون الى العراق وقُبِض على بن موسى الرضا بطوس لعنب كان اكله واكثر منه وقيل انه كان مسمومًا وذلك فى سنة ثلاث ومائتين فى صفر منها وصلّى عليه المأمون وهو ابن ثلاث وخمسين سنة وقيل تسع واربعين سنة وستة اشهر وكان مولده بالمدينة سنة ثلاث وخمسين ومائة للهجرة وقد كان المأمون زوّج ابنته امّ حبيب لعلى بن موسى الرضا فكانت احدى الاختين تحت

créatures, prononcèrent la déchéance de Mamoun et prêtèrent serment à Ibrahim, fils de Mehdi surnommé *Ibn Chiklah*, qu'ils élurent Khalife le jeudi 5 de moharrem 202 ou, selon d'autres, 203 de l'hégire.

En 202, Dou 'l-Riaseteïn Fadl, fils de Sehl, fut surpris et assassiné dans son bain, à Serakhs, ville du Khoraçân, et dans l'hôtel même de Mamoun, pendant que ce prince se rendait en Irak. Mamoun parut très affecté de cet événement; il fit périr les meurtriers, puis il continua sa route. Ali Rida, fils de Mouça, mourut à Tous, d'une indigestion de raisin; on prétend que ce fruit était empoisonné (Safer 203); Mamoun récita la prière des funérailles. Rida mourut âgé de cinquante-trois ans, ou, d'après une autre version, de quarante-neuf ans et six mois; il était né à Médine en 153 de l'hégire. Mamoun lui avait donné en mariage sa fille Oumm-Habib, de sorte que, des deux sœurs, l'une avait épousé Mo-

محمد بن على والاخرى تحت ابيه على بن موسى الرضا واضطربت
بغداد فى ايام ابرهيم بن المهدى وثارت الرويبضة [1] وسموا
انفسهم بالمطوعة وهم روساء العامة والتوابع ولما قرب المأمون
من مدينة السلام صلى ابرهيم بن المهدى بالناس فى يوم النحر
واختفى فى اليوم الثانى من النحر وذلك فى سنة ثلاث ومائتين
فخلعه اهل بغداد وكان دخول المأمون بغداد سنة اربع ومائتين
ولباسه الخضرة ثم غيّر ذلك وعاد الى السواد وذلك حين قدم
طاهر بن الحسين من الرقة اليه وفى سنة اربع ومائتين كان
القحط ببلاد المشرق والوباء بخراسان وغيرها وفيها كان خروج
بابك الخرّمى ببلاد البدّين فى اصحاب جاويذان [2] بن شهرك
وقد قدمنا ذكر بلاد بابك وهى البدّين من ارض اذربيجان

hammed, fils de Rida, et l'autre le père de ce jeune homme, c'est-à-dire Ali Rida.

La domination d'Ibrahim, fils de Mehdi, fut pour Bagdad une ère de révolutions. Des gens perdus de vices, prenant le nom de *volontaires*, se révoltèrent à la tête de la lie du peuple et de la valetaille. Lorsque Mamoun arriva dans le voisinage de la capitale, Ibrahim, fils de Mehdi, présida encore à la prière le jour des Sacrifices, et disparut le lendemain de cette fête (203 de l'hégire); le peuple proclama alors sa déchéance. En 204, Mamoun fit son entrée à Bagdad, étant encore vêtu de vert; mais il quitta cette couleur et revint au noir lorsque Taher, fils d'El-Huçeïn, venant de Rakkah, le rejoignit à Bagdad. — Même année, famine en Orient; peste dans le Khoraçân et d'autres pays. Babek le Khorrémite se révolte dans la contrée de Beddeïn avec les disciples de Djavidân, fils de Chehrek; nous avons mentionné déjà cette contrée de Beddeïn, patrie de Babek, qui fait partie de l'Azerbaïdjân, de l'Errân et du Beïlakân,

والرّان وبيلقان فيما سلف من هذا الكتاب عند ذكرنا جبل
الفتح والباب والابواب ونهر الراس وجريانه تحت بلاد البدّين
وبثّ المأمون عيونه ببغداد فى طلب ابرهم بن المهدى
وقد علم باختفائه فيها فظفر به ليلة الاحد لثلاث عشر
ليلة خلت من ربيع الاوّل سنة سبع ومائتين فى زىّ امرأة ومعه
امرأتان اخذه حارس اسود فى الدرب المعروف بالطويل ببغداد
فادخل الى المأمون فقال هيه يا ابرهم فقال يا امير المؤمنين
ولى الثار محكم فى القصاص والعفو اقرب للتقوى ومن تناوله
الزمان واستولى عليه الاغترار بما مُدّ له من اسباب الشقاء
امكن عادية الدهر من نفسه وقد جعلك الله فوق كلّ ذى
عفو كما جعل كلّ ذى ذنب دونى فان تعاقب فبحقك وان تعف

dans un des chapitres précédents, celui où nous décrivons le Caucase, le Bab el-Abwab, et le fleuve Araxe, qui passe sous Beddeïn (voir t. II, p. 75).

Mamoun mit ses émissaires à la recherche d'Ibrahim, fils de Mehdi, dans la ville de Bagdad, où il le savait caché, et s'empara de sa personne, dans la nuit du dimanche 13 rebî I de l'an 207. Caché sous des vêtements de femme et escorté de deux suivantes, Ibrahim fut arrêté par un nègre de la police dans la rue nommée *Derb taouil* (Rue longue). Conduit devant le Khalife, qui l'apostropha avec ironie, il lui adressa ces paroles : « Prince des Croyants, la peine du talion donne le droit d'exercer les représailles, mais le pardon est plus voisin de la piété (*Koran*, II, 238). L'homme, jouet de la fortune et plein d'une confiance aveugle dans les moyens de révolte qui s'offrent à lui, se livre tout entier aux vicissitudes de la destinée. Dieu vous a mis au-dessus de tout ce qui est généreux, comme il a placé tout criminel au-dessous de moi ; si vous me punissez, vous serez juste ;

فبفضلك قال بل العفو يا ابرهيم فكبر ثم خرّ ساجدًا فامر المأمون فصيرت المقنعة التى كانت عليه على صدره ليرى الناس الحال التى اخذ عليها ثم امر به فصيّر فى دار الحرس ايامًا ينظر الناس اليه ثم حُوِّل الى احمد بن ابى خالد ثم رضى عنه من بعد ان كان وكل به فقال فى ذلك ابرهيم بن المهدى من كلمة له [1]

ان الذى قسم المكارم حازها ... من صلب آدم للامام السابع
جمع القلوب عليك جامع اهلها ... وحوى ودادُك كلّ خير جامع
فبذلتَ اعظم ما يقوم بحمله ... وسع النفوس من الفعال البارع
وعفوت عمّن لم يكن عن مثله ... عفو ولم يشفع اليك بشافع

si vous me pardonnez, vous serez grand. — Oui, c'est le pardon que je choisis! » s'écria Mamoun, puis il prononça le *tekbir* et se prosterna pour prier.

Il voulut néanmoins qu'on laissât sur la poitrine d'Ibrahim le grand fichu de femme dont il s'était couvert, pour que chacun pût voir dans quel accoutrement il avait été arrêté; il ordonna aussi qu'on exposât publiquement le prisonnier dans la salle des gardes; puis il le confia à la surveillance d'Ahmed, fils d'Abou Khaled; enfin, après quelques jours de détention, il lui rendit ses bonnes grâces.

Ibrahim l'en remercia dans une poësie dont voici un fragment :

Celui (Dieu) qui fait le partage des vertus les a recueillies des flancs d'Adam pour en orner le septième *imam* (Mamoun, septième Khalife).

Celui qui réunira les hommes a réuni tous les cœurs autour de toi ; posséder ton amitié, c'est rassembler tous les biens,

Tu prodigues des vertus que le cœur le plus généreux pourrait à peine contenir ;

Et tu absous un coupable que nul autre n'aurait absous, et pour lequel aucune voix n'intercédait.

وانحدر المأمون الى فم الصلح فى شعبان سنة تسعة ومائتين واملك بخديجة بنت الحسن بن سهل التى تسمى بوران ونثر الحسن فى ذلك الاملاك ما لم ينثره ولم يفعله ملك قط فى جاهلية ولا اسلام وذلك انه نثر على الهاشميين والقوّاد والكتّاب والوجوه بنادق مسك فيها رقاع باسمآء ضياع واسمآء جوارٍ وصفات دوابّ وغير ذلك فكانت البندقة اذا وقعت فى يد الرجل فتحها فيقراء ما فى الرقعة فيجد على قدر اقباله وسعوده فيها فيمضى الى الوكيل الذى نُصِب لذلك فيقول له ضيعة يقال لها فلانة من طسوج كذا من رستاق كذا وجارية يقال لها فلانة الفلانية ودابّة صفتها كذا وكذا ثم

Au mois de châban 209, Mamoun descendit à *Fem es-silh* (canal au-dessus de Waçit), pour épouser Khadidjah (fille d'El-Haçan ben Sehl) surnommée *Bouran*. A cette occasion, Haçan se signala par des largesses telles qu'aucun roi n'en avait jamais fait avant ou depuis la prédication de l'islam. En effet, il distribua aux membres de la famille hachémite, aux généraux, secrétaires et autres personnages marquants, des avelines de musc renfermant un billet où se trouvaient inscrits des noms de terres ou d'esclaves, la désignation de chevaux, etc. Chacun ouvrait l'aveline qui lui était échue en partage, prenait connaissance du billet et y trouvait un lot plus ou moins riche, selon que le sort l'avait plus ou moins favorisé; il se présentait alors à l'agent préposé à la distribution et réclamait telle ferme située dans tel canton dépendant de tel district, ou l'esclave une telle, avec tel surnom, ou bien un cheval désigné de telle et telle façon. Outre cela, on jeta au peuple des pièces d'or et d'argent, des vessies de musc et des œufs d'ambre gris. On

نثر بعد ذلك على سائر الناس الدنانير والدراهم ونوافج المسك
وبيض العنبر وانفق على المأمون وعلى جميع قوّاده واصحابه
وسائر من كان معه من جنوده ايام مقامه عنده حتى المكارين
والملّاحين والحمّالين وكلّ من ضمّه عسكره من تابع ومتبوع
مرتزق وغيره فلم يكن احد الناس يشترى شيًّا فى عسكر
المأمون مما يتطعم ولا مما تعلفه البهائم فلما اراد المأمون ان
يصعد فى دجلة منصرفًا الى مدينة السلام قال للحسن حوائجك
يا ابا محمد قال نعم يا امير المؤمنين اسألك ان تحفظ علىّ مكانى
من قلبك فانه لا يتهيا لى حفظه الّا بك فامر المأمون بحمل
خراج فارس وكور الاهواز اليه لسنة وقالت الشعرآء فى ذلك
فاكثرت واطنبت الخطبآء وتكلمت فما استظرف مما قيل فى
ذلك من الشعر قول ابن حازم الباهلى

pourvut, pendant toute la durée de leur séjour, non seulement aux dépenses de Mamoun, de ses généraux, de sa suite et des troupes qui l'accompagnaient, mais aussi à l'entretien des *moukres*, des matelots, des portefaix, des valets et goujats, mercenaires ou autres, qui marchaient à la suite de l'armée. Pas un soldat n'eut à acheter sa nourriture ni le fourrage de ses bêtes. Pendant qu'il se disposait à remonter le Tigre pour rentrer dans sa capitale, Mamoun dit à Haçan : « Père de Mohammed, as-tu quelque demande à m'adresser? —Sire, répondit celui-ci, je vous prie de me conserver dans votre cœur la place que j'y occupe, car, si je la garde, c'est à vous seul que je le devrai; » le Khalife lui accorda le revenu du Fars et de la Susiane pendant une année. Les poëtes prodiguèrent leurs vers et les orateurs leur éloquence en l'honneur de ces noces. Parmi ces poésies de circonstance, une des plus ingénieuses est ce distique d'Ibn Hazim Babili :

بارك الله للحسن ولبوران فى الختن
يا ابن هارون قد ظفر ت ولكن ببنت من

فلما نمى هذا الشعر الى المأمون قال والله ما ندرى خيرًا اراد ام شرًّا ودخل ابرهيم بن المهدي يومًا على المأمون بعد مدّة من الظفر به فقال ان هذين يجلاننى على قتلك يعنى المعتصم اخاه والعباس بن المأمون فقال ما اشارا عليك الّا بما يشار به على مثلك ولكن تدع ما تخاف لما ترجو وانشد [1]

رددتَ مالى ولم تبخل علىّ به وقبل ردّك مالى قد حقنت دمى
فبؤتَ منها وما كافيتها بيدٍ هما الحياتان من موت ومن عدمِ
البرّ وطّأ منك العذرَ عندك لى فيما اتيتُ ولم تعذل ولم تلمِ

Que Dieu bénisse cette union en faveur de Haçan et de Bouran.
Fils de Haroun, tu triomphes, et de la fille de quel homme!

Mamoun, lorsqu'on lui rapporta ces paroles, s'écria : « Je ne sais si je dois les prendre en bonne ou en mauvaise part. »

Ibrahim, fils de Mehdi, se présenta, un jour chez ce Khalife, quelques temps après être tombé entre ses mains; Mamoun lui dit en désignant Moutaçem son frère et Abbas son fils : « Voici ceux qui me conseillaient de te faire mourir. » Ibrahim répondit : « C'est ainsi qu'ils devaient parler à un souverain, mais sacrifiez vos craintes à vos espérances; » et il ajouta ces vers :

Tu m'as rendu mes biens sans te montrer avare envers moi, et avant de me les rendre, tu as épargné ma vie;

Tu l'as épargnée sans exiger de compensation, et tu me l'as rendue deux fois, puisque tu m'as sauvé de la mort et de la misère.

Ton âme généreuse m'a facilité l'excuse de mes fautes, et tu ne m'as adressé ni un blâme ni un reproche.

وقام عذرك بى فاحتجّ عندك لى   مقامَ شاهد عدل غير متّهم

ولابرهيم اخبار حسان واشعار ملاح وما كان من امره فى حال اختفائه فى سويقة غالب ببغداد وتنقله من موضع الى موضع بها وخبره فى الليلة التى قبض عليه فيها قد اتينا على جميعها فيما سمّينا من كتبنا التى كتابنا هذا تالٍ لها ومنبه عليها وقد صنّف يوسف بن ابرهيم الكاتب صاحب ابرهيم بن المهدى كتبًا منها كتابه فى اخبار المتطببين مع الملوك فى المآكل والمشارب والملابس وغير ذلك وكتابه المعروف بكتاب ابرهيم بن المهدى فى انواع الاخبار وغير ذلك من كتبه ومن احسن ما اختير من اخبار ابرهيم فى حال تنقله واختفائه ببغداد خبره مع المزيّن وهو ان المأمون لما دخل بغداد على

Ton indulgence, plaidant ma cause devant toi-même, m'a servi de témoin sincère et exempt de tout soupçon.

Les traits intéressants de la vie d'Ibrahim, ses poësies remarquables, ses aventures lorsqu'il se cachait à Sowaïkat Galib (un des quartiers) de Bagdad, ses pérégrinations pendant la nuit où il fut arrêté, tous ces détails se trouvent dans nos ouvrages déjà cités, dont le présent volume n'est que le complément et l'index. Youçouf ben Ibrahim *le secrétaire*, ami d'Ibrahim, fils de Mehdi, est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres d'un livre intitulé *Récits de médecins et de rois*, concernant les aliments, les boissons, les vêtements, etc., d'un recueil d'anecdotes connu sous le titre de *Livre d'Ibrahim, fils de Mehdi*, et d'autres ouvrages.

Un des incidents les plus curieux tirés de l'Histoire d'Ibrahim, lorsqu'il errait incognito dans Bagdad, est son aventure avec le barbier. Mamoun, quand il entra dans cette ville, mit des émissaires à la poursuite d'Ibrahim, comme nous

ما ذكرنا فيما سلف من هذا الباب من بثّه العيون طالبًا
لابرهيم بن المهدى وجعل لمن دلّ عليه جعلًا خطيرًا من المال
قال ابرهيم فخرجت فى يوم صائف فى وقت الظهر لا ادرى اين
اتوجه فصرت الى زقاق ولا منفذ له فرأيت اسود على باب دار
فصرت اليه فقلت له أعندك موضع اقم فيه ساعةً من نهار
فقال نعم وفتح بابه فدخلت الى بيت فيه حصير نظيف
ومسورة جلد نظيفة ثم تركنى واغلق الباب فى وجهى ومضى
فتوهّمته قد سمع الجعالة فىّ وانه خرج ليدلّ علىّ فبينا انا كذلك
اذ اقبل ومعه حمّال عليه كلّ ما يحتاج اليه من خبز ولحم
وقدر جديد وآلتها وجرّة نظيفة وكيزان نظاف وقال لى
جعلنى الله فداك انى حجام وانا اعلم انك تتقذر ما اتولاه

l'avons déjà raconté dans ce même chapitre, et promit une riche récompensé à qui indiquerait sa retraite. Laissons parler Ibrahim. « Je sortis, un jour d'été, à l'heure de midi, sans savoir où j'allais; je m'engageai dans une ruelle sans issue et remarquai un noir qui se tenait devant la porte d'une maison. J'allai droit à lui et lui demandai s'il pouvait me loger dans un coin de sa demeure pour un moment. Il y consentit et me fit entrer; la salle était garnie de nattes et de coussins en cuir, tout cela élégant et propre. Puis il me laissa seul, ferma la porte sur moi et s'éloigna. Un soupçon me traversa l'esprit; cet homme savait que ma vie était mise à prix et il était allé me dénoncer. Pendant que je me livrais à ces tristes pensées, il rentra escorté d'un porteur chargé d'une ample provision de pain et de viande, d'un chaudron neuf avec ses accessoires, d'une jarre et de poterie, le tout reluisant de propreté. « Que ma vie soit votre rançon! me dit-il, je suis chirurgien et je sais la répugnance

فشأنك بما لم تقع عليه يدى وكانت بى حاجة شديدة الى الطعام فقمت فطبخت لنفسى قدرًا ما اذكر انى اكلت اطيب منها ثم قال لى بعد ذلك هل لك فى النبيذ فقلت ما اكره ذلك ففعل مثل فعله فى الطعام واتانى بكلّ شىء نظيف لم يمس شيئًا منه يده ثم قال لى بعد ذلك اتأذن لى جعلنى الله فداك ان اقعد ناحيةً منك فآتى بنبيذ فاشرب منه سرورًا بك قال فقلت افعل ذلك فلما شرب ثلاثًا دخل خزانةً له واخرج منها عودًا وقال يا سيدى ليس من قدرى ان اسألك ان تغنى ولكن قد وجبت عليك حرمتى فان رأيت ان تشرّف عبدك بان تغنيه قال فقلت وكيف توهمت علىّ انى احسن الغناء فقال متعجبًا يا سبحان الله انت اشهر من ان لا اعرفك انت ابرهم

que vous inspire ma profession, disposez donc de ces objets; ma main n'y a pas touché. » La faim me pressait, je me levai et me préparai un ragoût tel que je ne me souviens pas d'en avoir mangé d'aussi bon. « Comment en usez-vous à l'égard du *nébid?* me demanda-t-il. — Je ne le déteste pas, » répondis-je. Observant la même réserve que pour les aliments, il me présenta des objets d'une grande propreté, auxquels sa main n'avait jamais touché. Il me dit alors : « Puisse ma vie être la rançon de la vôtre! Voulez-vous me permettre de m'asseoir près de vous, et de boire à votre santé le *nébid* que j'apporterai? » J'y consentis. Après avoir vidé trois coupes, il ouvrit une armoire et en tira un luth. « Seigneur, me dit-il, il ne sied pas à un homme de ma condition de vous prier de chanter, mais votre bienveillance m'y donne quelques droits : si vous daignez y consentir, ce sera beaucoup d'honneur pour votre esclave. — Comment sais-tu que je suis bon chanteur? » lui demandai-je. Il reprit d'un air étonné : « Dieu tout-puissant! Votre réputation est trop

ابن المهدى الذى قد جعل المأمون لمن دلّ عليك مائة الف درهم فلما قال لى ذلك تناولت العود فلما هممت بالغناء قال يا سيدى أتجعل ما تغنيه ما اقترحه[1] عليك قلت هات فاقترح ثلاثة اصوات اتقدم فيها كل من غنى قلت هبك عرفتنى هذه الاصوات من اين لك بمعرفتها قال انا اخدم اسحاق بن ابرهيم الموصلى[2] وكثيرًا ما كنت اسمعه يذكر المحسنين وما يجيدونه ولم اتوهم انى اسمع ذلك منك فى منزلى فغنيته وآنست به واستظرفته فلما كان الليل خرجت من عنده وقد كنت حملت معى خريطةً فيها دنانير فقلت له خذها فاصرفها فى بعض مؤونتك ولك عندنا مزيد ان شاء الله تعالى فقال ما اعجب هذا والله عزمت على ان اعرض عليك جملة ما عندى واسألك

grande pour que je ne la connaisse point; vous êtes Ibrahim, fils de Mehdi, et une récompense de cent mille dirhems est promise par Mamoun à qui vous dénoncera. » A ces mots je pris le luth et j'allais commencer lorsqu'il ajouta : « Seigneur, voudriez-vous chanter d'abord le morceau que je choisirai? » Sur mon consentement, il fit choix de trois airs dans lesquels je n'avais pas de rival. Je lui dis alors : « Que tu me connaisses, je le veux bien, mais ces airs où as-tu appris à les connaître? — J'ai été, me répondit-il, au service d'Ishak, fils d'Ibrahim Moçouli, et je l'ai bien souvent ouï parler des grands artistes et des morceaux dans lesquels ils excellaient; mais qui m'eût dit que je vous entendrais vous-même et dans ma propre demeure? » Je chantai et demeurai en sa compagnie, ravi de son caractère avenant. La nuit venue, je pris congé de lui; j'avais emporté avec moi une bourse pleine d'écus d'or, je la lui offris pour subvenir à ses dépenses en lui promettant qu'il recevrait un jour une récompense plus grande. « Chose étrange, me dit-il, c'est moi qui voulais vous offrir

ان تتفضل بقبوله ثم اجللتك عن ذلك وامتنع من قبول شیء
ومضى حتى دلّنى على الموضع الذى احتجت اليه وانصرف
فكان آخر العهد به وفى سنة ست ومائتين وذلك فى خلافة
المأمون مات يزيد بن هارون بن زادان الواسطى وله تسع
وثمانون سنة وكان مولده سنة سبع عشرة ومائة وهو مولى
لبنى سليم وكان ابوه يخدم فى مطبخ زياد بن ابيه وعبيد الله
ابن زياد ومصعب بن الزبير والحجاج بن يوسف ويزيد هذا عند
اصحاب الحديث من عليتهم وعظيم من عظمائهم وكانت وفاته
بواسط العراق وفيها مات جرير بن خزيمة بن حازم وشيبة
ابن سوار المدنى والحجاج بن محمد الاعور الفقيه وعبد الله بن
نافع الصائغ المدنى مولى لبنى مخزوم ووهب بن جرير ومؤمّل

tout ce que je possède en vous conjurant de me faire l'honneur d'accepter, mais le respect seul m'a retenu. » Il refusa donc de rien recevoir de moi; puis il sortit avec moi et me mit sur le chemin de l'endroit où je voulais aller; alors il s'éloigna et je ne l'ai jamais revu. »

En 206 de l'hégire, sous le règne de Mamoun, mourut Yézid (fils de Haroun, fils de Zadan), originaire de Waçit, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans. Il naquit en 117, et fut un *mawla* des Benou Soleïm; son père avait servi dans les cuisines de Ziad ben Abihi (voir t. V, p. 20), d'Obeïd Allah, fils de Ziad, de Moçab, fils de Zobeïr, et de Haddjadj, fils de Youçouf. Ce Yézid passe pour un des plus grands et des plus éminents parmi les traditionnistes; il mourut dans la ville de Waçit en Irak. Dans la même année moururent Djerir (fils de Khozaïmah, fils de Hazim); — Cheïbah (fils de Sawar) de Médine; — le jurisconsulte Haddjadj (fils de Mohammed), surnommé le *borgne;* — Abd Allah de Médine (fils de Nafi), surnommé l'*orfèvre*, *mawla* des Benou Makh-

آبن اسماعيل وروح بن عبادة وفيها مات الهيثم بن عدى
وكان يُغمَز عليه نسبه وفيه يقول القائل

اذا نسبتَ عديًّا فى بنى ثُعَل   فقدّم الدال قبل العين فى النسب

وفى سنة تسع ومائتين مات الواقدى وهو محمد بن عمرو بن
واقد مولى لبنى الهاشم وهو صاحب السير والمغازى وقد ضعف
فى الحديث وذكر ابن ابى الازهر قال حدثنى ابو سهل
الرازى [1] عن حدثه عن الواقدى قال كان لى صديقان
احدهما هاشمى وكنا كنفس واحدة فنالتنى ضيقة شديدة
وحضر العيد فقالت امرأتى اما نحن فى انفسنا فنصبر على البؤس
والشدّة اما صبياننا هؤلاء فقد قطعوا قلبى رحمةً لهم لانهم

zoum; — Wehb, (fils de Djerir); — Mouemmel (fils d'Ismail); — Rouh (fils d'Ibadah); — El-Heïthem (fils d'Adi), dont la généalogie est douteuse, ce qui a fait dire à un poëte:

Si tu places un *Adi* dans la famille des Benou Toual, écris dans la liste généalogique le *dal* avant l'*aïn* (c'est-à-dire au lieu de *Adi* nomme-le *dâïi*, imposteur).

En 209 mourut Wakidi (Mohammed, fils d'Amr, fils de Wakid), *mawla* de la famille de Hachem, auteur de livres de biographie et d'expéditions militaires; son autorité comme traditionniste est faible. Ibn Abi 'l-Azhar raconte le fait suivant d'après Abou Sehl er-Razi, qui le tenait des personnes auxquelles Wakidi lui-même l'avait raconté en ces termes: « J'avais deux amis, dont l'un était de la famille de Hachem, et nous ne formions, pour ainsi dire, qu'une seule âme. Aux approches de la fête (du Baïram), je me trouvais dans une gêne extrême; ma femme me dit: « S'il ne s'agissait que de nous, nous pourrions supporter la misère et les privations, mais nos pauvres enfants! Ils me font

يرون صبيان الجيران قد تزينوا فى عيدهم واصلحوا ثيابهم وهم
على هذه الحال من الثياب الرثة فلو احتلت بشىء تصرفه فى
كسوتهم قال فكتبت الى صديقى الهاشمى اسأله التوسعة علىّ
لما حضر فوجه الىّ كيسًا مختومًا ذكر انه فيه الف درهم فما
استقر قرارى حتى كتب الىّ الصديق الآخر يشكو مثل ما
شكوت الى صاحبى فوجهت اليه الكيس بحاله وخرجت الى
المسجد فاقمت فيه ليلى مستحييًا من امرأتى فلما دخلت عليها
استحسنت ما كان منى ولم تعنفنى عليه فبينا انا كذلك اذ
وافانى صديقى الهاشمى ومعه الكيس كهيئته فقال لى اصدقنى
عما فعلته فيما وجهت اليك فعرّفته الخبر على جهته فقال انك

pitié et me déchirent le cœur; ils verront les enfants du voisinage parés et habillés de neuf pour leur fête, tandis qu'ils conserveront, eux, leurs misérables guenilles. Ne pourrais-tu, par un expédient quelconque, trouver de quoi les habiller? » J'écrivis à mon ami le hachémite, et le priai de me venir en aide pour l'éventualité qui se présentait. Il m'adressa aussitôt une bourse cachetée, en m'informant qu'elle contenait mille dirhems. J'avais à peine eu le temps de me reconnaître, lorsque je reçus de mon autre ami une lettre renfermant les mêmes doléances que celles que je venais d'adresser à mon compagnon hachémite. Je lui envoyai la bourse telle qu'elle m'était parvenue, et je me rendis à la mosquée où je passai la nuit, n'osant plus me présenter devant ma femme. Celle-ci, cependant, lorsque je rentrai, approuva ma conduite et ne me fit pas le moindre reproche. Nous en étions là, quand l'ami hachémite entra portant avec lui la bourse toujours dans le même état et me dit : « Avoue-moi franchement l'usage que tu as fait de ce que je t'ai envoyé. » Je lui racontai la chose telle

وجهت الىّ وما املك على الارض الّا ما بعثت به اليك وكتبت
الى صديقنا اسأله المواساة فوجه بكيسى بخاتمى قال فتواسينا
الالف اثلاثًا فيما بيننا بعد ان اخرجنا للمرأة قبل ذلك مائة
درهم ونمى الخبر الى المأمون فدعانى فشرحت له ما كان فامر
لنا بسبعة الاف دينار لكلّ واحد الفا دينار وللمرأة الف دينار
وقبض الواقدى وهو ابن سبع وسبعين سنة وفيها وفاة يحيى
ابن الحسين بن زيد بن على بن الحسين ببغداد وصلّى عليه
المأمون وقد اتينا على خبره فيما سلف من كتبنا وفيها مات
ازهر السمّان وكان صديقًا لابى جعفر المنصور فى ايام بنى اميّة

qu'elle s'était passée, et il reprit en ces termes : « Au moment où ton message m'est parvenu, je ne possédais au monde que la somme que je t'ai fait remettre; j'écrivis donc à notre ami commun pour le prier de me venir en aide et il m'envoya ma propre bourse encore scellée de mon anneau. » Nous fîmes alors trois parts et nous les partageâmes entre nous trois, après avoir, au préalable, mis de côté une somme de cent dirhems pour ma femme. Cependant le bruit de cette aventure était parvenu jusqu'à Mamoun; il me fit appeler et je dus la lui raconter de vive voix. Il nous accorda une récompense de sept mille dinars, c'est-à-dire deux mille dinars pour chacun de nous et mille pour ma femme. » Wakidi mourut âgé de soixante et dix-sept ans.

En cette même année 209, Yahya (fils d'El-Huçeïn, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn) mourut à Bagdad, et Mamoun récita la prière des funérailles. Nous avons raconté son histoire dans nos ouvrages précédents.

Azhar surnommé *Samman* (marchand de beurre) mourut aussi cette année. Il fut l'ami d'Abou Djâfar Mansour, sous le règne des Omeyyades; ils voyagèrent et recueillirent en-

وكانا قد سافرا جميعًا وسمعا الحديث وكان المنصور يألفه ويأنس اليه ويكبر عنده فلما افضت الخلافة اليه اشخص اليه من البصرة فسأله المنصور عن زوجته وبناته وكان يعرفهن باسمائهن واظهر برّه وأكرامه واوصله باربعة الاف درهم وامره ان لا يقدم اليه مستميحًا فلما كان بعد حول صار اليه فقال له ألم آمرك ان لا تصير الىّ مستميحًا فقال له ما صرت اليك الّا مسلّمًا ومجدّدًا بك عهدًا قال ما ارى الامر الّا كما ذكرت فامر له باربعة الاف درهم وامره ان لا يصير اليه مسلّمًا ولا مستميحًا فلما كان بعد سنة صار اليه فقال انى لم اقدم عليك للامرين اللذين نهيتنى عنهما وانما بلغنى ان علة عرضت لامير المؤمنين

semble la tradition; Mansour lui témoignait beaucoup d'affection, et il passa de longues années dans son intimité. Quand Mansour devint Khalife, Samman vint de Basrah à la cour; le prince lui demanda des nouvelles de sa femme et de ses filles, qu'il connaissait par leurs noms, le reçut avec distinction et lui accorda une gratification de quatre mille dirhems en lui recommandant toutefois de ne plus se présenter en solliciteur. Quelque temps après, Samman reparut. « Ne t'ai-je pas recommandé, lui dit le Khalife, de ne pas venir auprès de moi pour solliciter? » — Je ne viens, répondit celui-ci, que pour vous saluer et renouer connaissance. — Je m'en tiens à ce que je t'ai dit, » répliqua Mansour. Et en lui faisant compter quatre mille dirhems, il ajouta : « Ne reviens plus ni pour saluer ni pour quémander. » Une année plus tard, Samman se présenta de nouveau chez le prince et lui dit : « Je ne viens pour l'une ni pour l'autre des raisons que vous m'avez interdites; mais, ayant appris que le Prince des Croyants était malade, j'ai voulu savoir de ses nouvelles. — Je crois bien, répliqua Mansour, que c'est l'appât d'un présent qui

فاتيته عائدًا فقال ما اظنك اتيت الّا مستوصلًا فامر له باربعة
الاف درهم فلما مضت سنة الحّ عليه بناته وزوجته وقلن له
امير المؤمنين صديقك فارجع اليه قال ويحكن ماذا اقول له
وقد قلت له اتيتك مستميحًا ومسلمًا وعائدًا ماذا اقول فى هذه
المرة وبما احتج فابوا على الشيخ الّا الالحاح فخرج فاتى المنصور
وقال لم آتك مسترفدًا ولا زائرًا ولا عائدًا وانما جئت لسماع
حديث كنا سمعنا جميعًا فى بلد كذا من فلان عن النبى
صلّعم فيه اسم من اسمآء اللّه تعالى من سأل اللّه به لم يردّه
ولم يخيب دعوته فقال له المنصور لا ترده فانى قد جرّبته
فليس هو بمستجاب وذلك انى مذ جئتنى اسأل اللّه به ان لا

t'attire; » et il lui donna une pareille somme de quatre mille dirhems. Une autre année s'écoula; la femme et les filles de Sammam lui répétaient : « Le Prince est ton ami, retourne chez lui. — Malheureuses, répliquait celui-ci, que lui dirai-je donc? Je lui ai déjà avoué que j'étais venu pour solliciter sa générosité, pour le saluer, pour le visiter quand il était malade, que lui dire, quelle raison alléguer maintenant? » Mais elles ne voulurent pas en démordre; le pauvre Cheïkh se rendit derechef chez Mansour et lui tint ce discours : « Je ne viens ni vous solliciter, ni vous saluer, ni savoir de vos nouvelles, mais uniquement recueillir de votre bouche un certain *hadis* émanant du Prophète, que nous avons ensemble entendu enseigner en tel lieu par tel docteur; il renferme un de ces noms de Dieu qui font accueillir et exaucer la prière de celui qui le prononce. — Ne le recherche pas, s'écria Mansour, j'en ai fait l'épreuve, il est inefficace; depuis que tu m'assiéges de tes visites, je m'en sers pour demander à Dieu de ne pas te ramener chez moi, et pourtant tu reviens toujours avec tes éternels mots : *saluer, prendre des nouvelles,*

يردّك الىّ وها انت ترجع لا تنفكّ من قولك مسمّا او عائدًا
او زائرًا ووصله باربعة الاف درهم وقال له قد اعييتنى فيك الحيلة
فصر الىّ متى شئت وفى سنة تسع ومائتين ركب المأمون الى
المطبق بالليل حتى قتل ابن عائشة وهو رجل من ولد العباس
ابن عبد المطلب واسمه ابرهيم بن محمد بن عبد الوهاب بن
ابرهيم الامام اخ ابى العباس والمنصور وقتل معه محمد بن
ابرهيم الافريقى وغيره وابن عائشة هذا اوّل عباسى صلب فى
الاسلام وتمثل المأمون حين قتله بقول الشاعر

اذا النار فى احجارها مستكنة   متى ما يهجها قادحٌ تتضرّم

وكان رجل من ولد العباس بن على بن ابى طالب ذو مال وثروة

visiter. » Ce disant, il lui fit encore donner quatre mille dirhems et ajouta : « Tu as mis tous mes expédients en défaut; reviens désormais quand bon te semblera. »

En 209, Mamoun se rendit en grand cortége à la prison, durant la nuit, pour faire mourir Ibn Aïchah; ce personnage, issu d'Abbas, fils d'Abd el-Mottalib, se nommait *Ibrahim* (fils de Mohammed, fils d'Abd el-Wehhab, fils de l'imam Ibrahim, lequel était frère de Saffah et de Mansour). En même temps que lui périrent Mohammed, fils d'Ibrahim l'*Africain*, et d'autres complices; Ibn Aïchah est le premier descendant d'Abbas qui ait été exposé au gibet depuis la venue de l'islam. En ordonnant son supplice, Mamoun prononça cette sentence du poëte :

Le feu se cache dans les veines de la pierre, mais sous le choc du fer il jaillit et s'allume.

Il y avait à Bagdad un rejeton d'Abbas (fils d'Ali, fils d'Abou Talib), homme riche et opulent, ayant du crédit et de l'autorité, distingué par son esprit et son éloquence; il

وعزّ ومنعة وفهم وبلاغة وهو العباس بن الحسن العلوى بمدينة
السلام وكان المعتصم يشنؤه لحال كانت بينهما فمكّن فى قلب
المأمون انه شانئ له ولدولته ماقت لايامه فلما كان بتلك الليلة
لحق العباس بالمأمون على الجسر فقال له المأمون ما زلتَ تنتظرها
حتى وقعت فقال اعيذك بالله يا امير المؤمنين ولكنى ذكرت
قول الله عزّ وجلّ مَا كَانَ لِأَهْلِ ٱلْمَدِينَةِ وَمَنْ حَوْلَهُمْ مِنَ
ٱلْأَعْرَابِ أَنْ يَتَخَلَّفُوا عَنْ رَسُولِ ٱللَّهِ وَلَا يَرْغَبُوا بِأَنْفُسِهِمْ عَنْ
نَفْسِهِ، فحسن موقع ذلك منه ولم يزل يسايره حتى بلغ
المطبق فلما قتل ابن عائشة قال يأذن امير المؤمنين فى الكلام
قال تكلم قال الله الله فى الدماء ان الملك اذا اضرى بها لم

se nommait *Abbas* (fils d'El-Haçan Alewi). Moutaçem, qui ne pouvait le souffrir à cause d'un différend survenu entre eux, fit pénétrer dans le cœur de Mamoun la conviction que cet homme le détestait, lui et son gouvernement, et qu'il en voulait à sa vie. Or, durant cette même nuit, Abbas rencontra le Khalife sur le pont (qui réunit les deux quartiers de Bagdad). — « Eh bien, lui dit le prince, ce que tu attendais (la révolte) est enfin arrivé! — Prince des Croyants, répondit Abbas, que Dieu me préserve d'une telle pensée! Au contraire, je répétais cette parole du livre divin : Quelle raison avaient les habitants de Médine et les Arabes nomades d'alentour pour se séparer de l'Apôtre et pour préférer leur existence à la sienne? (*Koran*, IX, 121). » Cette réponse fit un excellent effet sur le Khalife, qui permit à son interlocuteur de l'accompagner jusqu'à la prison. Après l'exécution d'Ibn Aïchah, Abbas demanda au prince la permission de lui adresser quelques paroles, et, après l'avoir obtenue, il s'exprima ainsi : « Je vous conjure par le nom de Dieu d'épargner le sang humain; un roi, s'il s'accoutume à

يصبر عنها ولم يبق على احد قال لو سمعت هذا الكلام منك
قبل ان اركب ما ركبت ولا سفكت دمًا وامر له بثلاث مائة
الف درهم وقد اتينا على اخبار ابن عائشة هذا وما اراد من
الايقاع بالمأمون وما كان من امره فى كتابنا اخبار الزمان وفى
سنة احدى عشر ومائتين مات ابو عبيدة معمر بن المثنى
بالبصرة وكان يرى رأى الخوارج وبلغ من السنن نحوًا من مائة
سنة ولم يحضر جنازته احد من الناس حتى اكتُرِيَ لها من
حملها ولم يكن يسلم عليه شريف ولا وضيع الّا تكلم فيه[1]
وله مصنفات حسان فى ايام العرب وغيرها منها كتاب المثالب
يذكر فيه انساب العرب وفسادها ويرميهم بما ليس فى السياسة
ذكره ولا يحسن وصفه وقد كان ابو نواس للحسن بن هانئ

le verser, ne peut plus s'en assouvir et n'épargne aucun de ses sujets. » A quoi Mamoun répondit : « Si tu m'avais tenu ce langage avant que je fusse monté à cheval, je serais resté et le sang n'aurait pas coulé. » Et il lui fit donner trois cent mille dirhems. — Nous avons raconté, dans les Annales historiques, l'histoire d'Ibn Aïchah, du complot qu'il ourdit contre Mamoun et des autres faits qui le concernent.

En 211, Abou Obeïdah Mâmer, fils de Motanna, qui professait les doctrines des Kharédjites, mourut à Basrah presque centenaire; personne n'assista à ses funérailles et il fallut louer des porteurs pour transporter le cercueil, car, de son vivant, personne, parmi les grands ou le peuple, ne pouvait le saluer sans être critiqué. Il a laissé de beaux ouvrages sur les *Journées des Arabes* et sur d'autres sujets. On lui doit aussi le livre intitulé *Les blâmes*, où il donne les généalogies des Arabes, en démontre les altérations, et formule contre eux plusieurs accusations que la sagesse politique et les convenances ne permettent pas de mentionner. Le poëte

كثير العبث به وكان ابو عبيدة يقعد فى مسجد البصرة الى سارية من سواريه فكتب ابو نواس عليها فى غيبته عنها بهذين البيتين يعرض به

صلّى الاله على لوط وشيعته ابا عبيدة قل بالله امينا
وانت عندى بلا شكّ بقيّتهم مذ احتلمت وقد جاوزت تسعينا

فلما جاء ابو عبيدة ليجلس فى مجلسه ويستند على تلك السارية رأى ذلك وقال هذا فعل الماجن اللوّاط ابو نواس حكوه وان كان فيه صلاة على نبى وفى هذه السنة وهى سنة احدى عشرة ومائتين مات ابو العتاهية اسمعيل بن القسم الشاعر متنسكًا لابسًا للصوف وكان له مع الرشيد اخبار

Abou Nowas (Haçan, fils de Hani) ne lui épargnait pas les traits satiriques; ainsi Abou Obeïdah avait coutume de s'asseoir contre un pilier de la mosquée de Basrah; le poëte, profitant de son absence, écrivit sur ce pilier le distique suivant, où le savant n'est pas ménagé :

Que Dieu bénisse Lot et tous ses sectateurs! Allons, Abou Obeïdah, prononce le mot *amen;*
Car, selon moi, depuis que ta barbe a poussé, tu es leur digne rejeton, et te voilà plus que nonagénaire.

En venant prendre sa place contre le pilier où il s'adossait, Abou Obeïdah aperçut l'inscription et s'écria : « C'est l'œuvre de cet effronté, de ce débauché qui a nom Abou Nowas. Qu'on efface ces lignes, bien qu'elles renferment une bénédiction en l'honneur d'un prophète! »

En la même année 211 mourut le poëte Abou 'l-Atahyah (Ismâïl, fils de Kaçem), qui menait depuis longtemps une vie austère et avait revêtu le froc de bure. Nous avons raconté précédemment quelques épisodes curieux de ses rap-

حسان من ذلك ما قدمنا ذكره فيما سلف من هذا الكتاب
ومنها ان الرشيد امر ذات يوم بحمله اليه وان لا يُكَلَّمْ فى
طريقه ولا ما يراد به فلما صار فى بعض الطريق كتب له بعض
من معه على الارض انما يراد قتلك فقال ابو العتاهية من فوره

ولعل ما تخشاه ليس بكائن ولعل ما ترجوه سوف يكون
ولعل ما هوّنت ليس بهيّن ولعل ما شددت سوف يهون

وحج فى بعض الحج مع الرشيد فنزل الرشيد يومًا عن راحلته
ومشى ساعةً ثم اعيى فقال هل لك يا ابا العتاهية ان نستريح
الى ظلّ هذا الميل فلما قعد الرشيد اقبل على ابى العتاهية
وقال حرّكنا فقال ابو العتاهية [1]

ports avec le Khalife Réchid (cf. t. VI, p. 333); ajoutons-y cette anecdote. Réchid ordonna, un jour, qu'on lui amenât le poëte avec défense de lui parler en route et de lui dire pourquoi on le faisait venir. Cependant un de ses compagnons parvint, pendant le trajet, à tracer sur le sable ces mots : « On ne t'appelle que pour te faire mourir; » Abou 'l-Atahyah improvisa ces vers :

Il se peut que tes craintes s'évanouissent et que tes vœux se réalisent bientôt;

Peut-être que ce qui te semblait aisé ne le sera pas et que les difficultés que tu redoutais s'aplaniront.

Il accompagnait Réchid dans un de ses pèlerinages; le Khalife mit pied à terre et marcha quelque temps, puis, se sentant fatigué, il proposa au poëte de se reposer à l'ombre d'une borne milliaire. Après s'être assis, il se tourna vers Abou 'l-Atahyah et lui demanda quelques vers propres à exciter sa piété; celui-ci improvisa les suivants :

هب الدنيا تؤاتيكا   أليس الموت يأتيكا
الا يا طالب الدنيا   دع الدنيا لشانيكا
وما تصنع بالدنيا   وظلّ الميل يكفيكا

ولابى العتاهية اخبار حسان واشعار كثيرة قد قدمنا فيما سلف من كتبنا جملاً مما اختير من شعره وما انتخب من قوافيه وكذلك قدمنا من ذلك لمعًا فيما سلف من هذا الكتاب فى اخبار خلفآء بنى العباس فمما استحسن من ذلك قوله

احمد قال لى ولم يدر ما بى   أتحبّ الغداة عتبة حقّا
فتنفّست ثم قلتُ نعم حـبًّا   جرى فى العروق عرقًا فعرقا
ليتنى متّ فاسترحتُ فانى   ابدًا ما حييتُ منها مُلقَّى

J'admets que la fortune te sourie, la mort ne doit-elle pas, un jour, te surprendre?

Ô toi qui recherches les biens de ce monde, néglige-les pour t'occuper de tes vrais intérêts.

Que ferais-tu de ces biens passagers, puisque l'ombre d'une colonne te suffit?

Les faits intéressants de la vie d'Abou 'l-Atahyah et bon nombre de ses vers sont cités dans nos ouvrages précédents; on y trouvera un choix de ses poésies tiré du divan où elles sont classées par ordre de rimes; nous en avons donné aussi des fragments dans ce livre, en racontant l'histoire des Khalifes Abbassides (cf. t. VI, *loc. laud.* et p. 240; t. II, p. 327); voici encore une belle pensée du même poëte:

Ahmed, ignorant ce que j'éprouve, me disait: « Ton amour pour Otbah est-il sincère? »

Et je lui ai répondu en soupirant: « Oui, je l'aime d'un amour qui s'est infiltré goutte à goutte dans mes veines. »

Je voudrais que la mort mît un terme à mes tourments, car, tant que je vivrai, je serai le jouet de cette cruelle.

لا ارانى ابقى ومن يلق ما لا قيتُ من لوعة الهوى ليس يبقى
فاحتسب محبتى وقل رحمة اللّه على صاحب لنا مات عشقا
انا عبد لها وان كنت لا ارزق منها والحمد لله عتقا

ومما استحسن من شعره ايضًا قوله

يا عُتبَ ما لى ولكِ يا ليتنى لم اراكِ
ملكتنى فانتهكى ما شئت ان تنتهكى
ابيتُ ليلى ساهرًا ارى نجوم الفلكِ
مفترشًا جمر الغضى ملتحفًا بالحسكِ

ومن قوافيه الغريبة واشعاره المستحسنة قوله

اخلّاىَ بى شجو وليس بكم شجوُ وكل امرءٍ عن شجو صاحبه خلوُ

Mais, je le sens, je ne puis vivre longtemps; quand on souffre comme moi des angoisses de l'amour, on ne survit pas à ses souffrances.

Que tes soins te comptent dans l'autre vie et dis : « Dieu prenne en pitié notre ami que l'amour a tué! »

Je veux être son esclave, dussé-je (le ciel en soit loué!) ne jamais être son affranchi.

Citons encore parmi ses plus belles poésies le passage suivant :

Otbah, que se passe-t-il entre nous? Ah, puissé-je ne t'avoir jamais vue!

Je suis ton bien, accable-moi, à ton gré, de ton dédain, de tes rigueurs.

Je passe mes nuits dans l'insomnie, les yeux fixés sur la voûte étoilée,

Étendu sur un lit de charbons ardents et enveloppé du *haçak* aux pointes aiguës.

Et cet autre fragment remarquable par la singularité de la rime et la beauté de la poésie :

Amis, je souffre d'un mal qui vous est étranger, car l'homme est exempt des souffrances d'autrui.

رأيت الهوى جمر الغضى غير انه على حرّه فى صدر صاحبه حلوُ
اذاب الهوى جسمى وعظمى وقوتى فلم يبق الّا الروح والبدن النضوُ
وما من حبيب نال ممن يحبّه هوىً صادقًا الّا يداخله زهوُ
وانى لنآئى الطرف من غير خلّتى وما لى سواها من حديث ولا لهوُ
لها دون اخوانى واهل مودّتى من الودّ منى فضلة ولها العفوُ

وعما انتخب من شعره واستحسنه الناس قوله [1]

يا لهف نفسى على الذى اجتنبت باىّ جرم ترونها عُتِبَت
تبارك الله بئس ما صنعت بى من هواها وبئس ما ارتكبَت
اتيتها زائرًا فما انتجزت وعدِىَ اذ جئتها وما احتسبَت
كم من ديون والله يعلمها لنا عليها لم تقض اذ وجبَت

L'amour me brûle comme le charbon du *gada* (espèce de tamarix); mais malgré ses ardeurs, sa flamme est douce au cœur qu'elle consume.

L'amour a épuisé mon corps, mes os, ma vigueur, et dans ce corps décharné il ne reste que le souffle.

Il n'est pas une beauté qui ne fût fière d'inspirer une passion aussi sincère.

Celle que j'aime est loin de mes yeux, et sans elle il n'y a pour moi ni doux propos, ni plaisirs.

Je refuse à mes amis, à mes frères, ce qui me reste de tendresse pour le lui donner, et elle en a même le superflu (le poëte joue sur le mot *afv* qui signifie aussi *pardon*).

Voici un autre fragment, généralement admiré :

Plaignez mon cœur des dédains dont il est l'objet; quelle faute croyez-vous qu'on puisse lui reprocher?

Grand Dieu! quelle injustice est la sienne depuis que je l'aime, et combien sa conduite est coupable!

Je suis venu la voir, mais elle n'a pas rempli ses promesses quand j'étais près d'elle, et n'en a tenu aucun compte.

Dieu sait combien de dettes elle avait contractées envers moi, qu'elle n'a point payées à l'échéance.

ما وهبت لى من فضلها عِدَةً الّا استردّت جميع ما وهبَت
فاىّ خير واىّ منفعة لذات دُلّ تريق ما حلبَت
الله بينى وبين ظالمتى طلبتُ منها وصالها فابَت
ماذا عليها لو انّها بعثت منها رسولاً الىّ او كتبَت
رغبتُ فى وصلها وقد زهدَتْ عتبةُ فى وصلنا وما رغبَت

وكان ابو العتاهية قبيح الوجه مليح الحركات حلو الانشاد شديد الطرب ومن مليح شعره ايضًا قوله

من لم يذق لصبابة طعما فلقد احظتّ بطعمها علما
انّى منحتُ مودّتى سكنًا فرأيته قد عدّها جرما
يا عتب ما ابقيت من جسدى لحمًا ولا ابقيت لى عظما
يا عتب ما انا من صنيعك بى اعمى ولكن الهوى اعمى

Elle ne m'a accordé une promesse de bonheur que pour me reprendre tout ce qu'elle m'avait donné.

Quel bien, quel avantage peut-on espérer d'une coquette qui renverse le lait qu'elle vient de traire (locution proverbiale)?

Dieu jugera entre moi et cette beauté injuste, puisqu'elle me refuse le bonheur que je sollicite d'elle.

Que lui importent les messages qu'elle m'adresse, les lettres qu'elle m'écrit?

Quand je brûle de la voir, Otbah s'y refuse et demeure insensible à mes désirs.

Abou 'l-Atahyah rachetait sa laideur par la grâce de ses manières, la douceur de son élocution et la vivacité de ses sentiments. Une de ses plus charmantes poésies est celle-ci :

Que d'autres ignorent la saveur de l'amour, je la connais, moi, de science certaine.

J'ai donné honnêtement ma tendresse et je vois qu'on m'en fait un crime.

Otbah, tu n'as laissé à mon corps ni sa chair ni ses os.

Otbah, ne crois pas que je m'aveugle sur ta conduite à mon égard, mais c'est l'amour qui m'aveugle.

ان الذى لم يدر ما كلف ليرى على وجهى به وسما

ولابى العتاهية اشعار خرج فيها عن العروض مثل قوله

همّ القاضى بيتٌ يُطرِبْ قال القاضى لمّا عوتِبْ
ما فى الدنيا الّا مُذنِبْ هذا عذر القاضى واقلِبْ

وزنه فعلن فعلن اربع مرات وقد قال قوم ان العرب لم تقل على وزن هذا شعرًا ولا ذكره للخليل ولا غيره من العروضيين قال المسعودى وقد زادت جماعة من الشعرآء على للخليل بن احمد فى العروض من ذلك المديد وهو ثلاثة اعاريض وستة ضروب عند للخليل وفيه عروض رابع وضربان محدثان فالضرب الاوّل من العروض الرابعة المحدثة قول الشاعر[1]

Que celui qui ignore mes souffrances en lise les traces sur mon visage.

Quelques-unes de ses poésies sortent des mètres ordinaires; tels sont ces vers :

Le Kadi n'a de soucis que pour un vers provoquant, et, si on le blâme, il répond :
Le monde n'est peuplé que de pécheurs. Telle est l'*excuse* du Kadi, mais retournez le mot (en changeant les points diacritiques, on a *gadr* au lieu de *azr*, *ruse* au lieu d'*excuse*).

Le mètre est de quatre *filoun* (huit longues à chaque hémistiche). D'après quelques personnes, les Arabes du désert n'ont jamais employé ce mètre, et il n'est cité ni par Khalil ni par d'autres prosodistes. Certains poëtes cependant ont ajouté au système métrique adopté par Khalil ben Ahmed; le *médid*, par exemple, qui se compose chez cet auteur de trois genres et de six espèces, a reçu plus tard un quatrième genre composé de deux espèces. La première espèce de ce quatrième genre, qui est de création plus moderne, se retrouve dans le vers suivant :

ما لعينى لا تنام دمعها سحٌّ سجام

والضرب الثانى من العروض الرابعة المحدثة قول الشاعر

يا لبكر لا تنوا ليس ذا حين ونآء

وغير ذلك مما قد تكلموا فيه وذكروه فى هذا المعنى من الزيادات مما قد اتينا على وصفه وقدمنا من ذكره فى كتابنا اخبار الزمان وقد صنّف ابو العباس عبد الله بن محمد الناشى الكاتب الانبارى على[1] الخليل بن احمد فى ذلك كتابًا ذكر فيه انواعًا من هذا المعنى مما اذا خرج فيه الخليل بن احمد عن تقليد العرب الى باب التعسف والنظر ونصب العلل على اوضاع الجدل كان ذلك له لازمًا ولما اورده كاسرًا وللناشى اشعار حسان كثيرة

Pourquoi mes yeux privés de sommeil répandent-ils un déluge de larmes? (‒⏑‒‒, ‒⏑‒⏑ ‖ ‒⏑‒‒, ‒⏑‒⏑).

Et la deuxième espèce du même genre dans ce vers :

Famille de Bekr, ne faiblissez pas, car ce n'est pas le moment de la faiblesse (‒⏑‒‒, ⏑⏑‒‒ ‖ ‒⏑‒‒, ⏑⏑‒‒).

Ces additions au système métrique et d'autres du même genre traitées par différents auteurs ont déjà été l'objet d'une mention particulière dans nos Annales historiques. Le secrétaire Abou 'l-Abbas Abd Allah (fils de Mohammed) en-Nachi, originaire d'Anbar, a composé contre Khalil ben Ahmed un livre sur la prosodie, où il traite de diverses questions dans lesquelles Khalil, sortant du système (primitif) des Arabes pour suivre ses vues personnelles et les arguments nécessaires à sa discussion, est arrivé à un résultat qui prouve contre lui-même et détruit ses propres assertions. Le même Nachi a laissé un grand nombre de beaux vers, entre autres un

منها قصيدة واحدة من اربعة الاف بيت قافيته واحدة
نونية منصوبة يذكر فيها اهل الاراء والنحل والمذاهب والملل
واشعار كثيرة ومصنفات واسعة فى انواع من العلوم فمما جوّد
فيه قوله حين سار من العراق الى مصر وبها كانت وفاته وذلك
فى سنة ثلاث وتسعين ومائتين على حسب ما قدمنا من ذكره

يا ديار الاحباب هل من مجيب　　عنك يشفى الغليل نائى المزار
ما اجابت ولكن الصمت منها　　فيه للسائلين طول اعتبار
ان تكن اوحشت فبعد انيس　　او خلت منهمُ فبعد قرار
قد لوهنا بها زمانًا وحينًا　　ووصلنا الاسمار بالاسمار
واغتبقنا على صبوح ولهو　　وحنين النايات والاوتار

poëme d'une seule pièce en quatre mille vers terminés par une seule et même rime en *na*, dans lequel il passe en revue les systèmes philosophiques et religieux, les sectes et les croyances diverses; on a de ce même écrivain plusieurs poésies et de vastes compositions relatives à différentes sciences. Un des morceaux les plus réussis de ses poésies est celui-ci, qu'il composa lors de son départ d'Irak pour l'Égypte; il mourut dans cette dernière contrée en 293 de l'hégire, comme nous l'avons dit ailleurs :

Ô demeures de nos amis, trouverez-vous une voix pour calmer l'ardeur dévorante d'un absent?

Elles ne répondent pas; mais dans leur silence quel enseignement profond pour ceux qui les interrogent!

Ce désert horrible fut jadis animé et riant, cette solitude morne fut le séjour de ceux que nous aimons.

Longtemps nous y avons goûté les plus charmants plaisirs : nos récits unissaient une veillée à l'autre;

Nous vidions gaiement la coupe matinale, aux sons de la flûte et des cithares,

بين ورد ونرجس وخُزامَى   وبنفس[1] وسوسن وبهار
واقاح وكل صنف من النو   رِ الشهيّ الجنيّ والجُلَّنار
فرمتنا الايام احسن ما كنّا   على حين غفلة واغترار
فافترقنا من بعد طول اجتماع   ونأينا بعد اقتراب الديار

وفى سنة اثنى عشرة ومائتين نادى منادى المأمون برئت الذمّة من احد من الناس ذكر معاوية بخير او قدّمه على اصحاب رسول الله وتكلم فى اشياء من التلاوة انها مخلوقة وغير ذلك وتنازع الناس فى السبب الذى من اجله امر بالنداء فى امر معاوية فقيل فى ذلك اقاويل منها ان بعض سماره حدث بحديث عن مطرف بن المغيرة بن شعبة الثقفى وقد ذكر هذا

Au milieu des roses, des narcisses, de la lavande, de la violette, de l'iris, du buphthalmum,

Du parthénium et de toutes sortes de plantes, dont les blanches et séduisantes fleurs se mariaient à la fleur rouge du grenadier.

Puis, dans une heure d'insouciance et d'illusion, la destinée a détruit notre félicité parfaite;

Elle nous a séparés après notre longue intimité et a dispersé nos demeures, autrefois si voisines.

En 212 de l'hégire, Mamoun fit proclamer par le héraut, que serait considéré comme anathème et exclu de la communauté musulmane quiconque accompagnerait de quelque formule pieuse le nom de Moâwiah, ou placerait ce prince au-dessus des compagnons du Prophète; quiconque déclarerait que certaines parties (seulement) du Koran sont créées, etc. On n'est pas d'accord sur les motifs qui lui inspirèrent cette mesure à l'égard de Moâwiah. Selon une des versions qui ont couru sur ce sujet, elle eut pour origine une tradition qu'un des courtisans admis aux *veillées* cita au Khalife, sur l'autorité de Moutrif (fils de Mogaïrah, fils de Chôbah)

الخبر لزبير بن بكار فى كتابه المترجم بكتاب الموفقيات [1] التى ضمّنها للموفق وهو ابن الزبير قال سمعت المدائنى يقول قال مطرف بن المغيرة بن شعبة وفدت مع ابى المغيرة الى معاوية فكان ابى ياتيه يتحدث عنده ثم ينصرف الىّ ويذكر معاوية ويذكر عقله ويعجب مما رأى منه اذ جاء ذات ليلة فامسك عن العشاء فرأيته مغتمًا فانتظرته ساعةً وظننت انه لشىء حدث فينا او فى عملنا فقلت له ما لى اراك مغتمًّا منذ الليلة قال يا بنى انى جئت من عند اخبث الناس قلت له وما ذاك قال قلت له وقد خلوت به انك قد بلغت منا يا امير المؤمنين فلو اظهرت عدلاً وبسطت خيرًا فانك قد كبرت فلو نظرت

le Takéfite, tradition qui est rapportée par Zobeïr, fils de Bekkar dans son livre intitulé *El-Mouwaffakyat,* parce qu'il l'a dédié à son fils Mouwaffak. Voici les paroles de Zobeïr : « D'après ce que m'a transmis Medaïni, Moutrif (fils de Mogaïrah, fils de Chôbah) racontait le fait suivant : J'accompagnais Mogaïrah, mon père, délégué auprès de Moâwiah; mon père se rendait chez ce prince, conversait avec lui et, à son retour, il me parlait de lui, de son esprit et citait avec complaisance ce qu'il avait vu. Mais, un soir, il revint et refusa de souper. Frappé de sa tristesse, et croyant qu'elle était motivée par quelque accident survenu parmi nous ou dans notre gouvernement, j'attendis un peu, puis je me décidai à lui en demander l'explication : « Mon enfant, me répondit-il, je sors de chez l'homme le plus scélérat du monde. — Comment cela? — Profitant de ce que nous étions seuls, j'ai dit à Moâwiah : Prince des Croyants, puisque vous êtes maintenant notre chef, pourquoi ne pas manifester votre justice et étendre vos bienfaits? Puisque vous êtes âgé, pourquoi ne pas jeter vos regards sur vos frères de Hachem et

الى اخوتك من بنى هاشم فوصلت ارحامهم فوالله ما عندهم
اليوم شىء تخافه فقال لى هيات هيات ملك اخو تيم فعدل
وفعل ما فعل فوالله ما عدا ان هلك فهلك ذكره الا ان يقول
قائل ابو بكر ثم ملك اخو عدى فاجتهد وشمر عشر سنين
فوالله ما عدا ان هلك فهلك ذكره الّا ان يقول قائل عمر ثم
ملك اخونا عثمان فملك رجل لم يكن احد فى مثل نسبه
فعمل ما عمل فوالله ما عدا ان هلك فهلك ذكره وذكر ما
فعل به وان اخا هاشم يصرخ به فى كلّ يوم خمس مرات اشهد
ان محمّدًا رسول الله فاىّ عمل يبقى مع هذا لا امّ لك والله الّا
دفنا دفنا وان المأمون لما سمع هذا الخبر بعثه ذلك الى ان امر

resserrer avec eux les liens du sang, car assurément vous n'avez plus rien à craindre de cette famille. — Doucement, doucement, m'a-t-il répondu; l'homme de la tribu de Teïm (Abou Bekr) est devenu roi, sa justice et ses actes sont connus; il n'en est pas moins mort et sa gloire avec lui; on dit *Abou Bekr,* et c'est tout. Son successeur, l'homme de la tribu de Adi, a fait du zèle et s'est épuisé en efforts pendant dix ans; par Dieu, lui aussi est mort, sa gloire est morte avec lui et il ne reste que son nom d'*Omar*. Otman notre frère lui a succédé; certes il n'eut pas de rivaux, ni par sa noblesse, ni par la grandeur de ses actes; mais il est mort, et avec lui le souvenir de sa gloire et de ses grandes actions. En vain on crie cinq fois par jour en l'honneur du Hachémité : « J'atteste que Mohammed est l'apôtre de Dieu ! » que reste-t-il de tout cela, bâtard? la tombe, rien que la tombe. » Ce serait donc après avoir entendu cette tradition que Mamoun aurait fait la proclamation dont il est question ci-dessus. Des dépêches furent rédigées pour tout l'empire vouant à l'exécration le nom de Moâwiah dans les prières

بالنداء على حسب ما وصفنا وانشئت الكتب الى الافاق بلعنه
على المنابر فاعظم الناس ذلك واكبروه واضطربت العامّة منه
فاشير عليه بترك ذلك فاعرض عمّا كان همّ به منه وفى خلافة
المأمون كانت وفاة ابى عاصم النبيل وهو الضحّاك بن مخلد بن
سنان الشيبانى وذلك فى سنة اثنتى عشرة ومائتين وفيها
مات محمد بن يوسف الفارابى وفى سنة خمس عشرة ومائتين
وذلك فى خلافة المأمون مات هوذة بن خليفة بن عبد الله
ابن ابى بكرة ويكنى بابى الاشهب ببغداد وهو ابن سبعين سنة
ودفن بباب البردان فى الجانب الشرقى وفيها مات محمد بن
عبد الله بن المثنى بن عبد الله بن انس بن مالك الانصارى
وفيها مات اسحاق بن الطبّاع باذنة من ثغر الشامى ومعاوية بن

publiques (du vendredi); mais cet ordre provoqua le mécontentement et l'indignation de tous; déjà la populace commençait à s'agiter, et Mamoun, cédant au conseil qu'on lui donnait d'abandonner cette entreprise, dut renoncer aux projets qu'il méditait.

Sous son règne mourut Abou Açem Nebil, dont le nom est *Dahhak* (fils de Makhled, fils de Sinan Cheïbani), en 212 de l'hégire. — Même année, mort de Mohammed (fils de Youçouf) Farabi. — En 215, sous le même règne, moururent : Hawdah (fils de Khalifah, fils d'Abd Allah, fils d'Abou Bikrah), surnommé *Abou'l-Achhab;* décédé à Bagdad, à l'âge de soixante et dix ans, il fut enterré près la Porte de Baradân, dans le quartier oriental de cette ville; — Mohammed (fils d'Abd Allah, fils de Motenna, fils d'Abd Allah, fils d'Anas, fils de Malek Ansari); — Ishak (fils de Tabbâ), mort à Adanah sur la frontière syrienne; — Moâwiah (fils d'Amr), surnommé *Abou Amr;* — Kabiçah (fils

عمرو ويكنى بابى عمرو وقبيصة بن عقبة ويكنى بابى عامر من بنى عامر بن صعصعة وفى سنة سبع عشرة ومائتين دخل المأمون مصر وقتل فيها عبدوس وقد كان تغلّب عليها وفى سنة ثمانى عشرة ومائتين غزا المأمون ارض الروم وقد كان شرع فى بناء الطوانة مدينة من مدنهم على فم الدرب مما يلى طرسوس وعهد الى سائر حصون الروم ودعاهم للاسلام وخيّرهم بين الاسلام والجزية والسيف وذلّل النصرانية فاجابه خلق كثير من الروم الى الجزية قال المسعودى واخبرنا القاضى ابو محمد عبد الله بن احمد بن زيد الدمشقى بدمشق قال لما توجه المأمون رحمه الله غازيًا ونزل البديدون[1] جاءه رسول ملك الروم فقال له ان الملك يخيّرك بين ان يردّ عليك نفقتك التى

d'Okbah), surnommé *Abou Amir*, de la famille d'Amir ben Sâsâah.

En 217, Mamoun se rend en Égypte et y fait mourir Abdous, qui régnait despotiquement sur cette contrée. En 218, il conduit une expédition dans le pays des Grecs. Il avait entrepris la reconstruction de Towanah (Τυάνα, aujourd'hui Kilissèhiçar), ville grecque à l'entrée du défilé, sur la route de Tarsous. Il proposa une capitulation à toutes les places fortes des Grecs en les invitant à embrasser l'islamisme, et leur laissa le choix entre la religion nouvelle, la capitation ou le sabre; le christianisme fut abaissé et un très-grand nombre de Grecs se soumirent à la capitation.

Le Kadi Abou Mohammed Abd Allah (fils d'Ahmed, fils de Zeïd), originaire de Damas, nous a raconté ce qui suit, dans cette même ville. Lorsque Mamoun (que Dieu ait son âme!), poursuivant son expédition, vint camper sur le Bedidoun (Podendon), un ambassadeur du roi de Byzance lui apporta le message suivant : « Le roi vous propose ou de

انفقتها فى طريقك من بلدك الى هذا الموضع وبين ان يخرج
كلّ اسير من المسلمين فى بلد الروم بغير فدا ولا درهم ولا
دينار وبين ان يعمر لك كلّ بلد للمسلمين ممّا خربت النصرانية
ويردّه كما كان وترجع عن غزاتك فقام المأمون فدخل الى
خيمته فصلّى ركعتين واستخار الله عزّ وجلّ وخرج فقال
للرسول قل له اما قولك تردّ علىّ نفقتى فانى سمعت الله تعالى
يقول فى كتابه العزيز حاكيًا عن بلقيس وَإِنِّي مُرْسِلَةٌ إِلَيْهِمْ
بِهَدِيَّةٍ فَنَاظِرَةٌ بِمَ يَرْجِعُ ٱلْمُرْسَلُونَ، فَلَمَّا جَآءَ سُلَيْمَانَ قَالَ
أَتُمِدُّونَنِ بِمَالٍ فَمَا آتَانِيَ ٱللَّهُ خَيْرٌ مِمَّا آتَاكُمْ بَلْ أَنْتُمْ بِهَدِيَّتِكُمْ
تَفْرَحُونَ، واما قولك انك تخرج كل اسير من المسلمين فى بلد

rembourser tous les frais de guerre depuis que vous avez quitté votre pays jusqu'à votre arrivée dans cette contrée, ou de restituer, sans rançon ni payement d'aucune sorte, les prisonniers qui se trouvent internés en pays grec; ou bien de réparer et de remettre en bon état les pays musulmans ravagés par les chrétiens, à la condition que vous mettrez fin à la guerre. » Mamoun se leva, entra dans sa tente, fit une prière de deux *rakât*, et, après avoir consulté la volonté de Dieu, il revint et répondit à l'envoyé : « Dis à ton maître de ma part : Relativement à ton offre de payer les frais de la guerre, je me suis rappelé les paroles que Dieu, en son saint livre, place dans la bouche de Bilkis : « Je leur enverrai des présents, et j'attendrai la réponse de mes envoyés. » Lorsque l'envoyé de la reine se présenta chez Salomon, celui-ci lui dit : « Vous voulez donc augmenter mes trésors? Ce que Dieu m'a donné vaut mieux que les biens qu'il vous a accordés; mais vous, vous mettez votre bonheur dans vos richesses. » (*Koran*, XXVII, 35-36). A ta proposition de rapatrier tout prisonnier musulman interné chez les Grecs, je

الروم مما فى يدك الّا احد رجلين اما رجل طلب الله عزّوجلّ
والدار الآخرة فقد صار الى ما اراد واما رجل طلب الدنيا
فلا فكّ الله اسره واما قولك انك تعمر كلّ بلد للمسلمين قد
خربته الروم فلو انى قلعت اقصى حجر فى بلد الروم ما اعتضت
بامرأة عثرت عثرةً فى حال اسرها فقالت وامحمداه وامحمداه
عد الى صاحبك فليس بينى وبينه الّا السيف يا غلام اضرب
الطبل فرحل فلم ينثن عن غزاته حتى فتح اربعة عشر حصنًا
وانصرف من غزاته فنزل على عين البديدون المعروفة بالقشيرة
على حسب ما قدمنا فيما سلف من هذا الكتاب واقام هنالك
حتى ترجع رسله من الحصون فوقف على العين ومنبع الماء
فاعجبه برد مائها وصفاؤه وبياضه وطيب الموضع وكثرة الخضرة

réponds : Tu n'as en ton pouvoir que deux sortes de prisonniers : les uns ont combattu pour Dieu et pour leur salut, et ils ont atteint leur but; les autres, pour les biens de ce monde, et ils ne méritent pas que Dieu brise leurs fers. Quant à ton offre de réparer les dégâts commis par les Grecs sur le territoire musulman, sache que, quand bien même j'aurais arraché la dernière pierre de la dernière de tes forteresses, je n'aurais pas encore assez vengé la pauvre femme qui, trébuchant sous le poids de ses chaînes, s'écriait : « Ô Mohammed, Mohammed! » Retourne chez ton maître : entre moi et lui il n'y a plus que le sabre. Page, qu'on sonne le départ! » Et continuant sa marche, il ne s'en détourna plus avant d'avoir pris quatorze places fortes. C'est alors qu'il revint sur ses pas et campa sur la rivière Bedidoun, plus connue sous le nom de *Kochaïrah,* comme nous l'avons dit dans les pages précédentes (cf. ci-dessus, p. 1); il s'y arrêta en attendant le retour des envoyés qu'il avait laissés dans les places fortes, et il campa sur les bords et à la

فامر بقطع خشب طوال وامر به فبسط على العين وجعل فوقه كالأزج من الخشب وورق الشجر وجلس تحت الكنيسة التى عقدت له والمآء تحته وطرح فى المآء درهم صحيح فقُرِئَ كتابته وهو فى قرار المآء لصفآء المآء ولم يقدر احد يدخل المآء من شدّة برده فبينما هو كذلك اذ لاحت سمكة نحو الذراع كانها سبيكة فضّة فجعل لمن يخرجها سبقًا فبدر بعض الفرّاشين فنزل واخذها وصعد فلما صار على حرف العين او على الخشب الذى عليه المأمون اضطربت وانملست من يد الفرّاش فوقعت فى المآء كالحجر فتنضح من المآء على صدر المأمون ونحره وترقوته فبلّت ثوبه ثم انحدر الفرّاش ثانيةً فاخذها ووضعها بين يدى

source même de cette rivière. Captivé par cette eau fraîche, pure et limpide, par la beauté et la riante végétation du pays il fit couper et étendre au-dessus de la source de longues poutres, sur lesquelles on construisit une sorte de portique en planches et en feuillage, et il s'établit sous cet abri rustique au-dessous duquel coulait la source. On y jeta une belle pièce d'argent, et on put en lire la légende au fond de la rivière tant l'eau était limpide; cette eau était si fraîche, que personne ne pouvait s'y baigner. Sur ces entrefaites apparut un poisson long d'une brasse et brillant comme un lingot d'argent. Une prime fut promise à qui le rapporterait; un *ferrach* (valet de pied) se hâta de descendre, attrapa le poisson et remonta sur la berge; mais, comme il s'approchait de la rive ou de la cabane dans laquelle Mamoun était assis, le poisson s'agita, glissa à travers ses mains et retomba comme une pierre au fond de la source. L'eau rejaillit sur la poitrine, le cou et les épaules du Khalife et mouilla ses vêtements. Le *ferrach* redescendit, rattrapa le poisson et le plaça tout frétillant dans une serviette devant le Khalife. Au mo-

المأمون فى منديل تضطرب فقال المأمون يقلى الساعة ثم اخذته الرعدة من ساعته ولم يقدر يتحرك من مكانه فغطى باللحف والدواويج وهو يرتعد كالسعفة ويصيح البرد البرد ثم حول الى المضرب ودثر واوقدت النيران حوله وهو يصيح البرد البرد ثم اتى بالسمكة وقد فرغ من قليها فلم يقدر على الذواق منها وقد شغله ما هو فيه عن تناول شىء منها ولما اشتدّ الامر بالمأمون سأل المعتصم بختيشوع وابن ماسويه فى ذلك الوقت عن المأمون وهو فى سكرات الموت وما الذى يدلّ عليه علم الطب من امره وهل يمكن برؤه وشفاؤه فتقدم ابن ماسويه فاخذ احدى يديه وبختيشوع الاخرى واخذا المجسّة من كلتى يديه فوجدا نبضه خارجًا عن الاعتدال

ment où il ordonnait de le faire frire, Mamoun fut pris d'un frisson subit et ne put bouger de place; on eut beau l'envelopper de couvertures et de pelisses, il tremblait comme la feuille et criait : J'ai froid ! j'ai froid ! On l'emporta dans sa tente, on le couvrit de vêtements, on alluma un grand feu, mais il continuait à se plaindre du froid. Quand le poisson fut apprêté, on le lui apporta, mais il n'y goûta pas et ne put y toucher tant sa souffrance était grande. Son état empirant, Moutaçem (son frère) interrogea alors Bakhtiechou et Ibn Masaweïh sur la situation du malade, qui était déjà à l'agonie; il leur demanda ce que la science en concluait et si elle pouvait encore lui rendre la santé. Ibn Masaweïh prit une des mains du malade, Bakhtiechou l'autre, et ils lui tâtèrent le pouls en même temps : ses pulsations irrégulières annonçaient une fin prochaine. Leurs mains se collaient à sa peau par l'effet d'une sueur qui sortait de tout son corps et coulait comme un sirop ou la bave d'une vi-

منذرًا بالفناء والانحلال والترقت ايديهما ببشرته لعرق كان
يظهر منه من سائر جسمه سائل كالربّ او كلعاب بعض الافاعي
فاخبر المعتصم بذلك فسألهما عن ذلك العرق فانكرا معرفته
وذكرا انهما لم يجداه في شيء من الكتب وانه دالّ على انحلال
الجسد وافاق المأمون من غشيته وفتح عينيه من رقدته فامر
باحضار اناس من الروم فسألهم عن اسم الموضع والعين فاحضر
عدة من الاسارى والادلاء فقيل لهم ما تفسير هذا الاسم وهو
القشيرة فقالوا تفسيره مدّ رجليك فلما سمعها اضطرب من
هذا الفأل وتطيّر به فقال سلوهم ما اسم الموضع بالعربية فقالوا
الرقّة وكان فيما عمل من مولد المأمون انه يموت بالموضع المعروف
بالرقّة فكان المأمون كثيرًا ما يحيد عن المقام بمدينة الرقّة

père. Moutaçem, instruit de cette circonstance, en demanda l'explication aux deux médecins; ils ne purent la lui donner, parce qu'ils ne l'avaient trouvée dans aucun de leurs livres, mais ils déclarèrent qu'elle annonçait une prompte décomposition de l'organisme. En ce moment, Mamoun reprit connaissance et sortit de sa torpeur; il ouvrit les yeux, fit appeler des gens du pays et les interrogea sur le nom de la source et de la localité. Des prisonniers et des guides auxquels on demanda ce que signifiait le nom de cette rivière, qui est *Kochaïrah*, le traduisirent par « Étends tes pieds » (c'est-à-dire : Meurs). Le moribond s'émut de cette réponse et en conçut de tristes pressentiments; il voulut ensuite connaître le nom arabe du pays : on lui répondit qu'il s'appelait *Rakkah* (plage, terrain mou). Or l'horoscope tiré au moment de la naissance de Mamoun annonçait qu'il mourrait dans une localité de ce nom; voilà pourquoi ce prince évita toujours de résider dans la ville de Rakkah, craignant d'y trouver la mort. Quand

خوفًا من الموت فلما سمع هذا من الروم علم انه الموضع الذى وعد فيه فيما تقدم من مولده ان فيه وفاته وقيل ان اسم البديدون تفسيره مدّ رجليك [1] والله اعلم بكيفية ذلك

واحضر المأمون الاطبّاء حوله يؤمل خلاصه مما هو فيه فلما ثقل قال اخرجونى اشرف على عسكرى وانظر الى رجالى واتبين ملكى وذلك بالليل فاخرج فاشرف على الخيم والجيش وانتشاره وكثرته وما قد اوقدوا من النيران فقال يا من لا يزول ملكه ارحم من زال ملكه ثم رُدَّ الى مرقده واجلس المعتصم رجلاً يلقنه الشهادة لما ثقل فرفع الرجل صوته ليقولها المأمون فقال له ابن ماسويه لا تصح فوالله ما يفرق بين ربّه وبين مانى فى هذا الوقت ففتح المأمون عينيه من ساعته وبهما من العظم

il entendit la réponse que lui firent ces Grecs, il ne douta plus que ce ne fût le lieu même prédit par son horoscope. — D'après une autre version, c'est le mot *Bedidoun*, qui signifierait « Étends tes pieds. » Dieu sait mieux la vérité.

Il fit appeler ses médecins, espérant qu'ils le guériraient; mais, se sentant plus mal, il demanda qu'on le portât hors de sa tente, afin de promener ses regards sur son camp, et d'examiner encore une fois ses soldats et son royaume. C'était pendant la nuit. Quand sa vue plongea sur ces tentes, sur ces longues files de troupes, sur ces lumières qui brillaient au loin; il s'écria : « Ô toi dont le règne ne finira pas, prends en pitié celui dont le règne va finir ! » On le rapporta sur son lit. Moutaçem, voyant que son état s'aggravait, chargea quelqu'un de réciter à son oreille la profession de foi musulmane; comme cet homme élevait la voix pour que Mamoun répétât ses paroles, Ibn Masaweïh lui dit : « Ne crie donc pas, car en vérité il ne saurait maintenant distinguer

والكبر والاحمرار ما لم يرَ مثله قط واقبل يحاول البطش بيديه
بابن ماسويه ورام مخاطبته فعجز عن ذلك فرمى بطرفه نحو
السماء وقد امتلأت عيناه دموعًا وانطلق لسانه من ساعته
وقال يا من لا يموت ارحم من يموت وقضى من ساعته وذلك في
يوم الخميس لثلاث عشرة ليلة بقيت من رجب سنة ثمان
عشرة ومائتين وحمل الى طرسوس فدفن بها على حسب ما
قدمنا في اوّل اخباره من هذا الكتاب قال المسعودى وللمأمون
اخبار حسان وسير ومجالسات واشعار حسنة واخلاق جميلة
قد اتينا على مبسوطها فيما سلف من كتبنا فاغنى ذلك عن
ذكرها وفي المأمون يقول ابو سعيد المخزومى (1)

هل رأيتَ النجوم اغنت عن المأ مون شيًّا وملكه المأسوس

entre son Dieu et Manès. » Le moribond ouvrit les yeux; ils étaient démesurément grands et brillaient d'un éclat extraordinaire; ses mains cherchèrent à saisir le médecin; il fit un effort pour lui parler et ne put y réussir; ses yeux se tournèrent vers le ciel et se remplirent de larmes; enfin, sa langue se déliant, il prononça ces mots : « Ô toi qui ne meurs pas, prends en pitié celui qui va mourir! » et il expira aussitôt (jeudi, treizième jour avant la fin de redjeb 218). Son corps fut transporté à Tarsous et inhumé dans cette ville, comme nous l'avons dit au commencement du chapitre.

Les beaux traits de l'histoire et de la biographie de Mamoun, ses conférences, ses poésies remarquables, ses belles qualités se trouvant rapportés en détail dans nos ouvrages précédents, nous n'avons pas à y revenir ici. C'est à lui que se rapportent les vers suivants d'Abou Sâïd Makhzoumi :

Est-ce que tu as vu les astres protéger Mamoun et sa royauté si solidement établie?

خلّفوه بعرصتَىْ طرسوس مثل ما خلّفوا اباه بطوس

وكان المأمون كثيرًا ما ينشد هذه الابيات

ومن لم يزل عرضًا للمنو ن يتركنه ذات يوم عميدا
فان هنّ اخطأنه مرّةً فيوشك مخطيُّها ان يعودا
فبينا يحيد وتخطيئنه قصدن فاعجلنه ان يحيدا

الباب الخامس عشر بعد المائة

ذكر خلافة المعتصم

وبويع المعتصم فى اليوم الذى كانت فيه وفاة المأمون على عين البديدون وهو يوم الخميس لثلاث عشرة ليلة بقيت من رجب سنة ثمان عشرة ومائتين واسمه محمد بن هارون ويكنى

Non, ils l'ont abandonné entre les deux places de Tarsous, comme ils avaient abandonné son père à Tous (Mechhed, sépulture de Réchid).

Mamoun répétait fréquemment ces vers :

Quand les disgrâces de la fortune s'acharnent contre l'homme, le jour vient où elles le renversent.

Elles peuvent le manquer une fois, mais elles ne tardent pas à réparer leur faute ;

Et tandis qu'il se détourne pour éviter leur atteinte, elles le préviennent et l'accablent avant qu'il ait pu s'y soustraire.

CHAPITRE CXV.

KHALIFAT DE MOUTAÇEM.

Il fut proclamé le jour même où Mamoun mourait près de la rivière Bedidoun, c'est-à-dire le jeudi, treizième jour avant la fin de redjeb 218 ; son nom était *Mohammed* (fils de Haroun er-Réchid) et son surnom *Abou Ishak*. Un dissentiment, dont le trône était l'objet, s'éleva d'abord entre lui et Abbas, fils de Mamoun ; mais son compétiteur finit par

بابى اسحاق وكان بينه وبين العباس بن المأمون فى ذلك الوقت تنازع فى الامر ثم انقاد العباس الى بيعته والمعتصم يومئذ ابن ثمان وثلاثين سنة وشهرين وامه يقال لها ماردة [1] بنت شبيب وقيل انه بويع سنة تسع عشرة ومائتين وتوفى بسرّ من رأى سنة سبع وعشرين ومائتين وهو ابن ستّ واربعين سنة وعشرة اشهر فكانت خلافته ثمان سنين وثمانية اشهر وقبره بالجوسق بسرّ من رأى،

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

واستوزر المعتصم محمد بن عبد الملك الزيّات الى آخر ايامه وغلب عليه احمد بن ابى دؤاد القاضى ولم يزل محمد بن عبد الملك فى ايام المعتصم والواثق الى ان ولى المتوكّل وكان فى نفسه

lui prêter serment. Moutaçem, à son avénement, était âgé de trente-huit ans et deux mois; sa mère se nommait *Mari-dah*, fille de Chébib. Quelques-uns placent son avénement au trône en l'année 219. Il mourut à Sorra-men-râ, en 227, âgé de quarante-six ans et dix mois, après un règne de huit années et huit mois. Son tombeau est dans le *djausak* (palais ou pavillon) de cette même ville.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE ; APERÇU DES ÉVÉNEMENTS DE CETTE ÉPOQUE.

Moutaçem, malgré l'influence que Ahmed (fils d'Abou Douad), *le juge*, exerçait sur son esprit, conserva son vizir Mohammed (fils d'Abd el-Mélik) *Zeyyat* jusqu'à la fin de son règne. Ce Mohammed remplit ses fonctions de ministre, non-seulement sous le règne de Moutaçem, mais encore sous son successeur le Khalife Watik, et jusqu'à l'avénement de Motewekkil, lequel, satisfaisant au ressentiment

عليه شيء فقتله وسنذكر لمعًا من خبر مقتله فيما يرد من هذا الكتاب في اخبار المتوكّل وان كنا قد اتينا على ذلك ملخصًا في الكتاب الاوسط وكان المعتصم يحبّ العمارة ويقول ان فيها امورًا محمودةً اولها عمران الارض التي يحيى بها العالم وعليها يزكو الخراج وتكثر الاموال وتعيش البهائم وترخص الاسعار ويكثر الكسب ويتسع المعاش وكان يقول لوزيره محمد بن عبد الملك اذا وجدت موضعًا متى انفقت فيه عشرة دراهم جاءني بعد سنة احدى عشر درهمًا فلا تؤامرني به وكان المعتصم ذا بأس وشدّة في جسمه وشجاعة في قلبه فذكر احمد ابن ابي دؤاد وكان به آنسًا قال لما انكر المعتصم نفسه وقوّته

qu'il avait conçu contre lui, le fit mourir. Nous toucherons quelques mots de ce meurtre, plus loin, au chapitre de Motewekkil, sans préjudice du résumé que nous avons donné déjà dans l'Histoire Moyenne.

Moutaçem favorisa l'agriculture : « Cet art, disait-il, renferme de nombreux avantages : en premier lieu, c'est l'agriculture qui féconde la terre, mère nourricière du genre humain; c'est elle qui permet le prélèvement du *kharadj* (impôt foncier); elle développe la richesse publique; elle nourrit les animaux domestiques, abaisse le prix des denrées, augmente les sources du commerce et accroît le bien-être. » Aussi disait-il à son vizir Mohammed ben Abd el-Mélik : « Quand tu trouveras une terre qui, pour une dépense de dix dirhems, me donnera au bout d'un an un rendement de onze dirhems, il est inutile que tu prennes mes ordres à cet égard. » Ce prince était doué d'une vigueur, d'une force corporelle peu communes, et d'une grande énergie morale. Voici ce que raconte Ahmed (fils d'Abou Douad), qui fut un de ses favoris : « A l'époque où Moutaçem cessa de mé-

دخلت عليه يومًا وعنده ابن ماسويه فقام المعتصم وقال لى
لا تبرح حتى اخرج اليك فقلت ليحيى ابن ماسويه ويلك
انى ارى امير المؤمنين قد حال لونه ونقصت قوته وذهبت
سورته فكيف تراه انت قال هو والله زبرة من زبر الحديد الّا
ان فى يده فأسًا يضرب به تلك الزبرة قلت وكيف ذلك قال
كان قبل هذا اذا اكل السمك اتخذ له صباغًا من الخلّ والكرويا
والكمّون والسذاب والكرفس والخردل والجوز فاكله بذلك الصباغ
يدفع اذى السمك واضراره بالعصب واذا اكل الرؤس اتخذت
له اصباغ تدفع اذاها وتلطفها وكان فى أكثر اموره يلطف
غذاه ويكثر مشورتى فصار اليوم اذا انكرت عليه شيًّا خالفنى

nager sa santé et ses forces, je me présentai un jour chez lui et le trouvai avec (son médecin) Ibn Masaweïh; le Khalife sortit un moment, après m'avoir recommandé de ne pas m'éloigner jusqu'à son retour. « Mon cher, dis-je à Yahya ibn Masaweïh, il me semble que le Prince des Croyants a les traits altérés; ses forces baissent, sa vivacité diminue. Comment le trouves-tu toi-même? — Certes, répliqua le médecin, le prince est solide comme une barre de fer, mais il a dans les mains une hache dont il frappe sans cesse cette barre. — Comment cela? lui demandai-je. — Il reprit : « Auparavant il ne mangeait du poisson qu'en l'assaisonnant d'une sauce faite de vinaigre, de carvi, de cumin, de rue, de céleri, de moutarde et de noix; or, en faisant usage de cette sauce, il évitait les inconvénients de la chair de poisson et les dangers auxquels elle expose le système nerveux. S'il se faisait servir des têtes (de mouton ou de bœuf), il les arrosait aussi de sauces qui rendaient cette nourriture inoffensive et plus légère; enfin, en toute circonstance, il se ménageait aux repas et me consultait fréquemment. Mais

وقال آكل هذا على رغم انف ابن ماسويه فما اقدر ان اصنع
قال والمعتصم خلف الستر يسمع ما نحن فيه فقلت ويلك يا
ابا يحيى ادخل اصبعك فى عينه [1] قال جعلت فداك ما اقدر
ارده ولا اجترى عليه فى خلاف فلما فرغ من كلامه خرج علينا
المعتصم فقال لى ما الذى كنت فيه مع ابن ماسويه قلت
ناظرته يا امير المؤمنين فى لونك الذى اراه حائلاً وفى قلة
طعمك الذى قد هدّ جوارحى وانحل جسمى قال فما قال لك
قلت شكا انك كنت تقبل منه ما يشير به وكنت ترى فى ذلك
على ما يجب وانك الآن تخالفه قال فما قلت له انت قال فجعلت
اصرف الكلام فضحك وقال هذا بعد ما دخل فى عينى او قبل

aujourd'hui, dès que je lui défends quelque mets, il me désobéit et dit : J'en mangerai au nez et à la barbe d'Ibn Masaweïh! Que puis-je faire à cela? » Le narrateur ajoute : « Moutaçem, caché derrière le rideau, nous écoutait. — Je répondis au médecin : « Eh bien, Abou Yahya, il faut lui faire violence. — Que ma vie soit la rançon de la tienne, reprit celui-ci, je ne peux le contredire et je n'ose lui tenir tête. » Il achevait à peine de parler que le Khalife se présentait devant nous et me disait : « De quoi parlais-tu avec Ibn Masaweïh? — Prince des Croyants, je discutais avec lui sur l'altération de votre visage et sur votre peu d'appétit, ce qui me mine et me fait dépérir. — Et que t'a-t-il répondu? — Il s'est plaint de ce qu'après avoir accepté ses conseils et suivi ses prescriptions dans votre régime, vous lui désobéissez maintenant. — Qu'as-tu répondu à cela? me demanda le Khalife. » J'essayai de détourner la conversation, mais il ajouta en riant : « Bien, mais est-ce après ou avant qu'il m'aura fait violence? » Une sueur froide me parcourut le

ذلك قال فارفضضت عرقًا وعلمت انه قد سمع ما كنا فيه ورأى
ما قد دخلنى فقال يغفر الله لك يا احمد لقد فرحتَ بما
ظننتُ انه احزنك اذا سمعتَه وعلمتُ انه نوع من انواع
الانبساط والانس وكان المعتصم يأنس بعلى بن الجنيد الاسكافى
وكان عجيب الصورة عجيب الحديث فيه سلاسة اهل السواد
فقال المعتصم يومًا لمحمد بن حمّاد اذهب بالغداة الى ابن
الجنيد وقل له يتهيأ حتى يزاملنى فاتاه فقال له ان امير المؤمنين
يأمرك ان تزامله فتهيأ لشروط مزاملة الخلفآء ومعادلتهم
فقال على بن الجنيد وكيف اتهيأ اهيئُ لى رأسًا غير رأسى
اشترى لحيةً غير لحيتى أزيد فى قامتى انا متهيء وفضلة قال

corps; je compris qu'il avait surpris notre entretien; mais il remarqua mon trouble et me dit : « Ahmed, que Dieu te pardonne! Tu as pris gaiement ce que je croyais que tu n'apprendrais qu'avec tristesse; mais je ne trouve dans tes paroles qu'une sorte de franchise et de familiarité. »

Moutaçem admettait dans son intimité Ali (fils de Djoneïd) Eskafi, homme étrange dans son extérieur, étrange dans ses discours, et doué de ce sans-gêne qui est particulier aux habitants du Sawad. Un jour, le Khalife dit à Mohammed (fils de Hammad) : « Va demain chez Ibn el-Djoneïd et dis-lui qu'il se prépare à voyager à côté de moi dans ma litière. » Mohammed se rendit chez celui-ci, lui fit connaître les ordres du Prince et l'invita à se conformer aux conditions exigées de celui qui a l'honneur d'équilibrer la litière d'un Khalife. « Quelles conditions? demanda Ibn el-Djoneïd. Dois-je me procurer une autre tête, acheter une fausse barbe, ajouter à ma taille? Je suis tout prêt, et plus qu'il ne faut. — Comment, lui dit son interlocuteur, tu ne connais pas encore les conditions requises pour accompa-

لست تدرى بعد ما شروط مزاملة الخلفآء ومعادلتهم فقال على بن الجنيد وما هى هات ما تدرى قال له ابن حمّاد وكان اديبًا ظريفًا وكان برسم الحجاب شرط المعادلة الامتناع بالحديث والمذاكرة والمناولة وان لا تبصق ولا تسعل ولا تتنحنح ولا تمخط وان تتقدم الرئيس فى الركوب اشفاقًا عليه من الميل وان يتقدمك فى النزول فمتى لم يفعل المعادل هذا كان والمثقلة الرصاص التى تعدل بها القبّة سوآء وليس له ان ينام وان نام الرئيس بل يأخذ نفسه بالتيقظ ومراعاة حال من هو معه وما هو راكبه لانهما ان ناما جميعًا فمال جانب لا يشعر بميله كان فى ذلك ما لا خفاء به وعلى بن الجنيد ينظر اليه فلما اكثر عليه من هذا الوصف والشروط قطع عليه كلامه وقال كما يقول

gner les Khalifes et voyager de pair avec eux? — Quelles sont-elles? reprit Ali, dis-moi ce que tu en sais. » Ibn Hammad, homme poli, élégant et chargé d'ailleurs des fonctions de chambellan, lui répondit en ces termes : « Voici quelles sont ces règles : il faut s'abstenir de parler, de converser et de manger; on ne doit ni cracher, ni tousser, ni éructer, ni se moucher; il faut précéder le maître en montant et le laisser descendre le premier, de peur que la litière ne penche. Le compagnon de voyage qui néglige ces règles ne vaut pas mieux que le lest de plomb dont on se sert pour équilibrer le palanquin. Il ne doit pas s'abandonner au sommeil, même si son maître dort; il faut au contraire qu'il se tienne éveillé et observe les égards dus à son compagnon et les exigences de la place qu'il occupe à côté de lui, car s'ils dormaient en même temps et que la litière vînt à pencher soudain d'un côté, tu n'ignores pas l'accident qui pourrait en résulter. » Ali (fils de Djoneïd) le regardait attentivement; ennuyé des explications et du cérémonial déroulés

اهل السواد آه حرّها[1] اذهب له فقل له ما يزاملك الّا من امه زانية وهو كشخان فرجع ابن حمّاد وقال للمعتصم ما قال فضحك المعتصم وقال جئنى به فجاءه فقال يا على ابعث اليك لتزاملنى فلا تفعل قال ان رسولك هذا الجاهل الارعن جاءنى بشروط جساس الشاشى وخلويه الحاكى فقال لا تبزق ولا تفعل كذا وافعل كذا وجعل يمطط فى كلامه ويفرقع من صاداته ويشير بيده ولا تسعل ولا تعطس وهذا لا يقوم لى ولا اقدر عليه فان رضيت ان ازاملك فان جاءنى الفساء فسوت عليك وضرطت واذا جاءك انت فأدّه فافسو واضرط والّا فليس بينى وبينك عمل فضحك المعتصم حتى فحص برجليه وذهب به الضحك كلّ

par le chambellan, il l'interrompit et, se servant de l'exclamation favorite des gens du Sawad, il s'écria : « *Ah harrha,* va dire à ton maître que pour voyager avec lui, il faut être un bâtard et un cornard! » Ibn Hammad alla rapporter ces paroles au Khalife. Celui-ci se mit à rire, fit appeler Ibn el-Djoneïd, et lui dit : « Eh quoi! Ali, je t'envoie chercher pour voyager à mes côtés, et tu refuses? » Ali répondit : « C'est que votre envoyé est un sot, un crétin, qui est venu me faire des propositions pareilles à celles de Djessas de Chach ou de Khalaweïh le mime : ne crache pas, ne fais pas ceci, fais cela. » Et il se mit à gesticuler, à faire claquer ses doigts (littéral. ses lettres *sad,* c'est-à-dire le médius et le pouce superposés et figurant cette lettre), à remuer les mains en ajoutant : « Ne tousse pas, n'éternue pas! » Non, tout cela ne me va pas et je n'en peux mais; si vous voulez que je voyage à vos côtés, il faut me permettre vents et pets de toute sorte, et vous en permettre tout autant à l'occasion, sinon nous ne ferons pas affaire ensemble. » Là dessus, Moutaçem éclata de rire en trépignant d'aise; après avoir donné

مذهب وقال نعم زاملني على هذه الشريطة قال نعم وكرامةً فزامله في قبّة على بغل فسارا ساعةً وتوسّطا البرّ فقال عليّ يا امير المؤمنين قد حضر ذلك المتاع فما ترى قال ذلك اليك اذا شئت قال تحضر ابن حمّاد فامر المعتصم باحضاره فقال له عليّ تعال حتى اسارّك فلما دنا منه فسا وناوله كمّه وقال اجد دبيب شيء في كمّي فانظر ما هو فادخل رأسه فشمّ رائحة الكنيف فقال ما ارى شيئاً ولكني لم اعلم ان في جوف ثيابك كنيفاً والمعتصم قد غطى فمه بكمّه وقد ذهب به الضحك كلّ مذهب ثم جعل يفسو فساءً متصلاً ثم قال لابن حمّاد قلت لي لا تسعل ولا تبزق ولا تمخط فلم افعل ولكني اخرى عليك قال واتصل فساؤه

libre cours à son hilarité, il lui dit : « Soit, accompagne-moi à ces conditions. — Bien volontiers, » répondit l'autre. Et il se plaça côte à côte avec le Khalife dans un palanquin chargé sur le dos d'un mulet. Au bout d'une heure de route, et tandis qu'ils traversaient la plaine : « Prince des Croyants, dit Ali, voilà *la chose* qui se prépare; qu'en dites-vous? — A ton aise, et quand tu voudras, répondit le prince. — Veuillez faire appeler Ibn Hammad. » Le Khalife donna des ordres en conséquence. « Viens ici, dit Ali, j'ai un secret à te confier. » Ibn Hammad s'approcha, Ali ne se retint plus et lui tendant sa manche : « Je sens quelque chose qui se promène là-dedans, vois donc ce que c'est. » Le chambellan y fourra sa tête, et suffoqué par une puanteur intolérable, il répondit : « Je ne vois rien, mais je ne savais pas qu'il y eût des latrines dans le fond de ta tunique. » Cependant Moutaçem, se bouchant le nez avec sa manche, riait à gorge déployée; Ali, continuant ses bordées sans désemparer, dit alors à Ibn Hammad : « Tu m'as recommandé de ne pas tousser, cracher, ni me moucher, je me suis gardé

والمعتصم يخرج رأسه عن العمارية ثم قال للمعتصم قد نضجت القدور واريد اخرى فقال المعتصم ورفع صوته حين كثر ذلك عليه ويلك يا غلام الارض الساعة اموت ودخل على بن الجنيد الاسكافى يومًا على المعتصم فقال له بعد ان صاحكه وهازله يا علىّ ما لى لا اراك ويلك انسيت الصحبة وما حفظت المودّة فقال له حينئذ الكلام الذى اريد ان اقوله قلته انت ما انت الّا ابليس فضحك المعتصم ثم قال لم لا تجئنى قال اه كم اجىء فلا اصل اليك انت اليوم رجل نبيل كانك من بنى مارمّة[1] وبنو مارمّة اناس من السواد يضرب بهم اهل السواد الامثال لكبرهم فى نفوسهم فقال له المعتصم هذا سندان التركى واشار الى غلام

de le faire; mais, à mon tour, je vais c. . . . sur toi. » Et s'adressant à Moutaçem qui, suffoqué par ces miasmes incessants, sortait la tête hors de la litière : « La marmite est cuite à point, lui dit-il, et je vais me satisfaire. » Moutaçem ne pouvant plus y tenir, se mit à crier : « Page, qu'on me descende sur-le-champ, ou je meurs! »

Le même Ali, fils d'El-Djoneïd Eskafi se présenta un jour chez Moutaçem; après l'avoir plaisanté et avoir badiné avec lui pendant un moment, le Khalife lui dit : « Eh bien, Ali, pourquoi ne te voit-on plus? Mon cher, tu négliges tes amis, et tu oublies les devoirs de l'amitié. » Ali lui répondit : « Ce que je voulais vous dire, c'est vous qui me le dites; vous êtes donc le diable en personne? » Moutaçem se mit à rire et lui demanda : « Pourquoi ne viens-tu plus chez moi? — Hélas, répliqua Ali, que de fois je suis venu sans pouvoir vous joindre! Vous êtes maintenant un grand personnage, on vous croirait de la famille des Maremmah (c'est une famille domiciliée dans le Sawad, dont l'orgueil est devenu proverbial chez les gens de ce pays). — Voilà Sindan le

على رأسه بيده مذبّة وقال له يا سندان اذا حضر علىّ فاعلمنى وان اعطاك رقعةً فاوصلها الىّ وان حمّلك رسالةً فاخبرنى بها قال نعم يا سيدى وانصرف علىّ فاقام اياما ثم جاء يطلب سندان فقالوا هو نائم فانصرف ثم عاد فقالوا هو داخل ولا تصل اليه فانصرف وعاد فقالوا هو عند امير المؤمنين فاحتال حتى دخل عند المعتصم من جهة اخرى فضاحكه ساعةً وعاتبه وقال له يا علىّ ألك حاجة قال نعم يا امير المؤمنين ان رأيت سندان التركى فاقره منى السلام فضحك وقال ما حاله قال حاله انك جعلت بينى وبينك انسانا رأيتك قبل ان اراه قد اشتقت اليه فاسألك ان تبلغه منى السلام فغلب المعتصم الضحك وجمع

Turc, » lui dit le Khalife en désignant un page qui agitait un chasse-mouche au-dessus de sa tête; et, s'adressant à ce page: « Lorsque Ali se présentera, lui dit-il, tu me le feras savoir; s'il te confie un billet, tu me le feras parvenir; s'il te charge d'un message, tu m'en instruiras. — Oui, sire, » répondit le page. Ali s'éloigna. Quelques jours après, il revint et demanda Sindan; on lui répondit : « Il dort, » et il se retira. Il revint à la charge, on lui dit : « Sindan est dans le harem, tu ne peux le voir. » Il revint encore; cette fois on lui dit que le page était auprès du Khalife. Ali parvint cependant à pénétrer chez Moutaçem par une autre issue; le Prince lui adressa quelques plaisanteries et réprimandes amicales, et lui dit ensuite : « As-tu une requête à me présenter? — Sire, répondit Ali, si vous voyez Sindan, saluez-le de ma part. — Qu'y a-t-il donc? demanda le Khalife en riant. — Il y a que vous avez placé entre vous et moi un homme plus difficile à voir que vous-même; or je suis impatient de le rencontrer et je vous prie de lui transmettre mes salutations. » Moutaçem céda à son hilarité; il aboucha

بينه وبين سندان ثانيةً واكّد عليه فى مراعاة امره فكان لا يمنع منه وعبر المعتصم من سُرّمن رأى من الجانب الغربى وذلك فى يوم مطير وقد تبع ذلك ليلةً مطيرةً وانفرد من اصحابه واذا حمار قد زلق ورمى بما عليه من الشوك وهو الشوك الذى توقد به التنانير بالعراق وصاحبه شيخ ضعيف واقف ينتظر انسانًا يمرّ فيعينه على حمله فوقف عليه وقال ما لك يا شيخ قال فديتك حمارى وقع عنه هذا الحمل وقد بقيت انتظر انسانًا يعيننى على حمله فنزل المعتصم وذهب ليخرج الحمار من الطين فقال الشيخ جعلت فداك تفسد ثيابك هذه وطيبك الذى اشمّه من اجل حمارى هذا قال لا عليك فنزل

ensuite Ali avec Sindan pour la seconde fois, et recommanda à ce dernier la plus grande déférence à son égard; aussi Ali eut-il désormais ses libres entrées chez le Khalife.

Moutaçem passait une fois par le quartier occidental de Sorra-men-râ; il pleuvait et il avait plu pendant la nuit précédente; le Prince s'était écarté de son escorte, lorsqu'il aperçut un âne qui venait de glisser (sur le sol détrempé) et avait laissé tomber sa charge de broussailles, c'est-à-dire de ces broussailles épineuses dont on se sert en Irak pour allumer les fours. Son maître, un pauvre vieillard débile, se tenait auprès, attendant qu'un passant l'aidât à redresser le baudet; Moutaçem s'arrêta et lui demanda ce qui lui était arrivé. — « Pardon, répondit cet homme, c'est mon âne qui vient de laisser tomber sa charge, et j'attends que quelqu'un m'aide à la relever. » Moutaçem mit pied à terre et il se disposait à tirer l'âne de l'ornière, quand le vieillard ajouta : « Puissé-je être votre rançon! est-ce pour ce baudet que vous allez salir vos vêtements et souiller les parfums qui s'en exhalent?— Que t'importe? » répondit le Prince. Et,

واحتمل الحمار بيد واحدة واخرجه من الطين فبهت الشيخ وجعل ينظر اليه ويتعجب منه وقد ترك الشغل بحماره ثم شدّ عنان فرسه في وسطه واهوى الى الشوك وهو حزمتان فحملهما ووضعهما على الحمار ثم دنا من غدير فغسل يديه واستوى على فرسه فقال الشيخ السوادى رضى الله عنك وقال بالنبطية اشقل غرمى تاحوتكا[1] وتفسير ذلك فديتك يا شاب واقبلت الخيول فقال لبعض خاصّته اعط هذا الشيخ اربعة الاف درهم وكن معه حتى تجاوز به اصحاب المسالح وتبلغ به قريته

وفى سنة تسع عشرة ومائتين كانت وفاة ابى نعيم الفضل بن دكين مولى آل طلحة بن عبيد الله بالكوفة وبشر بن غياث المريسى وعبد الله بن رجاء الغُدانى وفيها ضرب المعتصم

descendant, il souleva l'animal d'une seule main et le tira de l'ornière boueuse. Le vieillard était stupéfait et regardait avec admiration le prince, qui venait d'en finir avec l'âne. Ensuite Moutaçem, se serrant la taille avec les rênes de son cheval, se baissa vers la charge de broussailles qui étaient liées en deux bottes, les souleva et les replaça sur le dos de l'animal; puis il se dirigea vers un étang, s'y lava les mains et se remit en selle. Le vieillard sawadien le remercia et ajouta ces mots en langue nabatéenne : *Cheqoul garmi taḥoutaka,* ce qui signifie : « Puissé-je être ta rançon, ô jeune homme ! » Les cavaliers de l'escorte venaient d'arriver; le Khalife dit alors à un de ses gardes : « Donne quatre mille dirhems à ce Cheïkh, et accompagne-le jusqu'à ce qu'il ait dépassé les postes de vedettes et qu'il ait regagné son village. »

En 219 de l'hégire moururent : Abou Noaïm Fadl (fils de Dokeïn), *mawla* de la famille de Talhah ben Obeïd Allah, décédé à Koufah ; — Bichr (fils de Gyat) Merissi ; — Abd

احمد بن حنبل ثمانية وثلاثين سوطًا ليقول بخلق القران وفى
هذه السنة وهى سنة تسع عشرة ومائتين قبض محمد بن علىّ
ابن موسى بن جعفر بن محمد بن علىّ بن الحسين بن علىّ بن
ابى طالب وذلك لخمس خلون من ذى الحجة ودفن ببغداد فى
الجانب الغربى بمقابر قريش مع جدّه موسى بن جعفر وصلّى
عليه الواثق وقبض وهو ابن خمس وعشرين سنة وقبض ابوه
علىّ بن موسى الرضا ومحمد ابن سبع سنين وثمانية اشهر وقيل
غير ذلك وقيل ان امّ الفضل بنت المأمون لما قدمت معه من
المدينة الى المعتصم سمّته وانما ذكرنا من امره ما وصفنا لان
اهل الامامة اختلفوا فى مقدار سنه عند وفاة ابيه وقد
اتينا على ما قالت فى ذلك الشيعة من القطيعية فى رسالة البيان

Allah (fils de Ridja) Goudani. — Même année, Moutaçem condamne Ahmed ben Hanbal à trente-huit coups de fouet, pour le contraindre à considérer le Koran comme *créé*. — Même année, mort de Mohammed (fils d'Ali, fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), le 5 de dou'l-hiddjeh 219. Il fut enterré à Bagdad, quartier occidental, dans le cimetière des Koreïchites, auprès de son aïeul Mouça, fils de Djâfar, après que Watik eut récité la prière des funérailles; il mourut âgé de vingt-cinq ans, et il n'avait que sept ans et huit mois à la mort de son père Ali (fils de Mouçâ) Rida; mais il y a d'autres opinions à cet égard. On a prétendu aussi qu'il fut empoisonné par Oumm el-Fadl, fille de Mamoun, lorsqu'elle le conduisit de Médine à la cour de Moutaçem. Nous ne donnons ici ces détails que parce que les Imamites ne s'accordent pas sur l'âge qu'il avait au moment de la mort de son père; nous avons réuni d'ailleurs les différentes versions qui ont cours sur ce point parmi les Chyites, connus

فى اسمآء الايمّة وفى هذه السنة وهى سنة تسع عشرة ومائتين
اخاف المعتصم محمد بن القاسم بن علىّ بن عمر بن علىّ بن
الحسين بن علىّ بن ابى طالب رحمهم الله وكان بالكوفة من
العبادة والزهد والورع فى نهاية الوصف فلما خاف على نفسه
هرب فصار الى خراسان فتنقل فى مواضع كثيرة من كورها
كمرو وسرخس والطالقان ونسا فكانت له هنالك حروب وكوائن
وانقاد اليه والى امامته خلق كثير من الناس ثم حمله عبد
الله بن طاهر الى المعتصم فحبسه فى ازج اتخذه فى بستان
بسرّ من رأى وقد تنوزع فى محمد بن القاسم فمن قائل يقول انه
قتل بالسمّ ومنهم من يقول ان ناسًا من شيعته من الطالقان

sous le nom de *Katyites*, dans notre traité intitulé : *Livre de la démonstration, touchant le nom des imams.*

Durant la même année 219 de l'hégire, Moutaçem menaça la vie de Mohammed (fils de Kaçem, fils d'Ali, fils d'Omar, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib. Que Dieu leur fasse miséricorde!), qui vivait pieusement à Koufah et se signalait par une austérité et une gravité de mœurs au-dessus de tout éloge. Sentant ses jours menacés, Mohammed s'enfuit dans le Khoraçân, dont il parcourut plusieurs districts, tels que Merw, Serakhs, Talekân et Niça; il y fit la guerre, y éprouva différentes aventures et vit sa qualité d'*imam* reconnue par de nombreux prosélytes. Enfin, livré à Moutaçem par Abd Allah, fils de Taher, il fut emprisonné dans un donjon construit au milieu d'un jardin de Sorra-men-râ. Ici les versions diffèrent sur le compte de Mohammed, fils de Kaçem : selon les uns, il serait mort empoisonné; selon les autres, quelques-uns de ses partisans, venus de Talekân, réussirent à pénétrer dans ce jardin, où ils se firent employer aux plantations et à la culture.

اتوا ذلك البستان فتأتوا للخدمة فيه من غرس وزراعة واتخذوا
سلالم من الحبال واللبود الطالقانية وانقبوا الازج واخرجوه
فذهبوا به فلم يعرف له خبر الى هذه الغاية وقد انقاد الى
امامته خلق كثير من الزيدية الى هذا الوقت وهو سنة
اثنتين وثلاثين وثلاثمائة ومنهم خلق كثير يزعمون ان محمدًا
لم يمت وانه حيّ يرزق وانه يخرج فيملأها عدلًا كما ملئت
جورًا وانه مهدى هذه الامة واكثر هؤلآء بناحية الكوفة
وجبال طبرستان والديلم وكثير من كور خراسان وقول هؤلآء
فى محمد بن القاسم نحو قول رافضة الكيسانية فى محمد بن الحنفية
ونحو من قول الواقفية فى موسى بن جعفر وهم الممطورة بهذا
تعرف هذه الطائفة من بين فرق الشيعة وقد اتينا على وصف

S'étant munis d'échelles de cordes et de feutres fabriqués à Talekân et ayant percé le donjon, ils délivrèrent le prisonnier et s'enfuirent avec lui. On ignore jusqu'à ce jour ce qu'il est devenu; il a encore aujourd'hui, en 332 de l'hégire, de nombreux adhérents parmi les Zeïdites, qui prétendent pour la plupart qu'il n'est pas mort, mais qu'il vit nourri par Dieu, qu'il apparaîtra un jour et remplacera ici-bas le règne de l'iniquité par celui de la justice; en un mot, ils le considèrent comme le *mehdi* de la communauté musulmane. Le plus grand nombre de ces sectaires habitent dans le district de Koufah, dans les montagnes du Tabaristân et du Deïlem, et dans plusieurs districts du Khoraçân; leur croyance relativement à ce Mohammed ressemble à celle des hérétiques Keïçanites touchant Mohammed, fils de la Hanéfite et à la croyance des Wakifites touchant Mouça, fils de Djâfar; ces derniers sont distingués des autres sectes chyites par l'épithète de *Mamtoureh*. Dans notre livre intitulé *Discours sur les principes des religions*, nous avons exposé leurs

قولهم فى كتابنا فى المقالات فى اصول الديانات ووصف قول غلاتهم من المعنوية[1] وغيرهم من المحمدية وسائر فرق اهل الباطل ممن قال بتنقل الارواح فى انواع الاشخاص من بهائم الحيوان وغيره فى كتابنا المترجم بكتاب سرّ الحياة وكان المعتصم يحب جمع الاتراك وشراءهم من ايدى مواليه فاجتمع له منهم اربعة الاف فالبسهم انواع الديباج والمناطق المذهبة والحلية المذهبة وابانهم بالزى عن سائر جنوده وقد كان اصطنع قومًا من حَوفَىْ مصر من حوف اليمن وحوف قيس فسماهم المغاربة واستعدّ رجال خراسان من الفراغنة وغيرهم من الاشروسنية فكثر جيشهم وكانت الاتراك تؤذى العوامّ بمدينة السلام باجرائها الخيول فى الاسواق وما ينال الضعفاء والصبيان من ذلك

doctrines; en outre, celles des sectaires exaltés nommés *Spiritualistes*, les opinions des Mahommedites et d'autres partisans de l'erreur qui croient à la transmigration des âmes dans le corps d'animaux et d'autres corps sont mentionnées dans notre livre *Du secret de la vie*.

Moutaçem recherchait avec empressement les (esclaves) Turcs et les faisait acheter par ses affranchis; il réunit ainsi une troupe de quatre mille esclaves, qu'il habilla d'étoffes de brocart, de ceintures et d'ornements dorés, en les distinguant par le costume du reste de son armée. Il affecta à son service un corps composé de soldats originaires des deux *Hauf* d'Égypte, du *Hauf* du Yémen et de celui de Kaïs, et les appela les *Magrébins*; il équipa aussi des hommes venus du Khoraçân, et en particulier de Ferganah et d'Achrousnah. Ces Turcs formèrent bientôt une armée nombreuse; ils molestaient la population de Bagdad, et lançaient leurs chevaux au galop au milieu des marchés, au grand préjudice des infirmes et des enfants. Les habitants en tirèrent

فكان اهل بغداد ربما ثاروا ببعضهم فقتلوه عند صدمة الامرأة
او شيخ كبير او صبي او ضرير فعزم المعتصم على النقلة منهم
وان ينزل في فضاء من الارض فنزل البراذان[1] على اربعة فراسخ
من بغداد فلم يستطب هواءها ولا اتسع له فضاؤها فلم يزل
يتنقل ويتقرّا المواضع والاماكن الى دجلة وغيرها حتى انتهى
الى الموضع المعروف بالقاطول فاستطاب الموضع وكان هناك قرية
يسكنها خلق من الجرامقة وناس من النبيط على النهر المعروف
بالقاطول آخذًا من دجلة فبنى هناك قصرًا فنادى بالناس
وانتقلوا عن مدينة السلام وخلت من السكان الّا اليسير
وكان فيما قاله بعض العيارين في ذلك معيرًا للمعتصم بانتقاله
عنهم

plus d'une fois vengeance et tuèrent plus d'un cavalier qui avait renversé une femme, un vieillard, un enfant ou un aveugle. Moutaçem prit alors la résolution de s'éloigner de sa capitale pour s'établir dans une vaste plaine. Il campa d'abord à Baradàn, à quatre parasanges de Bagdad; mais ne trouvant ce pays ni assez salubre, ni assez vaste, il poursuivit ses pérégrinations en explorant les différentes localités situées sur les bords du Tigre et aux alentours. Il arriva ainsi dans un pays nommé *Katoul*, dont le climat lui convint; il y avait là un village habité par des Djarmaces (tribu persane qui s'établit près de Moçoul dans les premières années de l'islamisme) et par des Nabatéens, sur les bords du canal de Katoûl, qui est un des dérivés du Tigre; il y bâtit un château, et bientôt les habitants de Bagdad, répondant à son appel, émigrèrent en masse auprès de lui, et laissèrent la capitale prèsque déserte. C'est cette circonstance que rappelait un poëte nomade dans une pièce où, reprochant à Moutaçem sa désertion, il disait :

ايا ساكنَ القاطول بين الجرامقَهْ   تركت ببغداد الكباش البطارقَهْ

ونالت من مع المعتصم شدّة عظيمة لبرد الموضع وصلابة ارضه وتأذوا بالبنآء[1] فغى ذلك يقول بعض من كان فى الجيش

قالوا لنا انّ بالقاطول مشتانا   فنحن نأمل صنع الله مولانا
الناس يأتمرون الرأى بينهم   والله فى كلّ يوم يحدث شأنا

ولما تأذى المعتصم بالموضع وتعذر البنآء فيه خرج يتقرّا المواضع فانتهى الى موضع سامرّا وكان هناك للنصارى دير عادى فسأل بعض اهل الدير عن اسم الموضع فقال يعرف بسامرّا قال له المعتصم وما معنى سامرّا قال نجدها فى الكتب

Ô toi qui habites Katoul au milieu des Djarmaces, tu n'as laissé à Bagdad que d'orgueilleux patrices.

Cependant les troupes qui avaient suivi le Khalife souffraient cruellement de la froide température de ce pays; le sol en était dur et peu propice aux travaux de construction; un des soldats de sa suite a dit à ce propos :

On nous annonce que Katoul sera notre campement d'hiver; mais nous comptons sur l'intervention de Dieu, notre maître.
Les hommes forment entre eux maints projets; mais chaque jour Dieu suscite quelque événement nouveau.

Découragés par les inconvénients de cette localité et par la difficulté d'y bâtir, Moutaçem s'en éloigna, et, continuant son exploration, arriva dans le pays de Samarra. Il y avait en cet endroit un vieux couvent chrétien; le Khalife demanda à l'un des moines qui l'habitaient comment se nommait ce lieu. « Samarrah, répondit celui-ci. — Et que signifie ce nom? reprit le Khalife. — Nous le trouvons, dit le moine, dans nos anciens livres et dans les traditions du passé comme

السالفة والامم الماضية انها مدينة سام بن نوح قال له المعتصم ومن اى بلاد هى والى ما تضاف قال من بلاد طبرهان[1] واليها تضاف فنظر المعتصم الى فضآء واسع تسافر فيه الابصار وهواء طيب وارض صحيحة فاستمراها واستطاب هواءها واقام هنالك ثلثا يتصيد فى كل يوم فوجد نفسه تتوق الى الغذآء وتطلب الزيادة على العادة الجارية فعلم ان ذلك لتأثير الهوآء والتربة والمآء فلما استطاب الموضع دعا باهل الدير فاشترى منهم ارضهم باربعة الاف دينار وارتاد لبنآء قصره موضعًا فيها فأسس بنيانه وهو الموضع المعروف بالوزيرية بسرّ من رأى واليها يضاف التين الوزيرى وهو اعذب الاتيان وارقّها قشرًا واصغرها حبًّا لا يبلغه تين الشام[2] ولا يلحقه تين ارّجان وحلوان

signifiant la ville de Sem, fils de Noé. — Quel est ce pays et de quelle province dépend-il? — Il fait partie du Tabarhân et en est une dépendance. » Moutaçem examina la contrée : de vastes plaines se déroulaient sous ses yeux, l'air y était salubre et le sol fertile. Frappé de ces avantages et de la douceur du climat, il s'y arrêta pendant trois jours, qu'il passa à la chasse; il remarqua que son appétit était plus vif et qu'il mangeait plus que de coutume, ce qu'il ne manqua pas d'attribuer à l'influence du climat et à la salubrité du pays. Il s'y plut; alors, faisant venir les gens du couvent, il acheta leur territoire au prix de quatre mille dinars; il fit choix d'un emplacement pour y construire son château, et en jeta les fondations. C'est le quartier de Sorra-men-râ, connu sous le nom de *Weziryeh;* de là le surnom de *Weziri* donné à une qualité de figue supérieure aux autres par sa douceur, la finesse de sa pulpe et la petitesse de sa graine; ni les figues de Syrie, ni celles d'Erradjân et de Houlwân ne peuvent être comparées à cette figue. L'édifice commen-

فارتفع البنيان واحضرله الفعلة والصناع واهل المهن من سائر الامصار ونقل اليها من سائر البقاع انواع الغروس والاشجار فجعل للاتراك قطائع متحيّزة وجاورهم بالفراغنة والاشروسنية وغيرهم من مدن خراسان على قدر قربهم منهم فى بلادهم واقطع اشناس التركى واصحابه من الاتراك الموضع المعروف بكرخ سامرّا ومن الفراغنة مَن انزلهم الموضع المعروف بالعمرى والجسر واختطّت الخطط واقتطعت القطائع والشوارع والدروب وافرد اهل كلّ صنعة بسوق وكذلك التجار فبنى الناس وارتفع البنيان وشيّدت الدور والقصور وكثرت العمارة واستنبطت المياه وجرت من دجلة وغيرها وتسامع الناس ان دار ملك قد اتخذت فقصدوها وجهزوا اليها من انواع الامتعة وسائر

çait à s'élever; il fit venir des maçons, des ouvriers et artisans de tout pays, et se procura des semis et des plantations de toute provenance. Il distribua aux Turcs des lots de terrains distincts, et leur donna pour voisins les soldats originaires de Ferganah, d'Achrousnah et du Khoraçân, en tenant compte du voisinage respectif de leur contrée natale. Achinas le Turc et ses compagnons reçurent en fief le territoire nommé *Kerkh-Samarra;* quelques-uns des Ferganiens furent établis dans le quartier nommé *Omari* et *Djisr* (le Pont). On traça le plan de la ville; on délimita les fiefs, les quartiers et les rues; chaque métier, chaque branche de commerce eut son marché distinct. Chacun se mit à bâtir sa maison; de tous côtés s'élevèrent des constructions, des hôtels et des châteaux solidement bâtis; le pays se couvrit de plantations et de canaux dérivés du Tigre et d'autres cours d'eau. Les populations, apprenant qu'une capitale nouvelle s'élevait, y accoururent en foule, apportant avec elles les marchandises de tout genre et les approvisionnements im-

ما ينتفع به الناس وغيرهم من الحيوان مما يعظم ذكره وكثر العيش واتسع الرزق وشملهم الاحسان وعمّهم العدل فاتسع الخصب واقبلت الارض وكان بدؤ ما وصفنا من فعل المعتصم بالله فيما ذكرنا سنة احدى وعشرين ومائتين واشتدّ امر بابك الخرّمي ببلاد الران والبيلاقان وكثرت غثرته في تلك البلاد[1] وصارت عساكره نحو تلك الامصار ففرّق الجيوش وهزم العساكر وقتل الولاة وافنى الناس فسيّر اليه المعتصم بالجيوش عليها الافشين وكثرت حروبه واتصلت وضايق بابك في بلاده حتى انفض جمعه وقلّ رجاله وامتنع بالجبل المعروف بالبذّين من ارض الران وهي بلاد بابك وبه يعرف هذا الموضع الى هذا

menses qui sont nécessaires à la vie de l'homme et des animaux. La vie devint abondante et facile; enfin, grâce aux bienfaits d'un gouvernement équitable pour tous, la prospérité et le bien-être se répandirent dans tout le pays. Le Khalife Moutaçem commença les travaux dont nous venons de parler en 221 de l'hégire.

La puissance de Babek le Khorrémite s'était accrue dans les provinces d'Errân et de Beïlakân; ses troupes, formées de la plèbe du pays, s'étaient répandues dans toutes les contrées voisines, où elles avaient coupé et mis en fuite l'armée régulière (du khalifat), massacré les chefs et semé partout le carnage. Moutaçem fit marcher contre le rebelle une nouvelle armée sous les ordres d'Afchîn. Après une série de combats acharnés, Babek se trouva bloqué dans son propre pays; affaibli par la défection de ses troupes et par la mort de ses plus braves partisans, il se retrancha, au cœur de l'Errân, dans la montagne nommé *Beddeïn*, qui était son pays natal, et qui, maintenant encore en 332 de l'hégire, a conservé le nom de *pays de Babek*. Lorsqu'il connut

الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاثمائة فلما استشعر بابك ما نزل به واشرف عليه هرب من موضعه وزال عن مكانه متنكرًا ومعه اخوه واهله وولده ومن تبعه من خواصه وقد تزيّا بزيّ السفر واهل التجارة والقوافل فنزل موضعًا من بلاد ارمينية من اعمال سهل بن سنباط من بطارقة ارمينية على بعض المياه وبالقرب منهم راعي غنم فابتاعوا منه شاةً وساموا شرآء شيء من الزاد لهم فانكرهم ومضى من فوره[1] حتى اتى سهل بن سنباط الارميني فاخبره بالخبر وقال هو بابك لا شك فيه وقد كان الافشين لما هرب بابك من موضعه وزال عن جبله خشي ان يعتصم ببعض القلاع ويتحصن ببعض الجبال المنيعة او ينضاف الى بعض الامم القاطنة في تلك الديار فيكثر جمعه ويجتمع اليه فلال

sa situation et qu'il vit l'étendue de son désastre, le rebelle quitta sa retraite et s'enfuit secrètement, n'emmenant avec lui que son frère, son harem, ses enfants et quelques officiers de sa suite, cachés sous des déguisements de voyageurs, de marchands et de conducteurs de caravane. Arrivés sur le territoire d'Arménie, dans les États de Sehl, fils de Sanpat, un des patrices arméniens, ils s'arrêtèrent sur les bords d'une rivière. Près de là un berger faisait paître son troupeau; ils lui achetèrent un mouton et voulurent se procurer quelques provisions à prix d'argent. Cet homme s'y refusa, et, sans perdre un instant, il courut chez Sehl l'Arménien et l'instruisit de ce qui se passait en affirmant que l'inconnu était certainement Babek. Or, lorsque le rebelle, prenant la fuite, était sorti de la montagne où il se cachait, Afchîn craignit qu'il ne se fortifiât dans quelque forteresse au milieu de ces montagnes inaccessibles, ou bien que, réunissant les populations de ces contrées, il ne formât une nouvelle troupe, et que, rassemblant les débris de son armée, il ne

عسكره فيرجع الى ما كان من امره فاخذ الطرق وكاتب البطارقة
فى الحصون والمواضع من بلاد ارمينية واذربيجان والران والبيلقان
وضمن فى ذلك الرغائب فلما سمع سهل من الراعى ما اخبره
به ركب من فوره فى بعض من حضره من عدده واصحابه حتى
اتى الموضع الذى فيه بابك فترجل ودنا منه وسلّم عليه بالملك
وقال له ايها الملك قم الى قصرك الذى فيه وليك وموضع يمنعك
الله فيه عدوّك فسار معه حتى اتى به الى القلعة فاجلسه على
سريره ورفع منزلته ووطّاً له منزله هو ومن معه وقدّمت المائدة
فقعد سهل يأكل معه فقال له بابك بعتوه وجبروته وقلّة
معرفته بما هو فيه وما قد دفع اليه أمثلك يأكل معى فقام

reconquît son ancienne puissance; c'est pourquoi il fit garder toutes les routes, noua des intelligences avec les patrices qui gouvernaient les places fortes et les principales localités de l'Arménie, de l'Azerbaïdjân, de l'Errân et du Beïlakân, et se les attacha par des promesses. Dès que Sehl reçut les révélations du berger, il monta à cheval avec quelques officiers et une faible escorte. Arrivé dans le lieu où se trouvait Babek, il mit pied à terre, s'approcha de lui, le salua du titre de roi et lui dit : « Sire, venez dans le château qui vous appartient et où se trouvent vos partisans; Dieu vous offre en ce lieu un abri contre vos ennemis. » Babek le suivit; lorsqu'il arriva dans ce château, le prince arménien le fit asseoir sur son trône, le combla d'honneurs et lui offrit sa propre demeure, à lui et à ceux qui l'accompagnaient. On servit le repas; comme Sehl prenait place à ses côtés, Babek, avec sa rudesse et son orgueil ordinaires, et ne comprenant ni sa situation, ni la gravité des circonstances, dit à son hôte : « Est-ce que tes pareils mangent à côté de moi? » Sehl se leva et répondit : « Sire, je suis en faute, et personne

سهل عن الطعام وقال اخطأت ايها الملك وانت احقّ من
احتمل عبده اذ كانت منزلتى ليست منزلة من يأكل مع
الملوك وجاءه بحدّاد فقال مدّ رجليك ايها الملك فاوثقه
بالحديد الثقيل فقال له بابك أغدرًا يا سهل فقال له يا ابن
الخبيثة انما انت رعى بقر وغنم ما انت والتدبير للملك ونظم
السياسات وتدبير الجيوش وقيد من كان معه وبعث الى الافشين
يخبره بالقصّة وان الرجل فى يده فلما اتصل ذلك بالافشين
سرّح اليه باربعة آلاف من رجاله عليهم خليفة له يقال له
بومادة [1] فتسلموا بابك ومن معه وأُتِى به الى الافشين ومعه
سهل بن سنباط فرفع الافشين منزلة سهل وخلع عليه وحمّله
وتوّجه وقاد بين يديه واسقط عنه الخراج واطلقت الطيور الى

n'a plus que vous le droit de se plaindre de son esclave, car mon rang ne m'autorise pas à m'asseoir à la table des rois. » Ensuite, faisant venir un forgeron, « Sire, dit-il à Babek, veuillez étendre les pieds. » Et il l'attacha avec de lourdes chaînes de fer. « Sehl, s'écria le prisonnier, c'était donc une trahison ? — Fils de prostituée, répliqua l'Arménien, tu n'es bon qu'à garder les vaches et les moutons; quel droit avais-tu de gouverner un royaume, de faire des lois et de commander une armée ? » Il fit enchaîner tous les prisonniers et dépêcha sur-le-champ un message à Afchîn, pour l'instruire de ces nouvelles et de la capture de son ennemi. Au reçu de la dépêche, Afchîn l'envoya chercher par une troupe de quatre mille hommes sous les ordres d'un de ses lieutenants nommé *Boumadeh*. Dès qu'on se fut emparé de Babek et de ses compagnons, on les conduisit à Afchîn; Sehl, fils de Sanpat, les accompagnait. Afchîn accueillit ce dernier avec une grande considération; il lui donna une robe d'honneur, une couronne et un cheval, qu'il mena

المعتصم وكُتب اليه بالفتح فلما وصل اليه ذلك ضجّ الناس
بالتكبير وعمّهم الفرج واظهروا السرور وكتبت الكتب الى الامصار
بالفتح وقد كان افنى عساكر السلطان وسار الافشين ببابك
وقفل بمن معه من العساكر حتى اتى سرّ من رأى وذلك في
سنة ثلاث وعشرين ومائتين وتلقى الافشين هارون بن المعتصم
واهل بيت الخلافة ورجال الدولة ونزل بالموضع المعروف بالقاطول
على خمس فراسخ من سامرّا وبعث اليه بالفيل الاشهب وكان
اهداه بعض ملوك الهند للمأمون وكان فيلاً عظيماً قد جلل
بالديباج الاخضر والاحمر وانواع الحرير الملوّن ومعه ناقة بختية
عظيمة مجللة بما وصفنا وحمل الى الافشين درّاعة من الديباج
الاحمر منسوجة بالذهب قد رُصّع صدرها بانواع الياقوت

lui-même par la bride; en outre, il l'exempta de l'impôt foncier. On envoya au Khalife des pigeons porteurs de lettres de victoire. La nouvelle fut accueillie par une explosion d'actions de grâces; la joie, l'allégresse éclatèrent partout; des dépêches firent connaître dans toutes les villes la capture du rebelle qui avait détruit les armées du souverain. Enfin Afchîn, suivi de toutes ses troupes, arriva à Sorra-men-râ avec son prisonnier (223 de l'hégire); il fut reçu par Haroun, fils de Moutaçem, par les princes du sang et les grands du royaume et campa dans Katoul, à cinq parasanges de la capitale Samarra (autre nom de Sorra-men-râ). On lui envoya un éléphant gris, qu'un roi de l'Inde avait offert autrefois à Mamoun. Cet animal, d'une taille colossale, était vêtu de brocart vert et rouge et de différentes étoffes de soie de couleurs variées; une chamelle bactrienne, de haute taille et aussi richement parée, l'accompagnait. Afchîn reçut aussi une *dourraah* (robe échancrée par devant) de brocart rouge brochée d'or, dont le plastron était brodé de pierreries et

والجوهر ودرّاعة دونها وقلنسوة عظيمة كالبُرنُس ذات سفاسك [1]
بالوان مختلفة قد نُظِم على القلنسوة كثير من اللؤلؤ والجوهر
فأُلبِس بابك الدرّاعة الجليلة والبس اخوه الاخرى وجعلت
القلنسوة على رأس بابك وعلى رأس اخيه نحوها وقدم اليه الفيل
والى اخيه الناقة فلما رأى صورة الفيل استعظمه وقال ما هذه
الدابّة العظيمة واستحسن الدرّاعة وقال هذه كرامة ملك
عظيم جليل الى اسير فقد العزّ ذليل اخطأته الاقدار وزالت
عنه الجدود واورطته المحن انها لفرحة تقتضى ترحة وضرب
له المصافّ صفّين في الخيل والرجال والسلاح والحديد والرايات
والبنود من القاطول الى سامرّا مدد واحد متّصل غير منفصل
وبابك على الفيل واخوه وراءه على الناقة والفيل يخطر بين

de joyaux; une seconde robe d'une valeur moindre; un bonnet haut de forme, semblable au burnous, avec des franges multicolores et enrichi de toutes sortes de perles et de pierres précieuses. On revêtit Babek de la plus riche des deux robes; l'autre fut donnée à son frère; on couvrit la tête de Babek d'un bonnet (*kalânsouah*), et un autre tout semblable fut placé sur la tête de son frère. On fit avancer, en même temps que la chamelle destinée à celui-ci, l'éléphant qui devait porter Babek; il ne put dissimuler son étonnement et demanda ce que c'était que ce monstre gigantesque. Il admira la beauté de la *dourraah* et dit : « C'est une marque de la munificence d'un grand et puissant monarque envers un prisonnier déchu de son pouvoir, trahi par le destin, abandonné de la fortune, foulé aux pieds par l'adversité et dont la prospérité a été suivie d'une grande disgrâce. » L'armée fut mise sur deux files, cavalerie et infanterie, avec armes et armures; drapeaux et bannières déployés, s'étendant sur une seule ligne non interrompue de Katoul à Samarra. Babek, suivi

الصقّين به وبابك ينظر ذات اليمين وذات الشمال ويميّز
للرجال والعدد ويظهر الاسف والحنين على ما فاته من سفك
دمائهم غير مستعظم لما يرى من كثرتهم وذلك يوم الخميس
لليلتين خلتا من صفر سنة ثلاث وعشرين ومائتين ولم ير
الناس مثل ذلك اليوم ولا مثل تلك الزينة ودخل الافشين
على المعتصم فرفع منزلته واعلى مكانه واتى ببابك فطوّف به بين
يديه فقال له المعتصم انت بابك فلم يجب وكرّرها عليه مرارًا
وبابك ساكت فمال اليه الافشين وقال الويل لك امير المؤمنين
يخاطبك وانت ساكت فقال انا بابك فسجد المعتصم عند ذلك
وامر بقطع يديه ورجليه قال المسعودى ووجدت في كتاب
اخبار بغداد انه لما وقف بابك بين يدى المعتصم لم يكلمه

de son frère, que portait la chamelle bactrienne, s'avançait entre les deux rangées de troupes au pas cadencé de son éléphant; il regardait à droite et à gauche, observait ces soldats et cet appareil militaire et manifestait ses regrets et son désespoir de n'avoir pu répandre leur sang; mais la vue de ces forces immenses ne lui causa aucune surprise. Ce fut le jeudi, deuxième jour de safer 223, que ce spectacle d'une magnificence inouïe fut donné au peuple. Moutaçem reçut Afchîn avec considération et lui accorda une place d'honneur; Babek fut conduit et promené devant lui : « Es-tu bien, Babek? » lui demanda le Khalife; pas de réponse. Il répéta plusieurs fois sa question; le prisonnier continuait à se taire; Afchîn se pencha vers lui et lui dit : « Malheureux, le Prince des Croyants t'adresse la parole et tu gardes le silence! » Il répondit enfin : « Oui, je suis Babek. » Moutaçem se prosterna et pria; puis il lui fit couper les mains et les pieds.

Voici ce que j'ai trouvé dans les Annales de Bagdad. Lorsque Babek lui fut amené, Moutaçem demeura silen-

مليًا ثم قال له انت بابك قال نعم انا عبدك وغلامك وكان
اسم بابك الحسن [1] واسم اخيه عبد الله قال جرّدوه فسلبه
الخدام ما كان عليه من الزينة فقطعت يمينه فضُرِب بها وجهه
وفعل مثل ذلك بيساره وثلث برجليه وهو يتمرغ في النطع في
دمه وقد كان تكلم بكلام كثير يرغّب في اموال عظيمة قِبَله فلم
يلتفت الى قوله واقبل يضرب بما بقي من زنديه وجهه وامر
المعتصم السيّاف ان يدخل السيف بين ضلعين من اضلاعه
اسفل من القلب ليكون اطول لعذابه ففعل ثم امر بحزّ رأسه
وضمّ اطرافه الى جسده فصلب ثم حمل رأسه الى مدينة
السلام فنصب على الجسر وحمل بعد ذلك الى خراسان فطيف

cieux pendant un moment; il lui demanda ensuite s'il était Babek. « Oui, répondit celui-ci, je suis votre esclave et votre serviteur. » Le vrai nom de Babek était *Haçan*, et celui de son frère, *Abd Allah*. Le Khalife ayant ordonné de le mettre à nu, les valets lui enlevèrent les vêtements magnifiques qui le couvraient; on lui coupa la main droite et l'on souffleta son visage avec cette main; on fit de même avec la main gauche, et, en troisième lieu, on lui coupa les pieds. Le supplicié se tordait sur le tapis de cuir des exécutions dans une mare de sang; il parlait avec volubilité et offrait spontanément de grandes richesses. Comme on ne l'écoutait pas, il se frappait le visage avec ses deux moignons. Moutaçem ordonna au bourreau d'enfoncer son sabre entre deux côtes au-dessous du cœur, afin de prolonger le supplice, ce qui fut fait. Enfin il donna l'ordre de trancher la tête; les membres furent réunis au tronçon du corps et attachés au gibet; quant à la tête, portée d'abord à Bagdad et exposée sur le pont de cette ville, elle fut ensuite envoyé dans le Khora-

به كل مدينة من مدنها وكورها لما كان فى نفوس الناس من استفحال امره وعظيم شأنه وكثرة جنوده واشرافه على ازالة ملك وقلب ملّة وتبديلها وحمل اخوه عبد الله الى مدينة السلام ففعل به اسحاق بن ابرهيم اميرها ما فعل ببابك بسرّ من رأى وصلبت جثة بابك على خشبة طويلة فى اقاصى عمارة سامرّا وموضعه مشهور الى هذه الغاية يعرف بخشبة بابك وان كانت سامرّا فى هذا الوقت قد خلى منها سكانها وبان عنها قطانها الّا يسيرًا من الناس فى بعض المواضع بها ولما قتل بابك واخوه وكان من امرهما ما قدمنا قام فى مجلس المعتصم الخطباء فتكلمت بالتهنية وقالت الشعرآء فى ذلك فقام فى ذلك اليوم ابرهيم بن المهدى فقال شعرًا بدلاً من الخطبة وهو(1)

çân et promenée dans les villes et les districts de cette contrée, aux yeux des populations encore impressionnées par les succès rapides de Babek, par sa puissance, le nombre de ses armées, et qui le croyaient prêt à détruire la royauté, à renverser et révolutionner la nation tout entière. Abd Allah, son frère, fut conduit à Bagdad, dont le gouverneur Ishak, fils d'Ibrahim, lui infligea le supplice que Babek avait subi à Sorra-men-râ. Le cadavre de Babek resta attaché à un long gibet construit au milieu des dernières maisons de Sorra-men-râ; l'emplacement conserve encore aujourd'hui le nom de *Gibet de Babek,* quoique la ville elle-même soit presque déserte et abandonnée actuellement, à l'exception d'un seul quartier, qui a conservé quelques habitants. Après l'exécution de Babek et de son frère, à la suite des événements que nous venons de raconter, les orateurs célébrèrent cette victoire en présence de Moutaçem, et les poëtes la chantèrent à l'envi. Ce jour-là, Ibrahim, fils de Medhi, récita, en guise de *khotbah,* les vers qui suivent :

يا امير المؤمنين الحمد لله كثيرا
هكذا النصر فلا زال لك الله نصيرا
وعلى الاعداء أُعطيتَ من الله ظهيرا
وهنيًّا هنّأ الله لك الفتح الخطيرا
وهو فتح لم ير الناس له فتحًا نظيرا
وجزى الافشين عبد الله خيرًا وحبورا
فلقد لاقى به بابك يومًا قمطريرا
ذاك مولاك الذي الفيته جلدًا صبورا
لك حتى ضرّج السيف له خدًّا نضيرا
ضربةً ابقت على الدهر له في الوجه نورا

وتوّج الافشين بتاج من الذهب مرصّع بالجوهر والاكليل ليس فيه من الجوهر الّا الياقوت الاحمر والزمرد الاخضر قد شبك

Prince des Croyants, redisons sans cesse: Louange à Dieu!
Ta victoire est accomplie, que Dieu ne cesse pas de combattre pour toi;
Et puisses-tu toujours trouver en lui un auxiliaire contre tes ennemis!
Reçois les félicitations de Dieu pour ce triomphe éclatant,
Un triomphe tel que les hommes ne peuvent rien lui comparer.
Qu'El-Afchîn, le serviteur de Dieu, ait pour sa récompense bonheur et prospérité,
Car Babek lui a dû une journée funeste (allusion à *Koran*, LXXVI, 10).
Cet affranchi dont tu as toujours éprouvé la force et la constance,
Son sabre a enfin inondé de sang un visage que le bonheur illuminait;
Et le coup qu'il a frappé attache au front d'Afchîn une auréole éternelle.

Afchîn reçut une couronne d'or enrichie de pierres précieuses et un diadème dont tous les joyaux étaient des rubis et des émeraudes enchâssés dans l'or; il fut décoré aussi de

بالذهب والبس وشاحين وزوّج المعتصم لحسن بن الافشين باترجة بنت اشناس وزفت اليه واقيم لها عرس يجاوز المقدار فى البهآء والجمال وكانت توصف بالجمال والكمال ولما كان من ليلة الزفاف ما عمّ سروره خواصّ الناس وكثيرًا من عوامّهم قال المعتصم ابياتا يصف حسنهما وجمالهما واجتماعهما وهى[1] .

زُفّت عروس الى عروس   بنت رئيس الى رئيس
ايّهما كان ليت شعرى   اجلّ فى الصدر والنفوس
أصاحب المرهف المحلّى   ام ذو الوشاحين والشموس

وفى هذه السنة وهى سنة ثلاث وعشرين ومائتين خرج توفيل بن ميخائيل ملك الروم فى عساكره ومعه ملوك برجان

deux *wichah* (ceintures ou colliers de perles et de pierreries). Son fils Haçan obtint de Moutaçem la main d'Outroudjah, fille d'Achinas : sa fiancée fut conduite chez lui en grand cortége; l'éclat et la magnificence de cette fête nuptiale dépassèrent toute limite. Cette jeune fille était célèbre par sa beauté et ses perfections; le soir même de ses noces, tandis que les grands personnages et beaucoup de gens de condition inférieure prenaient part aux réjouissances, le Khalife chanta la beauté et les grâces des époux, et célébra leur union dans les vers que voici :

L'épouse est conduite chez son époux; fille de prince, elle va retrouver un prince.

Lequel des deux, je le voudrais savoir, l'emporte par son rang et sa noblesse?

Est-ce celui qui porte à son côté un sabre étincelant de pierreries, ou celle qui est parée d'une ceinture magnifique et de plaques d'or (qui brillent comme le soleil)?

Dans cette même année 223, le roi grec Théophile, fils de Michel, se mettant à la tête de son armée, à laquelle se

والبرغر والصقالبة وغيرهم ممن جاورهم من ملوك الامم حتى نزل مدينة زبطرة من الثغر الجزرى فافتتحها بالسيف وقتل الصغير والكبير وسبى واغار على مدينة ملطية ففج الناس فى الامصار واستغاثوا فى المساجد والديار ودخل ابرهيم بن المهدى على المعتصم وانشده قصيدةً طويلةً يذكر فيها ما نزل بمن وصفنا ويحضه على الانتصار ويحثه على الجهاد منها[1]

يا غيرة الله قد عاينتِ فانتقمى تلك النسآء وما منهنّ يُرتكب

هب الرجال على اجرامها قتلت ما بال اطفالها بالذبح تنتهب

وابرهيم بن المهدى اوّل من قال فى شعره يا غيرة الله فخرج المعتصم من فوره نافرًا عليه درّاعة صوف بيضآء وقد تعمم

joignirent les rois des Bordjân, des Bulgares, des Slaves et d'autres nations voisines, vint assiéger la ville de Zibatra (Sozopétra), sur les frontières des Khazares, la prit d'assaut, tua la population ou la réduisit en esclavage, et attaqua ensuite la ville de Malatyah (Mélitène). La terreur se répandit partout, les mosquées et les maisons retentirent de cris de détresse. C'est alors qu'Ibrahim, fils de Medhi, se présentant devant le Khalife Moutaçem, lui récita une longue poésie, dans laquelle il décrivait ces désastres, et l'appelait au secours de ses sujets et à la guerre sainte. En voici un passage :

Ô Dieu jaloux, tu as vu tout cela, venge donc ces femmes et punis les forfaits dont elles sont victimes :

Il se peut que les hommes aient trouvé dans la mort le châtiment de leurs fautes, mais que dire de leurs pauvres enfants, qui périssent égorgés ?

Ibrahim est le premier qui ait employé, en poésie, l'expression *ô Dieu jaloux.* Moutaçem se mit aussitôt en campagne et partit vêtu d'une *dourraah* en laine blanche et

بعمامة الغزاة فعسكر فى غربى دجلة وذلك يوم الاثنين لليلتين خلتا من جمادى الاولى من سنة ثلاث وعشرين ومائتين ونصبت الاعلام على الجسر ونودى فى الامصار بالنفير والسير مع امير المؤمنين فسارت العساكر والمطوّعة من سائر بلاد المسلمين وجعل على مقدمته اشناس التركى ويتلوه محمد بن ابرهيم وعلى ميمنته ايتاخ التركى وعلى ميسرته جعفر بن دينار الخيّاط وعلى ساقته بغا الكبير ويتلوه دينار بن عبد الله وعلى القلب عجيف وسار المعتصم من الثغور الشامية ودخل من درب السلامة ودخل الافشين من درب الحدث [1] ودخل الناس من سائر الدروب ولم يكن يحصى الناس العدد ولا يضبطون كثرةً فن مكثر ومقلل فالمكثر يقول خمس مائة الف والمقلل يقول

coiffé du turban militaire; il vint camper sur la rive occidentale du Tigre, le lundi, 2 du mois djemadi premier, 223 de l'hégire. Les enseignes furent déployées sur le pont (de Bagdad), et la levée en masse, avec ordre de rejoindre le Khalife, fut proclamée dans les grandes villes. De tous les points de l'empire musulman accoururent les troupes régulières et les volontaires. L'avant-garde fut donnée à Achinas le Turc, suivi de Mohammed, fils d'Ibrahim; l'aile droite, à Itakh le Turc; l'aile gauche, à Djâfar (fils de Dinar) Khayyat ; l'arrière-garde, à Boga l'aîné, suivi de Dinar, fils d'Abd Allah, et le centre à Odjaïf. Le Khalife, passant par la frontière syrienne, entra par la passe de Selamah; Afchîn, par la passe d'El-Hadét, et le reste de l'armée, par les autres passages. Le chiffre de cette armée était immense, et il n'a pu être évalué avec certitude; les opinions varient en plus ou en moins : le calcul le plus élevé la porte à cinq cent mille hommes, le calcul le plus faible à deux cent mille. Le roi

مائتى الف ولقى ملك الروم الافشين فحاربه فهزمه الافشين
وقتل اكثر بطارقته ووجوه اصحابه وحماه رجل من المتنصرة
يقال له نصير فى خلق من اصحابه وقد كان الافشين قصر فى
اخذ ملك الروم فى ذلك اليوم حين ولى وقال هو ملك والملوك
تبقى على بعضها بعضا وفتح المعتصم حصونا كثيرة ونزل على
عمورية ففتحها الله على يديه وخرج اليه لاوى البطريق منها
واسلمها اليه واسر فيها البطريق الكبير وهو باطس [1] وقتل
فيها ثلاثين الفا واقام المعتصم عليها اربعة ايام يهدم ويحرق
ثم اراد المسير الى القسطنطينية والنزول على خليجها والحيلة
فى فتحها برا وبحرا فاتاه ما ازعجه وازاله عما كان عزم عليه من
امر العباس بن المأمون وان ناسا قد بايعوه وانه قد كاتب

de Byzance attaqua Afchîn, mais il fut repoussé et mis en fuite; il perdit la plupart de ses patrices et ses principaux officiers, et ne dut la vie qu'à la protection d'un néo-chrétien, nommé *Noçaïr*, aidé de quelques-uns de ses compagnons. D'ailleurs Afchîn négligea l'occasion qui s'offrit à lui, ce jour-là, de prendre son ennemi fugitif : « C'est un roi, dit-il, et les rois se doivent sauvegarder mutuellement. » Moutaçem s'empara de plusieurs places fortes, puis il assiégea Ammouryah (Amorium), dont Dieu lui ouvrit les portes. Un patrice nommé Lawi (Léon) vint lui-même lui livrer cette place; Batis (Aetius), patrice qui commandait en chef, fut fait prisonnier, et trente mille hommes furent égorgés. Moutaçem livra la ville au pillage et à l'incendie pendant les quatre jours qu'il y demeura; il voulut ensuite marcher sur Constantinople, en occuper le canal (Dardanelles) et aviser aux moyens de prendre cette capitale par terre et par mer; mais une nouvelle menaçante le força de renoncer à ce projet : Abbas, fils de Mamoun, venait d'être salué Kha-

طاغية الروم فاعجل المعتصم فى مسيره وحبس العباس ومتّبعيه
وفى هذه السنة مات العباس بن المأمون وفى سنة خمس
وعشرين ومائتين ادخل المازيار بن قارن بن بنداد هرمس[1]
وهو صاحب جبال طبرستان الى سامرّا وقد كان اصطنعه
المأمون فعصى فى ايام المعتصم وكثرت عساكره واتسعت
جيوشه وكتب المعتصم اليه يأمره بالحضور فابى فكتب المعتصم
الى عبد الله بن طاهر يأمره بحربه فسيّر اليه من نيسابور عمّه
الحسن بن الحسين بن مصعب فنزل مدينة السارية من بلاد
طبرستان بعد حروب كثيرة كانت له مع المازيار واتت الحسن
ابن الحسين عيونه بركوب محمد بن قارن وهو المازيار الى الصيد
فى نفر يسير فبادره الحسن وناوشه الحرب فاسره وحمل الى سامرّا

life par un certain parti, et il entretenait une correspondance avec les Grecs. Moutaçem se hâta de revenir sur ses pas et fit emprisonner Abbâs et ses partisans. Le fils de Mamoun mourut pendant cette même année.

En 225 de l'hégire, le *Maziar* Ibn Karen (fils de Bendar Hormus?), chef de la contrée montagneuse du Tabaristân, fut conduit à Samarra. Ce chef, que Mamoun avait comblé de faveurs, se révolta sous le règne de Moutaçem; fier du nombre de ses troupes et de leur force, il refusa d'obéir au Khalife, qui lui avait écrit de se rendre à sa cour. Moutaçem chargea donc Abd Allah (fils de Taher) de le combattre, et Abd Allah fit marcher contre lui son oncle paternel Haçan (fils de Huçeïn, fils de Moçab). Ce général, partant de Niçapoûr, pénétra jusqu'à Sariah, ville du Tabaristân, après avoir livré plusieurs batailles au Maziar; enfin, ayant été informé par ses espions que Mohammed, fils de Karen (tel était le nom du Maziar), était allé à la chasse avec peu de monde, il le surprit, l'attaqua hardiment et le

فاقرّ على الافشين انه بعثه على الخروج والعصيان لمذهب كانا قد اجتمعا عليه ودين كانا قد اتفقا فيه من مذهب الثنوية والمجوس فقبض على الافشين قبل قدوم المازيار بيوم واقرّ عليه كاتب له يقال له سابور فضرب المازيار بالسوط حتى مات بعد ان شُهِّر وصلب الى جنب بابك وقد كان المازيار رغّب المعتصم فى اموال كثيرة يحملها اليه ان هو منّ عليه بالبقآء فابى قبول ذلك وتمثل

ان الاسود أسود الغيل همّتها يوم الكريهة فى المسلوب لا السلب

ومالت خشبة مازيار الى خشبة بابك فتدانت اجسامهما وقد كان صُلب فى ذلك الموضع باطس بطريق عمورية وقد انحنا

fit prisonnier. Le Maziar, quand il fut amené à Samarra, déclara qu'il avait été poussé à la révolte et à la rébellion par Afchîn, dans l'intérêt de leur religion commune et de la croyance qui les attachait l'un et l'autre aux doctrines du dualisme et du magisme. Afchîn avait été arrêté un jour avant l'arrivée du Maziar, sur la dénonciation de son secrétaire, un certain Sapour. Le Maziar mourut sous le fouet après avoir été promené par la ville, et son cadavre fut pendu à côté de celui de Babek. Moutaçem, auquel le Maziar promit des trésors s'il consentait à le laisser vivre, les refusa et dit ce vers en forme de sentence :

Les lions, hôtes des fourrés épais, veulent, au jour du combat, leur ennemi même et non pas ses dépouilles.

Le gibet du Maziar s'était peu à peu incliné du côté du gibet de Babek, de sorte que les deux corps s'étaient rapprochés; en outre, le cadavre de Batis (Aetius), patrice d'Amorium, accroché au même endroit, s'inclina vers les

نحوها لميل خشبته ففى ذلك يقول ابو تمّام حبيب بن اوس
من كلمة له [1]

ولقد شفا الاحشاء من برحائها   اذ صار بابك جار مازيارِ
ثانيه فى كبد السماء ولم يكن   لاثْنَيْنِ ثَانٍ إِذْ هُمَا فِى ٱلْغَارِ
فكانما احتنيا لكيما يطويا   عن باطس خبرًا من الاخبارِ

ومات الافشين فى الحبس بعد ما جمع بينه وبين مازيار فاقرّ
عليه واخرج الافشين ميّتًا فصلب بباب العامّة واحضرت
اصنام زعموا انها كانت حملت اليه فالقيت عليه واضرمت بالنار
فاتت على الجميع   وفى سنة ست وعشرين ومائتين مات ابو
دلف القاسم بن عيسى العجلى وكان سيّد اهله ورئيس

deux autres cadavres, par suite d'une déviation de la potence; cette circonstance inspira les vers que voici à Abou Tammam (Habib, fils d'Aws) :

Les angoisses de mon cœur ont cessé lorsque Babek est devenu le voisin du Maziar

Et son second dans le vide; mais il n'eût pas été le second «quand ils furent deux dans la caverne.» (Allusion à la fuite du Prophète et d'Abou Bekr. *Koran*, IX, 40.)

On dirait qu'ils se penchent ensemble pour recueillir un secret de la bouche de Batis (Aetius).

Afchîn mourut dans sa prison, après avoir été confronté avec le Maziar, qui déposa contre lui; son cadavre fut ensuite pendu à *Bab el-Ammeh* (Porte du peuple); des idoles qui, dit-on, lui avaient été envoyées furent jetées devant le cadavre, puis on y mit le feu et tous ces vestiges périrent en même temps dans les flammes.

En 226 de l'hégire mourut Abou Dolaf (Kaçim, fils d'Yça) Adjeli, le *seïd* de sa famille, le chef de la tribu de Adjel et

عشيرته من عجل وغيرها من ربيعة وكان شاعرًا مجيدًا وبطلًا مغنيًا مصيبًا وهو القائل

يومًا ترانى على طمرّ ترهبنى الاجبل الرواسى
ويوم لهو احثّ كاسًا وخلف اذنى قضيب آسِ

وذكر ان ابا دلف طعن فارسًا فنفذت الطعنة الى ان وصل السنان الى فارس آخر كان وراءه فقتلهما ففى ذلك يقول بكر ابن النطّاح من كلمة له

قالوا وينظم فارسين بطعنة يوم الهياج ولا تراه كليلا
لا تعجبوا فلو انّ طول قناته ميل اذًا نظم الفوارس ميلا

وذكر عيسى بن ابى دلف ان اخاه دلف وبه كان يكنى ابوها

d'autres branches nées de Rebyâh, poëte distingué, guerrier dévoué aux siens, funeste à ses ennemis; il disait de lui-même :

Au jour du combat, monté sur un cheval généreux, on me voit inspirant l'épouvante aux montagnes immobiles (c'est-à-dire aux chefs les plus vaillants),

Et au jour du plaisir, agitant une coupe de vin, tandis qu'une branche de myrte ombrage ma tête.

On raconte qu'il asséna un coup de lance si vigoureux à un cavalier, que le fer, traversant le corps de celui-ci, alla percer un autre cavalier placé derrière le premier et les tua tous les deux. Bekr, fils de Nattah, dit à ce sujet dans une de ses poésies :

On disait, lorsqu'au milieu de la mêlée il transpersa deux cavaliers d'un seul coup sans paraître fatigué :

« N'en soyez pas surpris; si sa lance était longue d'un mille, elle percerait les cavaliers sur tout son parcours. »

Yça, fils d'Abou Dolaf, raconte que son frère Dolaf,

ابو دلف وكان ينتقص علىّ بن ابى طالب ويضع منه ومن
شيعته وينسبهم الى الجهل انه قال يومًا وهو فى مجلس ابيه
ولم يكن ابوه حاضرًا انهم يزعمون ان لا ينتقص عليًا احد
الّا كان لغير رشدة وانتم تعلمون غيرة الامير يعنى اباه وانه لا
يتهيأ له الطعن على احد من حُرَمه وانا والله ابغض عليًّا قال
وما كان باسرع من ان خرج علينا ابو دلف فلما رأيناه قمنا اليه
فقال قد سمعت ما قال دلف والحديث لا يكذب والخبر الوارد
فى هذا المعنى لا يختلف هو والله لزنية وحيضة وذلك انى
كنت عليلاً فبعثت الىّ اختى بجارية لها كنت بها معجبًا فلم
اتمالك ان وقعت عليها وكانت حائضًا فعلقت به فلما ظهر

celui-là même qui valut à leur père le surnom d'*Abou Dolaf*, haïssait et méprisait Ali, fils d'Abou Talib, ainsi que ses partisans, qu'il traitait d'ignorants. Ce même Dolaf, étant un jour dans le salon de son père et en l'absence de celui-ci, tint le propos suivant : « Ces Chyites prétendent que pour haïr Ali il faut être un bâtard ; or vous savez si l'Émir (il parlait de son propre père) est jaloux et s'il souffre la moindre médisance sur le compte de son harem ; eh bien, je déclare que j'exècre Ali. » Yça poursuit ainsi son récit : « Au même instant (notre père) Abou Dolaf se montra et nous nous levâmes devant lui. — « J'ai entendu, nous dit-il, les paroles de Dolaf, la tradition (dont il se raillait) ne peut être démentie, et son autorité ne souffre aucune contradiction. Je jure que cet enfant est le fruit d'une union illégitime et impure. Apprenez que ma sœur m'envoya, pendant que j'étais malade, une esclave pour laquelle j'avais de l'inclination ; je ne pus réprimer mes désirs, quoiqu'elle fût en état de menstruation, et je la rendis mère de cet enfant. Plus tard, ma sœur me fit don de cette esclave, lorsque sa grossesse de-

حملها وهبتها لى فبلغ من عداوة دلف هذا لابيه ونصبه ومخالفته له لان اباه كان الغالب عليه التشيع والميل الى علىّ ان شتّع عليه بعد وفاته وهو ما حدث به محمد بن علىّ القوهستانى (1) قال حدثنى دلف قال رأيت فى المنام كانّ آتيا اتانى بعد موت ابى فقال اجب الامير فقمت معه فادخلنى دارًا وحشةً وعرةً ثم اصعدنى على درج منها ثم ادخلنى غرفةً فى حيطانها اثر النار وفى ارضها اثر الرماد واذا به عريان واضع رأسه بين ركبتيه فقال كالمستفهم دلف قلت دلف فانشا يقول

فلو كنّا اذا متنا تُرِكنا لكان الموت راحة كلّ حىّ
ولكنّا اذا متنا بُعِثنا ونسأل بعده عن كلّ شىء

vint apparente. » L'inimitié, la haine fanatique que les préférences d'Abou Dolaf pour le chiisme et son penchant pour Ali avaient inspirées à Dolaf, devinrent si véhémentes, qu'il alla jusqu'à maudire la mémoire de son père. Ce fait est affirmé par Mohammed (fils d'Ali), originaire du Kouhistân, qui rapporte en ces termes le propre récit de Dolaf : « Quand mon père mourut, je rêvai qu'un inconnu se présentait devant moi et me disait : l'Émir t'appelle. Je le suivis ; il m'introduisit dans une maison déserte et d'un aspect désolé, il me fit gravir plusieurs marches ; puis il me conduisit dans une chambre haute dont les murailles portaient des traces de feu et dont le sol était jonché de cendres : un homme entièrement nu s'y tenait accroupi, la tête appuyée sur ses genoux. — « Dolaf ? fit-il comme pour me demander mon nom. — Dolaf, » répondis-je. Il continua ainsi :

Si, une fois morts, nous étions oubliés, la mort serait le repos pour tout ce qui a vécu ;

Mais à la mort succède le jugement, et nous avons à répondre de toutes nos œuvres.

ثم قال أفهمت قلت نعم وانتبهت وفى خلافة المعتصم وذلك فى سنة اربع وعشرين ومائتين مات جماعة من نقلة الاخبار وعلية اصحاب الحديث منهم عمرو بن مرزوق الباهلى البصرى وابو النعمان حازم بن محمد بن الفضل السدوسى وابو ايوب سليمان بن حرب الواشجى البصرى من الازد وسعيد بن الحكم آبن ابى مريم البصرى واحمد بن عبد الله الغُدانى[1] وسليمان الشاذكونى وعلىّ المدنى وفى سنة سبع وعشرين ومائتين مات بشر الحافى ببغداد وكان من بلاد مرو وابو الوليد هشام بن عبد الملك الطيالسى بالبصرة وهو ابن ثلاث وتسعين سنة وعبد الله بن عبد الوهّاب الجمحى وابرهيم بن يسار الرمادى[2] وقيل ان فيها كانت وفاة محمد بن كثير العبدى والصحيح ان

Et il ajouta : « M'as-tu compris? — Oui, répondis-je, et je m'éveillai. »

Sous le khalifat de Moutaçem, en 224 de l'hégire, moururent plusieurs traditionnistes et célèbres rapporteurs de *hadis :* Amr (fils de Merzouk Bahili), originaire de Basrah; — Abou 'l-Nôman Hazim (fils de Mohammed, fils de Fadl) Sadousi; — Abou Eyyoub Suleïman (fils de Harb) Wachadji, originaire de Basrah, et de la tribu d'Azd; — Sâïd (fils d'El-Hakem, fils d'Abou Miriam), de Basrah; — Ahmed (fils d'Abd Allah) Goudani; — Suleïman Chadekouni et Ali de Médine. — En 227 de l'hégire : Bichr *el-Hafi* (qui va pieds nus), décédé à Bagdad; il était originaire de Merw; — Abou 'l-Wélid Hicham (fils d'Abd el-Mélik) Tayalesi, décédé à Basrah, âgé de quatre-vingt-treize ans; — Abd Allah (fils d'Abd el-Wehhab) Djomahi; — Ibrahim (fils de Yassar) Remadi. On place aussi à cette date la mort de Mohammed (fils de Ketir) Abdi, mais la vérité est qu'il mourut en 223.

وفاته كانت سنة ثلاث وعشرين ومائتين قال المسعودى وفى سنة سبع وعشرين ومائتين كانت وفاة المعتصم على دجلة فى قصره المعروف بالخاقانى يوم الخميس لثمان عشرة ليلة خلت من ربيع الاول وقيل لساعتين من ليلته وهو ابن ثمان واربعين سنة وقيل ست واربعين سنة على ما قدمنا فى صدر هذا الباب وكان مولده فى الخلد ببغداد فى سنة ثمانين ومائة فى الشهر الثامن من السنة وهو ثامن الخلفآء والثامن من ولد العباس ومات عن ثمانية بنين وثمان بنات وللمعتصم اخبار حسان وما كان من امره فى فتح عمورية وما كان من حروبه قبل الخلافة فى السفارة نحو الشام ومصر وغير ذلك وما كان منه بعد الخلافة وما حكى عنه من حسن السيرة واستقامة الطريقة احمد ابن ابى دؤاد القاضى ويعقوب بن اسحاق الكندى فى لمع اوردها

Le Khalife Moutaçem mourut dans son château nommé *Khakani*, sur le Tigre, le jeudi 18 rébî premier, 227 de l'hégire, et, dit-on, dans la deuxième heure de la nuit ; il était âgé de quarante-huit ans, ou, selon d'autres, de quarante-six ans, comme nous l'avons indiqué au début de ce chapitre. Il naquit à Khould (résidence royale), à Bagdad, l'année 180, dans le huitième mois de l'année; il fut le huitième Khalife (abbaside), le huitième descendant d'Abbas, et laissa en mourant huit fils et huit filles.

Le règne intéressant de Moutaçem, la part qu'il prit à la conquête d'Amorium, les combats qu'il livra avant d'être nommé Khalife, à l'époque de ses missions en Syrie, en Égypte, etc., la suite de son histoire après son avénement, les belles actions et les traits de vertu de ce prince racontés par Ahmed (fils d'Abou Douad) le Juge, et par Yakoub (fils d'Ishak) Kendi dans différents passages de son traité

فى رسالته المترجمة بسبل الفضائل قد اتينا على جميع ذلك فى كتابينا اخبار الزمان والاوسط وما ذكرنا فى هذا الكتاب فلمع منه منبهة على ما سلف وباعثة على ما تقدّم ودرس وبالله التوفيق ،

الباب السادس عشر بعد المائة

ذكر خلافة الواثق بالله

وبويع هارون بن محمد بن هارون الواثق بالله ويكنى بابى جعفر وامّه امّ ولد رومية تسمى قراطيس وذلك فى اليوم الذى كانت فية وفاة المعتصم وهو يوم الخميس لثمانى عشرة ليلة خلت من ربيع الاوّل سنة سبع وعشرين ومائتين وبويع وهو ابن احدى وثلاثين سنة وتسعة اشهر وتوفى بسامرّا وهو ابن سبع

intitulé *Routes des mérites*, tous ces détails, en un mot, se trouvent dans nos Annales historiques et dans notre Histoire Moyenne.

Ce que nous avons raconté ici n'est qu'un aperçu, un index de nos ouvrages précédents, destiné à réveiller l'attention sur des événements déjà anciens et dont le souvenir s'efface. En Dieu est notre appui!

CHAPITRE CXVI.

KHALIFAT DE WATIK-BILLAH.

Haroun (fils de Mohammed, fils de Haroun) Watik-Billah était surnommé *Abou Djâfar;* sa mère, une esclave grecque, se nommait *Karatis.* Il fut salué Khalife le jour même de la mort de Moutaçem, le jeudi 18 rébî premier, 227 de l'hégire; il était âgé alors de trente et un ans et neuf mois. Il mourut à Samarra, à l'âge de trente-sept ans et six mois, après un

وثلاثين سنة وستة اشهر فكانت خلافته خمس سنين وتسعة
اشهر وثلاثة عشر يومًا وقيل انه توفى يوم الاربعآء لست بقين
من ذى الحجة سنة اثنتين وثلاثين ومائتين وهو ابن اربع وثلاثين
سنة وعلى وزارته محمد بن عبد الملك على حسب ما قدمنا فى ايام
المعتصم من هذا الكتاب والتواريخ متباينة فى مقادير اعمارهم
وايامهم فى الزيادة والنقصان،

ذكر لمع من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

كان الواثق كثير الاكل والشرب واسع المعروف متعطفًا على اهل
بيته متفقدًا لرعيته وسلك فى المذهب طريقة ابيه وعمه من
القول بالعدل وغلب عليه احمد بن ابى دؤاد ومحمد بن عبد

règne de cinq ans, neuf mois et treize jours. Selon d'autres historiens, il mourut le mercredi 24 dou 'l-hiddjeh 232, à l'âge de trente-quatre ans; son vizir était Mohammed (fils d'Abd el-Mélik), comme nous l'avons déjà dit dans le chapitre consacré à Moutaçem; d'ailleurs les chroniques présentent de notables différences en plus ou en moins, relativement à l'âge et au règne des Khalifes.

APERÇU DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Watik était grand mangeur et grand buveur, large dans ses bienfaits, plein de bienveillance pour sa famille et de sollicitude pour ses sujets. Il suivait, en matière de foi, les doctrines de son père et de son oncle relativement au libre arbitre (cf. t. VI, p. 21). Entièrement dominé par Ahmed (fils d'Abou Douad) et par Mohammed (fils d'Abd el-Mélik) Zeyyat, il ne signait aucun décret sans les consulter, et ne

الملك الزيّات وكان لا يصدر الّا عن رأيهما ولا يعتب عليهما فيما رأياه وقلّدهما امره وفوّض اليهما ملكه وذكر ابو تمّام حبيب ابن اوس الطائى الجاسمى نسبةً الى جاسم وهى قرية من اعمال دمشق بين بلاد الاردُنّ ودمشق بموضع يعرف بالخولان ويعرف بجاسم على اميال من الجابية وبلاد نَوا[1] وهى مراعى ايّوب عليه السلام قال خرجت فى اوّل ايام الواثق الى سامرّا فلما قربت منها لقينى اعرابى فاردت ان استعلم خبر العسكر منه فقلت يا اعرابى ممن انت قال من بنى عامر قلت وكيف علمك بعسكر امير المؤمنين قال قَتَلَ ارضًا عالمُها قلت فما تقول فى امير المؤمنين قال وثق بالله فكفاه اشجى العاصية وقصم العادية وعدل فى

trouvait rien à redire à leurs décisions; en un mot, il les investit de toute l'autorité et leur abandonna le gouvernement.

Le fait suivant est raconté par Abou Tammam (Habib, fils d'Aws) le Tayite, surnommé *Djaçimi* parce qu'il était né à Djaçim, village aux environs de Damas, entre la province du Jourdain et celle de Damas. Cette localité, connue sous le nom de *Khawlân* et de *Djaçim*, est située à quelques milles de Djabyah et du territoire de Nawa, nommé « Pâturages de Job. » Je me rendais à Samarra, raconte Abou Tammam, dans les premiers jours du règne de Watik; aux abords de cette ville, je rencontrai un Arabe du désert, j'eus l'idée de l'interroger sur l'armée du Khalife et je lui demandai : « Arabe, quelle est ta tribu? — Les Benou Amir, répondit-il. — Que sais-tu de l'armée du Prince des Croyants? — Celui qui connaît le monde le subjugue. » (Sur le double sens de ce proverbe, voir *Meïdani*, t. II, p. 47, éd. Boulak.) Je poursuivis : « Quelle est ton opinion sur le Prince des Croyants? — Il met sa confiance en Dieu et Dieu lui suffit:

الرعيّة ورغب عن كلّ ذى جناية [1] قلت فما تقول فى احمد بن ابى دؤاد قال هضبة لا تُرام وجبل لا يُضام تُشحذ له المدى وتُنصب له الحبائل وتُحلّ له الشرك حتى اذا قيل قد هلك وثب وثبة الذئب وختل ختلة الضبّ قلت فما تقول فى محمد ابن عبد الملك الزيّات قال وسع الدانى شرّه ووصل الى البعيد ضرّه له فى كلّ يوم صريع لا يُرى فيه اثر ناب ولا مخلب قلت فما تقول فى عمرو بن فرج قال ضخم بهم استعذب الدم ينصبه القوم ترسًا للوغى [2] قلت فما تقول فى الفضل بن مروان قال رجل نُبش بعد ما قُبر ليست تعدّ له حياة فى الاحياء وعليه خفتة الموتى قلت فما تقول فى ابى الوزير قال تخاله كبش الزنادقة

il a vaincu la révolte et brisé ses ennemis; juste envers ses sujets, il hait ceux qui font le mal. — Que penses-tu d'Ahmed, fils d'Abou Douad? — Un roc qu'on n'ose gravir, une montagne inaccessible. C'est en vain qu'on aiguise les poignards, qu'on tend lacs et filets sur sa route; lorsqu'on le croit perdu, il s'élance avec l'impétuosité du loup ou se glisse furtivement comme le lézard. — Que dis-tu de Mohammed (fils d'Abd el-Mélik) Zeyyat? — Sa méchanceté enveloppe le voisin, comme sa rigueur atteint l'absent; chaque jour tombe une de ses victimes, que ni la dent ni la griffe n'ont déchirée. — Et Amr, fils de Feredj? — Un gros homme, vorace et qui aime la vue du sang; on le place en guise de bouclier dans la mêlée. — Quelle opinion as-tu de Fadl, fils de Merwan? — Celui-là est un déterré; il ne compte plus parmi les vivants, et il est muet comme la tombe. — Et Abou 'l-Wézir, qu'en dis-tu? — On le prendrait pour le fameux bélier des Zendiks. Voyez-vous, si le Khalife l'oublie, il mène vie joyeuse et plantureuse;

التى توصف الا ترى ان اذا اهله لخليفة سمن ورتع واذا هـزه امطر وامرع [1] قلت فما تقول فى احمد بن لخصيب قال ذاك اكل الكلة تهم فذرق ذرقة بشم قلت فما تقول فى ابرهم اخيه قال أَمْوَاتٌ غَيْرُ أَحْيَاءٍ وَمَا يَشْعُرُونَ أَيَّانَ يُبْعَثُونَ قلت فما تقول فى احمد بن ابرهم [2] قال لله درّه اىّ فاعلٍ هو واىّ صابرٍ اتخذ الصبر دثارًا ولجود شعارًا [3] قلت فما تقول فى سليمان بن وهب قال ذلك رجل السلطان وبهآء الديوان قلت فما تقول فى اخيه لحسن قال عود نضير غرس فى منابت الكرم حتى اذا اهتزّ لهم حصدوه قلت فما تقول فى ابرهم بن رباح قال ذلك رجل اوثقه كرمه واسلمه فضله وله دعاء لا يسلمه وربّ لا يخذله وفوقه

s'il le pousse en avant, il trouve la pluie féconde et les gras pâturages. — Quelle opinion as-tu d'Ahmed, fils de Khaçib? — Pour celui-là, il mange comme un glouton et digère comme un malade (c'est-à-dire il reçoit beaucoup et donne peu). — Et son frère Ibrahim? — Êtres inanimés, cadavres sans vie, ils ne savent pas quand ils ressusciteront. » (*Koran*, XVI, 21, 22.) — Que dis-tu d'Ahmed, fils d'Ibrahim? — Que Dieu le récompense! Quel homme bon et patient! il s'est fait de la patience un manteau et de la générosité un vêtement intérieur. » Je lui demandai son avis touchant Suleïman, fils de Wehb. — « C'est l'homme du gouvernement et la parure du Divan, » répondit l'Arabe. Je poursuivis : « Que penses-tu de son frère Haçan? — C'était un rameau verdoyant planté dans le sol de la générosité; quand il s'est couvert de feuillage, ils l'ont coupé. — Quelle opinion as-tu d'Ibrahim, fils de Ribah? — C'est un homme que sa générosité a enchaîné et que sa bienfaisance a trahi, mais ses prières ne le trahiront pas, son Dieu ne le trompera pas et le Khalife, son maître, ne sera point injuste

خليفة لا يظلمه قلت فما تقول فى نجاح بن سلمة قال لله درّه
اىّ طالب وتر ومدرك ثار يلتهب كانه شعلة نار له من الخليفة
فى الايام جلسة تزيل نعمًا وتحل نقمًا قلت يا اعرابى اين منزلك
حتى آتيك قال اللهمّ غفرًا ما لى منزل انا اشتمل النهار والتحف
الليل فحيثما ادركنى الرقاد رقدت قلت فكيف رضاك عن اهل
العسكر قال لا اخلق وجهى بمسئلتهم ان اعطونى لم احمدهم
وان منعونى لم اذمّهم امّا سمعت هذا الطائى حيث يقول

وما ابالى وخير القول اصدقه   حقنتَ لى ماء وجهى او حقنتَ دمى

قلت انا قائل هذا الشعر قال أَنّك الطائى قلت نعم قال لله
ابوك وانت القائل

envers lui. — Que dis-tu de Nidjah, fils de Salamah? — Que Dieu le récompense! Comme il sait poursuivre l'objet de sa haine et atteindre sa vengeance! C'est une flamme qui brille. La familiarité que lui témoigne le Khalife a tari les bienfaits et déchaîné les vengeances. — Arabe, lui dis-je alors, où est ta demeure? je veux aller te voir. » Il reprit : « Que Dieu te pardonne! de demeure, je n'en ai pas, je m'enveloppe de ma tunique, le jour, et de mon manteau, la nuit; partout où le sommeil me surprend, je dors. — As-tu à te louer de ces troupes? — Je ne m'abaisse pas jusqu'à solliciter leur générosité, je ne remercie pas ceux qui me donnent, je ne blâme point ceux qui me repoussent. N'as-tu pas entendu le poëte de Tayi lorsqu'il disait :

Je ne fais pas de différence (et rien ne vaut la franchise) si tu souilles mon honneur ou si tu verses mon sang.

— « C'est moi qui ai dit cela, m'écriai-je. — Quoi, tu serais le poëte tayite? — Oui, vraiment. — Que ton père soit au nombre des élus! reprit-il; alors tu es aussi l'auteur de ce vers :

ما جود كفّك ان جادت وان بخلت   من ماء وجهى وقد اخلقته عِوَض

قلت نعم قال انت اشعر اهل زمانك [1] فرددته معى حتى لقيت ابن ابى دؤاد وحدثته بخبره واوصله الى الواثق فامر له بالف دينار واخذ له من سائر الكتّاب واهل الدولة ما اغناه به واغنى عقبه بعده   فهذا الخبر مخرجه عن ابى تمّام فان كان صادقًا فيما قال ولا اراه فقد احسن الاعرابى فى الوصف وان كان ابو تمّام هو الذى صنعه وعزاه الى هذا الاعرابى فقد قصر فى نظمه اذ كانت منزلته اكبر من هذا   وكانت وفاة ابى تمّام بالموصل سنة ثمان وعشرين ومائتين وكان ماجنًا خليعًا فى بعض احواله وربما اذّاه ذلك الى ترك موجبات فرضه تماجنًا

Les bienfaits de ta main, (et peu m'importe) qu'elle soit généreuse ou avare, ne me consoleraient pas de l'injure que tu fais à mon honneur.

— « C'est moi, répondis-je. — Eh bien, répliqua l'Arabe, tu es le plus grand poëte de ton siècle. » Je le ramenai avec moi chez Ibn Abi Douad, auquel je racontai cette aventure; ce ministre le présenta à Watik qui, non content de gratifier cet homme de mille dinars, lui fit donner aussi, par ses secrétaires et ses officiers, une somme qui l'enrichit lui et ses héritiers. » L'anecdote précédente provient d'Abou Tammam. Si elle est authentique, et je ne la crois pas telle, elle fait honneur au talent descriptif de l'Arabe; si elle a été fabriquée par Abou Tammam et attribuée par lui à ce nomade, le style n'en est que médiocrement réussi et l'on pouvait attendre mieux de son talent.

Abou Tammam mourut à Moçoul, en 228 de l'hégire; il eut quelques écarts de conduite et un certain déréglement de mœurs qui l'amenèrent à négliger ses devoirs religieux, plutôt par libertinage que par incrédulité. — Abd Allah

لا اعتقادًا حدث عبد الله بن سعد الكاتب وابن ابى الازهر عن محمد بن يزيد النحوى المبرّد عن الحسن بن رجاء قال صار الىّ ابو تمّام وانا بفارس فاقام عندى مقامًا طويلًا ونمى الىّ من غير وجه انه لا يصلى فوكلت به من يراعيه ويتفقده فى اوقات الصلوات فوجدت الامر على ما اتصل بى عنه فعاتبته على فعله فكان من جوابه ان قال اترانى انشط للشخوص اليك من مدينة السلام واتجشم هذه الطرقات الشاقّة واكسل عن ركعات لا مؤونة علىّ فيها لو كنت اعلم ان لمن صلاها ثوابًا وعلى من تركها عقابًا قال وهممت والله بقتله ثم تخوفت ان يصرف الامر الى غير جهة قال المبّرد وهو مع هذا الذى يقول (1)

(fils de Saad), le Secrétaire, et Ibn Abi 'l-Azhar ont reçu, du grammairien Mohammed (fils de Yézid) Moberred, le fait suivant raconté par Haçan (fils de Ridja). « Abou Tammam vint me trouver pendant mon séjour en Perse et demeura longtemps chez moi. Il me revint de différents côtés qu'il ne faisait pas la prière; je chargeai donc quelqu'un de l'observer et de le surveiller aux heures canoniques, et je trouvai que cette information était exacte. Comme je censurais sévèrement sa conduite, il me répondit : « Crois-tu qu'après être accouru de Bagdad jusque chez toi, après avoir supporté les fatigues de cette longue route, je négligerais quelques génuflexions faciles, si je croyais qu'une récompense est réservée à qui les accomplit et une peine à qui les néglige? » Je songeai à le tuer, ajoute le narrateur et je ne renonçai à ce projet que dans la crainte qu'on ne l'attribuât à un autre mobile. » Moberred fait à ce propos les réflexions suivantes : « C'est pourtant le même poëte qui a dit :

واحقّ الانام ان يقضى الدين   امروء كان للاله غريما

وهذا قول مباين لهذا الفعل والناس فى ابى تمّام فى طرفىْ نقيض متعصب له يعطيه اكثر من حقه ويتجاوز به فى الوصف قدره ويرى ان شعره فوق كلّ شعر او منحرف عنه معاند له فهو ينفى عنه حسنه ويعيب مختاره ويستقبح المعانى الظريفة التى سبق اليها وتفرد بها وذكر عبد الله بن الحسن بن سعد[1] ان المبرّد اخبره انه كان فى مجلس القاضى ابى اسحاق اسمعيل ابن اسحاق وحضر جماعة سمّاهم منهم الحارثى الذى قال فيه على ابن الجهم الشامى

لم يطلعا الّا لآبدة   الحارثى وكوكب الذنب

De tous les hommes, le plus astreint au payement de sa dette est celui qui doit à Dieu.

« Quelle différence entre cette parole et le fait cité plus haut! Abou Tammam a donné naissance à deux partis diamétralement opposés : l'un, celui de ses fanatiques, lui accorde plus qu'il ne lui est dû, l'exalte au-dessus de son mérite, et estime sa poésie supérieure à toute autre. Le parti opposé dédaigne et repousse ce poëte, lui dénie tout mérite, critique ce qu'il y a de meilleur chez lui et bafoue les beaux endroits par où il excelle et se distingue. »

Abd Allah (fils d'El-Haçan, fils de Saad) a recueilli de Moberred le récit suivant. Moberred se trouvait dans le salon du Kadi Abou Ishak Ismâïl (fils d'Ishak) avec plusieurs personnages dont il cite les noms, et entre autres Hareti, contre lequel Ali (fils de Djehm) le Syrien a composé ce vers :

C'est toujours pour annoncer une catastrophe qu'on voit apparaître Hareti ou une comète,

فجرى ذلك الشعر وان كان الكلام تسلسل الى ذكر ابى تمّام
وشعره وان الحارثى انشد لابى تمّام معاتبة احسن فيها وان
المبرّد استحيى ان يستعيد الحارثى الشعر او يكتبه منه لاجل
القاضى قال ابن سعد فاعلمت المبرّد انى احفظ الشعر فانشدته
اياه فاستحسنه واستعاده منى مرارًا حتى حفظه منى وهو[1]

جعلت فداك عبد الله عبدى لعقب النأى عنه والبعاد
له لُمَّةٌ من الفتيان بيض قضوا حقّ الصداقة والوداد
دعوتهمُ عليك وكنت ممن يعيّنه على الفقر الجياد

قال وسألته عن ابى تمّام والبحترى ايهما اشعر قال لابى تمّام
استخراجات لطيفة ومعان ظريفة وجيده اجود من شعر

vers d'une pièce très-connue. La conversation étant venue à tomber sur Abou Tammam et ses poésies, Hareti cita une plainte en vers fort remarquable de ce poëte; mais Moberred n'osa pas le prier de la redire ou de la lui dicter, par respect pour le Kadi. Ibn Saad (Abd Allah) poursuit ainsi sa narration : « J'appris à Moberred que je savais ces mêmes vers par cœur, et les lui récitai; il les loua fort et me les fit répéter jusqu'à ce qu'ils fussent gravés dans sa mémoire. Ce sont les suivants :

Que ma vie soit ta rançon! Abd Allah mon esclave blâme à la fois ceux qui sont près de lui et ceux qui s'éloignent.

Il est entouré de nobles jeunes gens qui s'acquittent des devoirs de la sincérité et de l'amitié;

Je les invoque contre toi, et je suis de ceux qu'une protection généreuse sauvegarde de la pauvreté, etc.

« Je demandai à Moberred (ajoute Ibn Saad) quel était le meilleur poëte d'Abou Tammam ou de Bohtori. — Voici sa réponse : « Abou Tammam se distingue par des inventions gracieuses et des pensées délicates; là où il est excellent, il

البحترى ومن تقدمه من المحدثين وشعر البحترى احسن
استوآءً من شعر ابى تمّام لان البحترى يقول القصيدة كلّها
فتكون سليمة من طعن طاعن او عيب عائب وابو تمّام يقول
البيت النادر ويتبعه البيت السخيف وما اشبهه الّا بغائص
البحر يخرج الدرّة والخشلبة فيجعلها فى نظام واحد وانما
يؤتى هو وكثير من الشعرآء من البخل باشعارهم والّا فلو أُسقِط
من شعره على كثرة جيده ما انكر منه لكان اشعر نظرآئه
فدعانى هذا القول منه الى ان قرأت عليه شعر ابى تمّام واسقطت
خواطئه وكلّ ما ذمّ من شعره وافردت جيده فوجدت فيه ما
يتمثل به ويجرى على السنة الخاصّة وكثير من العامّة مائة

l'emporte sur Bohtori et sur tous ceux qui l'ont précédé parmi les modernes. Mais la poésie de Bohtori est d'un ton plus soutenu et plus égal; ce poëte composait une kaçideh tout entière sans laisser la moindre prise au blâme ni aux sévérités de la critique, tandis qu'Abou Tammam, après avoir trouvé un vers d'une beauté rare, le fait suivre d'un vers assez faible. Je ne saurais mieux le comparer qu'au plongeur qui retire du fond de la mer perles et fucus et les étale sur la même ligne. Si Abou Tammam n'était accusé, comme beaucoup d'autres poëtes, d'aimer ses productions en avare, il faudrait éliminer de ses poésies, quelque nombreuses que soient leurs beautés, tout ce qui choque le goût, et il resterait le plus grand parmi les poëtes ses émules. » Cette appréciation (poursuit Ibn Saad) m'engagea à lire les œuvres d'Abou Tammam sous la direction de Moberred; après avoir supprimé les passages fautifs et tout ce qui était répréhensible, en ne laissant que le bon, je trouvai que les distiques réputés classiques et cités non-seulement par les gens lettrés, mais même par le peuple, s'élevaient à cent cinquante; je

وخمسين بيتًا ولا اعرف شاعرًا جاهليًا ولا اسلاميًا يتمثل له بهذا المقدار من الشعر ثم قال المبرّد والبحترى يختم الشعر وانشدنى له بيتين زعم المبرّد انهما لو اضيفا الى شعر زهير لجازا فيه وهما

فما سفه السفيه وان تعدّى بانجع فيك من حلم الحليم
متى احفظت ذا كرم تخطّى اليك ببعض افعال اللئيم

قال وكان مما ذكرناه من شعر البحترى فى هذا المجلس وقدمه محمد بن يزيد على نظرآئه قوله فى ابنى صاعد بن مخلد

واذا رأيت مخايل ابنى صاعد ادّت اليك مخايل ابنى مخلد
كالفرقدين اذا تأمل ناظر لم يعل موضع فرقد من فرقد

ne sache pas un poëte du paganisme ou de l'islam dont on cite un pareil nombre de vers. Moberred ajoutait que Bohtori avait mis le sceau à la grande poésie, et il me récita ces deux vers qui, disait-il, s'ils étaient insérés dans les œuvres de Zoheïr, passeraient pour lui appartenir :

La sottise d'un ignorant, si excessive qu'elle soit, n'agit pas contre toi avec plus d'efficacité que la prudence du sage,
Lequel, si tu as irrité un bienfaiteur généreux, t'attribue quelque action blâmable.

Ibn Saad ajoute : « Au nombre des vers de Bohtori cités dans cet entretien, que Mohammed ben Yézid (Moberred) plaçait au-dessus de ceux des poëtes ses émules, sont les suivants à l'adresse des deux fils de Sâèd ben Makhled :

Quand tu vois les indices de la générosité (littéralement les nuages) des deux fils de Sâèd, des signes analogues t'annoncent celle des deux fils de Makhled ;
Comme ces deux étoiles (de la petite Ourse) que l'œil observe sans distinguer si l'une s'élève au-dessus de l'autre.

وقوله [1]

من شاكر عنى الخليفة للذى — اولاه من برّ ومن احسانِ
حتى لقد افضلت من افضاله — واريت نهج الجود حيث ارانى
اغنت يداه يدى وشرّد جودُه — بخلى فافقرنى كما اغنانى
ووثقتُ بالخُلق الجميل معجّلاً — منه واعطيت الذى اعطانى

وقوله ايضًا

وددتُ بياض السيف يوم لقيتنى — مكان بياض الشيب كان بمفرق

وقوله ايضًا

دنوتَ تواضعًا وعلوتَ قدرًا — فشأناك انحدار وارتفاع
كذاك الشمس تبعد ان تسامى — ويدنو الضوء منها والشعاع

Et ceux-ci :

Qui transmettra au Khalife mes remercîments de la part de celui qu'il comble de faveurs et de bienfaits?

Sa générosité m'a rendu généreux, et j'indique à mon tour la route de la munificence, comme il me l'a indiquée.

Ses mains ont enrichi les miennes, sa bonté m'a dépouillé de mon avarice, et en me faisant riche, il m'appauvrit;

Car, confiant en son noble cœur, j'escompte ses bienfaits et j'ai déjà donné ce qu'il me donne.

Et cet autre passage :

J'aurais préféré, quand tu m'as rencontré, qu'un glaive brillât sur ma tête plutôt que des cheveux blancs.

Ainsi que ces vers :

Humble par ta modestie et grand par ton mérite, il te sied de descendre et de monter,

Comme le soleil qui, en s'élevant, s'éloigne, tandis que ses rayons lumineux se rapprochent.

وقوله فى الفتح بن خاقان وقد نزل الى اسد فقتله[1]

حملتَ عليه السيفَ لا عزمك انثنى ولا يدك ارتدّت ولا حدّه نبا
فاحجم لما لم يجد فيك مطمعًا وصمّم لمّا لم يجد منك مهربا
وكنت متى تجمعْ يمينك والعلا لضربته لم تبق للسيف مضربا

وقوله

ما زال صرف الدهر يُوكس صفقتى حتى رهنتُ على المشيب شبابى

وقوله فى المنتصر[2]

وانّ عليًّا لاولى بكم وازكى يدًا عندكم من عمر
وكلّ له فضله والحجو ل يومَ البراذين دون الغُرر

Et ceux-ci en l'honneur de Fath (fils de Khakan) qui avait attaqué et tué un lion :

Tu lèves ton sabre sur lui, et ta résolution ne fléchit pas; ton bras ne tremble pas; la pointe du sabre ne s'émousse point.

Le lion refuse le combat parce que tu déjoues sa férocité; il résiste parce qu'il ne sait comment t'éviter.

Et lorsque ton bras s'unit à ta majesté pour le frapper, rien ne s'offre plus aux coups de ton sabre (c'est-à-dire que le lion est déjà anéanti).

Et celui-ci :

Les caprices de la fortune ont ruiné mon commerce à ce point que j'ai mis ma jeunesse en gage pour mes vieux jours.

Cet autre passage adressé à Mountaçir :

En vérité Ali tient à vous de plus près; et sa main vous paraît plus pure que celle d'Ómar;

A chacun son mérite; mais, au jour du marché, les chevaux qui ont des taches blanches aux pieds valent moins que ceux dont le front est marqué de blanc.

وقوله

تعيب الغانيات عليّ شيبى ومن لى ان امتّع بالمشيب

ثم ذكر انتقاض الصلح بين عشيرته فقال[1]

وكانوا رقّعوا ايام صلح على تلك الغوادح والندوب
اذا ما الجرح رُمّ على فساد تبيّن فيه تفريط الطبيب
وللسهم الشريد اخفّ غبًّا الى الرامى من السهم المصيب

وقوله ايضا

وما منع الفتح بن خاقان نيله ولكنّها الايام تعطى وتحرِمُ
سحاب خطانى جوده وهو مُسبلٌ وبحر عدانى فيضه وهو مُفعَمُ
وبدر اضاء الارض شرقًا ومغربًا وموضع رجلى منه اسود مظلمُ

Ce vers :

Les chanteuses me reprochent d'être vieux ; à qui devrai-je de jouir de ma vieillesse?

Après lequel, rappelant la rupture de la paix dans sa propre tribu, il continue en ces termes :

Aux jours de concorde, ils dominaient ces désastres et ces périls.
Mais fermer une plaie que la gangrène ronge, c'est, pour le médecin, faire preuve de négligence.
La flèche qui s'égare atteint plus facilement l'archer que celle qui va droit au but.

Enfin les vers que voici :

Ce n'est pas Fath, fils de Khakan, qui refuse ses bienfaits, mais les destins les accordent ou les suppriment à leur gré.
Sa bonté est un nuage bienfaisant qui a passé sur moi sans m'atteindre ; sa munificence est une mer immense qui s'est éloignée de moi.
Comme la lune, il éclaire le monde de l'orient à l'occident, mais le lieu où se pose mon pied est noir et ténébreux.

أأشكو نداه بعد ان وسع الورى ومن ذا يذمّ الغيث الّا مذمّمُ

وذكر محمد بن ابى الازهر قال كان ابرهيم بن المدبّر مع محلّه فى العلم والادب والمعرفة يسىء الرأى فى ابى تمّام ويحلف انه لا يحسن شيًّا قط فقلت له يومًا ما تقول فيمن يقول (1)

غدا الشيب مختطًّا بفَوْدَىَّ خطّةً سبيل الردى منها الى النفس مَهْيَعُ
هو الزَّوْر يجفى والمعاشر يجتوى وذو الالف يقلَى والجديد يرقّعُ
له منظر فى العين ابيض واضح ولكنّه فى القلب اسود اسفعُ
ونحن نرجّيه على الكره والرضا وانف الفتى من وجهه وهو اجدعُ

وفيمن يقول (1)

Puis-je accuser sa générosité lorsqu'elle s'étend sur le genre humain? Et qui ne serait blâmable d'accuser la pluie?

Voici ce que rapporte Mohammed, fils d'Abou 'l-Azhar: « Malgré sa science distinguée, son esprit cultivé et ses talents, Ibrahim, fils de Moudebbir avait une opinion défavorable d'Abou Tammam et jurait que ce poëte n'avait pas le moindre mérite. Je lui demandai un jour ce qu'il pensait de l'auteur de ces vers:

La vieillesse a tracé ses sillons dans les boucles de ma chevelure et ouvert par là à la mort un chemin spacieux jusqu'à mon âme.

Voilà mes hôtes qui disparaissent, mes parents qui m'évitent, j'inspire du dégoût à mes amis intimes; et l'étoffe (de ma vie) est couverte de pièces.

La vieillesse peut briller d'un certain éclat extérieur, mais elle est la nuit et le dépérissement du cœur.

Et pourtant, bon gré, mal gré, nous espérons toujours; un nez mutilé fait encore partie du visage (proverbe dans le sens de: Il faut se contenter de ce qu'on a).

Et de ceux-ci:

فان ترم عن عمرٍو تداعى به المدا   تخانك حتى لم تجد فيه منزعا
فما كنت الّا السيف لاقى ضريبةً   فقطّعها ثم انثنى فتقطعا

وفيمن يقول

شرف على اولى الزمان وانما الـــشرف المناسب ما يكون كريما

وفيمن يقول

اذا احسن الاقوام ان يتطاولوا   بلا نعمة احسنتَ ان تتطولا

وفيمن يقول

تمطرُني بالجاه والمال لا الـــقاك الّا مستوهبًا او وهوبا
واذا ما اردت كنت رشاءً   واذا ما اردت كنت قليبا

وفي القائل (1)

Si tu cherches à atteindre le but en évitant Amr, il t'abuse jusqu'à ce que tu n'aies plus d'issue;
Et tu es comme un sabre qui rencontre un obstacle, le brise, puis fléchit et tombe brisé en morceaux.

Que dis-tu de l'auteur de ce vers :

C'est une gloire supérieure à celle des plus grands, mais la véritable gloire est dans une action généreuse.

Et de celui-ci :

Tandis que les autres recherchent la puissance sans les bienfaits, tu mets ta gloire à faire le bien.

Et du vers suivant :

Tu répands sur moi les dignités et les richesses. Je ne me suis jamais présenté à toi que pour solliciter ou pour donner,
Et je deviens à ton gré ou la corde (qui sert à puiser l'eau), ou le puits (qui l'absorbe).

Qui est aussi l'auteur de ces vers :

خشعوا لصولتك التى هى عندهم كالموت يأتى ليس فيه عثارُ
فالمشى همس والنداء اشارة خوف انتقامك والحديث سرارُ
ايامنا مصقولة اطرافها بك والليالى كلّها اسحارُ
تندى عفاتك للعفاة ويغتدى رفقا الى زوّارك الزوّارُ

وفيمن يقول

اذا اوهدت ارضا كان فيها رضاك فلا تحلّ الى رباها

قال ابن ابى الازهر فكانى والله اغريت ابن المدبّر بابى تمّام حتى سبّه ولعنه فقلت له لئن فعلت ذلك لقد حدثنى المعروف بابى عمرو بن الحسن الراوية [1] ان اباه وجّه به الى ابى عبد

Ils redoutent ton attaque, car elle est pour eux comme la mort qui arrive d'un pas rapide et assuré :

Craignant ta vengeance, leur marche est un glissement furtif, leur appel un signe, leurs paroles un murmure.

Grâce à toi, nos journées sont à l'abri du danger (littér. fourbies comme la pointe d'un sabre) et nos nuits aussi sûres que l'aurore.

Tes hôtes invitent d'autres hôtes et ceux que tu héberges offrent aussi l'hospitalité.

Et du vers que voici :

Si tu descends dans une plaine qui a su te plaire, nous n'irons pas camper sur les hauteurs.

« Il semblait, ajoute Ibn Abi 'l-Azhar, que j'avais attisé la colère d'Ibn el-Moudebbir contre Abou Tammam, car il se répandit en invectives et en malédictions contre ce poëte. « Puisque vous agissez ainsi, lui dis-je, écoutez le récit que m'a fait un certain Abou Amr (fils d'El-Haçan), le *rhapsode*. Son père l'avait envoyé chez Abou Abdallah ibn el-Arabi pour étudier sous sa direction le divan des Hodeïlites. « On

الله ابن الاعرابى يقرأ عليه اشعار هذيل قال فمرّت بنا اراجيز
فانشدته ارجوزةً لابى تمّام لم انسبها اليه وهى [1]

وعاذلٍ عذلته فى عذله — فظنّ انّى جاهل من جهله
ما غبن المغبونَ مثل عقله — من لك يومًا باخيك كلّه
لبستُ ريعانى فدعنى ابلِه — وملك فى كبره ونبله
وسوقة فى قوله وفعله — بذلت مدحى فيه باغى بذله
فجذّ حبل أملى من وصله — من بعد ما استعبدنى بمطله
ثم اغتدى معتذرًا بجهله — ذا عُنُق فى الحمد لم يخلّه
يلحظنى فى جدّه وهزله — لحظَ الاسير حِلَقات كبله
حتى كانى جئته بعذله — يعجب من تعجبى من بخله

vint à parler des poëmes du mètre *redjez*, raconte Abou Amr, et je récitai à Ibn el-Arabi une de ces pièces composée par Abou Tammam, sans toutefois lui en nommer l'auteur; c'est la suivante :

Plus d'un censeur auquel je reproche sa critique croit, dans sa sottise, que je suis un ignorant.

L'homme n'est jamais mieux trompé que par lui-même. Qui donc sera un jour entièrement ton frère ?......

Je suis revêtu d'une étoffe neuve, laisse-moi l'user...... Roi par sa fierté et son rang illustre,

Homme du peuple par son langage et sa conduite, je lui ai prodigué mes louanges, comptant sur ses largesses.

Mais il a tranché le fil de l'espérance qui me rattachait à lui, après m'avoir captivé par ses vaines promesses.

Puis il est venu s'excuser de son erreur, le cou tendu vers des éloges dont il ne peut plus se passer.

Sérieux ou folâtre, il me regarde de l'air d'un prisonnier captif dans les anneaux de sa chaîne;

Et quand je vais lui adresser des reproches, il s'étonne que son avarice excite ma surprise.....

يا واحدًا منفردًا بعدله   البستك الغنى فلا تملّه
ما اضْيعَ الغمد بغير نصله   والمدح ما لم يك عند اهله

فقال لابنه اكتبها فكتبها على ظهر كتاب من كتبه فقلت له جعلت فداك انها لابى تمّام فقال خرِّق وخرَّق وهذا من ابن المدبّر قبيح مع علمه لان الواجب الّا يوضع احسان محسن عدوًّا كان او صديقًا وان تؤخذ الفائدة من الرفيع والوضيع وقد روى عن امير المؤمنين علىّ رضه انه قال الحكمة ضالّة المؤمن فخذ ضالّتك ولو من اهل الشرك وقد ذكر عن بزرجمهر بن البختكان وكان من حكمآء الفرس وقد قدمنا ذكره فيما سلف من هذا الكتاب فى اخبار ملوك آل ساسان وهم الفرس الثانية

Objet unique, toi qui te distingues par ta justice, je t'ai donné la richesse (en te louant), ne la dédaigne pas.

A quoi bon le fourreau sans la lame, et la louange lorqu'elle ne va pas à celui qui en est digne?

« Ibn el-Arabi ordonna à son fils d'écrire ces vers sur la couverture d'un de ses livres. — Que ma vie soit la rançon de la vôtre! lui-dis-je, ils sont d'Abou Tammam. — Déchire-les! » dit-il à son fils, et la copie fut mise en morceaux. » Tout savant qu'était Ibn el-Moudebbir, sa conduite fut répréhensible en cette occasion, car on ne doit jamais dénigrer le mérite en quelque lieu qu'il se trouve, chez un ennemi ou chez un ami, et il faut accepter un service aussi bien des petits que des grands. La tradition a conservé les paroles suivantes du Prince des Croyants Ali : « La science est la brebis égarée du vrai croyant; reprends ta brebis, même chez les infidèles. » On attribue la sentence que voici à Buzurdjmihr, fils de Bakhtekan, l'un des principaux sages de la Perse, dont nous avons parlé précédemment en racontant l'histoire de la dynastie de Sassan, rois de la seconde époque

انه قال اخذت من كلّ شىء احسن ما فيه حتى من الكلب والهرّة والخنزير والغراب فقيل له ما اخذت من الكلب قال الفه لاهله وذبّه عن صاحبه قيل له فما اخذت من الغراب قال شدة حذره قيل فما اخذت من الخنزير قال بكوره فى حوائجه قيل فما اخذت من الهرّة قال حسن نغمتها وتملّقها لاهلها عند المسئلة ومن عاب مثل هذه الاشعار التى ترتاح لها القلوب وتحرك بها النفوس وتصغى اليها الاسماع وتشحذ بها الاذهان ويعلم كلّ من له قريحة وفضل ومعرفة ان قائلها قد بلغ فى الاجادة ابعد غاية واقصى نهاية فانما غض من نفسه وطعن على معرفته واختياره وقد روى عن ابن عباس انه قال الهوى

(cf. t. II, p. 206). « J'ai recueilli, disait-il, ce qu'il y a de meilleur partout où je l'ai trouvé, même chez le chien, le chat, le porc et le corbeau. — Qu'avez-vous pris au chien ? lui demanda-t-on. — Sa fidélité et la vigilance avec laquelle il défend son maître. — Qu'avez-vous pris au corbeau ? — Son extrême prudence. — Et au porc ? — L'empressement avec lequel il pourvoit à ses besoins. — Et au chat ? — Sa voix caressante et ses cajoleries quand il veut obtenir quelque chose. »

On ne peut donc critiquer des vers comme ceux-ci, qui charment le cœur, émeuvent l'âme, flattent l'oreille et enflamment l'imagination, des vers dont l'auteur, de l'aveu de tout homme bien doué, impartial et instruit, a atteint les limites du beau et le dernier terme de la perfection ; on ne peut, dis-je, les critiquer, à moins d'être plein de soi-même et de faire tort à son propre savoir et à son goût. Ibn Abbas, ainsi que la tradition nous l'enseigne, disait de la passion : « C'est une divinité qu'on adore ; » et il appuyait

الا معبود واحتج بقوله تعالى أَفَرَأَيْتَ مَنِ اتَّخَذَ إِلَـهَهُ هَوَاهُ

ولابى تمّام اشعار حسان ومعان لطاف واستخراجات بديعة وقد حُكِى عن بعض علمآء بالشعر انه سئل عن ابى تمام فقال كانه جمع شعر العالم فانتخب جوهره وقد كان ابو تمّام الّف كتابًا يسمى كتاب الحماسة وفى الناس من يسميه كتاب الخبية[1] انتخب فيه شعر الناس ظهر بعد وفاته وقد صنّف ابو بكر الصولى كتاباً جمع فيه اخبار ابى تمّام وشعره وتصرّفه فى انواع علومه ومذاهبه واستدلّ الصولى على ما وصف عن ابى تمّام بما يوجد من شعره من ذلك قوله فى صفة الخمر

جهميّة الاوصاف الا انهم   قد لقّبوها جوهر الاشياء

cette sentence sur ce passage du livre de Dieu : « Vois-tu celui qui a fait un dieu de ses passions? » (*Koran*, XLV, 22.) Abou Tammam a produit de belles poésies, des pensées délicates, et il a fait preuve d'une imagination merveilleuse. Un bon juge en matière de vers, auquel on demandait son avis sur cet auteur, disait : « Il semble qu'il ait recueilli tout ce qu'il y a de poésie dans le monde, et qu'il en ait choisi la quintessence. » Abou Tammam est l'auteur d'un livre intitulé *Hamaçah*, que quelques personnes dans le public nomment *Kitab el-Khabyah*. Cet ouvrage, qui est un recueil de poésies de différents auteurs, parut après sa mort. Abou Bekr Souli a consacré un livre spécial à l'histoire d'Abou Tammam, à ses poésies, à ses connaissances diverses et à ses croyances, et il recherche dans les œuvres du poëte les preuves de l'exactitude du portrait qu'il a tracé de lui; c'est ainsi qu'il cite ce vers, où il est dit au sujet du vin :

Que de mal on pourrait en dire, si les hommes ne le nommaient l'essence de toute chose!

وقد رثته الشعرآء بعد وفاته والادبآء من اخوانه منهم الحسن ابن وهب الكاتب وكان شاعرًا ظريفًا له حظّ في المنثور والمنظوم فقال [1]

سقى بالموصل الجَدَث الغريبا   سحائب ينتحبن له نحيبا
اذا اطللنه اطللن فيه   شعيب المزن يتبعها شعيبا
ولطّمت البروق له خدودًا   وشقّقت الرعود له جيوبا
فانّ تراب ذاك القبر يحوى   حبيبًا كان يدعى لى حبيبا
لبيبًا شاعرًا فطنًا اديبًا   اصيلَ الرأى في الجلّى اريبا
اذا شاهدته روّاك فيما   يسرّك رقّة منه وطيبا
ابا تمّام الطائىّ انّا   لقينا بعدك العجب العجيبا
فقدنا منك قرمًا لا ترانا   نصيب له مدى الدنيا ضريبا

La mort d'Abou Tammam fut pleurée par les poëtes et par tous ses confrères en littérature; citons ce passage d'El-Haçan (fils de Wehb) le Secrétaire, poëte élégant qui a réussi aussi bien en prose qu'en vers :

Les nuages qui arrosent ce précieux tombeau à Moçoul gémissent douloureusement;

Quand ils passent au-dessus de cette tombe, ils répandent à larges ondées leur pluie bienfaisante.

L'éclair en soufflette les parois et la foudre les déchire (en signe de deuil);

Car la terre de ce monument recouvre un *Habib* (ami, nom d'Abou Tammam) qui me donnait le nom d'ami;

Homme de cœur, poëte, esprit pénétrant et cultivé, jugement solide, lumineux et fin;

Dès qu'on le voyait, sa grâce et sa bonté laissaient une impression heureuse.

Abou Tammam le Tayite, ta mort nous a plongés dans une stupeur profonde,

Car nous avons perdu en toi un maître que nous ne saurions remplacer dans le monde entier.

وكنت اخًا لنا ابدى الينا ضمير الودّ والنسب القريبا
فلما بنت كدّرت الليالى قريب الدار والاقصى الغريبا
وابدى الدهر اقبح صفحتيه ووجهًا كالحًا جهمًا قطوبا
فاحرى ان يطيب الموت فيك واحرى عيشنا ان لا يطيبا

وللحسن اشعار حسان ومعان جياد منها قوله

ابت مقلتاك لفرط الحزن عليك الرقاد وبرد الوسن
وحقّ لعينيك الّا تنام وقلبك مختلس مرتهن
وبين الجوانح داء دفين لعمرك مستتر قد كمن
أفى كل يوم تطيل الوقوف تناجى الديار وتبكى الدمن
وتستخبر الدار عن اهلها وتذرى الدموع على من ظعن

Tu étais pour nous comme un frère qui nous témoignait une amitié sincère, une tendresse de parent.

Depuis que tu n'es plus, les nuits de tes amis présents ou éloignés sont pleines d'amertume.

La fortune se présente à nous sous son aspect le plus laid; elle nous montre un visage chagrin, sombre et ridé.

Il est juste que tu sois mort doucement (en odeur de sainteté), comme il est juste que la vie pour nous n'ait plus de douceur.

Les poésies d'El-Haçan se distinguent par leur élégance et par leur inspiration élevée; en voici un autre fragment :

Dans l'excès de ta douleur, tes paupières ne veulent plus goûter le repos, ni les douceurs du sommeil.

Tes yeux n'ont plus droit au sommeil, depuis que ton cœur est ravi et retenu comme otage.

Tes flancs recèlent un mal mystérieux, une douleur qui, je le jure, est invisible et cachée.

Mais dois-tu chaque jour prolonger ta visite à ces *donar* que tu salues tout bas, à ces traces de campement qui font couler tes larmes?

Interrogeant cette demeure sur ceux qui l'habitaient et pleurant ceux qui sont partis?

كانك لم تر فيما مضى   من الدهر ذا صبوة مفتتن
غدرتك [1] ايام شرخ الشباب   وفرعك فرع نضير الغصن
فاما وقد زال ظلّ الشبا   ب عنك وولّى كان لم يكن
والبسك الشيب بعد الشباب   قناع بياض كلون القطن
وصرتَ قذًى في عيون الحسان   يخنّك عهدًا وان لم تخن
ويصدفن عنك اذا رمتهنّ   وكنت لهنّ زمانًا سكن
فما لك عذر وانت امرؤ   بما فيه رشدك طبّ فطن

وفي خلافة الواثق مات عليّ بن الجعد مولى بني مخزوم وكان من علية اصحاب الحديث واهل النقل وذلك في سنة ثلاثين ومائتين وفي سنة احدى وثلاثين ومائتين قتل الواثق احمد ابن نصر الخزاعي في المحنة على القرآن قال المسعودي وكان يحضر

On dirait que tu n'as jamais vu, durant les jours qui ne sont plus, un amant victime de sa passion.

Tu as été trompé par les temps heureux où ta jeunesse se parait de branches verdoyantes;

Puis elle s'est éloignée de toi comme une ombre, elle a fui comme si elle n'avait jamais existé.

La vieillesse, en lui succédant, a jeté sur ta tête un voile dont la blancheur égale celle du coton.

Tu blesses le regard des belles jeunes filles qui te trompent sans respect pour ta fidélité;

Elles s'éloignent de toi quand tu les appelles, de toi qui les charmais autrefois.

Mais tu n'as pas d'excuse, car tu es un homme intelligent et tu sais ce qui peut te sauver.

Sous le règne de Watik, en 230 de l'hégire, mourut Ali (fils de Djâd), *mawla* des Benou Makhzoum, l'un des principaux traditionnistes et rapporteurs de *hadis*. — En 231, Watik fit mourir Ahmed (fils de Nasr) Khozâyi, lors de l'épreuve publique sur la nature du Koran.

مجلس الواثق فتى برسم الندماء وكان يقوم قائمًا لصغر سنّه ولم يكن لذلك يلحق فى الجلوس بمراتب ذوى الاسنان وكان ذكيًا مأذونًا له فى الافاضة مع الندماء فى كلّ ما يعرض له الكلام فيه والتكلم بما يسنح ويختلج فى صدره من مثل سائر وبيت نادر وحديث ممتع وجواب مسرع قال وكان الواثق من شدّة الشهوة للطعام والنهمة فيه على الحالة المشهورة المتعالمة فقال لهم الواثق يومًا ما تختارون من النقل فبعض قال نبات السكّر وبعض قال رمّان وبعض قال تفّاح وبعض قال نبات السكّر ينضح بماء الورد وبعض اخرجته الفلسفة الى النقيض فقال ملح يغلى وقال آخر صير مجفّفًا كمذهب النبذيين وتجلّدًا على سورة

Il y avait à la cour de ce Khalife et parmi ses courtisans un jeune homme qui se tenait debout à cause de sa jeunesse, n'étant pas encore autorisé à s'asseoir dans les rangs des personnes plus âgées; mais comme il était spirituel, on lui permettait de prendre part à la conversation avec les autres convives, et de citer tout ce qu'il savait, tout ce que sa mémoire lui fournissait de proverbes célèbres, de vers rares, de nouvelles instructives et de réparties improvisées. Watik, dont l'appétit et la gourmandise sont choses connues et notoires, demandait un jour à ses convives quelles friandises ils préféraient pour s'exciter à boire. L'un d'entre eux cita la canne à sucre; l'autre, la grenade; un troisième, la pomme; un autre, la canne à sucre arrosée d'eau de rose; un autre, rejetant tout cela au nom de la science, préférait du sel ébouillanté; celui-là choisissait la saumure afin d'avoir le gosier sec, comme le font les buveurs de *nébid*, et pour mieux supporter la force du vin et l'amertume des excitants à la boisson. — « Vous n'y êtes pas, répondit le Khalife; et toi, jeune homme, quel est ton avis? — Je préfère le *bis-*

الشراب ومرارة النقل⁽¹⁾ قال ما صنعتم شيًّا ولكن ما تقول انت
يا غلام قال خشكنانج مسيّر فوافق بذلك مراد الواثق وقرع
به ما فى نفسه وقال اصبت واحسنت بارك الله لك وكان ذلك
اوّل جلوسه وقيل ان ابا جعفر محمد بن علىّ بن موسى الرضا
عليهم الرضوان توفى فى خلافة الواثق وقد بلغ من السنّ ما
قدمناه فى خلافة المعتصم من هذا الكتاب ويقال انه كتب الى
الواثق يا امير المؤمنين ليس من احد وان ساعدته المقادير
ان يستخلص غضارة عيش الّا من خلال مكروهة ومَن ترك
معاجلة الدرك انتظارًا مؤاجلة الاشياء سلبته الايام فرصته
فان شرط الزمان الآفات وحكم الدهر السلب وفى سنة ثلاثين

cuit moçeyyar (nom d'une pâtisserie à la mode), » répliqua celui-ci. Cette réponse s'accordait parfaitement avec le sentiment du prince et touchait juste sa préférence secrète : « C'est bien, c'est parfait, s'écria-t-il, que Dieu t'accorde ses bénédictions ! » Et le jeune homme fut autorisé, pour la première fois, à s'asseoir parmi les courtisans.

On croit qu'Abou Djâfar Mohammed (fils d'Ali, fils de Mouça, surnommé *Rida*, que Dieu les agrée !) mourut sous le règne de Watik ; nous avons dit, dans le chapitre consacré à Moutaçem, quel était son âge quand il mourut (voir ci-dessus, p. 115). On cite ce fragment d'une lettre adressée par lui à Watik : « Prince des Croyants, l'homme, même le plus favorisé de la destinée, ne peut obtenir quelque jouissance qu'entre deux afflictions. Quiconque abandonne un à-compte immédiat pour attendre des échéances lointaines se voit enlever par la fortune l'occasion favorable, car la loi du destin est le malheur, et la règle de la fortune, le vol. »

En l'année 230 de l'hégire, sous le khalifat de Watik,

ومائتين وذلك فى خلافة الواثق مات ابو العباس عبد الله بن
طاهر بن الحسين وكانت وفاته فى ربيع الاوّل من هذه السنة
وفيه يقول الشاعر حين كان عبد الله على مصر من كلمة له

يقول اناس انّ مصر بعيدة ... وما بعدت مصر وفيها ابن طاهر
فابعد من مصر رجال تراهمُ ... بحضرتنا معروفهم غير حاضر
عن الخير موتى ما تبالى أزرتهم ... على طَمَعٍ ام زرت اهل المقابر

وكان الواثق بالله محبًّا للنظر مكرمًا لاهله مبغضًا للتقليد
واهله محبًّا للاشراف على علوم الناس وآرائهم ممن تقدم وتأخر
من الفلاسفة وغيرهم من الشرعيين فحضرهم ذات يوم جماعة
من الفلاسفة والمتطببين فجرى بحضرته انواع من العلوم من

Abou 'l-Abbas Abd Allah (fils de Taher, fils d'El-Huçeïn) mourut pendant le mois de rébî premier. Voici un passage d'une pièce de vers relative à ce personnage lorsqu'il gouvernait l'Égypte :

On dit que l'Égypte est bien loin : non elle n'est pas éloignée, si le fils de Taher y réside.

Plus loin de nous que l'Égypte sont ceux dont la personne est ici et dont la bonté est toujours absente.

Cœurs morts à la bienveillance, celui qui les visite dans sa détresse pourrait aussi bien visiter les hôtes du tombeau.

Autant Watik aimait la libre recherche et honorait ceux qui s'y adonnaient, autant il haïssait la routine et ses partisans; il suivait d'un œil curieux le développement de la science et les doctrines tant des philosophes que des docteurs orthodoxes, parmi les anciens et les modernes. Un jour que plusieurs philosophes et médecins étaient réunis à sa cour et discutaient en sa présence sur différentes questions physiques et métaphysiques, le Khalife leur parla en ces

الطبيعيات وما بعد ذلك من الالهيات فقال لهم الواثق احببت ان اعلم كيفية ادراك معرفة الطبّ ومأخذ اصوله أذلك بالحسّ ام بالقياس والسنة ام يدرك باوائل العقل ام علم ذلك وطريقه يدرك عندكم من جهة السمع كما يذهب اليه جماعة من اهل الشريعة وكان ابن بختيشوع وابن ماسويه ومخائيل فيمن حضر وقيل ان حنين بن اسحاق وسلمويه فيمن حضر فى هذا المجلس ايضًا فقال قائل منهم يا امير المؤمنين زعم طوائف من الاطبّاء وكثير من متقدميهم ان الطريق الذى يدرك به الطبّ هو التجربة فقط وحدّوه بانه علم يتكرر بالحس على المحسوس واحد فى احوال متغايرة فيوجد بالحسّ فى آخر الاحوال كما يوجد فى اوّلها والحافظ لذلك هو

termes : « Je voudrais savoir comment on acquiert la connaissance de la médecine et des principes d'où cette science est tirée? Est-ce le témoignage des sens? Ou bien l'analogie et la coutume? Est-elle perçue *a priori* par l'intelligence, ou, au contraire, cette science et sa méthode reposent-elles sur l'enseignement oral, ainsi que le prétendent plusieurs docteurs orthodoxes? » Ibn Bakhtiechou, Ibn Masaweïh et Mikhaïl (son fils) se trouvaient à cette réunion; on cite aussi parmi les assistants Honeïn, fils d'Ishak, et Salamaweïh. L'un d'eux répondit ainsi au Khalife : « Prince des Croyants, plusieurs médecins, surtout parmi les anciens, ont prétendu que la seule route qui conduit à la connaissance de la médecine est l'expérience; la médecine est définie par eux une science due à l'observation réitérée des sens sur un objet sensible et unique, étudié dans ses différentes manières d'être. Grâce à cet examen, la dernière de ses manières d'être se révèle comme la première aux sens qui l'observent, et celui qui retient la série de ces observations

المجرّب وزعموا ان التجربة ترجع الى مباد اربعة هنّ لها اوائل ومقدمات وبها علمت ومحّصت واليها تنقسم التجربة فصارت بذلك اجزاء لها فزعموا ان قسمًا من تلك الاقسام طبيعى وهو ما تفعله الطبيعة فى الصحيح والمريض من الرعاف والعرق والاسهال والقىء التى تعقب فى المشاهدة منفعةً او ضرارًا وقسم عرضى وهو ما يعرض للحيوان من الحوادث والنوازل وذلك كما يعرض للانسان ان يجرح او يسقط فيخرج منه دم قليل او كثير او يشرب فى مرضه او صحته ماء باردًا او شرابًا فيعقب فى المشاهدة منفعةً او ضرارًا وقسم ارادى وذلك يقع من قبل النفس الناطقة وذلك كمثل منام يرآه الانسان وهو ان يرى

est dit expérimenté (ou empirique). Cette école ramène l'expérience à quatre principes qui en forment les prémisses èt l'introduction, qui lui donnent le caractère d'étude scientifique, la partagent en différentes sections et en sont comme les parties intégrantes. Le premier de ces principes est appelé *naturel,* parce qu'il embrasse les phénomènes naturels qui se produisent dans l'état de santé ou de maladie, comme le saignement de nez, la transpiration, la diarrhée, le vomissement et les conséquences bonnes ou mauvaises qu'ils révèlent à l'observateur. Le second principe est dit *accidentel,* parce qu'il consiste dans l'étude des accidents fortuits qui se présentent dans tout être créé; par exemple, l'hémorragie plus ou moins abondante qui se détermine chez l'homme à la suite d'une blessure ou d'une chute, l'eau froide ou toute autre boisson absorbée par un sujet sain ou malade, et les résultats salutaires ou nuisibles qui se manifestent ensuite. Le troisième principe est nommé *rationnel,* parce qu'il dérive de l'*âme raisonnante;* par exemple le médecin rêve qu'il soigne une maladie déjà observée et qui se

كانه يعالج مريضًا به علّة مشاهدة معقولة بشيء من الاشياء معروف فيبرأ ذلك المريض من مرضه ويخطر ذلك بباله فى حال فكره فيتردد ويعطب ظنّه بفطنه[1] فيجربه بان يفعله كما رأى فى منامه فيجده كما يرى او يخالف ذلك ويفعله مرارًا فيجده كذلك وقسم هو نقيل وهو على ثلاثة اقسام امّا ان ينقل الدواء الواحد من مرض الى مرض يشبهه وذلك كالنقلة من ورم الجمرة الى الورم المعروف بالنملة وامّا من عضو الى عضو يشبهه[2] وذلك كالنقلة من العضد الى الفخذ وامّا من دواء الى دواء يشبهه كالنقلة من السفرجل الى الزعرور فى علاج انطلاق البطن وكلّ ذلك لا يعمل به عندهم الا بالتجربة وذهبت

déduit de symptômes parfaitement connus, et qu'il guérit cette maladie; ensuite le médecin évoque ce souvenir, le médite, le retourne dans son esprit, et soumet à la réflexion l'opération spontanée de son intelligence. Il expérimente alors le traitement tel qu'il l'a vu en songe : ou le résultat est conforme à sa vision, ou il y est contraire, et, dans ce second cas, il renouvelle le traitement jusqu'à entière réussite. En dernier lieu, le principe dit *de translation*, lequel est de trois espèces, à savoir : l'application d'un seul et même traitement d'une maladie à une autre maladie analogue, par exemple de l'anthrax pestilentiel à la tumeur bénigne nommée *nemleh* (formicatio); ou bien la translation du traitement d'un membre à un autre membre similaire, comme du bras à la cuisse; ou bien enfin le passage d'un remède à un autre remède analogue, comme celui du sirop de coing au sirop de néflier sauvage (ou azerole) dans le relâchement des voies intestinales. Or tout cela, d'après les médecins précités, est fondé sur l'expérience. — Mais il y

طائفة اخرى منهم يا امير المؤمنين ان الحيلة فى تقريب امر
صناعة الطبّ وتسهيلها ان تردّ اشخاص العلل ومولداتها الى
الاصول الحاصرة الجامعة لها اذ كان لا غاية لتولدها وان يستدل
على الدواء من نفس الطبيعة والمرض الحاضر الموجود فى الحال
والوقت دون الاسباب المؤثرة الفاعلة التى قد عدمت ودون
الازمان والاوقات والعادات والاسنان ومعرفة طبائع الاعضاء
وحدودها والرصد والتحفظ لكلّ ما يكون فى كل علّة وجدت او
لم توجد ويذهبون بان[1] زعموا ان من المعلومات الظاهرة التى
لا ريب فيها ان الضدّين لا يجوز اجتماعهما فى حالة واحدة
وان وجود احدهما ينفى وجود الآخر فى الحال لا محالة قالوا
اوليس هذا كشىء ظاهر يُستدلّ به على كلّ شىء خفىّ والشىء

a, Sire, une autre École qui soutient que, pour faire de la médecine une science pratique et facile, il faut ramener les faits pathologiques et les organes où ils prennent naissance aux principes qui les comprennent et les réunissent tous, puisque leurs différentes manifestations n'ont pas de limites. Cette École déduit le mode de traitement de la nature elle-même et de la maladie prise sur le fait et dans son état actuel, sans tenir compte ni des causes génératrices qui n'existent plus, ni des considérations de temps, de mœurs et d'âge ; enfin sans étudier la nature et les limites de chaque organe, sans observer ni recueillir l'ensemble des faits que présente chaque maladie constatée ou non. Ils appuient leur système sur le raisonnement suivant : C'est un axiome évident et incontestable que deux principes contraires ne peuvent coexister et qu'ils s'excluent mutuellement. « N'en est-il pas de cela, disent-ils, comme d'une chose extérieure d'où l'on peut déduire l'existence d'une autre chose interne et cachée? Or la chose extérieure, quoique supposant

الظاهر يحتمل الوجود فيختلف فى الاستدلال فيكون القطع
على ما يوجبه غير متيقن وهذا يا امير المؤمنين قول جماعة من
حذاق المتطببين واهل التقدم فى اليونانيين مثل نامونيس
وساساليس[1] وغيرها وهم قوم يُعرَفون باصحاب الطب الحيلى
قال الواثق لهم جميعًا فاخبرونى عن جمهورهم الاعظم الى ما
يذهبون فى ذلك فقالوا الى القياس قال وكيف ذلك قالوا جميعًا
زعمت هذه الطائفة ان الطريق والقانون الى معرفة الطبّ
مأخوذ من مقدمات اولية فمنها معرفة طبائع الابدان والاعضاء
وافعالها ومنها معرفة الابدان فى الصحة والمرض ومعرفة الاهوية
واختلافها والاعمال والصنائع والعادات والاطعمة والاشربة والاسنان
ومعرفة قوى المرض وقالوا ثبت فى الشاهد ان الحيوان يختلف

l'existence (d'une chose cachée), contredit cependant les déductions qu'on en tire et, par conséquent, infirme la certitude de la conclusion. » Telle est, Prince des Croyants, l'opinion de plusieurs habiles médecins dans l'ancienne école grecque, tels que Namounius, Sasalius (Thessalus de Tralles?) et d'autres médecins connus sous le nom de *méthodiques.* » Watik demanda ensuite à tous les docteurs réunis quel était le système qui avait prévalu dans la majorité. Ils répondirent : « C'est l'analogie (ou méthode comparative), » et, à la demande du Prince, ils ajoutèrent d'un commun accord les explications suivantes : « D'après l'opinion de cette école, la méthode et la règle des études médicales ont pour point de départ certaines connaissances qui en forment les préliminaires, par exemple, la notion de l'idiosyncrasie des corps, celle des membres et de leurs fonctions, celle des corps dans l'état de santé et de maladie ; la connaissance des variations climatériques ; celle des faits et gestes et de la profession du malade, ses habitudes, son alimentation, sa bois-

فى صورته وطبائعه وكذلك اعضاؤه مختلفة فى طبائعها وصورها وان الاجساد الحيوانية تتغير بالاهوية المحيطة بها وبالحركة والسكون والاغذية من المأكول والمشروب وبالنوم واليقظة واستفراغ ما يخرج من الجسد واحتباسه والاعراض النفسانية من الغم والفزع والغضب والهمّ قالوا والغرض بالطبّ فى تدبير الاجساد حفظ الصحة الموجودة فى البدن الصحيح واجتلابها للعليل فالواجب ان يكون حفظ الصحة انما هو بمعرفة الاسباب المصححة فالواجب على الطبيب لا محالة من هذه المقدمات التى قد صحّت اذا اراد علاج المريض والنظر فى طبائع الامراض والابدان والاغذية والعادات والازمان والاوقات الحاضرة والاسباب

son et son âge; enfin la connaissance des forces de la maladie. « Il est établi par l'observation, disent ces médecins, que les différences de forme et de tempérament qui existent chez l'animal se présentent également dans ses organes. Les corps des animaux varient entre eux en raison de l'atmosphère ambiante, du mouvement ou du repos, des aliments et des boissons qu'ils absorbent, du sommeil ou de l'état de veille, des matières qu'ils expulsent ou qu'ils retiennent, enfin en raison des accidents moraux, comme le chagrin, la crainte, la colère et l'inquiétude. La médecine, en gouvernant les corps, a pour but de leur conserver la santé dont ils jouissent ou de la rendre à ceux qui l'ont perdue; or la conservation de la santé suppose la connaissance des causes qui peuvent concourir à ce résultat. C'est donc un devoir pour le médecin qui entreprend une cure non-seulement de posséder ces premières connaissances positives, mais, en outre, d'examiner la nature des maladies et celle des corps, l'alimentation, les habitudes, les circonstances de temps, en un mot, l'ensemble des causes qui doivent le guider. » Ces

يستدلّ بجميع ذلك وهذا يا امير المؤمنين قول بقراط
وجالينوس فيمن تقدم وتأخر عنهم وقد اختلفت هذه
الطائفة فى كثير من الاغذية والادوية مع اتفاقهم على ما
وصفنا وذلك لاختلافهم فى كيفية الاستدلال فمنهم من زعم
انه يستدلّ على طبيعة الشىء من الادوية والاغذية بطعمه
او رائحته او لونه او قواه او فعله او تأثيره فى الجسد وزعموا ان
الوثيقة فى كيفية الاستدلال بالاجزآء اذا كانت الالوان والروائح
وسائر ما ذكرنا من افعال الطبائع الاربع كما ان الاسخان والتبريد
والتيبيس فعل لها وزعمت طائفة اخرى منهم ان اصحّ الشهادات
واثبت القضايا فى الحكم على طبيعة الدوآء والغذآء بما اخذ

doctrines, Prince des Croyants, sont celles d'Hippocrate, de Galien et de beaucoup de médecins anciens et modernes. Ces médecins ne s'accordent pas, il est vrai, sur un grand nombre d'aliments et de remèdes, tout en étant d'accord sur les principes que nous venons d'établir. Ces divergences d'opinion résultent de leurs procédés différents de déduction. Ainsi les uns croient qu'on arrive à connaître la nature des remèdes et des aliments en se guidant d'après leur saveur, leur odeur, leur couleur, leurs vertus, l'action et l'influence qu'ils exercent sur le corps; ils soutiennent donc que la seule méthode de déduction qui mérite confiance consiste dans l'analyse des substances, puisque les couleurs, les saveurs et le reste sont soumis aux quatre éléments, selon qu'ils exercent sur elles une impression de chaleur, de froid, de sécheresse, etc. Un autre système, au contraire, prétend que le témoignage le plus sûr, le jugement le plus solide que l'on puisse établir sur la nature des remèdes ou des aliments, consiste dans la connaissance de leur action sur le

من فعله فى الجسد دون الطعم والرائحة وما سوى ذلك فان الاستدلال بما سوى ذلك الفعل والتأثير لا يقطع ولا يعوّل فى الحكم على طبيعة الدوآء المفرد والمركب قال الواثق لحنين من بين الجماعة ما اوّل آلات الغذآء من الانسان قال اوّل آلات الغذآء من الانسان الفم وفيه الاسنان والاسنان اثنتان وثلاثون سنًّا منها فى اللحى الاعلى ستة عشر وفى اللحى الاسفل منها مثل ذلك ومن ذلك اربعة فى كلّ واحد من اللحيين عراض محدّدة الاطراف تسميها الاطبآء من اليونانيين القواطع وذلك ان بها يقطع ما يحتاج الى قطعه من الاطعمة اللينة كما يقطع هذا النوع من المأكول بالسكّين وهى الثنايا والرباعيات وعن جنبى هذه الاربعة فى كل واحد من اللحيين سنّان رؤسهما

corps, abstraction faite de leur saveur, de leur odeur, etc.; et qu'en dehors de cette observation des influences et effets, il ne peut y avoir ni solution ni jugement infaillibles sur la nature d'un remède soit simple, soit composé. »

Watik s'adressant alors à Honeïn, parmi tous les docteurs réunis, lui demanda quel était le premier instrument de la nutrition chez l'homme; Honeïn répondit en ces termes : « Le premier instrument de la nutrition est la bouche, et les dents qu'elle renferme. Celles-ci sont au nombre de trente-deux : seize dans la mâchoire supérieure et seize dans la mâchoire inférieure. Dans chaque mâchoire se trouvent quatre dents larges et pointues que les médecins grecs ont nommées *incisives*, parce qu'elles servent à couper les aliments mous comme ils pourraient être coupés par le couteau : c'est ce que nous nommons *tenaya wa robayat* (doubles et quadruples). A côté de celles-ci, dans chacune des deux mâchoires, se placent deux dents aiguës à leur extrémité et

حادّة واصولها عريضة وهى الانياب وبها يكسر كل ما يحتاج
الى تكسيره من الاشياء الصلبة مما يؤكل وعن جنبى النابين
فى كل واحد من اللحيين خمس اسنان اخر عوارض خشن وهى
الاضراس ويسميها اليونانيون الطواحن لانها تطحن ما يحتاج
الى طحنه مما يؤكل وكل واحد من الثنايا والرباعيات والانياب
له اصل واحد واما الاضراس فما كان منها فى اللحى الاعلى فله
ثلاثة اصول خلا الضرسين الاقصيين فانه ربما كان لكلّ واحد
منهما اصول اربعة وما كان الاضراس فى اللحى الاسفل فلكلّ
واحد منها اصلان خلا الضرسين الاقصيين فانه ربما كان لكلّ
واحد منهما اصول ثلاثة وانما احتيج الى كثرة اصول الاضراس
دون سائر الاسنان لشدّة قوّة العمل بها وخصت العليا منها
بالزيادة فى الاصول لتعلقها باعلى الفم قال الواثق احسنت

larges à leur base : ce sont les *canines* (*eniab*), qui servent à couper les aliments durs. A côté des deux canines se trouvent, dans chaque mâchoire, cinq autres dents larges et massives : ce sont les *adras*, que les Grecs ont nommées *molaires*, parce qu'elles servent à moudre les aliments. Tandis que les incisives et les canines n'ont qu'une seule racine, les molaires de la mâchoire supérieure ont trois racines, à l'exception des deux molaires du fond, qui en ont ordinairement quatre; quant aux molaires de la mâchoire inférieure, elles ont chacune deux racines, mais les deux molaires du fond en ont ordinairement trois. Le nombre plus grand des racines appartenant aux molaires est nécessité par le travail plus pénible que font ces dents, et les molaires supérieures sont pourvues de plus de racines parce qu'elles sont comme suspendues à la voûte du palais. »

Watik félicita ce médecin de la description qu'il venait

فيما ذكرت من هذه الآلات فصنّف لى كتابًا تذكر فيه جميع
ما يحتاج الى معرفته من ذلك فصنّف له كتابًا جعله ثلاث
مقالات يذكر فيه الفرق بين الغذآء والدوآء المسهل وآلات
الجسد وقد ذكر ان الواثق سأل حنينًا فى هذا المجلس وفى
غيره عن مسائل كثيرة وان حنينًا اجاب عن ذلك وصنّف
فى كل ذلك كتابًا ترجمه بكتاب المسائل الطبيعية يذكر فيه
انواعًا من العلوم فكان مما سأل الواثق حنينًا من المسائل وقيل
بل احضر له الواثق بعض ندمائه فكان يسأله بحضرته والواثق
يسمع ويتعجب مما يورده السائل والمجيب الى ان قال له كم
الاسباب المغيّرة للهواء قال حنين اسباب خمسة وهى اوقات السنة
وطلوع الكواكب وغروبها والرياح والبلدان والبحار قال السائل

de lui donner de l'appareil dentaire; après quoi il l'invita à composer pour son propre usage un traité dans lequel il réunirait les notions médicales les plus nécessaires; c'est à cette occasion que Honeïn rédigea pour le Khalife un ouvrage en trois parties contenant divers renseignements sur les aliments, sur les purgatifs et sur les organes du corps humain. D'autres rapportent que Watik fit à Honeïn différentes questions dans cette conférence et dans d'autres réunions semblables, et que ce savant, après y avoir répondu, réunit toutes ses explications dans un traité qu'il intitula *Livre des questions naturelles,* ouvrage où il touche à différentes sciences. Au nombre des questions adressées par Watik à ce docteur (d'après une autre version, un courtisan était chargé d'interroger Honeïn en présence du Khalife, lequel écoutait avec admiration les questions et les réponses) se trouvait celle-ci : « Combien y a-t-il de causes qui déterminent les changements atmosphériques? — Il y en a cinq, répondit Honeïn, à savoir les saisons, le lever et le coucher des

فكم هى اوقات السنة قال حنين اربعة وهى الربيع والصيف والخريف والشتآء فمزاج الربيع معتدل فى الحرارة والرطوبة ومزاج الصيف حار يابس ومزاج الخريف بارد يابس ومزاج الشتآء بارد رطب قال السائل فاخبرنى عن كيفية تغيير الكواكب للهواء قال حنين ان الشمس اذا قربت منها او قربت هى من الشمس كان الهواء ازيد سخونةً وخاصّة كلما كانت اعظم ومتى بعدت الشمس او بعدت هى من الشمس كان الهوآء ازيد بردًا قال السائل فاخبرنى عن كيفية اعداد الرياح قال حنين هى الشمال والجنوب والصبا والدبور فاما قوة الشمال فباردة يابسة واما الجنوب فحارّة رطبة واما الصبا والدبور فمعتدلان غير ان الصبا اميل الى الحرارة واليبس والدبور اميل الى البرد

étoiles, les vents, les (conditions respectives des) pays et les amas d'eau. — Combien y a-t-il de saisons? continua le questionneur. — Quatre : le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. La température du printemps est un mélange bien équilibré de chaleur et d'humidité; l'été est chaud et sec; l'automne, froid et sec; l'hiver, froid et humide. — Comment les étoiles peuvent-elles exercer une influence sur les variations atmosphériques? » Honeïn répondit : « Lorsque le soleil se rapproche des étoiles ou celles-ci du soleil, le temps devient plus chaud et la chaleur est d'autant plus intense que l'étoile est plus grande; au contraire, lorsque le soleil s'éloigne d'elles ou qu'elles s'éloignent de cet astre, la température devient plus froide. — Combien compte-t-on de vents? — Le vent du nord, le vent du sud, le vent d'est et le vent d'ouest. L'action du vent du nord est froide et sèche; celle du vent du sud est chaude et humide; celle des vents d'est et d'ouest tempérée, avec cette différence que le vent d'est tend plutôt à la chaleur et à la sécheresse, le vent d'ouest au

والرطوبة من الصبا قال فاخبرنى عن اصناف البلدان قال حنين هى اربعة اولها النواحى والثانى الارتفاع والانخفاض والثالث مجاورة الجبال والبحار والرابع طبيعة تربة الارض والنواحى اربعة هى الجنوب والشمال والشرق والغرب فناحية الجنوب اسخن وناحية الشمال ابرد واما ناحية الشرق والغرب فمعتدلان واختلاف البلدان بحسب ارتفاعها وانخفاضها لان ارتفاعها يجعلها ابرد وانخفاضها يجعلها اسخن والبلدان تختلف بحسب مجاورة الجبال لها لان الجبل متى كان من البلد فى ناحية الجنوب جعل ذلك البلد ازيد بردًا لانه يستره عن الرياح الجنوبية وانما تهبّ فيه الريح الشمالية فقط ومتى كان الجبل من ناحية الشمال جعل ذلك البلد اسخن قال اخبرنى عن اختلاف البلدان عند مجاورتها للبحار كيف اختلفت قال حنين ان

froid et à l'humidité. — Comment classe-t-on les pays? — En quatre groupes, en raison : 1° des quatre points cardinaux; 2° de l'altitude ou de la dépression ; 3° du voisinage des mers ou des montagnes; 4° de la nature du sol. Les quatre points cardinaux sont le Sud, le Nord, l'Orient et le Couchant. La chaleur domine dans le Sud et le froid dans le Nord; le climat de l'Orient et du Couchant est modéré. Les pays diffèrent entre eux par l'altitude ou la dépression, ce qui veut dire que, s'ils sont plus élevés, ils sont plus froids, et plus chauds, s'ils sont plus déprimés. Quant à la différence établie par le voisinage des montagnes, en voici la loi : Tout pays dominé au sud par une montagne est plus froid, parce qu'il est séparé du vent du sud et exposé seulement au vent du nord; si, au contraire, la montagne est située au nord, la température de ce pays est plus élevée. » Le questionneur poursuivit ainsi : « Je voudrais savoir quelles

كان البحر من البلد فى ناحية الجنوب فان ذلك البلد يسخن ويرطب وان كان فى ناحية الشمال كان ذلك البلد ابرد قال السائل فاخبرنى عن البلدان كيف اختلفت بحسب طبيعة تربة ارضها قال ان كانت ارضها صخرية [1] جعلت ذلك البلد ابرد واخفّ وان كانت تربة البلد حصيانية جعلت ذلك البلد اخف واسخن وان كانت طينًا جعلته ابرد وارطب قال السائل فلما اختلف الهوآء من قبل البحار قال اذا جاورته انقع مآء او جيف او بقول عفنة او غير ذلك مما يتعفن تغير هواؤها فلما كثر هذا الكلام بين السائل والمجيب اضجر ذلك الواثق فقطع عليهم كلامهم واجاز ذلك اليوم سائر من حضره منهم ثم امر الجميع ان يخبر كل واحد منهم مما حضره فى

sont les différences que le voisinage de la mer établit entre les pays. — Si la mer baigne une contrée au sud, répondit le savant, la température est chaude et humide; si la mer est au nord, le climat est plutôt froid. — Quelles sont les différences qui proviennent de la nature du sol? — Si le sol est rocheux, l'air est froid et léger; si le sol est pierreux, l'air est léger et chaud; si le sol est argileux, le froid et l'humidité dominent. — Quelle est l'influence des amas d'eau sur l'atmosphère? — Le voisinage des eaux stagnantes, des corps ou des végétaux en décomposition, et de tout ce qui est susceptible de se putréfier, corrompt l'atmosphère environnante. » Cet échange de questions et de réponses se poursuivit ainsi longtemps, jusqu'à ce que le Khalife, dont l'attention se lassait, y mît un terme. Il fit un présent à tous les savants qui s'étaient trouvés à cette conférence, après quoi il invita chacun d'eux à citer de souvenir quelques sentences sur le renoncement à ce monde où tout passe et s'anéantit,

الزهد في هذا العالم الذى هو عالم الدثور والفنا فذكر كل واحد منهم ما سنح له من الاخبار عن زهد الفلاسفة المتقدمين والحكماء من اليونانيين كسقراط وديوجانس قال الواثق قد اكثرتم فيما وصفتم وقد احسنتم الحكاية فيما ذكرتم فليخبرني مخبر منكم باحسن ما سمع من نطق الحكماء الذين حضروا موت الاسكندر وقد جُعل في تابوت الذهب الاحمر فقال بعض من حضره يا امير المؤمنين كلّ ما ذكروه حسن واحسن ما نطق به من حضر ذلك المشهد من الحكماء ديوجانس وقد قيل انه لبعض حكماء الهند فقال ان الاسكندر كان امس انطق منه اليوم وهو اليوم اوعظ منه امس وقد اخذ ابو العتاهية هذا المعنى من هذا الحكيم فقال

et ils racontèrent l'un après l'autre tout ce qu'ils savaient de faits de ce genre tirés de la vie des anciens philosophes et des sages de la Grèce, comme Socrate et Diogène. Watik leur dit ensuite : « Vous avez développé ce sujet et vous l'avez orné du charme de votre éloquence, je désire maintenant que l'un d'entre vous me cite la plus belle sentence qui fut prononcée par les sages qui entouraient le cercueil d'or massif où Alexandre venait d'être déposé (cf. t. II, p. 251). » Un des docteurs répondit ainsi au Khalife : « Toutes leurs paroles sont dignes d'admiration, mais la plus belle sentence prononcée parmi les sages convoqués à cette cérémonie fut celle de Diogène, sentence que d'autres attribuent à un sage de l'Inde ; la voici : « Alexandre était hier moins silencieux qu'aujourd'hui ; mais aujourd'hui il nous instruit mieux qu'hier. » — Abou 'l-Atahyah a fait passer l'aphorisme de ce philosophe dans les vers suivants :

كفى حزنا بدفنك ثمّ انى   نفضت تراب قبرك من يديّا
وكانت فى حياتك لى عظات   وانت اليوم اوعظ منك حيّا

فاشتدّ بكآء الواثق وعلا نحيبه وبكى كلّ من حضر من الناس ثم قام من فوره وهو يقول

وصروف الدهر فى تقديره   خلقت فيها انخفاض وانحدار
بينما المرء على اعلائها   اذ هوى فى هُوّة منها فحار
انما متعة قوم ساعة   وحياة المرء ثوب مستعار

قال المسعودى وللواثق اخبار حسان مما كان فى ايامه من الاحداث وما كان يجرى من المباحثة فى مجلسه الذى عقده للنظر بين الفقهآء والمتكلمين فى انواع العلوم من العقليات

La vue de ta tombe en ce lieu suffit pour m'accabler de douleur lorsque je secoue mes mains pleines de la terre de ta fosse.

Vivant tu me prodiguais de sages conseils, mais tu m'instruis mieux encore aujourd'hui que pendant ta vie.

Watik répandit des larmes abondantes et sanglota avec force, et tous les assistants mêlèrent leurs larmes aux siennes. Puis il se leva brusquement et dit :

Dans les vicissitudes capricieuses de la destinée il y a des chutes et des effondrements.

L'homme était au faîte de sa fortune, et le voilà qui tombe et demeure immobile au fond de l'abîme.

Les jouissances humaines sont éphémères, la vie de l'homme n'est qu'un vêtement d'emprunt.

Le récit intéressant des événements qui se produisirent sous le règne de Watik, l'exposé des discussions auxquelles se livrèrent les jurisconsultes et les théologiens qu'il réunissait en conférence pour disserter sur les principes et les corollaires des sciences qui sont du domaine de la raison et de

والسمعيات فى جميع الفروع والاصول وقد اتينا على ذكرها فيما سلف من كتبنا وسنورد فيما يرد من هذا الكتاب فى باب خلافة القاهر بالله بن المعتضد بالله جملاً من الاخبار فى اخلاق الخلفآء من بنى العباس لمعنى اوجب ايرادها فى باب خلافة القاهر واعتلّ الواثق فصلّى بالناس يوم النحر احمد آبن ابى دؤاد وكان قاضى القضاة فدعا فى خطبته للواثق فقال اللهمّ اشفه مما ابتليته وقد قدمنا ذكر وقت وفاته فيما سلف من اخباره فى هذا الباب فاغنى ذلك عن اعادته،

la tradition, tous ces détails sont rapportés dans nos ouvrages d'une date plus ancienne. Plus loin, dans le chapitre consacré au khalifat de Kaher-Billah (fils de Moutaded-Billah), nous rapporterons encore quelques traits du caractère des souverains abbassides, pour éclaircir un fait que nous aurons à mentionner dans l'histoire de ce Khalife.

Watik étant tombé malade, ce fut Ahmed (fils d'Abou Douad), le chef des kadis, qui récita la prière publique, le jour de la fête des Sacrifices (10e jour de dou 'l-hiddjeh); ce magistrat mêla à son oraison (*khoutbah*) des vœux pour le prince et prononça ces paroles : « O mon Dieu, sauvez-le de l'épreuve que vous lui avez infligée ! » Quant à la date de la mort de Watik, nous en avons parlé au début de ce chapitre, il est donc inutile d'y revenir (voir ci-dessus, p. 145).

الباب السابع عشر بعد المائة

ذكر خلافة المتوكّل على الله

وبويع جعفر بن محمد بن هارون ولقّب بالمنتصر بالله فلما كان فى اليوم الثانى لقّبه ابن ابى دؤاد المتوكّل على الله وذلك فى اليوم الذى مات فيه الواثق اخوه وهو يوم الاربعآء لست بقين من ذى الحجة سنة اثنتين وثلاثين ومائتين ويكنى بابى الفضل وبويع له وهو ابن سبع وعشرين سنة واشهر وقتل ابن احدى واربعين سنة فكانت خلافته اربع عشرة سنة وتسعة اشهر وتسع ليال وامّه ام ولد خوارزمية يقال لها شجاع وقتل ليلة الاربعآء لثلاث خلون من شوال سنة سبع واربعين ومائتين،

CHAPITRE CXVII.

KHALIFAT DE MOTEWEKKIL-ALALLAH.

Djâfar (fils de Mohammed, fils de Haroun) fut ensuite proclamé; il avait d'abord reçu le surnom de *Mountasir-Billah,* mais dès le lendemain de son avénement, Ibn Abi Douad lui donna celui de *Motewekkil-Alallah.* Ceci se passait le jour même où mourait le Khalife Watik son frère, c'est-à-dire le mercredi 24 du mois de dou 'l-hiddjeh, 232 de l'hégire. Le surnom patronymique de Motewekkil était *Abou 'l-Fadl;* il avait vingt-sept ans et quelques mois quand il fut proclamé; il fut assassiné à l'âge de quarante et un ans, après avoir régné quatorze ans, neuf mois et neuf jours (le mercredi 3 du mois chawal 247). Sa mère, esclave originaire du Khârezm, se nommait *Chudjâ.*

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

ولما افضت الخلافة الى المتوكّل امر بترك النظر والمباحثة فى الجدال والترك لما كان عليه الناس فى ايام المعتصم والواثق والمأمون وامر الناس بالتسليم والتقليد وامر شيوخ المحدثين بالتحديث واظهار السنة والجماعة واظهر لبس ثياب الملحمة وفضّل ذلك على سائر الثياب واتبعه من فى داره على لبس ذلك وشمل الناس لبسه وبالغوا فى ثمنه اهتماما بفعله واصطنع الجيّد منها لمبالغة الناس فيها وميل الراعى والرعية اليها فالباقى فى ايدى الناس منها الى هذه الغاية من تلك الثياب يعرف بالمتوكّلية وهى نوع من الثياب الملحمة فى نهاية الحسن والصنيع

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; ÉVÉNEMENTS PRINCIPAUX DE SON RÈGNE.

A peine en possession du pouvoir, Motewekkil abolit le libre examen, les discussions philosophiques et tout ce qui avait passionné les esprits sous Moutaçem, Watik et Mamoun. Il rétablit l'orthodoxie et la soumission à la coutume religieuse, et exigea des chefs de l'école traditionniste qu'ils enseignassent la tradition, ainsi que les dogmes et les pratiques consacrés par la *sunnah*. Il adopta l'usage des vêtements d'un drap particulier qu'il préférait à toute autre étoffe, et cette mode, suivie par les gens de sa maison, se répandit ensuite parmi le peuple: chacun voulant imiter le souverain, les étoffes de drap atteignirent des prix élevés, et l'on en perfectionna la fabrication pour répondre à la vogue et satisfaire aux goûts du prince et des sujets. On trouve encore de nos jours quelques-unes de ces étoffes; elles sont connues sous

وجودة الصبغ وكانت ايام المتوكّل احسن ايام وانضرها من استقامة الملك وشمل الناس بالامن والعدل ولم يكن المتوكّل ممن يوصف فى عطائه وبذله بالجود ولا بتركه وامساكه بالبخل ولم يكن احد ممن سلف من خلفآء بنى العباس ظهر فى مجلسه العبث والهزل والمضاحك وغير ذلك مما قد استفاض فى الناس تركه الّا المتوكّل فانه السابق الى ذلك والمحدث له واحدث اشيآء من نوع ما ذكرنا فاتبعه فيها الاغلب من خواصّه والاكثر من رعيته ولم يكن فى وزرآئه والمتقدمين من كتّابه وقوّاده من يوصف بجود ولا افضال ولا يتعالى عن مجون وطرب وكان الفتح بن خاقان التركى مولاه اغلب الناس عليه واقربهم اليه واكثرهم تقدمًا عنده ولم يكن الفتح مع هذه

le nom de *motewekkili;* c'est une espèce de tissu de drap fort beau, bien fabriqué et d'un excellent teint.

Le règne de Motewekkil fut un des plus heureux et des plus prospères, par l'ordre qui régna dans l'empire, par le maintien de la sécurité et de la justice. Ce Khalife ne peut être cité pour sa générosité et sa munificence, mais il ne doit pas être non plus taxé de parcimonie ni d'avarice. Aucun des Khalifes abbassides ses prédécesseurs n'avait admis dans son palais les jeux, les frivolités, le goût des bouffonneries et de tous les plaisirs qu'on proscrit ordinairement; Motewekkil fut le premier qui les adopta, et les distractions de ce genre qu'il inventa se propagèrent ensuite chez la plupart de ses courtisans et dans le public. Personne parmi ses vizirs et ses principaux secrétaires et officiers ne se signala par sa générosité et la noblesse de son caractère, et ne sut s'élever au-dessus de ces habitudes de dissipation et de frivolité. Son affranchi Fath ben Khakan le turc, celui de ses favoris qui prit le plus d'empire sur lui et qu'il admit le plus souvent

المنزلة من الخلافة ممن يرجى فضله ويخاف شرّه وكان له نصيب
من العلم ومنزلة من الادب والّف كتابًا فى انواع من الادب
ترجمه بكتاب البستان واحدث المتوكّل فى ايامه بناءً لم يكن
الناس يعرفونه وهو المعروف بالحِيرى والكُمَّيْن والاروقة وذلك ان
بعض سمّاره حدثه فى بعض الليالى ان بعض ملوك الحيرة من
النعمانية من بنى نصر احدث بنيانًا فى دار قراره وهى الحيرة
على صورة الحرب وهيئتها للهجه بها وميله اليها لئلا يغيب عنه
ذكرها فى سائر احواله فكان الرواق فيه مجلس الملك وهو
الصدر والكمّان ميمنة وميسرة ويكون فى البيتين اللذين هما
الكمّان من يقرب اليه من خواصّه وفى اليمين منهما خزانة

dans son intimité, ne sut jamais, malgré le crédit dont il jouissait auprès du Khalife, se faire aimer par ses bienfaits ni se faire craindre par ses rigueurs. Ce fut pourtant un homme instruit et un littérateur distingué; il a laissé sur différentes parties de la littérature et de la morale un livre intitulé *le Verger* (*Boustan*).

Motewekkil se fit construire, pendant son règne, un palais d'une forme inconnue jusqu'alors et qui a reçu le nom d'*El-Hiri*, « des deux ailes et des portiques. » L'idée lui en fut suggérée par un de ses courtisans qui, dans une causerie du soir, lui raconta qu'un roi de Hirah, de la famille de Nôman et de la tribu des Benou Nasr, passionné pour la guerre et voulant que le souvenir en fût toujours présent à son esprit, avait fait bâtir dans Hirah, sa capitale, un édifice rappelant une armée rangée en ordre de bataille. La partie supérieure du palais, destinée au logement du roi, figurait le centre de l'armée, les deux ailes représentant la droite et la gauche de l'armée étaient réservées à ses principaux courtisans; le pavillon de droite renfermait le vestiaire royal, et le pavillon

الكسوة وفى الشمال ما احتيج اليه من الشراب والرواق قد عمّ فضاؤه الصدر والكمّين والابواب الثلاثة على الرواق فسمّى هذا البنيان الى هذا الوقت بالحيرى والكمّين اضافةً الى الحيرة واتبع الناس المتوكّل فى ذلك ائتمامًا بفعله واشتهر الى هذه الغاية وبايع المتوكّل لبنيه الثلاثة محمد المنتصر بالله وابى عبد الله المعتزّ بالله والمستعين بالله وفى ذلك يقول ابن المدبر فى ذكره لهذه البيعة

يا بيعة مثل بيعة الشجره فيها لكلّ الخلائق الخيره
اكّدها جعفر وصيّرها الى بنيه الثلاثة البرره

وفى ذلك يقول على بن الجهم

de gauche tout ce qui servait à ses festins; la partie élevée du palais commandait le centre et les deux ailes, et les trois portes du palais y conduisaient. Tel est l'édifice qui porte encore aujourd'hui le nom des *deux ailes* et celui d'*el-hiri* en souvenir de la ville de Hirah : le peuple se fit construire des habitations semblables, en se conformant au style du palais de Motewekkil, édifice qui est resté célèbre jusqu'à nos jours.

Ce Khalife fit reconnaître ses trois fils comme héritiers présomptifs, à savoir Mohammed *Mountasir-Billah*, Abou Abd Allah *Moutazz-Billah* et *Moustaïn-Billah* (Mouayyad). Le poëte Ibn el-Mudebbir a rappelé cette circonstance dans les vers suivants :

Cette élection, semblable à l'*élection sous l'arbre*, est une source de bénédictions pour le genre humain;
Elle a été établie par Djâfar (Motewekkil) en faveur de ses trois fils illustres.

Ali, fils de Djehm, a dit sur le même sujet

قل للخليفة جعفر يا ذا الندى وابن الخلائف والائمة والهدى
لما اردت صلاح دين محمد وليت عهد المسلمين محمدا
وثنيت بالمعتز بعد محمد وجعلت ثالثهم اعز مؤيدا

وكان استخلاف المتوكل على الله بعد ان استخلف ابو العباس السفاح بمائة سنة وبعد موت العباس بن عبد المطلب بمائتى سنة وقد قيل غير ذلك على تفاوت التواريخ وتنازع الناس فى كيفية اوقاتهم وعدد سنيهم والزيادة فى الايام والشهور ونقصانها من مدة ملكهم وقد كان سخط المتوكل على محمد بن عبد الملك الزيات بعد خلافته باشهر فقبض امواله وجميع ما كان له وقلد مكانه ابا الوزير وقد كان ابن الزيات اتخذ للصادرين والمغضوب عليهم تنورًا من الحديد رؤوس مسامیره

Dis au Khalife Djâfar : Prince généreux, fils des Khalifes et des imams, guide de la voie sainte,

Voulant fortifier la religion du Prophète, tu as investi Mohammed de l'autorité future sur les musulmans ;

Puis tu as donné Moutazz pour successeur à Mohammed, et tu as désigné en troisième lieu le noble Mouayyad.

Motewekkil-Alallah fut promu au khalifat un siècle après l'élection d'Abou 'l-Abbas Saffah et deux siècles après la mort d'Abou 'l-Abbas, fils d'Abd el-Mottalib ; mais les opinions ne s'accordent pas sur ce point, et il faut tenir compte de la divergence des Chroniques, de l'évaluation différente des années de leur règne, et du nombre de mois et de jours que les historiens y ajoutent ou en retranchent. — Motewekkil, peu de mois après son avénement, disgracia Mohammed, fils d'Abd el-Mélik Zeyyat, confisqua ses richesses et tout ce qu'il possédait et investit de ses fonctions Abou 'l-Wézir. Ibn Zeyyat avait inventé, pour torturer les coupables et ceux qui avaient mérité sa colère, un grand cylindre de fer, garni

الى داخل قائمة مثل رؤوس المسالّ فى ايام وزارته للمعتصم والواثق فكان يعذب الناس فيه فامر المتوكّل بادخاله فى ذلك التنّور فقال محمّد بن عبد الملك الزيّات للموكّل به ان يأذن له فى دواة وبطاقة ليكتب فيها ما يريد فاستأذن المتوكّل فى ذلك فأذن له فكتب فيها

هى السبيل فمن يوم الى يوم   كانه ما تريك العين فى النوم
لا تجزعنّ رويدًا انها دول   دنيا تنقّل من قوم الى قوم

وتشاغل المتوكّل فى ذلك اليوم فلم تصل الرقعة اليه فلما كان الغد قرأها فامر باخراجه فوجدوه ميّتا وكان حبسه فى ذلك التنّور الى ان مات اربعين يومًا وكان كاتبًا بليغًا شاعرًا مجيدًا

de clous, dont la pointe, acérée comme des aiguilles d'emballeur, se dressait dans l'intérieur. Ce fut dans ce même instrument de supplice, où il torturait ses victimes sous le règne de Moutaçem et de Watik, qu'il fut placé lui-même par ordre de Motewekkil. Il pria son gardien de lui faire obtenir de l'encre et une feuille de papier afin d'écrire quelques lignes, et, le Khalife ayant fait droit à sa demande, il écrivit les vers que voici :

Telle est la route qu'il faut suivre; entre la veille et le lendemain il semble qu'on soit le jouet d'un rêve.

Cesse de gémir et prends patience, car les vicissitudes de la destinée frappent une famille après l'autre.

Ce jour-là Motewekkil était occupé et il ne reçut pas le billet, mais il en prit connaissance dès le lendemain et ordonna qu'on mît le prisonnier en liberté. On ne trouva plus qu'un cadavre. Son incarcération dans ce cylindre avait duré quarante jours. Ibn Zeyyat était un rédacteur habile et un poëte distingué; on cite de lui ces vers, dans lesquels il

وهو القائل فى تحريض المأمون على ابرهيم بن المهدى عمّه حين خرج عليه (1)

ألم تر ان الشىء للشىء علّة   تكون له كالنار تقدح بالزند
كذلك جربنا الامور وانما   يدلّك ما قد كان قبل على البعد
وظنّى بابرهيم انّ مكانه   سيبعث يومًا مثل ايامه النكد
تذكّر امير المؤمنين قيامه   وايامه فى الهزل منه وفى الجدّ
اذا هزّ اعواد المنابر باسته   تغنّى بليلى او بمية او هند

فى شعر طويل جدّا ومن شعره قوله فى مرثية للمعتصم بالله

وظلّ له سيف النبىّ كانما   مدامعه من شدّة الحزن تذرف
حمائله والبرد تشهد انه   هو الطيّب الاولى الذى كان يعرف

excitait Mamoun contre Ibrahim (fils de Mehdi), son oncle, qui venait de se révolter :

Ne vois-tu pas qu'une chose en enfante une autre, comme l'étincelle qui jaillit du briquet (et allume l'incendie)?

C'est ce que nous enseigne l'expérience de la vie, et le souvenir du passé pouvait te révéler l'avenir.

J'ai toujours pensé qu'Ibrahim, dans la situation où il se trouvait, susciterait une catastrophe funeste comme sa vie.

Qu'on rappelle au Prince des Croyants les occupations et la conduite de cet homme, dans les circonstances gaies ou sérieuses :

Lorsqu'il ébranlait les piliers de la chaire sous le poids de son corps, c'était pour chanter les charmes de Leïla, de Meyah ou de Hind.

Cette poésie est fort longue. Voici un fragment d'une élégie funèbre qu'il composa en l'honneur de Moutaçem-Billah :

Le sabre du Prophète semblait, dans sa douleur, répandre un torrent de larmes;

Le baudrier, la tunique (du Prophète) étaient encore imprégnés de ce parfum de vertu qui s'exhalait de sa personne.

اقول ومن حقّ الذى قلت اننى اقول واننى بعد ذلك واحلف
لما هاب اهل الظلم مثلك سائسا ولا انصف المظلوم مثلك منصف

وقد اتينا على اخباره وما استحسن من اشعاره فى الكتاب الاوسط فكانت ايام ابى الوزير فى الوزارة يسيرة وقد كان اتخذ للوزارة محمد بن الفضل الجرجرائىّ[1] ثم صرّفه فاستكتب عبيد الله بن يحيى سنة ثلاث وثلاثين ومائتين الى ان قتل وقد اتينا فى الكتاب الاوسط على اخباره واتصاله بالمتوكّل واخبار الفتح بن خاقان وذكر محمد بن يزيد المبرد قال ذُكِرتُ للمتوكّل لمنازعة جرت بينه وبين الفتح بن خاقان فى تأويل آية

Je l'atteste (et ce que je dis est si vrai que je suis prêt à le répéter sous la foi du serment):

Jamais un maître aussi sévère n'avait fait trembler les méchants, jamais un roi plus juste n'avait protégé les opprimés.

On trouvera son histoire et des extraits de ses poésies les plus remarquables dans notre Livre Moyen. — Abou 'l-Wézir n'exerça que peu de temps les fonctions de ministre; le Khalife lui donna pour successeur Mohammed (fils de Fadl), originaire de Djardjaraïa, mais il révoqua bientôt celui-ci et le remplaça par Obeïd Allah (fils de Yahya), en 233 de l'hégire, lequel resta en fonctions jusqu'à ce qu'il fût assassiné. Nous avons raconté dans le Livre Moyen les faits qui le concernent, ses rapports familiers avec Motewekkil et l'histoire de Fath, fils de Khakan.

Voici ce que raconte Mohammed (fils de Yézid) Moberred: « Mon nom ayant été prononcé devant Motewekkil à la suite d'une discussion entre ce prince et Fath, fils de Khakan, relativement au sens d'un verset du Koran qui présentait des variantes (keri), le Khalife adressa un message à Mo-

وتنازع الناس فى قرأتها فبعث الى محمد بن القاسم بن محمد بن سليمان الهاشمى وكانت اليه البصرة فحمّلنى اليه مكرمًا فلما اجتزت بناحية النعمانية بين واسط وبغداد ذُكِر لى ان بدير هرقل جماعة من المجانين يعالجون فلما حذيته دعتنى نفسى الى دخوله فدخلته ومعى شاب ممن يُرجع الى دين وادب فاذا انا بمجنون من المجانين قد دنا الىّ فقلت ما يقعدك بينهم وانت بائن عنهم فكسر جفنه ورفع عقيرته وانشأ يقول

ان وصّفونى فناحل الجسدِ   او فتّشونى فابيض الكبدِ
اضعف حالى وزادنى سقمًا   ان لست اشكو الهوى الى احدِ
وضعتُ كفّى على فؤادى من   حرّ الاسى وانطويت فوق يدى

hammed (fils de Kaçem, fils de Mohammed, fils de Suleïman) le Hachémite, son gouverneur à Basrah; celui-ci me fit conduire à la cour du Khalife avec les plus grands égards. Comme je traversais le canton de Nômanyeh entre Waçit et Bagdad, on m'apprit qu'on avait établi dans le couvent de Saint-Héraclius un hôpital de fous : j'étais tout près de cet endroit, j'éprouvai le désir de le visiter et j'y entrai suivi d'un jeune homme aussi distingué par sa piété que par son instruction. Un fou s'étant approché de moi, je lui demandai : « Pourquoi résides-tu parmi ces gens-là et pourquoi te tiens-tu à l'écart ? » Il baissa les yeux, et haussant le ton de sa voix, il prononça ces vers :

Si l'on décrit mon extérieur, mon corps est décharné; si l'on scrute mes sentiments, mon cœur est pur.

Ce qui redouble ma tristesse et ajoute à ma souffrance, c'est que je ne puis me plaindre à personne de mon amour.

Dans les ardeurs du désespoir, j'appuie ma main sur mon cœur et je me replie sur moi-même.

آهٍ من الحبّ آهٍ من كبدى   ان لم امت فى غد فبعد غدِ
كانّ قلبى اذا ذكرتهم   فريسةٌ بين ساعدى اسدِ

قلت احسنت لله ابوك زدنى فانشأ يقول

ما اقتل البين للنفوس وما   اوجع فقد الحبيب للكبدِ
عرّضت نفسى من البلاء لما   اسرف فى مهجتى وفى جلدى
يا حسرتى ان اموت معتقلًا   بين اعتلاج الهموم والكمدِ
فى كل يوم يفيض معولة   عينى لعضو يموت من جسدى

قلت احسنت لله درّك ولا فضّ فوك زدنى فانشأ يقول (1)

الله يعلم اننى كَمِدٌ   لا استطيع ابثّ ما اجدُ

Hélas ! quel amour ! Hélas, mon pauvre cœur ! Si je ne meurs pas demain, je mourrai le jour suivant.

Mon cœur, sous l'étreinte du souvenir, est comme une proie dans les griffes du lion.

Je le complimentai et le priai de continuer, ce qu'il fit en ces termes :

Que la séparation est mortelle pour l'âme, que le départ d'une amie est douloureux au cœur !

Ma vie touche à son terme par l'excès de la souffrance qui accable mon âme et mon corps ;

Qu'il est triste de mourir ainsi prisonnier et sous les coups répétés de la douleur et des soucis !

Chaque jour mes yeux répandent des larmes sur une partie de moi-même que la mort a envahie.

— « C'est très-bien, m'écriai-je, que Dieu te récompense et que ta bouche ne reste pas muette ! Continue. » Il ajouta ces vers :

Dieu sait que, malgré ma douleur, je suis incapable de divulguer ce que j'éprouve.

نفسان لى نفس تضمّنها بلد واخرى حازها بلدُ
وارى المقيمة ليس ينفعها صبر وليس يعينها جلدُ
واظنّ غائبتى كشاهدتى بمكانها تجد الذى اجدُ

فقلت والله احسنت فاستزدته فقال اراك كلما انشدتك استزدتنى وما ذاك الّا لفرط ادب او فراق شجن فانشدنى انت ايضًا فقلت للذى معى انشده فانشأ يقول

عذل وبين وتوديع ومرتحلُ اىّ العيون على ذا ليس تنهملُ
تالله ما جلدى من بُعدهم جلد ولا اختزان دموعى عنهم بخلُ
بلى وحرمة ما القين من خبل قلبى اليهنّ مشتاق وقد رحلُوا

J'ai deux cœurs, l'un est enfermé ici, l'autre est dans une autre contrée;

Mais je ne trouve pour celui qui est ici ni secours dans la patience, ni soulagement dans la résignation,

Et je crois que mon cœur absent est, comme mon cœur présent, condamné aux souffrances que j'endure.

— « En vérité, lui dis-je, c'est parfait! » et je le priai de poursuivre. — Je vois, me répondit-il, qu'à peine ai-je achevé un morceau tu m'en demandes un autre; ce désir est chez toi l'effet d'une grande curiosité littéraire, ou d'une séparation douloureuse. A ton tour à me réciter quelques vers. » Sur mon invitation, le jeune homme qui m'accompagnait lui récita ceux-ci :

Reproches, séparation, adieux, départ; quels yeux après tout cela ne fondraient pas en larmes?

Dieu sait que, si je me résigne, ce n'est pas à leur absence, et que, si je retiens mes pleurs, ce n'est pas que j'en sois avare.

Non, je le jure par les tourments auxquels je suis condamné, depuis qu'elles se sont éloignées, mon cœur ne désire qu'elles.

وددت ان البحار السبع لى مددٌ   وانّ جسمى دموعٌ كلّها هملُ
وانّ لى بدلاً من كلّ جانحة   فى كلّ جارحة يوم النوى مُقَلُ
لا درّ درّ النوى لو صادفت جبلاً   لانهدّ منها وشيكًا ذلك الجبلُ
الهجر والبين والواشون والابل   طلائع يتراءى دونها الاجلُ [1]

فقال المجنون احسنت وقد حضرنى فى معنى ما انشدتَ الىّ شعر أفأنشده قلت هات فقال [2]

ترحّلوا ثم نيطت دونهم سجف   لو كنت املكهم يومًا لما رحلوا
ما راعنى اليوم شىء غير فقدهم   لما استقلّت وسارت بالدمى الابلُ
يا حادى العيس رفقًا كى اودّعهم   رفقًا قليلاً ففى توديعها الاجلُ
انى على العهد لم انقض مودّتهم   فليت شعرى وطال الدهر ما فعلوا

Je voudrais que, les sept mers venant à mon aide, mon corps tout entier se transformât en un déluge de larmes.

Je voudrais que dans tout mon corps, en guise de membres, il n'y eût eu que des yeux, le jour de la séparation.

Séparation maudite! une montagne qui la rencontrerait ne tarderait pas à s'écrouler.

Le départ, l'éloignement, les espions, les chameaux (chargés pour le voyage), indices sinistres derrière lesquels se montre le trépas.

— « C'est bien, s'écria le fou, je me souviens de quelques vers sur le sujet que tu viens de me faire entendre. Veux-tu que je te les récite? » Je le priai de les dire et il continua ainsi :

Ils sont partis et les rideaux (du palanquin) se sont refermés sur eux. Ah! si j'avais été le maître un seul jour, ce départ n'aurait pas eu lieu.

Rien ne m'alarmait aujourd'hui, si ce n'est leur éloignement lorsque les chameaux, se redressant, emportèrent ces chères idoles.

Ô guide de la caravane, arrête-toi afin que je leur adresse mes adieux, arrête un instant; dans ces adieux, il y a pour moi la mort.

Fidèle à mon serment, je n'ai pas brisé le pacte de mon amour. Que je voudrais savoir ce qu'ils sont devenus depuis une absence si longue!

قال المبرد فقال الفتى الذى معى ماتوا فقال المجنون آه آه ان ماتوا فسوف اموت فسقط ميّتًا فما برحت حتى غسل وكفن وصلّيت عليه ودفنته ووردت سرّ من رأى فادخلت على المتوكّل وقد عمل فيه الشراب فسألنى عن بعض ما وردت له فاجبت وبين يدى المتوكّل البحترى الشاعر فابتدأ ينشده قصيدةً يمدح بها المتوكّل وفى المجلس ابو العنبس الصيمرى (1) فانشد البحترى قصيدته التى اوّلها

عن اىّ ثغر تبتسِمْ وباىّ طرف تحتكِمْ
حسن يضىءُ بحسنه والحسن اشبه بالكرمْ
قل للخليفة جعفر المتوكّل ابن المعتصِمْ

Moberred poursuit ainsi son récit : « Le jeune homme qui était avec moi s'écria : « Ils sont morts ! — Hélas ! hélas ! gémit le fou, s'ils sont morts, moi aussi je veux mourir ! » et il tomba expirant. Avant de m'éloigner, je fis laver et ensevelir le corps, je récitai la prière des funérailles et le fis inhumer. En arrivant à Sorra-men-râ, je fus introduit chez Motewekkil; quoique sous l'influence de la boisson, ce prince m'adressa quelques-unes des questions pour lesquelles il m'avait fait venir et je lui rendis réponse. Ensuite le poëte Bohtori, qui se tenait debout devant le Khalife, commença à réciter un poëme en l'honneur de Motewekkil; or Abou 'l-Anbas Saïmari (poëte burlesque) était dans l'auditoire. Voici le début de la poésie de Bohtori :

De quelle bouche tu souris, de quel regard (sévère) tu rends tes jugements !

Ta beauté brille de son propre éclat, et rien ne ressemble plus à ta beauté que ta munificence.

Dis au Khalife Djâfar el-Motewekkil, fils de Moutaçem,

المرتضى ابن المجتبى   والمنعم ابن المنتقم
اما الرعيّة فهى من   امنات عدلك فى حرم
يا بانى المجد الذى   قد كان قوّض فانهدم
اسلم لدين محمد   فاذا سلمت فقد سلم
نلنا الهدى بعد العمى   بك والغنى بعد العدم

فلما انتهى الى ذلك مشى القهقرى للانصراف فوثب ابو العنبس فقال يا امير المؤمنين تأمر بردّه فقد والله عارضته فى قصيدته هذه فامر بردّه فاخذ ابو العنبس ينشد شيئاً لولا ان فى تركها بتر للخبر لما ذكرناه وهو[1]

فى اىّ سلح ترتطم   وباىّ كفّ تلتقم
ادخلت رأس البحتر   ىّ ابى عبادة فى الرحم

Au roi bien-aimé, fils du roi élu de Dieu, au bienfaiteur, fils du vengeur :
Quant à tes sujets, leur bonheur est inviolable, sous l'égide de ta justice;
Mais toi qui as relevé l'édifice de la gloire qui était renversé et en ruines,
Conserve-toi pour la religion de Mohammed, car son salut dépend du tien.
Après l'aveuglement nous avons trouvé, grâce à toi, la lumière (de la religion), et la richesse après le dénûment.

Quand il eut dit ce dernier vers, le poëte marcha à reculons comme pour se retirer, mais Abou 'l-Anbas, se levant vivement de sa place, dit au Khalife : « Prince des Croyants, ordonnez qu'on le ramène, car en vérité j'ai trouvé la parodie de son poëme. » Sur un signe du prince, le poëte revint sur ses pas, et Abou 'l-Anbas se mit à débiter les vers suivants que nous eussions passés sous silence si ce n'était tronquer l'anecdote :

Dans quelle fange es-tu embourbé? De quelle main pourras-tu manger?
Je condamne à l'ignominie la tête d'Abou Ybadeh el-Bohtori, etc.

ووصل ذلك بما اشبهه من الشتم فضحك المتوكّل حتى استلقى
على قفاه وفحص برجله اليسرى وقال يدفع الى ابى العنبس
عشرة الاف درهم فقال الفتح يا سيّدى البحترى الذى هُجِىَ
واسمع المكروه ينصرف خائبًا قال ويدفع الى البحترى عشرة
الاف درهم قال يا سيّدى فهذا البصرى الذى اشخصناه من
بلده لا يشركهم فيما حصلوه قال ويدفع اليه عشرة الاف
درهم فانصرفنا كلنا فى شفاعة الهزل ولم ينفع البحترى جدّه
واجتهاده وحزمه ثم قال المتوكّل لابى العنبس اخبرنى عن
حمارك ووفاته وما كان من شعره فى الرؤيا التى رأيتها قال نعم
يا امير المؤمنين كان اعقل من القضاة ولم يكن له جرية ولا

Et il ajouta d'autres vers pleins d'invectives du même genre. Motewekkil fut pris d'un tel accès de rire, qu'il tomba en arrière en trépignant du pied gauche, puis il gratifia le bouffon d'un don de dix mille dirhems. Fath (fils de Khakan), lui dit alors : « Et Bohtori; après avoir été satyrisé et abreuvé d'injures, faut-il qu'il s'en aille les mains vides? » Le Khalife lui fit donner dix mille dirhems. « Et ce Basrien (Moberred), ajouta le courtisan, que nous avons fait venir de son pays, n'aura-t-il pas une récompense égale à la leur? — Qu'on lui donne dix mille dirhems, » ordonna le prince. Nous nous retirâmes ainsi sous les auspices de cette bouffonnerie, sans que Bohtori tirât aucun avantage particulier de son application, de ses travaux et de son talent. A la suite de cette scène, Motewekkil dit à Abou 'l-Anbas : « Raconte-moi l'histoire de ton âne et sa mort, et dis-moi les vers qu'il te récita en songe. — Volontiers, Sire, répondit le bouffon. Ce baudet était plus sensé que tous les kadis ensemble : jamais d'emportement, jamais de faux pas. Survint une maladie subite qui me l'enleva; je le vis en rêve et lui dis : « Ô mon

زلّة فاعتلّ علّةً على غفلة ومات منها فرأيته فيما يرى النائم فقلت له يا حمارى ألم ابرّد لك الماء وانق لك الشعير واحسن اليك جهدى فلِمَ متّ على غفلة وما خبرك قال نعم لما كان فى اليوم الذى وقفت على فلان الصيدلانى تكلمه فى كذا وكذا مرّت بى اتان حسناء فرأيتها فأخذت بمجامع قلبى فعشقتها واشتدّ وجدى بها فمتّ كمدًا متأسفًا فقلت له يا حمارى هل قلت فى ذلك شعرًا قال نعم وانشدنى (1)

هام قلبى باتانٍ عند باب الصيدلانى
تيّمتنى بدلال بثناياها الحسانِ
وبخدّين اسيليـن كلون الشقرانِ
فبها متّ ولو عشتُ اذًا طال هوانى

âne, est-ce que ton eau n'était pas toujours fraîche et ton orge soigneusement mondé? Est-ce que je ne te prodiguais pas tous mes soins. Pourquoi cette mort subite? Que t'est-il arrivé? — Voici, me dit-il : le jour où vous vous arrêtâtes chez le mercier un tel, tandis que vous causiez de la pluie et du beau temps, une ânesse splendide vint à passer : je la vis, mon cœur s'en éprit; je l'aimai d'un amour si violent, que je succombai à ma tristesse, à mon désespoir. — Eh bien, mon âne, n'as-tu pas fait quelques vers à ce propos? — Si fait, répondit-il, les voici :

Mon cœur s'est épris d'une ânesse
A la porte d'un brocanteur.
Esclave de sa gentillesse
Et de son sourire enchanteur,
De son minois plein de finesse,
De son teint frais comme une fleur,
J'en suis mort. C'eût été faiblesse
De vivre dans le déshonneur.

فقلت يا حمارى فما الشقرانى قال هذا من غريب الحمير فطرب المتوكّل وامر الملهين المغنين ان يغنوا ذلك اليوم بشعر الحمار وفرح ذلك اليوم فرحًا شديدًا وسرّ سرورًا لم يُرَ مثله وزاد فى تكرمة ابى العنبس وجائزته وحدث ابو عبد الله محمد ابن عرفة النحوى[1] قال حدثنا محمد بن يزيد المبرد قال قال المتوكّل لابى الحسن علىّ بن محمد بن علىّ بن موسى بن جعفر ابن محمد بن علىّ بن ابى طالب رضهم ما يقول ولد ابيك فى العباس بن عبد المطلب قال وما يقول ولد ابى يا امير المؤمنين فى رجل افترض الله طاعة بنيه على خلقه وافترض طاعته على

— « Je demandai à mon âne ce que voulait dire le terme *chakarani*. Il me répondit : « Ce mot s'applique aux plus beaux d'entre les ânes. » Motewekkil que ce récit avait égayé, ordonna à ses musiciens et chanteurs de mettre en musique, pour ce jour-là, la chanson de l'âne; jamais on ne le vit manifester une gaieté plus vive, ni une joie plus expansive. Quant à Abou 'l-Anbas, il fut comblé d'honneurs et de présents.

Abou Abd Allah Mohammed (fils d'Orfah), le grammairien, a recueilli le récit suivant de Mohammed (fils de Yézid) Moberred : « Le Khalife Motewekkil dit, un jour, à Abou 'l-Haçan Ali (fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abou Talib) : « Quels propos les fils de ton père tiennent-ils contre Abbas, fils d'Abd el-Mottalib? » Ali répondit : « Prince des Croyants, comment la postérité de mon père pourrait-elle parler mal d'un homme, aux fils duquel Dieu a ordonné que ses créatures fussent soumises, tandis qu'il a ordonné aux fils d'Abbas de *lui* obéir? » Cette réponse lui valut cent mille dirhems; néanmoins sa pensée véritable était celle-ci :

بنيه فامر له بمائة الف درهم وانما اراد ابو الحسن طاعة الله على بنيه فعرّض[1] وقد كان سعى بابى الحسن على بن محمد الى المتوكّل وقيل له ان فى منزله سلاحًا وكتبًا وغيرها من شيعته فوجّه اليه ليلًا من الاتراك وغيرهم من هجم عليه فى منزله على غفلة ممن فى داره فوُجِد فى بيت وحده مغلق عليه وعليه مدرعة من شعر ولا بساط فى البيت الّا الرمل والحصا وعلى رأسه ملحفة من الصوف متوجّه الى ربه يترنم بآيات من القرآن فى الوعد والوعيد فأُخِذ على ما وُجِد عليه وحمل الى المتوكّل فى جوف الليل فمثل بين يديه والمتوكّل يشرب وفى يده كاس فلما راه اعظمه واجلسه الى جنبه ولم يكن فى منزله شىء مما قيل

« Un homme qui a prescrit à ses fils d'obéir à Dieu ; » seulement il eut recours à une expression détournée (*taarid*). Ce même Abou 'l-Haçan Ali avait été calomnié auprès du Khalife : on l'accusait de cacher dans sa demeure des armes, des livres et d'autres indices du chiisme; une troupe de Turcs et d'agents apostés par ordre du prince envahirent sa maison à l'improviste. On trouva Ali seul dans une chambre où il se tenait enfermé; il était vêtu d'une simple robe de bure, le sol de sa chambre, entièrement dépourvu de tapis, était formé de sable et de cailloux; il avait la tête couverte d'une *melhafah* (sorte de capuchon) de laine, se recueillait en Dieu et psalmodiait des versets du Koran sur les récompenses et les châtiments. On s'empara de lui dans l'accoutrement où il se trouvait et on le mena chez Motewekkil, au milieu de la nuit. Le Khalife, quand le prisonnier parut devant lui, était occupé à boire et tenait une coupe à la main; en le voyant entrer, il l'accueillit avec considération et le fit asseoir à ses côtés. Apprenant que rien de suspect n'avait été trouvé dans sa maison et qu'aucune

فيه ولا حالة يتعلل عليه بها فناوله المتوكّل الكاس الذى فى يده فقال يا امير المؤمنين ما خامر لحمى ودمى قط فاعفنى منه فعافاه وقال انشدنى فانشده

باتوا على قلل الاجبال تحرسهم غلب الرجال فما اغنتهم القلل
واستنزلوا بعد عزّ من معاقلهم فاودعوا حفرًا يا بئس ما نزلوا
ناداهم صارخ من بعد ما قبروا اين الاسرّة والتيجان والحلل
اين الوجوه التى كانت منعّمة من دونها تضرب الاستار والكلل
فافصح القبر عنهم حين ساءلهم تلك الوجوه عليها الدود يقتتل
قد طالما اكلوا دهرًا وما شربوا فاصبحوا بعد طول الاكل قد اكلوا
وطالما عمّروا دورًا لتحصنهم ففارقوا الدور والاهلين وانتقلوا

charge ne s'élevait contre lui, il lui tendit la coupe qu'il tenait à la main : « Prince des Croyants, s'écria Ali, jamais cette boisson ne s'est mêlée à ma chair ni à mon sang ; veuillez donc m'excuser. » Le Khalife n'insista point, mais il lui demanda de dire quelques vers ; Ali récita ceux qui suivent :

Ils habitaient les cimes des montagnes, protégés par des cohortes nombreuses ; mais à quoi leur ont servi leurs retraites inaccessibles ?

Après quelques jours de puissance, ils sont descendus de leurs forteresses pour être couchés dans la fosse ; quelle triste chute !

Une fois dans le tombeau, ce cri s'est fait entendre : Où sont les trônes, les couronnes, les vêtements somptueux ?

Que sont devenus ces visages rayonnants de bonheur, devant lesquels les rideaux et les voiles s'abaissaient ?

Et à ces questions la tombe a répondu pour eux : Ces visages, les vers se les disputent.

Ceux qui étaient assis à la table du plaisir, après en avoir épuisé les jouissances, servent eux-mêmes de pâture aux vers.

Ils avaient bâti pour leur défense de solides édifices ; châteaux et famille, ils ont tout quitté et sont partis.

وطالما كنزوا الاموال وادّخروا فخلّفوها على الاعدآء وارتحلوا
اضحت منازلهم قفرًا معطّلة وساكنوها الى الاجداث قد رحلوا

قال واشفق كلّ من حضر على علىّ وظنّوا ان بادرة ستبدر منه اليه قال والله لقد بكى المتوكّل بكاء طويلاً حتى بلّت دموعه لحيته وبكى من حضره ثم امر برفع الشراب ثم قال له يا ابا الحسن أعليك دين قال نعم اربعة الاف دينار فامر بدفعها اليه وردّه الى منزله من ساعته مكرمًا وكانت وفاة محمد بن سماعة القاضى صاحب محمد بن الحسن وصاحب ابى حنيفة فى خلافة المتوكّل وذلك فى سنة ثلاث وثلاثين ومائتين [1] وهو ابن مائة سنة صحيح الجسم والعقل والحواس ويفتض الابكار ويركب

Les trésors qu'ils amassaient et qu'ils cachaient depuis longtemps, ils les ont laissés à leurs ennemis et se sont éloignés.

Leurs demeures sont vides et désolées, et ceux qui les habitaient ont été portés au sépulcre.

Moberred ajoute : « Tous les témoins de cette scène s'apitoyaient sur le sort d'Ali, persuadés qu'une sentence terrible allait l'atteindre; mais il n'en fut rien. Motewekkil répandit des larmes si abondantes, que sa barbe en fut toute mouillée, et tous les assistants pleurèrent avec lui. Puis il fit disparaître l'appareil du festin et demanda à Ali : « Abou 'l-Haçan, as-tu des dettes? — Oui, répondit-il, je dois quatre mille dinars. » Motewekkil ordonna qu'on remît à Ali cette somme et qu'on le reconduisît ensuite à son logis avec toutes sortes d'égards.

Mohammed (fils de Samaâh) le juge, disciple de Mohammed ben el-Haçan (Cheïbani) et d'Abou Hanifah, mourut sous le règne de Motewekkil, en l'année 233; quoique centenaire, il était vigoureux de corps et d'esprit; il jouissait de toutes ses facultés, déflorait des vierges, domptait des che-

الخيل التى تقطف وتعتق لم ينكر من نفسه شيئًا وحكى ابنه سماعة بن محمد قال قال لى ابى محمد بن سماعة وجدت فى حياة سوار بن عبد الله قاضى المنصور كتابًا له بخطّه اراه من شعره او ابيات استحسنها وهى (1)

سلبت عظامى لحمها فتركتها
عوارىَ فى اجلادها تتكسر
واخليت منها مخّها فكانها
قوارير فى اجوافها الريح تصفر
خذى بيدى ثم ارفعى الثوب وانظرى
ضنى جسدى لكننى اتستر

ولمحمد بن سماعة تصنيفات حسان فى الفقه وروايات عن محمد بن الحسن وغيره منها كتاب نوادر المسائل عن محمد

vaux difficiles et ombrageux et ne se refusait rien. Voici ce que rapporte son fils Samaâh : « Mon père Mohammed ben Samaâh m'a dit avoir trouvé, du vivant de Sawar, fils d'Abd Allah, juge sous Mansour, une pièce de sa main renfermant ces vers que, selon mon père, il avait lui-même composés ou que du moins il affectionnait :

J'ai dépouillé mes os de leur chair et je les laisse nus et fragiles dans leur mince enveloppe.

J'en ai épuisé la moelle et les voilà comme des fioles de verre à travers lesquelles siffle le vent.

Si ta main me soulevait et écartait mes vêtements, tu verrais la maigreur de mon corps; mais je le dérobe aux regards.

Ce Mohammed ben Samaâh a laissé de bons ouvrages sur le droit, ainsi que des traditions recueillies de Cheïbani et d'autres savants : de ce nombre est le *Traité des questions rares*, d'après Cheïbani, manuscrit composé de mille folios.

ابن الحسن فى السوق من الاوراق وفى هذه السنة وهى سنة ثلاث وثلاثين ومائتين مات يحيى بن معين وفى سنة خمس وثلاثين ومائتين مات ابو بكر بن ابى شيبة والقواريرى وكانا من علية اصحاب الحديث وحفاظهم وفيها مات اسحاق بن ابرهيم ابن مصعب وكان على بغداد [1] وولى ابنه مكانه وله اخبار حسان قد اتينا على غررها فى كتابنا اخبار الزمان ومن طرائف اخباره والمستحسن مما كان فى ايامه وسيره ببغداد ما حدث به عنه موسى بن صالح بن شيخ بن عميرة الاسدى [2] انه رأى فى منامه كان النبى صلعم يقول له اطلق القاتل فارتاع لذلك روعا عظيما ونظر فى الكتب الواردة لاصحاب السجون فلم ير كتابا فيه ذكر قاتل فامر باحضار السندى وعباس فسألهما هل رفع اليهما احد ادعى عليه بالقتل فقال له العباس نعم وقد كتبنا

— En la même année 233 mourut Yahya, fils de Mâyin, et en 235, moururent Abou Bekr, fils d'Abou Cheïbah et (Obeïd Allah ben Omar) Kawariri, tous deux traditionnistes éminents. C'est aussi en 235 que mourut Ishak (fils d'Ibrahim, fils de Moçâb); il gouverna la ville de Bagdad et fut remplacé dans ses fonctions par son fils. Nous avons, dans les Annales historiques, cité quelques traits intéressants de sa vie. De ce nombre est le curieux épisode suivant qui se passa pendant qu'il gouvernait Bagdad et dont le récit a été recueilli de sa bouche, par Mouça (fils de Salih, fils de Cheïkh, fils d'Omeïrah) el-Açedi. Le Prophète lui apparut en songe et lui dit : « Rends la liberté au meurtrier. » Ishak fut saisi d'une grande frayeur; il examina les rapports qu'on venait de lui adresser des prisons et, n'y trouvant aucune mention d'un meurtrier quelconque, il fit appeler Sindi et Abbas et leur demanda si quelque individu ne leur avait pas été amené

بخبره فاعاد النظر فوجد الكتاب فى اضعاف القراطيس واذا الرجل قد شهد عليه بالقتل واقرّ به فامر اسحاق باحضاره فلما دخل عليه ورأى ما به من الارتياع قال له ان صدقتنى اطلقتك فابتدأ يخبره بخبره وذكر انه كان هو وعدّة من اصحابه يرتكبون كلّ عظيمة ويستحلّون كلّ محرّم وانه كان اجتماعهم فى منزل بمدينة ابى جعفر المنصور يعتكفون فيه على كلّ بلية فلما كان فى هذا اليوم جاءتهم عجوز كانت تختلف اليهم للفساد ومعها جارية بارعة الجمال فلما توسطت الجارية الدار صرخت صرخةً فبادرتُ اليها من بين اصحابى وادخلتُها بيتًا وسكّنت روعها وسألتها عن قصتها فقالت الله الله فىّ ان

sous l'inculpation d'assassinat. « Oui, répondit Abbas, et nous en avons dressé procès-verbal. » Ishak recommença ses recherches et trouva cette pièce qui s'était glissée au milieu de nombreux dossiers : il y était question d'un homme accusé de meurtre par différents témoins et qui avait avoué son crime. Le gouverneur le manda en sa présence et le voyant en proie à une grande terreur, il lui promit la liberté s'il faisait des aveux sincères; cet homme lui révéla les faits suivants. De concert avec quelques complices, ils commettaient des méfaits de tout genre et violaient toutes les prescriptions de la loi; ils se réunissaient dans une maison de la ville d'Abou Djâfar Mansour (vieux Bagdad, sur la rive droite du Tigre), qui était le théâtre ordinaire de leurs turpitudes. Un certain jour, une vieille femme qui pourvoyait à leurs débauches, y amena une jeune fille remarquablement belle; cette enfant poussait des cris déchirants en traversant la maison. « Je quittai mes compagnons (ajoutait le prisonnier), et, courant à elle, je la fis entrer dans une chambre; après avoir calmé son effroi, je voulus connaître son his-

هذه العجوز خدعتني واعلمتني ان في خزانتها حُقًّا لم ير مثله فشوّقتني الى النظر الى ما فيه فخرجت معها واثقة بقولها فهجمت بي عليكم وجدّي رسول الله وامّي فاطمة وابي الحسن ابن علي فاحفظوهم فيّ" قال الرجل فضمنت خلاصها فخرجت الى اصحابي وعرفتهم بذلك فكاني اغريتهم بها وقالوا لما قضيت حاجتك منها اردت صرفنا عنها وبادروا اليها وقمت دونها امنع عنها فتفاقم الامر بيننا الى ان نالتني جراح فعمدت الى اشدّهم كان في امرها واكلبهم على هتكها فقتلته ولم ازل امنع عنها الى ان خلصتها سالمة وتخلصت الجارية آمنة مما خافته على نفسها فاخرجتها من الدار فسمعتها تقول سترك الله كما

toire : « Mon Dieu, s'écria-t-elle, mon Dieu, protégez-moi : cette vieille m'a trompée en me disant qu'elle avait dans son armoire une boîte d'une beauté incomparable; elle a si bien flatté ma curiosité, que je l'ai suivie sans méfiance et c'est ainsi qu'elle m'a entraînée chez vous. Mon aïeul est l'Apôtre de Dieu, Fatimah est ma mère et Haçan ben Ali mon père. Que leur mémoire soit ma sauve-garde! » Décidé à sauver cette jeune fille, je retournai auprès de mes amis et les informai de ce qui se passait; mais on eût dit que mes paroles les excitaient davantage, car ils me répondirent : « C'est après avoir assouvi tes désirs que tu cherches à l'éloigner de nous! » Ils se précipitèrent vers la pauvre fille; je me plaçai devant elle pour la défendre et la querelle s'envenima à ce point, que je reçus des blessures. Je me jetai sur le plus acharné au moment où il s'élançait sur elle avec une fureur bestiale, et je le tuai. Puis, redoublant d'efforts pour la défendre, je finis par la tirer saine et sauve de leurs mains; une fois échappée au péril qui la menaçait, je la fis sortir de la demeure et je surpris ses paroles : « Que Dieu te

سترتنى وكان لك كما كنت لى فسمع الجيران الضجة فتبادروا
الينا والسكين فى يدى والرجل يتشحط فى دمه فرُفِعتُ على
هذه الحالة فقال له اسحاق قد عرفت لك ما كان من حفظك
للمرأة ووهبتك لله ورسوله قال فوحقّ من وهبتنى له لا عاودت
معصيةً ولا دخلت فى ريبة حتى القى الله فاخبره اسحاق بالرؤيا
التى رآها وان الله لم يضيع له ذلك وعرض عليه برًّا واسعًا
فابى قبولَ شىء من ذلك وفى سنة سبع وثلاثين ومائتين رضى
المتوكّل عن ابى محمد يحيى بن اكثم القاضى فاشخص الى سُرّ من
رأى وولى قضاء القضاة وسخط على احمد بن ابى دؤاد وولده ابى
الوليد محمد وكان على القضاء واخذ من ابى الوليد مائة الف

protége comme tu m'as protégée; qu'il soit pour toi ce que tu as été pour moi-même! » Cependant les voisins attirés par les cris étaient accourus. En me voyant un couteau à la main près d'un homme baignant dans son sang, ils m'arrêtèrent et me livrèrent en cet état à la justice. » Ishak dit alors au prisonnier : « Je veux reconnaître la protection que tu as accordée à cette femme, je te pardonne, pour l'amour de Dieu et de son Apôtre. — Et moi, répondit cet homme, je jure par ceux en faveur de qui vous me pardonnez, que je ne retomberai plus dans le crime et que j'éviterai toute action blamâble jusqu'à ce que je me présente au tribunal de Dieu. » Ishak lui fit part ensuite de son rêve en ajoutant que Dieu ne laissait pas une telle action sans récompense, et il lui offrit, en conséquence, une somme considérable; mais cet homme ne voulut rien accepter.

En 237, Motewekkil rendit ses bonnes grâces à Abou Mohammed Yahya (fils d'Aktem) le kadi, qu'il rappela à Sorra-men-râ, pour l'investir des fonctions de Grand-Juge. Il disgrâcia Ahmed ben Abi Douad, et son fils Abou 'l-Walid

وعشرين الف دينار وجوهرًا باربعين الف دينار واحدر الى
بغداد وقد كان ابو عبد الله احمد بن ابى دوّاد فلج بعد
موت عدوّه ابن الزيات بسبعة واربعين يومًا وذلك فى سنة
ثلاث وثلاثين ومائتين وفى سنة اربعين ومائتين كانت وفاة ابى
عبد الله احمد بن ابى دوّاد بعد وفاة ولده ابى الوليد محمد
ابن احمد بعشرين يومًا وكان ممن اجرى الله الخير على يديه على
ما اشتهر من امره وسهل الله سبيله اليه وحبّب اليه المعروف
وفعله وذكر ان المعتصم كان بالجوسق يومًا مع ندمائه وقد
عزم على الاصطباح وامر كلّ واحد منهم ان يطبخ قدرًا اذ
بصر بسلامة غلام ابن ابى دوّاد فقال هذا غلام ابن ابى دوّاد

Mohammed, qui occupait cette place; il confisqua sur la fortune de ce dernier une somme de cent vingt mille dinars et des bijoux pour une valeur de quarante mille dinars, puis il l'exila à Bagdad. Abou Abd Allah Ahmed (fils d'Abou Douad) avait été frappé de paralysie quarante-sept jours après la mort de son ennemi Ibn Zeyyat (en 233 de l'hégire); il mourut en 240, vingt jours après la mort de son propre fils Abou 'l-Wélid (Mohammed ben Ahmed).

Ahmed (fils d'Abou Douad) fut, comme on le sait, un de ces hommes privilégiés dont Dieu se sert pour répandre ses bienfaits, un de ceux devant qui il aplanit la route du salut et à qui il inspire l'amour du bien et la pratique des bonnes œuvres. On raconte que le Khalife Moutaçem avait réuni quelques courtisans à Djauçak (palais près de Bagdad) pour boire le vin du matin et leur avait ordonné de préparer chacun un plat de sa façon, lorsqu'il aperçut Sallamah, le page d'Ibn Abi Douad: « Voici, dit-il, le page d'Ibn Abi Douad qui vient s'enquérir de ce que nous faisons; dans un moment son maître va se présenter; il me parlera d'un tel de la fa-

يتعرف خبرنا والساعة يأتي فيقول فلان الهاشمى وفلان القرشى
وفلان الانصارى وفلان العربى فيعطلنا بحوائجه عما عزمنا عليه
وانا اشهدكم انى لا اقضى اليوم له حاجةً فلم يكن بين قوله
وبين استئذان الايتاخ (1) لابى عبد الله الا هنيهة فقال لجلسائه
كيف ترون قولى قالوا فلا تأذن له قال سوءة لكم حمّى سنة
اهون علىّ من ذلك ودخل فما هو الا ان سلّم وجلس وتكلم حتى
اسفر وجه المعتصم وضحكت اليه جوارحه ثم قال له يا ابا
عبد الله قد طبخ كلّ واحد من هؤلاء قدرًا وقد جعلناك
حكمًا فى طبخها قال فلتحضر ثم آكل ثم احكم بعلم فحملت
اليه القدور ووضعت بين يديه فجعل يأكل من اوّل قدر اكلًا

mille de Hachem, d'un tel de Koreich, et d'un Ansar, et d'un Arabe, de sorte qu'avec ses requêtes il troublera nos projets de plaisir. Je vous prends à témoins que je n'accueillerai pas une seule de ses demandes aujourd'hui. » Il venait à peine de prononcer ces paroles lorsque (le chambellan) Itakh annonça Abou Abd Allah. « Que vous disais-je? » ajouta le prince en s'adressant à ses convives; et comme ceux-ci l'engageaient à ne pas recevoir le kadi, Moutaçem répondit: « Malheureux que vous êtes! une fièvre d'un an me serait chose plus facile! » Le kadi entra et salua; à peine avait-il pris sa place et commencé à parler que le visage du Khalife se déridait et que la joie se répandait dans tout son être. « Père d'Abd Allah, dit-il ensuite au nouveau venu, chacun de ceux qui sont ici vient d'apprêter un plat de sa façon et nous te prenons pour juge en cette affaire. — Qu'on me serve ces mets, répondit le kadi, afin que je puisse y goûter et prononcer en connaissance de cause. » On apporta les plats et on les posa devant lui. Il se mit à manger copieusement du premier qui lui fut présenté. « Voilà qui est injuste, lui dit

تامّا فقال له المعتصم هذا ظلم قال وكيف ذلك قال لانى اراك
قد امعنت فى هذا اللون وستحكم لصاحبه قال يا امير
المؤمنين علىّ ان آكل من هذه القدور كلّها كما اكلت من هذه
القدر فتبسم له المعتصم وقال شأنك اذًا فاكل كما قال ثم قال اما
هذه فقد احسن طابخها اذا أكثر فلفلها واقلّ كمونها واما
هذه فقد اجاد طابخها اذا أكثر خلّها واقلّ زيتها واما
هذه فقد طيّبها طابخها باعتدال توابلها واما هذه فقد
حذق من عملها بقلّة مائها وكثرة مريها حتى وصف القدور
كلّها بصفات سرّ بها اصحابها ثم اكل مع القوم كما اكلوا انظف
اكل واحسنه مرّة يحدثهم باخبار الاكلة فى صدر الاسلام مثل

Moutaçem. — Et pourquoi, Sire? — Il me semble qu'après avoir mangé de ce plat avec tant de plaisir, tu te prononceras en faveur de celui qui l'a préparé. — Prince des Croyants, répliqua Ibn Abi Douad, je m'engage à faire honneur aux autres plats tout autant qu'à celui-ci. — Soit, dit le Khalife en souriant, cela te regarde. » Le kadi tint sa promesse et se prononça ensuite en ces termes : « Le mérite de celui qui a accommodé ce mets, c'est qu'il y a prodigué le poivre en ménageant le cumin; le mérite de cet autre, c'est qu'il y a prodigué le vinaigre et ménagé l'huile. Ce qui rend cet autre plat excellent, c'est que les épices y sont mélangés en égale proportion; quant à celui-ci, l'auteur a fait preuve de goût en y mettant moins d'eau que de bouillon; » et il signala ainsi le mérite de chaque ragoût avec des éloges qui charmaient celui qui l'avait préparé. Puis il se mit à table avec les convives, et mangea de la meilleure grâce et du meilleur appétit, en rappelant les prouesses des grands mangeurs des premiers âges de l'islam, comme

معاوية بن ابى سفيان وعبيد الله بن زياد والحجاج بن يوسف وسليمان بن عبد الملك ومرّة يحدثهم عن الأكلة دهره مثل ميسرة [1] التمّار ودورق القصّاب وحاتم الكيّال واسحاق الحمامى فلما رفعت الموائد قال له المعتصم ألك حاجة يا ابا عبد الله قال نعم يا امير المؤمنين قال اذكرها فان اصحابنا يريدون ان يتشاغلوا قال نعم يا امير المؤمنين رجل من اهلك قد وطئه الدهر فغيّر حاله وخشن معيشته قال ومن هو قال سليمان بن عبد الله النوفلى قال قدّر له ما يصلحه قال خمسين الف درهم قال انفذت ذلك له قال وحاجة اخرى قال وما هى قال ضياع ابرهيم بن المعتمر [2] تردّها له قال قد فعلت قال وحاجة اخرى

Moâwiah, fils d'Abou Sofian; Obeïd Allah, fils de Ziad; Haddjadj, fils de Youçouf, et Suleïman, fils d'Abd el-Mélik, ou bien celles des plus fameux gourmands de l'époque, comme Meïçarah le marchand de dattes, Dawrak le boucher, Hatem le mesureur de grains et Ishak le baigneur. Quand la table fut enlevée, le Khalife lui demanda : « Père d'Abd Allah, as-tu quelque requête à m'adresser? — Oui Sire, répondit le juge. — Parle, car nos convives sont impatients de se divertir. — Eh bien, Prince des Croyants, un membre de votre famille a été disgrâcié de la fortune; il se trouve dans une situation pénible et il vit misérablement. — Qui est-il? » demanda Moutaçem. Le kadi nomma Suleïman (fils d'Abd Allah) Naufeli. — « Estime ce qu'il lui faut. — Cinquante mille dirhems. — Je les lui donne. — J'ai une autre requête, reprit le juge. — Quelle est-elle? — Veuillez rendre à Ibrahim, fils de Moutamer, ses biens domaniaux. — J'y consens, répondit le prince. — Voici une troisième demande. — Accordé, » répliqua Moutaçem; de

قال قد فعلت قال فوالله ما خرج حتى سأل ثلاث عشرة
حاجة لا يردّه عن شيء منها حتى قام خطيبًا فقال فى خطبته
يا امير المؤمنين عمّرك الله طويلًا فبعمرك تخصب جنّات رعيتك
ويلين عيشهم وتثمر اموالهم ولا زلت ممتعًا بالسلامة محبوًّا
بالكرامة مرفوعًا عنك حوادث الايام وغيرها ثم انصرف فقال
المعتصم هذا والله الّذى يتزين بمثله ويبتهج بقربه ويعدل
الوفًا من جنسه اما رأيتم كيف دخل وكيف سلم وكيف تكلم
وكيف اكل وكيف وصف القدور ثم انبسط فى الحديث وكيف
طاب به اكلنا ما يردّ هذا عن حاجة الّا لئيم الاصل خبيث
الفرع وَالله لو سألنى فى مجلسى هذا ما قيمته عشرة آلاف الف

sorte que le kadi ne s'éloigna pas avant d'avoir exposé treize affaires pour lesquelles il n'essuya pas un seul refus. Il se leva alors et prononça l'allocution suivante : « Prince des Croyants, que Dieu vous accorde de longues années, car votre existence donne à vos sujets des campagnes fertiles, une vie heureuse et des richesses fécondes ! Puissiez-vous jouir d'une félicité parfaite, être comblé des faveurs de Dieu et préservé de tout malheur, de toute disgrâce ! » Quand il se fut éloigné, Moutaçem ajouta : « En vérité, on est fier de connaître un homme tel que lui et heureux de le fréquenter; il l'emporte sur mille de ses égaux. Avez-vous remarqué comme il s'est présenté, comme il a salué et pris la parole? Avec quel art il a su goûter et louer les mets et s'étendre dans l'entretien, enfin quelle gaieté il a répandue sur notre repas ? Pour repousser une demande venant de lui il faudrait être un homme vil et de basse origine. Vrai Dieu, s'il m'eût demandé séance tenante la valeur de dix millions de dirhems, je n'aurais su les lui refuser, parce que je suis convaincu

درهم ما رددته عنها وانا اعلم انه يكسبني بها في الدنيا حمدًا وفي الاخرة ثوابًا وفي احمد بن ابي دؤاد يقول الطائي[1]

لقد انست مساوي كلّ دهر محاسن أحمد بن أبي دؤادِ
فما سافرتُ في الآفاق الّا ومن جدواه راحلتي وزادي
مقيم الظنّ عندك والاماني وان قلقت ركابي في البلادِ

وحكى عن الفتح بن خاقان قال كنت عند المتوكّل وقد عزم على الصبوح بالجعفري وقد وجّه خلف الندماء والمغنيين قال فجعلنا نطوف وهو متكيء عليّ وانا احادثه حتى وصلنا الى موضع نشرف منه على الخليج فدعا بكرسي فقعد عليه واقبل يحادثني اذ بصر بسفينة مشدودة بالقرب من شاطيء الخليج

qu'en retour de ce don il m'aurait acquis de la gloire en ce monde et une récompense dans la vie future. » — Voici quelques vers du Tayite (Abou Tammam) en l'honneur d'Ahmed, fils d'Abou Douad :

Les perfidies de tous les âges sont effacées par les nobles actions d'Ahmed, fils d'Abou Douad.
Je n'ai jamais voyagé dans le monde sans devoir à sa générosité ma monture et mes provisions de route;
Ma pensée et mes espérances demeurent stables auprès de toi, alors même que ma caravane erre à travers les pays.

La tradition a conservé l'anecdote suivante racontée par Fath, fils de Khakan : « Je me trouvais, dit-il, auprès de Motewekkil un jour où, ayant l'intention de boire le vin du matin dans (son château de) Djâfari, il avait envoyé quérir ses courtisans et ses chanteurs. Nous nous promenions et, s'appuyant sur moi, le Khalife prêtait l'oreille à mes discours; nous arrivâmes ainsi sur une éminence d'où nous pouvions voir le canal. Le prince se fit apporter un fauteuil

وملّاح بين يديه قدر كبيرة يطبخ فيها سكباج من لحم بقر وقد فاحت روائحها فقال يا فتح رائحة قدر سكباج والله ويحك اما ترى ما اطيب رائحتها علىّ بها على حالها فبادروا الفرّاشون فانتزعوها من بين يدى الملّاح فلما عاين الملّاحون اصحاب السفينة ما فعل بهم ذهبت نفوسهم فرقًا وخوفًا وجآءوا المتوكّل بالقدر تفور كهيئتها فوضعت بين ايدينا فاستطاب ريحها واستحسن لونها ودعا برغيف فكسر منه كسرةً ودفعها الىّ واخذ هو منه مثلها واكل كلّ واحد منا ثلاث لقم واقبل الندمآء والمغنون فجعل يلقم كلّ واحد منهم لقمةً من القدر واقبل الطعام ووضعت الموائد فلما فرغ من الاكل امر بتلك

et s'assit; tandis qu'il causait avec moi, il aperçut une embarcation attachée tout près de la berge du canal; un matelot faisait cuire dans une grande marmite placée devant lui un *sikbadj* de bœuf (vinaigrette de viande hachée et assaisonnée de miel), dont l'odeur se répandait au loin. « Fath, me dit le Khalife, cela sent le *sikbadj;* par Dieu, sens-tu, mon cher, quel délicieux fumet? Qu'on me l'apporte tel quel! » Les valets de pied s'empressant coururent enlever la marmite des mains du matelot; ce que voyant, les mariniers de l'embarcation faillirent mourir de saisissement et de peur. La marmite apportée au Khalife toute bouillante et telle qu'on l'avait prise fut placée devant nous. Enchanté du parfum et de la couleur appétissante du ragoût, Motewekkil demanda une miche de pain, en cassa un morceau qu'il me donna, en prit un autre morceau pour lui et nous mangeâmes l'un et l'autre trois bouchées de ragoût; après nous, les courtisans et les chanteurs vinrent en prendre chacun une bouchée; on apporta ensuite le déjeuner et les tables furent servies. Le repas terminé, Motewekkil fit vider

القدر ففرّغت وغسلت بين يديه وامر ان تملأ دراهم فجيء
ببدرة ففرّغت فيها ففضل من الدراهم مقدار الفي درهم فقال
لخادم كان بين يديه خذ هذه القدر فامض بها حتى
تدفعها لاصحاب السفينة وقل لهم هذا ثمن ما اكلنا من
قدركم وادفع الى من طبخها ما فضل من هذه البدرة من
الدراهم هبةً له على تجويد طبخها[1] قال الفتح فكان المتوكّل
كثيرًا ما يقول اذا ذكر قدر الملّاح ما اكلت احسن من سكباج
اصحاب السفينة فى ذلك اليوم واخبرنا ابو القاسم جعفر بن
محمد بن حمدان الموصلى [2] الفقيه بجهينة وكان من حديثة
الموصل قال حدثنا ابو الحسن الصالحى قال قال الجاحظ ذُكِرتُ
لامير المؤمنين المتوكّل لتأديب بعض ولده فلما رآنى استبشع

et laver la marmite en sa présence et ordonna qu'on la remplit de dirhems; on y versa tout le contenu d'un group; mais comme il restait encore dans le sac environ deux mille dirhems, le prince dit au valet qui se trouvait devant lui : « Tu vas prendre ce vase, tu le porteras aux mariniers et tu leur diras : Voici le prix de ce que nous avons consommé de votre ragoût. Puis tu donneras à celui qui l'a préparé l'excédant de cette somme pour le récompenser de son excellente cuisine. » Fath ajoute que le Khalife disait souvent, lorsqu'on lui rappelait le plat du matelot : « Je n'ai jamais mangé rien de meilleur que le *sikbadj* assaisonné, ce jour-là, par les mariniers. »

Le jurisconsulte Abou 'l-Kaçem Djâfar (fils de Mohammed, fils de Hamdan) Moçouli, qui était originaire de Haditat el-Moçoul, m'a transmis, dans la ville de Djoheinah, le récit suivant fait à Abou 'l-Haçan Salihi par Djahiz. « On m'avait recommandé au Khalife Motewekkil, raconte Djahiz, pour diriger l'éducation d'un de ses fils; mais quand ce prince me

منظرى فأمرنى بعشرة آلاف درهم وصرّفنى وخرجت من عنده فلقيت محمد بن ابرهيم وهو يريد الانصراف الى مدينة السلام فعرض علىّ الخروج معه والانحدار فى حرّاقته فركبنا فيها فلما اتينا فم نهر القاطول وخرجنا من سامرّا انصب ستارته وامر بالغناء فاندفعت عوّادة له فغنت

كلّ يوم قطيعة وعتاب ينقضى دهرنا ونحن غضابُ
ليت شعرى انا خُصِصتُ بهذا دون ذا الخلق ام كذا الاحبابُ

وسكتت فامر الطنبورية فغنت

وارحمتا للعاشقينا ما ان ارى لهم معينا
كم يهجرون ويصرمو ن ويقطعون فيصبرونا

vit, il trouva mon physique déplaisant et, me faisant donner dix mille dirhems, il me congédia. En sortant de chez lui, je rencontrai Mohammed ben Ibrahim (gouverneur de la Perse), qui était sur le point de se rendre à Bagdad; il me proposa de l'accompagner et de descendre le Tigre dans son embarcation. J'y pris place à côté de lui; quand nous arrivâmes à l'embouchure du canal de Katoul, après avoir quitté Samarra, Mohammed fit dresser une tente fermée par des rideaux et appela ses chanteuses. Une joueuse de luth commença sur les paroles que voici :

Chaque jour, une rupture, des reproches! Le temps s'écoule et notre colère ne s'apaise point;
Qui me dira si ce malheur ne frappe que moi seul au monde ou s'il est commun à tout ce qui aime?

Elle s'arrêta, et sur l'ordre du prince une guitariste chanta l'air suivant :

Pitié pour de pauvres amants que je vois abandonnés de tous.
Avec quelle cruauté on les repousse, on les éloigne, on les sépare, et ils seraient patients!

فقالت لها العوادة فيصنعون ماذا قالت هكذا يصنعون وضربت بيدها الى الستارة فهتكتها وبرزت كانها فلقة قمر فزجّت بنفسها الى المآء وعلى رأس محمد غلام يضاهيها فى الجمال وبيده مذبّة فلما رأى ما صنعت القى المذبّة من يده واتى الى الموضع فنظر اليها تمرّ بين المآئين فانشا يقول[1]

انتِ التى غرّقتِنى   بعد القضا لو تعلمينا

فزجّ بنفسه فى اثرها فادار الملّاح الحرّاقة فاذا بهما معتنقان ثم غاصا فلم يُريا فهال ذلك محمدًا واستعظمه وقال يا عمرو لتحدّثنى حديثًا يسلينى عن فقد هذين والّا الحقتك بهما قال فقلت

La joueuse de luth reprit : « Que doivent-ils faire alors ? » La guitariste répondit : « Voilà ce qu'ils font ; » et de sa main elle déchira le rideau, nous apparut brillante comme le demi-disque de la lune et se précipita dans le fleuve. Au chevet de Mohammed se tenait un jeune page, qui pouvait rivaliser de beauté avec elle; en voyant cet acte de désespoir, il jeta le chasse-mouche qu'il avait à la main, courut à l'endroit d'où elle était tombée et la voyant passer entre deux eaux, il s'écria :

C'est toi, après le destin, qui me jettes dans le gouffre; peux-tu encore le comprendre?

Et il se précipita dans le fleuve sur ses traces. Les matelots ayant viré de bord, on aperçut les deux amants qui se tenaient entrelacés; puis ils disparurent. Cette scène avait assombri et gravement impressionné Mohammed; il me dit alors : « Amr, raconte-moi une histoire qui puisse me consoler de la perte de ces deux serviteurs, sinon je t'envoie les rejoindre. » Voici, ajoute Djahiz, le récit que je lui fis. « On

رُوِىَ ان يزيد بن عبد الملك قعد يومًا للظالم وعرضت عليه القصص فمرّت به قصّة فيها ان رأى امير المؤمنين اعزّه الله ان يخرج الىّ جاريته فلانة حتى تغنينى ثلاثة اصوات فعل فاغتاظ يزيد وامر من يخرج اليه ويأتيه برأسه ثم اتبع الرسول برسول آخر يأمره ان يدخل الرجل اليه فلما اوقف بين يديه قال له ما الذى حملك على ما صنعت قال الثقة بحلمك والاتكال على عفوك فامره بالجلوس حتى لم يبق احد من بنى امية الّا خرج ثم امر فاخرجت الجارية ومعها عودها فقال لها الفتى غنّى

أفاطم مهلاً بعض هذا التدلل وان كنت قد ازمعت صرمى فاجملى

raconte que Yézid, fils d'Abd el-Mélik, présidant, un jour, l'audience de justice, trouva parmi les pièces qui lui furent présentées une requête ainsi conçue : « Plaise au Prince des Croyants (que Dieu le glorifie!) faire venir en ma présence son esclave une telle, pour qu'elle me chante trois airs. » Yézid courroucé ordonna qu'on lui apportât la tête du coupable; mais il envoya un second messager sur les traces du premier avec l'ordre d'amener l'auteur de la requête. Quand cet homme fut en sa présence, le prince lui demanda ce qui avait pu lui inspirer une action aussi hardie. « C'est, répondit-il, ma croyance en votre bonté, ma confiance en votre pardon. » Le Khalife le fit asseoir et lorsque tous les Omeyyadés, jusqu'au dernier d'entre eux, se furent éloignés, il fit venir l'esclave avec son luth à la main. Le jeune homme lui demanda cet air :

Doucement, Fatimah, modère ta coquetterie dédaigneuse, et, si tu as juré de me quitter, du moins sois douce envers moi.

فغنته فقال له يزيد قل قال غنّى [1]

تألّق البرق نجديًّا فقلت له   يا ايها البرق انى عنك مشغول
يكفيك عنى عدوّ ثائر حنق   فى كفّه صارم كالرمح مسلول

فغنّته فقال له يزيد قل قال تأمر لى برطل خمر فامر له به فما
استتمّ شربه حتى وثب فصعد على اعلى قبة ليزيد فرمى بنفسه
على دماغه فمات فقال يزيد انا لله وانا اليه راجعون اتراه
الاحمق الجاهل ظنّ انى اخرج اليه جاريتى واردّها الى ملكى يا
غلمان خذوا بيدها فانطلقوا بها الى اهله ان كان له اهل والّا
فبيعوها وتصدقوا بثمنها عنه فانطلقوا بها فلما توسطت قاعة

L'esclave chanta ; ensuite le jeune homme, avec l'autorisation de Yézid, réclama cet autre air :

L'éclair brille dans la direction du Nedjd et je lui dis : Éclair, je n'ai plus le temps de t'observer.

Un autre que toi m'occupe, un ennemi altéré de vengeance et de haine, dont la main tient une lame nue, acérée comme la pointe d'une lance.

Elle le chanta aussi. « Parle, dit le prince au jeune homme. — Ordonnez qu'on m'apporte une amphore de vin, » répondit-il. On la lui apporta ; à peine l'eut-il vidée qu'il se leva brusquement, grimpa au faîte du dôme sous lequel le Prince était assis, se précipita la tête la première et expira. Yézid s'écria alors : « Nous appartenons à Dieu et nous retournons vers lui. Voyez le sot, l'insensé, qui croyait qu'après lui avoir montré une de mes esclaves je la garderais en ma possession ! Pages, faites sortir cette fille et conduisez-la dans sa famille, si elle en a ; sinon vendez-la et distribuez l'argent en aumônes, à l'intention du mort. » On l'emmena aussitôt ; en traversant la cour du palais, elle vit une fosse qu'on avait creusée au

الدار نظرت الى حفرة فى وسط دار يزيد قد أُعِدّت للمطر فجذبت نفسها من ايديهم وانشأت تقول

من مات عشقًا فليمت هكذا   لا خير فى عشق بلا موت

فزجّت بنفسها على دماغها فماتت فسُرِّىَ عن محمد واحسن صلتى وقيل ان هذا الخبر انما كان مع سليمان بن عبد الملك وليس هذا عن يزيد بن عبد الملك   قال الجاحظ فذكرت هذا الحديث لابى عبد الله محمد بن جعفر الانبارى بالبصرة فقال انا اخبرك بنحو من هذا الحديث الذى حدثتنى به حدثنى فايق (1) الخادم وكان مولى لمحمد بن حميد الطوسى ان محمد بن حميد كان جالسًا مع ندمائه يومًا فغنت جارية له من ورآء الستارة

milieu du palais de Yézid pour recevoir les eaux de pluie; elle échappa aux mains de ses gardiens et prononçant ce vers :

Ceux qui meurent d'amour doivent mourir ainsi; l'amour ne vaut rien sans la mort,

Elle s'y précipita la tête en avant et mourut. Ce récit (ajoute Djahiz) consola Mohammed, et je reçus de lui une belle gratification. » D'autres cependant font figurer dans cette aventure Suleïman, fils d'Abd el-Mélik, au lieu de Yézid, fils d'Abd el-Mélik.

Djahiz poursuit ainsi : « Lorsque j'eus transmis ce récit à Abou Abd Allah Mohammed (fils de Djâfar) Anbari dans la ville de Basrah, il me dit : « Je veux à mon tour te raconter un fait analogue à celui que tu viens de me révéler. Je le dois à l'eunuque Faïk, qui était *mawla* de Mohammed (fils d'Homeïd) Toussi. Ce dernier était assis, un jour, avec quelques intimes et il écoutait une esclave qui, séparée de l'assemblée par un rideau, chantait ces vers :

يا قمر القصر متى تطلع   اشقى وغيرى بك يستمتع
ان كان ربى قد قضى ما ارى   منك على رأسى فما اصنع

وعلى رأس محمد غلام بيده قدح يسقيه فرمى بالقدح عن يده وقال تصنعين هكذا ورمى بنفسه من الدار الى دجلة فهتكت الجارية الستارة ثم رمت بنفسها على اثره فنزلت الغلمة خلفهما فلم يجدوا احدًا منهما فقطع محمد الشراب وقام عن مجلسه

قال المسعودى وفى سنة ثلاث وثلاثين ومائتين سخط المتوكل على عمر بن الفرج الرخجى [1] وكان من علية الكتّاب واخذ منه مالاً وجوهرًا نحو مائة الف وعشرين الف دينار واخذ من اخيه نحوًا من مائة الف وخمسين الف دينار ثم صولح محمد

Belle qui habites ce château, lorsque tu te lèves brillante comme la lune, je souffre parce qu'un autre que moi te possède;

Mais si Dieu lui-même a voulu que tu me fasses éprouver cette douleur, que puis-je faire?

Derrière Mohammed, un jeune page, une coupe à la main, lui servait à boire; il la jeta à terre, courut à la fenêtre et se précipita dans le Tigre en s'écriant: « Voilà ce que tu dois faire! » Aussitôt la chanteuse déchira le rideau et se jeta dans le fleuve sur ses traces; toutes les recherches faites par les serviteurs pour retrouver les deux victimes furent inutiles et Mohammed, interrompant la fête, se retira.

En 233 de l'hégire, Motewekkil, irrité contre Omar ben Feredj, originaire de Rokkhedj, écrivain d'un talent supérieur, confisqua ses biens et ses bijoux, ce qui représentait environ cent vingt mille dinars. Les biens de son frère furent également confisqués jusqu'à concurrence de près de cent cinquante mille dinars. (Ce dernier qui se nommait) Mohammed obtint ensuite sa grâce et la restitution de ses domaines

على احمد وعشرين الف الف درهم على ان يردّ اليه ضياعه ثم غضب عليه غضبةً ثانيةً وامر ان يصفع فى كلّ يوم فاحصى ما صُفِع فكان ستّة الاف صفعة والبسه جبّة صوف ثم رضى عنه وسخط عليه ثالثةً واحدر الى بغداد واقام بها حتى مات

واهدى الموبذان[1] الى المتوكّل قارورة دهن وكتب اليه ان الهدية اذا كانت من الصغير الى الكبير فلطفت ودقّت كان ابهى لها واحسن وان كانت من الكبير الى الصغير فعظمت كان ارفع لها وانفع قال المسعودى وكانت وفاة احمد بن حنبل فى خلافة المتوكّل بمدينة السلام وذلك فى شهر ربيع الآخر سنة احدى واربعين ومائتين ودفن بباب حرب فى الجانب الغربى وصلّى عليه محمد بن طاهر واحضر جنازته خلق من

moyennant une somme de vingt et un millions de dirhems. Le Khalife le disgrâcia une seconde fois et le condamna à être souffleté tous les jours; d'après le calcul qui en fut fait, le malheureux reçut six mille soufflets; il fut, en outre, revêtu d'une robe de bure. Après une réconciliation passagère, il encourut pour la troisième fois le courroux du prince et fut exilé à Bagdad, où il résida jusqu'à sa mort.

Le chef des *môbeds* offrit, un jour, au Khalife une fiole d'huile parfumée en y ajoutant ce message : « Un présent, offert par un inférieur à un supérieur, paraît d'autant plus beau et plus brillant, qu'il est plus léger et plus mince; mais un présent qu'un supérieur fait à un inférieur gagne par sa grande valeur en importance et en utilité. »

Ahmed ben Hanbal mourut, sous le règne de Motewekkil, dans la ville de Bagdad (mois de rebî II, 241 de l'hégire) et fut enterré à Bab-Harb (voir ci-après, p. 231), dans le quartier occidental de la ville; Mohammed, fils de Taher, récita la prière des funérailles; jamais aux obsèques d'un juriscon-

الناس لم يز مثل ذلك اليوم والاجتماع فى جنازة من سلف
قبله وكان للعامّة فيه كلام كثير جرى بينهم بالعكس والضدّ
فى الامور منها ان رجلًا منهم كان ينادى العنوا الواقف عند
الشبهات وهذا بالضدّ مما جاء عن صاحب الشريعة عليه
السلام فى ذلك وكان عظيم من عظمآئهم ومتقدّم فيهم يقف
موقفًا بعد موقف امام الجنازة وينادى باعلى صوته

واظلمت الدنيا لفقد محمد   واظلمت الدنيا لفقد ابن حنبل

يريد بذلك ان الدنيا اظلمت عند وفاة محمد عم وانها
اظلمت عند موت ابن حنبل كظلمتها عند موت الرسول
صلّعم   وفى هذه السنة انقضت الكواكب الانقضاض الذى لم

sulte on n'avait vu un pareil concours de monde. Les propos les plus divers et les plus contradictoires circulaient parmi la foule; on raconte, par exemple, qu'un des assistants se mit à crier : « Maudissez celui qui persiste dans l'erreur ! » parole qui est en contradiction avec ce que la tradition rapporte à cet égard du fondateur de la loi sainte. Au contraire, un des premiers et des plus considérables personnages, qui accompagnait le convoi et qui prenait rang après l'imam du cortége, prononça ce vers d'une voix retentissante :

La mort de Mohammed avait couvert le monde de ténèbres; le monde s'est obscurci après la mort d'Ibn Hanbal.

Il entendait par là que le monde s'était déjà obscurci après la mort de Mohammed, et que le trépas d'Ibn Hanbal avait répandu sur la terre des ténèbres aussi épaisses qu'après la mort du Prophète.

Cette même année fut signalée par des chutes d'étoiles comme on n'avait rien vu de pareil; ce phénomène eut lieu

يرمثله قط وذلك فى الليلة الخميس لست خلون من جمادى الآخرة وقد كان فى السنة ثلاث وعشرين وثلاثمائة انقضاض الكوكب عظيم هائل وهى الليلة التى وقعت فيها القرامطة بحاج العراق من طريق الكوفة وذلك فى ذى القعدة من سنة ثلاث وعشرين وثلاثمائة   وفى السنة التى مات فيها ابن حنبل كانت وفاة محمد بن عبد الله بن محمد الاسكافى وكان من اهل النظر والبحث ومن علية اهل العدل وكانت وفاة جعفر بن المبشر سنة اربع وثلاثين ومائتين وكان من كبار اهل العدلية واهل الديانة من البغداديين   ومات جعفر بن حرب سنة ست وثلاثين ومائتين وهو رجل من همدان ووجوه قحطان والى ابيه يضاف شارع باب حرب فى الجانب الغربى من مدينة السلام وهو شيخ البغداديين من المتكلمين [1]   وذكر ابو الحسن الخياط

dans la nuit du jeudi 6 de djemadi II; mais il s'est reproduit aussi effrayant en l'année 323, dans la nuit où les Karmates attaquèrent les pèlerins d'Irak sur la route de Koufah au mois de dou 'l-kâdeh; (cf. *Ibn el-Athir*, VIII, p. 232). — L'année de la mort d'Ibn Hanbal fut aussi celle où mourut Mohammed (fils d'Abd Allah, fils de Mohammed) Eskafi, personnage célèbre parmi les philosophes et l'un des principaux de la secte des Moutazélites. — En 234, mort de Djâfar, fils de Mobachir, qui se distingua par sa probité et sa piété parmi les docteurs de Bagdad. — En 236, mort de Djâfar, fils de Harb, de la tribu de Hamdan et l'un des chefs de Kahtan; c'est à son père que le quartier de Bab-Harb, dans la partie occidentale de Bagdad, doit son nom. Djâfar fut le doyen des théologiens de cette ville.

Au rapport d'Abou 'l-Haçan Khayyat, ce fut en 227 de l'hégire que mourut Abou 'l-Hodeïl (Mohammed, fils d'El-

ان ابا الهذيل محمد بن الهذيل كانت وفاته سنة سبع وعشرين ومائتين ثم تنازع اصحابه فى مولده فقال قوم سنة احدى وثلاثين ومائة وقال قوم سنة اربع وثلاثين ومائة وقد كان ابو الهذيل هذا اجتمع مع هشام بن الحكم الكوفى الخرّاز وكان هشام شيخ المجسّمة والرافضة فى وقته ممن وافقه على مذهبه وكان ابو الهذيل يذهب الى نفى التجسيم ورفع التشبيه والى ضدّ قول هشام فى التوحيد والامامة فقال هشام لابى الهذيل اذا زعمت ان الحركة ترى فلم لا زعمت انها تلمس قال لانها ليست بجسم فيلمس لان اللمس انما يقع على الاجسام فقال له هشام فقل ايضًا انها لا ترى لانّ الرؤية انما تقع على الاجسام فرجع ابو الهذيل سائلاً فقال له من اين قلت ان الصفة ليست الموصوف

Hodeïl, surnommé *Allaf*); mais ses disciples ne s'accordent pas sur la date de sa naissance, qu'ils placent les uns en 131, les autres en 134 de l'hégire. Cet Abou 'l-Hodeïl s'était rencontré un jour avec Hicham (fils d'El-Hakem) de Koufah, surnommé *Harrar*, lequel était le chef des anthropomorphites et de ceux des hérétiques qui professaient la même doctrine; Abou 'l-Hodeïl, au contraire, rejetait la thèse de l'anthropomorphisme et de l'assimilation et soutenait une opinion opposée à celle de Hicham relativement à l'*unité* (de Dieu) et à l'*imamat*. Hicham fit donc à son adversaire l'objection suivante : «Puisque tu soutiens que le mouvement est *visible*, pourquoi ne prétends-tu pas aussi qu'il est *tangible?*» Abou 'l-Hodeïl répondit : «Parce que le mouvement, n'étant pas un corps, ne peut être touché, cette propriété appartenant seulement aux corps. — Eh bien, répartit Hicham, ajoute donc qu'il ne peut être visible, puisque la vue ne peut tomber que sur les corps.» Mais Abou 'l-Hodeïl reprit l'offensive en ces termes : «D'où tires-tu ta proposition que

ولا غيره قال هشام من قبل انه يستحيل ان يكون فعلى انا
ويستحيل ان يكون غيرى لان التغاير انما اوقعه على الاجسام
والاعيان القائمة بانفسها فلما لم يكن فعلى قائمًا بنفسه ولم
يجز ان يكون فعلى انا وجب انه لا انا ولا غيرى وعلّة اخرى
انت قائل بها زعمت يا ابا الهذيل ان الحركة ليست مماسّة ولا
مباينة لانها عندك مما لا يجوز عليه المماسّة ولا المباينة فلذلك
قلت انا ان الصفة ليست انا ولا غيرى وعلّتى فى انها ليست
انا ولا غيرى علّتك فى انها لا تماسّ ولا تباين فانقطع ابو
الهذيل ولم يرد جوابًا وكانت وفاة ابى موسى الفرّاء [1] سنة
ست وعشرين ومائتين وكان من شيوخ العدلية وكبار المتكلمين

l'attribut n'est pas l'être et n'est pas différent de l'être? — Hicham répliqua : « De ce qu'il est impossible que l'action que j'accomplis soit moi, et qu'il est impossible qu'elle soit autre chose que moi. Car je n'admets la diversité que pour les corps et les substances qui existent par eux-mêmes; or, comme mon action n'a pas d'existence propre et comme elle ne peut être moi, il s'ensuit qu'elle n'est ni moi, ni différente de moi. Mais voici une autre preuve que je tire de tes propres paroles : Abou 'l-Hodeïl, tu soutiens que le mouvement n'est ni tangible ni visible parce que, selon toi, il est impossible qu'il tombe sous les sens du toucher et de la vue. Je dis à mon tour : l'attribut n'est pas moi et n'est pas différent de moi, et l'argument par lequel je soutiens cet axiome est le tien même lorsque tu démontres que le mouvement n'est susceptible ni d'être touché ni d'être vu. » Abou 'l-Hodeïl coupa court à la controverse sans rien répondre.

Mort d'Abou Mouça Ferra, un des cheïkhs orthodoxes et des plus grands théologiens de l'École de Bagdad, en 226

من البغداديين ومات واصل بن عطاء ويكنى بابى حذيفة
فى سنة احدى وثلاثين ومائة وهو شيخ المعتزلة وقديمها واوّل
من اظهر القول بالمنزلة بين المنزلتين وهو ان الفاسق من اهل
الملّة ليس بمؤمن ولا كافر وبه سميت المعتزلة وهو الاعتزال وقد
قدّمنا فيما سلف من هذا الكتاب فى اخبار بنى اميّة قول
المعتزلة فى الاصول الخمسة فاغنى ذلك عن اعادته وكذلك فيما
سلف من كتبنا على الشرح والايضاح وقد بيّنّا فيما سلف من
هذا الكتاب خبر عمرو بن عبيد ووفاته وكان شيخ المعتزلة
والمقدم فيها وان وفاته كانت سنة اربع واربعين ومائة وقد
كان عمرو بن عبيد اجتمع مع هشام بن الحكم وهشام يذهب
الى القول بان الامامة نص من الله ورسوله على علىّ بن ابى طالب

de l'hégire. — Waçil ben Ata, surnommé *Abou Hodaïfah*, mort en l'année 131 de l'hégire, fut le chef et le fondateur de la secte moutazélite et le premier qui établit la doctrine de l'*état mixte*, ce qui signifie que le Musulman en état de péché n'est ni croyant ni infidèle. Il désigna ses sectateurs par le nom de *moutazélites*, du mot *itizal* (se séparer). Les détails que nous avons donnés précédemment, au chapitre des Omeyyades, sur les cinq principes soutenus par l'école moutazélite nous dispensent d'y revenir ici (voir, t. VI, p. 20 et suiv.); nous les avons également développés et élucidés dans nos premiers ouvrages.

Nous avons parlé déjà dans ce livre d'Amr, fils d'Obeïd, chef et directeur de cette secte, et nous avons dit qu'il mourut en 144 de l'hégire (t. VI, p. 208 et suiv.). Amr se trouva un jour dans une réunion avec Hicham, fils d'El-Hakem; or Hicham professait l'opinion que la qualité d'*imam* a été textuellement donnée par Dieu et par le Prophète à Ali, fils d'Abou Talib, et après lui à sa postérité pure, c'est-à-dire

رضّه وعلى من يلى عصره من ولده الطاهرين كالحسن والحسين
ومن يلى ايامهم وعمرو يذهب الى ان الامامة اختيار من الامّة
فى سائر الاعصار فقال هشام لعمرو بن عبيد لم خلق الله لك
عينين قال لانظر بهما الى ما خلق الله من السموات والارض
وغير ذلك فيكون ذلك دليلًا لى عليه فقال هشام فلم خلق الله
لك سمعًا قال عمرو لاسمع به التحليل والتحريم والامر والنهى
فقال له هشام فلم خلق الله لك لسانًا [1] قال عمرو لاعبّر به عما
فى قلبى واخاطب به من افترض علىّ امره ونهيه قال هشام
لم خلق الله لك قلبًا قال عمرو لتكون هذه الحواسّ مؤدّية اليه
فيكون مميزًا بين منافعها ومضارّها قال هشام أفكان يجوز ان
يخلق الله سائر حواسّك ولا يخلق لك قلبًا تؤدّى هذه الحواسّ

à ses fils, Haçan, Huçeïn et leurs héritiers; tandis que Amr considérait l'imamat comme une délégation émanant de la communauté musulmane à toutes les époques. Dans cette conférence, Hicham fit à son adversaire la question suivante : « Pourquoi Dieu t'a-t-il donné deux yeux? — C'est, répondit Amr, afin que je contemple ses œuvres, les cieux, la terre, sa création tout entière, et que j'arrive par là à la connaissance du créateur. — Pourquoi t'a-t-il donné le sens de l'ouïe? — Pour que j'entende ce qu'il a permis et ce qu'il a défendu, ses ordres et ses prohibitions. — Pourquoi une langue? — C'est afin que j'exprime ma pensée et que j'instruise ceux qu'il est de mon devoir d'initier à la loi de Dieu. — Pourquoi, continua Hicham, Dieu a-t-il créé en toi une intelligence? » — Amr répondit : « C'est pour qu'elle soit le centre où les sens aboutissent et qu'elle fasse un choix entre ce qu'ils apportent de bon et de mauvais. — Dieu, reprit Hicham, pouvait-il te doter de tous tes sens, et ne pas créer en toi une intelligence vers laquelle ils se dirigent? — Non,

اليه قال عمرو لا قال هشام ولم قال لان القلب باعث لهذه الحواسّ على ما يصلح له فلما لم يخلق الله فيها انبعاثًا من نفسها استحال ان لا يخلق لها باعثًا يبعثها على ما خلقت له الّا بخلق القلب فيكون هو الباعث لها على ما تفعله والمميّز لها بين منافعها ومضارّها قال هشام [1] ويكون الامام من الخلق بمنزلة القلب من سائر الحواسّ اذ كانت الحواسّ راجعة الى القلب لا الى غيره ويكون سائر الخلق راجعين الى الامام لا الى غيره فلم يأت عمرو بفرق يُعرف وهذا الذى حكيناه ذكره ابو عيسى محمد بن هارون الورّاق ببغداد فى كتابه المعروف بكتاب المجالس وكانت وفاة ابى عيسى ببغداد فى الجانب الغربى فى الموضع المعروف بالرملة سنة سبع واربعين ومائتين وله تصنيفات

dit Amr. — Et pourquoi? — Parce que c'est l'intelligence qui dirige les sens à son profit; Dieu n'ayant pas donné aux sens une impulsion propre, il ne pouvait se dispenser de leur créer un moteur qui les dirigeât vers la fin pour laquelle ils existent, et ce moteur ne pouvait être que l'intelligence qui les met en mouvement et distingue pour eux ce qui est bon de ce qui est nuisible. — Eh bien, s'écria Hicham, l'imam est pour les hommes ce que l'intelligence est pour les sens, et de même que les sens ne peuvent aboutir ailleurs qu'à l'intelligence, de même les hommes doivent avoir recours à un imam qui leur est indispensable. » Amr ne put opposer à ce raisonnement aucune objection plausible. La discussion qui précède est rapportée par Abou Yça Mohammed (fils de Haroun) le *libraire*, originaire de Bagdad, dans son livre intitulé *Conférences*. Abou Yça mourut à Bagdad dans le quartier de la ville occidentale nommé *Ramlah*, en 247 de l'hégire; il laissa plusieurs ouvrages remar-

كثيرة حسان منها كتابه فى المقالات فى الامامة وغيرها من النظر وكانت وفاة ابى الحسين احمد بن يحيى بن اسحاق الراوندى برحبة مالك بن طوق وقيل ببغداد سنة خمس واربعين ومائتين وله نحو من اربعين سنة وله من الكتب المصنفة مائة كتاب واربعة عشر كتابًا وقد ذكرنا فى كتابنا فى اخبار الزمان وفاة ارباب المقالات واهل المذاهب والجدل والآراء والنحل واخبارهم ومناظراتهم وتباينهم فى مذاهبهم وكذلك فى الكتاب الاوسط الى سنة اثنتين وثلاثين وثلاثمائة وانما يسنح لنا ذكر بعضهم فى هذا الكتاب فنذكر لهم لمعًا وكذلك غيرهم من الفقهاء واصحاب الحديث وفيها [1] مات ابرهيم بن العباس الصولى الكاتب وكان كاتبًا بليغًا وشاعرًا مجيدًا لا يعلم فيمن

quables, entre autres le *Livre des Discours*, qui traite de l'imamat et d'autres sujets de controverse.

Abou 'l-Huçeïn Ahmed (fils de Yahya, fils d'Ishak) Rawendi mourut dans la ville de Rahbat-Malik ben Tawk, ou selon d'autres, à Bagdad, en 245, à l'âge de quarante ans environ. Il a écrit cent quatorze ouvrages. On trouve dans nos Annales historiques la date de la mort des auteurs de discours, des chefs de sectes, des savants versés dans la controverse, dans l'étude des systèmes et des religions, leur histoire, leurs discussions et les différences de leurs doctrines; ces mêmes détails sont reproduits dans notre Livre Moyen jusqu'à l'année 332. Nous nous bornons ici à citer quelques noms et à donner une courte notice de ces personnages, des jurisconsultes et des traditionnistes.

En la même année (lisez en 243) mourut le secrétaire Ibrahim (fils d'Abbas) Souli, écrivain éloquent et poëte distingué; on ne connaît pas de *katibs* parmi les anciens et les

تقدم وتأخر من الكتّاب اشعر منه وكان يكتسب فى حداثته
بشعره ورحل الى الملوك والامرآء ومدحهم طلبًا لجدواهم

وذكر رجل من الكتّاب ان اسحاق بن ابرهم اخا زيد بن
ابرهم حدّثه انه كان يتقلد الصيمرة والسيروان وان ابرهم
آبنَ العباس اجتاز به يريد خراسان والمأمون بها قد بايع
بالعهد لعلىّ بن موسى الرضا وقد امتدحه بشعر يذكر فيه
فضل آل علىّ وانهم احقّ بالخلافة من غيرهم قال فاستحسنت
القصيدة وسألته ان ينسخها لى ففعل ووهبت له الف درهم
وحملته على دابّة وضرب الدهر من ضربه الى ان ولى ديوان
الضياع مكان موسى بن عبد الملك وكنت احد عمّال موسى

modernes qui l'aient surpassé en poésie. Dans sa jeunesse, il vécut du produit de ses vers et visita plusieurs rois et émirs dont il fit le panégyrique pour en obtenir un salaire.

Un *katib* rapporte d'après Ishak ben Ibrahim, frère de Zeïd ben Ibrahim, l'anecdote que voici. Ishak était gouverneur de Saïmarah et de Sirawân lorsque Souli passa dans cette contrée; il se rendait dans le Khoraçân, où Mamoun venait de proclamer Ali (fils de Mouça) Rida, héritier présomptif du trône; Souli avait composé un poëme dans lequel il chantait la suprématie de la postérité d'Ali et proclamait les droits de cette famille au khalifat supérieurs à ceux des autres dynasties. Ishak poursuit ainsi sa narration : « Je louai beaucoup ce poëme et je priai l'auteur de m'en laisser une copie, ce qu'il fit; en retour, je lui donnai mille dirhems et une monture pour son voyage. Plus tard, les vicissitudes de la fortune placèrent Souli à la tête de la direction des domaines, en remplacement de Mouça, fils d'Abd el-Mélik, dont j'étais un des principaux agents. Voulant faire une enquête sur la gestion de Mouça, Souli me retira mon emploi; il fit

وكان يحبّ ان يكشف اسباب موسى فعزلني وامران تعمل
موامرة فعملت فكثر عليّ فيها وحضرتُ للمناظرة عنها فجعلت
احتجّ بما لا يدفع فلا يقبله ويحكم لى الكتّاب فلا يلتفت الى
حكمهم ويسمعنى فى خلال ذلك قذعًا من الكلام الى ان اوجب
الكتّابَ اليمين على باب من الابواب فحلفتُ عليه فقال ليست
يمين السلطان عندك يمينًا لانك رافضيّ فقلت له تأذن لى فى
الدنو منك فأذن لى فقلت له ليس مع تعريضك بمهجتى للقتل
صبر وهاهو المتوكّل ان كتبت اليه بما اسمع منك لم آمنه على
نفسى وقد احتملت كلّ ما جرى سوى الرفض والرافضى من
زعم ان عليّ بن ابى طالب افضل من العباس وان ولده احقّ
من ولد العباس بالخلافة قال ومن ذلك قلت انت وخطّك

ensuite rédiger un rapport où certaines charges pesaient sur moi. Je les discutai en sa présence et lui présentai des preuves irrécusables; mais il ne les admit point et n'eut pas plus égard au jugement que les secrétaires exprimèrent en ma faveur; il m'adressa même, dans le cours de la discussion, les paroles les plus injurieuses. Enfin ayant exigé le serment des *katibs* au sujet d'un chapitre dudit rapport, comme je le prononçais à mon tour, il me dit : « Le serment d'État ne peut te lier puisque tu es hérétique (chiite). » Je lui demandai aussitôt un entretien particulier, et quand il me l'eut accordé je lui parlai en ces termes : « Je ne puis supporter une accusation qui met ma vie en danger, car si vous écrivez à Motewekkil dans des termes identiques à ceux dont vous venez de vous servir, je suis perdu. J'accepte tout le reste, mais non l'accusation d'hérésie. Le véritable hérétique est celui qui soutient qu'Ali, fils d'Abou Talib, est supérieur à Abbas et que la postérité d'Ali a plus de droits au khalifat que celle d'Abbas. — De qui veux-tu parler? — De vous-même, et je possède cette

عندى به واخبرته بالشعر فوالله ما هو الّا ان قلت ذلك له
حتى سُقط فى يده ثم قال احضر الدفتر الذى بخطّى قلت له
هيهات لا والله او توثق لى بما اسكن اليه انك لا تطالبنى
بشىء مما جرى على يدى وتخرق هذه المؤامرة ولا تنظر لى فى
حساب فحلف لى على ذلك بما سكنت اليه وخرق العمل المعمول
واحضرته الدفتر فوضعه فى خفّه وانصرفت وقد زالت عنى
المطالبة ولابرهيم بن العباس مكاتبات قد دوّنت وفصول
حسان من كلامه قد جمعت قد اتينا على كثير منها فى الكتاب
الاوسط فمما استحسن من فصوله وان كانت كلها فى نهاية الجودة
وانتخبناه من كلامه[1] وقديمًا غذت المعصية ابناءها فحلبت
عليهم من درّها مرضعةً وبسطت لهم من امانيها مطمعةً

déclaration écrite de votre main; » je lui rappelai alors le poëme en question. Dès que j'eus prononcé ces paroles, il se troubla et ajouta : « Donne-moi mon manuscrit. — Doucement, répliquai-je, vous ne l'aurez, je le jure, que si vous vous engagez, par de sérieuses garanties, à ne me poursuivre pour aucun des faits de mon administration, à déchirer ce rapport et à n'examiner aucun de mes comptes. » Il prononça un serment de nature à me rassurer et déchira l'état rédigé par son ordre : en retour, je lui rendis sa copie, qu'il cacha dans ses bottines; puis je me retirai et ne fus plus inquiété par aucune poursuite. »

On a réuni en volume la correspondance d'Ibrahim, fils d'Abbas (Souli), et des extraits de ses discours remarquables ont été recueillis; nous en avons cité plusieurs dans notre Livre Moyen. Parmi les plus beaux, bien que tous soient d'une exquise perfection, nous choisissons le passage suivant. « La révolte nourrit d'abord ses enfants, elle les allaite du lait de ses mamelles, déroule ses espérances de-

وركبت فيهم مخاطرها موضعةً حتى اذا رتعوا فأمنوا وركبوا فاطمأنّوا وانقضى رضاع وآن فطام سقتهم سمًّا فمجرت مجارى البانها منها دمًا واعقبتهم من غذائها مُرًّا وحطت بهم من معقل الى عقال ومن عزّ الى حسرة قتلاً واسرًا واباحةً وقسرًا وقلّ من اوضع فى الفتنة مرجّجًا فى لهبها ومقتحمًا عند ضلالها الّا استحمنه آخذة بمخنقه وموهنة بالحقّ كيده حتى تجعله لعاجله جُرُزًا ولآجله حطبًا وللحقّ موعظةً وللباطل حجّةً ذٰلِكَ لَهُمْ جَزَآءٌ فِى ٱلدُّنْيَا وَلَعَذَابُ ٱلآخِرَةِ أَكْبَرُ وَمَا رَبُّكَ بِظَلَّامٍ لِلْعَبِيدِ، وله اشعار حسان فما استحسن من شعره الذى لم يسبقه عند جماعة اهل الادب احد من زمانه قوله [1]

vant leur convoitise et leur inspire le goût de ses dangers. Puis, quand ils grandissent libres et tranquilles et qu'ils se laissent dresser sans crainte, quand après l'allaitement commence le sevrage, elle leur verse son poison, fait jaillir de son sein du sang au lieu de lait, et subtitue le fiel à leurs aliments. Elle les précipite de leur asile sûr dans la captivité, et du bonheur dans les regrets, à travers la mort, la prison, la licence et le crime. Il est rare que celui qui se jette avidement dans le brasier de la discorde et qui s'abandonne à ses erreurs ne soit pas terrassé et étranglé par elle, lorsque la vérité déjoue ses stratagèmes : la discorde fait de lui une terre aride dans ce monde, et l'aliment des flammes dans la vie future, un témoignage de la vérité et un argument contre l'erreur. — « Ce sera leur récompense en ce monde, mais le châtiment futur sera plus terrible (*Koran*, v, 37). Ton Dieu n'est pas un tyran pour ceux qui le servent (*ibid.* XLI, 46). » — Souli est l'auteur de belles poésies; voici des passages tirés de celles où, de l'aveu d'un grand nombre de littérateurs, il n'a été surpassé par aucun de ses contemporains :

لنا ابل كوم يضيق بها الفضا ويفترّ عنها ارضها وسماؤها
فن دونها ان تستباح دماؤنا ومن دوننا ان يستدمّ دماؤها
حمى وقرى فالموت دون مرامها وايسر خطب يوم حقّ فناؤها

وقوله (1)

ولكنّ الجواد ابا هشام وفيّ العهد مأمون المغيب
غنيٌّ عنك ما استغنيت عنه وطلّاع عليك مع الخطوب

وقوله (2)

واذا جرى الله امرأً بفعاله فجزى اخًا لك ماجدًا سمحا
نبّهته من كذبه فكانّما نبّهت اذ نبّهته صبحا

وقوله (3)

Nous possédons des chameaux aux bosses énormes; le désert est trop étroit pour eux; leurs pieds et leur dos scintillent (comme l'éclair).

Avant de verser notre sang, il faut les atteindre; avant de répandre le leur, il faut nous combattre.

La mort attend ceux qui convoitent notre territoire et nos foyers; mais, au jour du malheur, l'accès en est ouvert à tous.

Et ces vers :

Mais quant au généreux Abou Hicham, il est fidèle à sa parole et protégé contre la médisance.

Invisible tant que tu peux te passer de lui, il se montre à toi dès que le danger te menace.

Et ceux-ci :

Que Dieu, lorsqu'il rétribue chacun selon ses œuvres, récompense celui qui est pour toi un frère illustre et généreux ! . . . . .

Quand je l'ai averti de son erreur, il semblait que je venais le réveiller à l'aurore du jour.

Et les suivants :

هب الزمان رماني … أَلشان في الخلّانِ
فيمن رماني لما … رأى الزمان رماني
ومن ذخرت لنفسي … فعاد ذخر الزمانِ
لو قيل لي خذ امانًا … من اعظم الحدثانِ
لما اخذتُ امانًا … الّا من الاخوانِ

ومما يجبِ على الرؤساء ان يحفظوه قوله

تزيده الايام ان اقبلت … حزمًا وعلمًا بتصاريفها
كانّها في وقت اسعافها … تسمعه صوت تخاريفها

ومما احسن فيه وبرز عن نظرآئه قوله (1)

سقيًا ورعيًا لايام لنا سلفت … بكيتُ منها فصرتُ اليوم ابكيها

Que m'importent les rigueurs du sort ? je ne songe qu'à celles qui me viennent de mes amis.

Je ne songe qu'à ceux qui m'accablent lorsqu'ils me voient accablé par le destin,

Ceux que je me réservais (pour le malheur) et qui se font les auxiliaires du malheur.

En vain l'on me conseille de chercher une sauvegarde contre les grandes disgrâces,

Je n'ai besoin d'être protégé que contre mes propres frères.

Une pensée que les grands feraient bien de retenir est celle-ci :

La fortune, en le favorisant, le rend plus sage et mieux instruit de ses caprices,

Et il semble qu'au moment où elle le comble de ses faveurs, elle lui fait entendre la menace de ses sévérités.

Voici un autre passage fort remarquable, où il s'élève au-dessus de tous ses rivaux :

Heureux et bénis soient les jours du passé : ils m'ont coûté des larmes et pourtant je les pleure aujourd'hui.

كذاك ايّامنا لا شكّ نندبها اذا تقضت ونحن اليوم نشكيها

وقوله

اولى البريّة طرًّا ان تواسيه عند السرورلمن واساك فى الحزن
ان الكرام اذا ما اسهلوا ذكروا من كان يألفهم فى المنزل الخشن

وقوله (1)

لا تلمنى فانّ همّك ان تثرى وهمّى مكارم الاخلاق
كيف يسطيع حفظ ما جمعت كفّاه من ذاق لذّة الانفاق

وقوله

اسد ضارٍ اذا ما هجته واب برّ اذا ما قدرا
يعلم الاقصى اذا اثرى ولا يعلم الادنى اذا ما افتقرا

Il en sera certainement de même du présent, dont nous nous plaignons maintenant, et que nous regretterons, lorsqu'il sera loin de nous.

Et celui-ci :

L'homme le plus digne de participer à tes joies est celui qui a partagé tes tristesses;
Quand de généreux voyageurs se reposent dans la plaine, ils songent à ceux qui les accompagnaient dans les stations difficiles.

Comme les vers suivants :

Ne m'accuse pas: car tu cherches la richesse et je n'aspire qu'aux actions généreuses.
Pourrait-on garder les biens qu'on a amassés, quand on a goûté le plaisir de donner?

Et les suivants :

C'est un lion féroce quand on l'attaque, un père bienfaisant quand il possède le pouvoir.
Sa richesse se révèle aux confins de la terre, sa pauvreté est ignorée de ses plus proches voisins.

وكان ابرهيم بن العباس يقول مثل اصحاب السلطان مثل قوم علوا جبلاً ثم وقعوا منه اقربهم الى التلف ابعدهم من الارتقاء وكان ابرهيم يدّعى خؤولة العباس بن الاحنف الشاعر

وحكى ابو العباس احمد بن جعفر بن حمدان القاضى عن سليمان بن الحسن بن مخلد عن ابيه الحسن قال انشد ابرهيم ابن العباس للعباس بن الاحنف

ان قال لم يفعل وان سئل لم يبذل وان عوتب لم يعتب
صبّ بهجرانى ولو قال لى لا تشرب البارد لم اشرب

فقال هذا والله الشعر الحسن المعنى السهل اللفظ العذب المستمع القليل النظير ما سمعت كلامًا اجزل منه فى رقة ولا

Ibrahim, fils d'Abbas (Souli) disait : « Il en est des courtisans comme des voyageurs qui gravissent une montagne et font une chute : plus ils se sont élevés, plus leur mort est certaine. » Il revendiquait comme son oncle maternel le poëte Abbas, fils d'Ahnef. — Voici ce que raconte Abou 'l-Abbas Ahmed (fils de Djâfar, fils de Hamdan) le juge, d'après Suleïman (fils de Haçan, fils de Makhled) d'après Haçan son père : « Ibrahim, fils d'Abbas, après avoir récité les vers suivants d'Abbas, fils d'Ahnef :

Il promet et ne tient pas; on le sollicite et il refuse; on le blâme et il ne s'amende point;
Il se plaît à me repousser, et pourtant, s'il m'interdisait l'eau fraîche, je n'en boirais plus,

ajoutait : « En vérité la pensée qui a inspiré ces vers est belle, l'expression en est douce et charme l'oreille, on en trouverait peu d'aussi beaux. Je ne sache pas quant à moi de paroles plus élégantes dans leur subtilité, plus aisées dans

اسهل فى صعوبة ولا ابلغ فى انصاف من هذا فقال له الحسن كلامك والله احسن من شعره ومما استحسن من شعر العباس ابن الاحنف قوله [1]

تحمّل عظيم الذنب ممن تحبّه وان كنت مظلومًا فقل انا ظالم
وطوبى لمن اغفى من الليل ساعةً وذاق اغتماضًا انّ ذاك لناعم

وقوله

اصرف فؤادك يا عباس معتمدا عنها والّا تمت فى حبّها كمدا
لو انها من وراء الروم فى بلد ما كنت اسكن الّا ذلك البلدا
يا من شكا شوقه من طول غيبته صبرًا لعلك تلقى ما تحبّ غدا

وقوله

leur difficulté, d'un ton plus éloquent et plus juste que celles-ci. » A quoi Haçan répondit : « Ton langage, je le jure, est plus beau que celui du poëte. » — Parmi les vers les plus estimés dus à Abbas, fils d'Ahnef, on cite ceux-ci :

Supporte d'un ami les fautes les plus graves, et, si tu souffres de ses injustices, dis : Moi seul je suis injuste. . . . .

Heureux qui peut s'assoupir la nuit pendant une heure et goûter quelque repos : le sommeil est si doux !

Ainsi que ces vers :

Détourne volontairement ton cœur loin d'elle, ô Abbas, sinon tu mourras du mal d'amour.

Hélas ! demeurât-elle dans quelque contrée au delà du Roum, je n'aurais pas d'autre séjour que le sien.

Ô toi qui, dans ton amoureuse ardeur, te plains des longueurs de l'absence, patience ! tu retrouveras peut-être demain l'objet de ton amour.

Et les suivants :

اغبّ الزيارة لمّا بدا له الهجر او بعض اسبابه
وما صدّ عنّا ولكنه طريد ملالة احبابه

حدثنا ابو خليفة الفضل بن الحباب الجمحى قال حدثنا الرياشى قال ذكر جماعة من اهل البصرة قالوا خرجنا نريد الحج فلما كنا ببعض الطريق اذا غلام واقف على المحجة وهو ينادى يا ايها الناس هل فيكم احد من اهل البصرة فعدلنا اليه وقلنا له ما تريد قال ان مولاى لما به (1) يريد ان يوصى اليكم فملنا معه فاذا بشخص ملقى على بعد من الطريق تحت شجرة لا يحير جوابًا فجلسنا حوله فاحس بنا فرفع طرفه وهو لا يكاد يرفعه ضعفًا وانشأ يقول

Je suis plus sobre de visites lorsque je vois ses dédains ou les symptômes qui les annoncent.

Il ne nous repousse pas, mais l'ennui que lui inspire notre amitié le tient à l'écart.

Je tiens d'Abou Khalifah Fadl (fils de Houbab) Djomahi, d'après Riachi, l'anecdote qui suit. Plusieurs habitants de Basrah racontent qu'étant partis de leur pays pour faire le pèlerinage, ils rencontrèrent en route un jeune homme qui, debout sur le bord du chemin, leur criait : « Passants, y a-t-il parmi vous quelque habitant de Basrah ? » Nous nous dirigeâmes vers lui (racontent ces pèlerins) pour savoir ce qu'il voulait. « Mon maître est à l'agonie, nous dit-il, et il désire vous confier ses volontés dernières. » Nous le suivîmes; à quelque distance de la route, un homme gisait étendu sous un arbre; il ne pouvait parler. Nous nous assîmes autour de lui; il s'aperçut de notre présence et leva les yeux sur nous, mais avec peine, tant sa faiblesse était grande. Puis il murmura ces vers :

يا غريب الدار عن وطنه　مفردًا يبكى على شجنه
كلما جدّ البكآء به　زادت الاسقام فى بدنه

ثم اغمى عليه طويلاً وانا لجلوس حوله اذ اقبل طائر فوقع على اعلى الشجرة وجعل يغرّد ففتح الفتى عينيه وجعل يسمع تغريد الطائر ثم قال

ولقد زاد الفواد شجًى　طائر يبكى على فننه
شفّه ما شفّنى فبكى　كلّنا يبكى على سكنه

قال ثم تنفس تنفسًا فاضت نفسه منه فلم نبرح من عنده حتى غسلناه وكفناه وتولينا الصلاة عليه فلما فرغنا من دفنه سألنا الغلام عنه فقال هذا العباس بن الاحنف وقد اخبرنا

Hélas! un étranger éloigné de sa patrie pleure isolé sur sa triste destinée;
Plus ses larmes coulent abondantes, plus la douleur augmente dans son corps.

Il tomba ensuite dans un long évanouissement; tandis que nous demeurions assis autour de lui, un oiseau vint se percher au sommet de l'arbre et commença à chanter. Le mourant rouvrit les yeux, écouta le chant de l'oiseau et prononça ces vers :

La souffrance de mon cœur redouble au chant de cet oiseau qui se lamente dans le feuillage;
Sa douleur est la mienne et chacun de nous pleure un ami sincère.

Il poussa alors un grand soupir et rendit l'âme; nous ne quittâmes pas le corps avant de l'avoir lavé et enseveli, et d'avoir récité la prière des funérailles. Quand nous l'eûmes enterré, nous demandâmes au jeune homme le nom de son maître; il nous répondit : « Abbas, fils d'Ahnef. » Le récit

بهذا الخبر ابو اسحاق الزجاج النحوى عن ابى العباس المبرّد عن المازنى قال حدثنى جماعة من اهل البصرة بما ذكرناه

وكانت وفاة ابى ثور ابرهيم بن خالد الكلبى سنة اربعين ومائتين [1] وفى سنة اثنتين وثلاثين ومائتين نفى المتوكّل علىّ ابن الجهم الشاعر الى خراسان وقيل فى سنة تسع وثلاثين ومائتين وقد اتينا على خبره وما كان من امره ورجوعه بعد ذلك الى العراق وخروجه يريد الثغر وذلك فى سنة تسع واربعين ومائتين فلما صار بالقرب من حلب من بلاد قنّسرين والعواصم بالموضع المعروف بخشبات [2] لقيته خيل الكلبيين. فقتلته فقال وهو فى الشرق

أزيد فى الليل ليل ام سال بالصبح سيل

qui précède m'a été transmis (aussi) par Abou Ishak Zudjadji, *le grammairien*, d'après Abou 'l-Abbas Moberred, d'après Mazeni, et ce dernier déclare qu'il l'avait reçu, tel que nous l'avons cité, de plusieurs habitants de Basrah.

Abou Tawr Ibrahim (fils de Khaled) Kelbi mourut en 240. — En l'année 232, ou, selon une autre version, en 239, Motewekkil exila le poëte Ali, fils de Djehm, dans le Khoraçân. Nous avons parlé (ailleurs) de ce personnage; nous avons raconté qu'à son retour en Irak, lorsqu'il s'approchait de la frontière (en 249 de l'hégire), se trouvant dans le voisinage d'Alep, dans une localité nommée *Khachebat*, qui dépend de Kinnasrîn et d'El-Awaçim, il fut attaqué par une troupe de cavaliers de la tribu de Kelb, qui le mirent à mort. Dans son agonie, il prononça les vers que voici :

Est-ce qu'une nuit nouvelle s'ajoute à la nuit, ou l'aurore a-t-elle disparu comme un torrent qui s'écoule?

ذكرت اهل دجيل وابن منى دجيل

وكان على بن الجهم السامى هذا مع انحرافه عن امير المؤمنين علىّ بن ابى طالب واظهاره التسنن مطبوعًا مقتدرًا على الشعر عذب الالفاظ غزير الكلام وقد قدمنا فيما سلف من هذا الكتاب طعن من طعن على نسبه وما قال الناس فى عقب سامة ابن لؤى بن غالب وقول على بن محمد بن جعفر العلوى الشاعر

وسامة منّا فاما بنوه فامرهمُ عندنا مظلمُ
اناس أتونا بانسابهم خرافةُ مضطجع يحلمُ
وقلت لهم مثل قول النبىّ وكلّ اقاويله محكمُ
اذا ما سُئِلتَ ولم تدر ما تقول فقل ربّنا اعلمُ

Je pense à ceux qui habitent près du Dodjeïl. Mais hélas que je suis loin du Dodjeïl !

Ce même Ali (fils de Djehm) Sami, malgré son aversion pour le Prince des Croyants Ali, fils d'Abou Talib, et quoiqu'il fît profession de sunnisme, était doué d'un vrai tempérament de poëte, plein de verve, de douceur de style, et d'abondance. Nous avons parlé, dans un autre chapitre, des attaques dont sa généalogie fut l'objet, et des critiques à l'adresse de la postérité de Samah (fils de Lowayi, fils de Galib). Tels sont les vers suivants qui ont pour auteur le poëte Ali (fils de Mohammed, fils de Djâfar) Alewi :

Samah fut un des nôtres, mais quant à ses fils leur descendance est obscure à nos yeux,

Et quand ils nous apportent des listes généalogiques pareilles au rêve d'un dormeur,

Je leur réponds avec ces mots du Prophète, dont toutes les paroles sont empreintes de sagesse :

« Lorsqu'on t'interroge et que tu ne sais comment répondre, dis : Dieu seul sait tout. »

وانما اعدنا ذكر هذا الشعر[1] فى هذا الموضع وان كنا قدمناه فيما سلف من هذا الكتاب لما سنح لنا من ذكر علىّ بن الجهم فى ايام المتوكّل ولما احتجنا اليه عند ذكرنا لشعر علىّ بن الجهم واجابة العلوىّ على هذا الشعر فكان ما اجاب به علىّ بن الجهم لعلىّ بن محمد بن جعفر العلوىّ

لم تذقنى حلاوةَ الانصاف   وتعسّفتنى اشدّ اعتساف
وتركت الوفاء علمًا بما فيه   واسرفت غاية الاسراف
غير انى اذا رجعت الى حقّ   بنى هاشم آبن عبد مناف
لم اجد لى الى التشفى سبيلًا   بقواف ولا بغير قواف
لى نفسٌ تأبى الدنيّة والاشراف   لا تعتدى على الاشراف[2]

Si nous citons ici ce fragment, que nous avions déjà donné dans un autre passage (cf. t. II, chap. xxiii), c'est que nous avons cru devoir faire mention d'Ali, fils de Djehm dans le chapitre relatif à Motewekkil, et que, parlant de ses vers, nous devions mentionner également la réponse que Alewi leur adressa. Voici maintenant en quels termes Ali, fils de Djehm, répondit à son adversaire Ali (fils de Mohammed, fils de Djâfar) Alewi :

Tu ne m'as jamais fait goûter la saveur de l'impartialité, et tu m'as, au contraire, traité avec la plus violente injustice.

Tu as abandonné sciemment la foi jurée et tu as dépassé toute mesure.

Mais quant à moi, depuis que j'ai reconnu les droits de la famille de Hachem, fils d'Abd Menaf,

Je ne sais plus assouvir ma colère à l'aide de rimes ni en simple prose.

Une âme comme la mienne repousse toute bassesse, et les hommes d'une naissance illustre (les chérifs) ne se font pas la guerre.

ولهُ فى الحبس شعر معروف لم يسبقه الى معناه احد وهو قوله

قالوا حبست فقلت ليس بضائر   حبسى واىّ مهنّد لا يُغمد
او ما رأيت الليث يألف غيله   كبرًا واوباش السباع تردّدُ
والشمس لولا انها محجوبة   عن ناظريك لما اضاء الفرقد
والنار فى احجارها مخبوءة   لا تصطلى ان لم تثرها الازنُد
والحبس ما لم تغشه لِدنيّة   شنعآء نعم المنزل المتودّدُ
بيت يجدّد للكريم كرامةً   ويزار فيه ولا يزور ويحفد
لولم يكن فى الحبس الا انّه   لا يستذلّك بالحجاب الاعبُدُ

ومما احسن فيه قوله

La poésie qu'il composa en prison est bien connue; elle est pleine d'une inspiration qui n'a pas été surpassée; tels sont les vers :

On me reproche d'être prisonnier, je réponds : La captivité ne me fait aucun tort; une lame finement trempée n'est-elle pas mise au fourreau?

Ne sais-tu pas que le lion reste fièrement dans son antre, tandis que le vil troupeau des carnassiers erre en liberté?

Si le soleil ne se dérobait à tes regards, *Farkad* (deux étoiles de la petite Ourse) ne t'éclairerait pas de ses rayons;

Et le feu, enseveli dans les veines de la pierre, ne brillerait point, si le briquet ne l'en faisait jaillir.

La prison, si le crime et la honte ne t'y ont pas conduit, est la plus douce des demeures et la plus aimable;

Elle donne une nouvelle noblesse à l'homme généreux; il y reçoit des visites qu'il ne rend pas; on le sert avec empressement;

Et le moindre avantage de la captivité est de t'épargner la honte d'être éconduit par des esclaves.

Une autre pensée non moins belle est celle-ci :

خليليّ ما احلى الهوى وامرّه   واعلمنى بالحلو منه وبالمرِّ
بما بيننا من حرمة هل رأيتما   ارقّ من الشكوى واقسى من الهجرِ
وافضح من عين المحبّ لسرّه   ولا سيما ان اطلقت عبرة تجرى

وممّا اختير من قوله[1]

حسرت عنّىَ القناع ظلوم   وتولت ودمعها مسجوم
شرّ ما انكرت تصرّم عهد   لم يدم لى واىّ عهد يدوم
انكرت ما رأت برأسى وقالت   أمشيب ام لؤلؤ منظوم
ليس همّى من الهموم التى يحسن فيها العزاء والتسليم
انّ امرًا اخنى علىّ بشيب الرأس فى ليلة لامر عظيم
ليس عندى وان تقرّبتُ الّا   طاعة حرّة وقلب سليم

Ô mes deux amis, que de douceur dans l'amour et aussi que d'amertume! j'ai appris à connaître ce qu'il a de doux et d'amer.

Par l'amitié qui nous unit, dites-moi s'il y a quelque chose de plus touchant qu'une plainte, de plus cruel qu'une séparation,

De plus éloquent dans l'expression de ses sentiments secrets que les yeux d'un amant, surtout s'ils sont baignés de larmes?

Voici un autre passage choisi dans ses poésies:

Elle relève son voile loin de moi, la cruelle, et s'éloigne en répandant des pleurs.

Le plus coupable de ses mensonges c'est de nier la rupture d'un serment qu'elle a violé, et quel est le serment qui n'est pas violé?

Elle feint l'ignorance en regardant mon front et me dit: «Sont-ce des cheveux blancs ou des réseaux de perles?»

Ma douleur n'est pas de ces douleurs qui admettent la consolation et la résignation;

Car l'événement qui a blanchi mes cheveux en une seule nuit est une chose grave.

Il n'y a en moi, même si je dois être sacrifié, qu'une soumission pieuse et un cœur pur.

ومن جيّد شعره

هي النفس ما حمّلتها تتحمّل   والدهر ايام تجور وتعدل
وعاقبة الصبر الجميل جميلة   واكمل اخلاق الرجل التفضّل
ولا عار ان زالت عن المرء نعمة   ولكنّ عارا ان يزول التحمّل
وما المال الّا حسرة ان تركته   وغنم اذا قدّمته متعجّل

ومما اعتذر فيه فاحسن قوله فى المتوكّل

ان ذلّ السؤال والاعتذار   خطّة صعبة على الاحرار
ليس من باطل يورّدها المر   ءُ ولكن سوابق الاقدار
فارضَ للسائل الخضوع وللقا   رف ذنبا بذلّة الاعتذار
ان تجافيت منعمًا كنت اولى   من تجافى عن الذنوب الكبار

Citons aussi ce passage excellent :

Mon âme supporte le fardeau que tu lui imposes; la destinée a des alternatives de violence et de douceur.

La patience, quand elle ne se dément pas, a de bons résultats, et la bonté est la plus noble des qualités humaines.

Ce n'est pas une honte pour l'homme de perdre sa fortune, la seule honte pour lui est de perdre sa force d'âme.

La richesse, si tu la laisses à tes héritiers, n'est que déception, elle est un bien réel si tu la dépenses généreusement.

Et ces vers, non moins remarquables, d'une poésie dans laquelle il se disculpait auprès de Motewekkil :

La honte de la demande et celle de l'excuse créent une situation difficile pour de nobles cœurs,

Et ce n'est pas un jeu pour l'homme que de suivre cette voie, mais ainsi l'ont voulu les destinées.

Rends ta faveur à un solliciteur qui s'humilie, à un coupable qui avoue sa faute et qui subit la honte de l'excuse.

Si tu lui pardonnes généreusement, tu seras le plus grand parmi ceux qui ont absous de grands coupables;

او تعاقبْ فانت اعرف بالله وليس العقاب منك بعار

ومما جوّد فيه قوله لما قُيِّد[1]

فقلت لها والدمع شتى طريقه ونار الهوى بالقلب يذكو وقودها

فلا تجزعي امّا رأيت قيوده فانّ خلاخيل الرجال قيودها

وكان في لسانه فضل قلّ من سلم معه منه وكان محمد بن عبد الله منحرفًا عنه فاستشفع عليه بوصيف التركي حتى اصلح له ناحيته ثم فسد عليه وصيف فاستشفع عليه بمحمد بن عبد الله وكتب اليه

الحمد لله شكرًا قلوبنا في يديه

صار الامير شفيعي الى شفيعي اليه

Si tu le châties, tu connais mieux que personne (la loi de) Dieu, et venant de toi, le châtiment n'est plus une honte.

On admire aussi les vers suivants qu'il composa lorsqu'on l'enchaînait :

Je lui dis lorsqu'elle répandait des torrents de larmes et que son cœur fut embrasé par les feux de l'amour :

Ne t'afflige pas à la vue de ces chaînes, pour des hommes généreux les chaînes sont une parure (littéralement des anneaux qu'on porte à la cheville).

La supériorité de son style était telle que peu de personnes purent échapper à ses traits. — Ce même poëte s'étant aliéné l'amitié de Mohammed, fils d'Abd Allah, eut recours à l'intervention de Waçif le Turc, qui réussit à les réconcilier; mais Waçif, à son tour, s'étant fâché contre lui, le poëte employa, pour le fléchir, Mohammed, fils d'Abd Allah, auquel il écrivit :

Louanges et actions de grâces à Dieu, qui tient nos cœurs entre ses mains!

L'Émir a été mon intercesseur auprès de celui qui l'intercédait en ma faveur.

وله اشعار نادرة وامثال سائرة اخترنا منها ما قدمنا ذكره واقتصرنا بذلك عن غيره وقد رثاه جماعة من الشعرآء بعد قتله منهم ابو صاعد فقال

اريقى الدمع واجتنبى الهجوعا وصونى شمل وجدك ان يضيعا
وقولى انّ كهف بنى لؤىّ غدا بالشام منجدلاً صريعا
عزاه يا بنى جهم بن بدر فقد لاقيتمُ خطبًا فظيعا
اما والله لو تدرى المنايا بما لاقيتمُ لبكت نجيعا
ثوى كهف الارامل واليتامى ومن كان الزمان به ربيعا
فتًى كان السهام على الاعادى وليثًا دون حادثة منيعا

قال وفى سنة ثلاث واربعين ومائتين كان خروج المتوكّل من دمشق الى سرّمن رأى فكان بين خروجه منها ورجوعه اليها

Ali, fils de Djehm, a laissé des poésies d'une rare beauté et des sentences qui sont devenues populaires; nous en avons cité quelques-unes et nous nous bornerons à ce choix. Plusieurs poëtes le chantèrent quand il eut été tué, entre autres Abou Saèd, dans les vers que voici :

Répands des larmes, fuis le sommeil et prends garde que le trésor de ta douleur ne s'égare.

Dis : Celui qui était le refuge des fils de Lowayi gît inanimé en Syrie.

Je vous plains, enfants de Djehm ben Bedr, le malheur qui vous frappe est terrible;

Et le trépas lui-même, s'il connaissait votre disgrâce, pleurerait amèrement.

La terre recouvre celui qui protégea les veuves et les orphelins, celui qui faisait régner un printemps perpétuel.

Un brave qui perçait de flèches ses ennemis, un lion qui détournait les coups du malheur.

En 243 de l'hégire, Motewekkil partit de Damas pour se rendre à Sorra-men-râ; entre son départ de cette dernière

ثلاثة اشهر وسبعة ايام وفى خروجه يقول يزيد المهلبى شعرًا طويلًا اخترنا منه قوله

اظنّ الشام تشمت بالعراق اذا عزم الامام على انطلاق
فان تدع العراق وساكنيها فقد تبلى المليحة بالطلاق

ولما نزل بدمشق ابى ان ينزل المدينة لتكاثف هواء الغوطة وما يرتفع من بخار مياها فنزل قصر المأمون وذلك بين داريا ودمشق على ساعة من المدينة فى اعلى الارض وهذا الموضع بدمشق يشرف على المدينة واكثر الغوطة ويُعرف بقصر المأمون الى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاثمائة وذكر سعيد آبن نكيس قال كنت واقفًا بين يدى المتوكّل فى مضربه بدمشق اذ

ville et son retour, il s'écoula trois mois et sept jours; ce départ inspira à Yézid Mohallebi une longue poésie dont nous ne citerons que ce passage :

Je crois que la Syrie va se réjouir de la douleur de l'Irak depuis que l'Imam a résolu de s'en éloigner ;

Car si tu quittes (ô prince) l'Irak et ses habitants, c'est que la plus belle femme vieillit par le divorce.

Lorsque le Khalife arriva à Damas, il ne voulut pas habiter la ville même, à cause de l'atmosphère lourde et des vapeurs malsaines que le voisinage du *Gawtah* et de ses eaux répandaient sur Damas. En conséquence, il établit sa résidence dans le *Château de Mamoun* entre Dareïa et Damas à une heure de cette dernière ville; ce château, situé sur une hauteur d'où l'on domine la ville et la plus grande partie du *Gawtah*, a conservé jusqu'à la présente année 332 de l'hégire le nom de *Kasr el-Mamoun*.

Saïd ben Nakis raconte le fait suivant : « Je me tenais, dit-il, devant Motewekkil, dans sa tente, près de Damas, lorsque

شغب الجند واجتمعوا وضجوا يطلبون الاعطية ثم خرجوا الى تجريد السلاح والرمى بالنشاب واقبلت ارى السهام ترتفع فى الرواق فقال لى يا ابا سعيد ادع لى رجاء الحضارى فدعوته فقال له يا رجاء اما ترى ما خرج اليه هؤلاء فما الرأى عندك فقال يا امير المؤمنين قد كنت مشفقا فى هذا السفر من مثل هذا فاشرت بما اشرت من تأخيره فمال امير المؤمنين اليه وقال دع ما مضى وقل الآن بما حضر برأيك فقال يا امير المؤمنين توضع الاعطية فقال له هذا ما ارادوا فيه مع ما خرجوا اليه ما يُعلم قال يا امير المؤمنين مر بهذا فان الرأى بعده فامر عبيد الله ابن يحيى بوضع الاعطية فيهم فلما خرج المال وبدئ بانفاقه

l'armée se réunit tumultueusement et réclama sa solde avec des cris séditieux; bientôt les sabres sortirent du fourreau et les flèches commencèrent à voler. Je m'avançai pour les voir passer au-dessus de la tente, lorsque, le Khalife m'appelant : « Abou Saïd, me dit-il, va chercher Ridja Hadari. » J'obéis; le prince lui demanda : « Ridja, connais-tu la cause de cette manifestation, et que penses-tu qu'il y ait à faire? — Prince des Croyants, répondit celui-ci, voilà bien ce que je redoutais pour vous dans ce voyage, aussi vous ai-je donné les conseils que vous savez pour que vous le différiez. » Le Khalife, se penchant de son côté, reprit : « Laisse-là le passé et communique-moi maintenant ce que ta prudence te suggère. — Sire, faites distribuer la solde. — Voici ce qu'ils réclament, reprit le prince, mais le but de leur révolte je l'ignore toujours. — Prince des Croyants, donnez d'abord cet ordre, puis nous aviserons. » Motewekkil ordonna à Obeïd Allah, fils de Yahya, de payer les troupes. Une fois l'argent apporté et la distribution commencée, Ridja reve-

دخل رجاء فقال مر الآن يا امير المؤمنين بضرب الطبل للرحيل الى العراق فانهم لا يأخذون مما اخرج اليهم شيًّا ففعل ذلك فترك الناس الاعطية فرجعوا حتى ان المعطى ليتعلق بالرجل ليعطيه رزقه فلا يأخذه قال سعيد وقد كان الاتراك قد رأوا انهم يقتلون المتوكّل بدمشق فلم يمكنهم فيه حيلة بسبب بغا الكبير فانهم دبّروا فى ابعاده عنه فطرحوا فى مضرب المتوكّل الرقاع يقولون فيها ان بغا دبّر ان يقتل امير المؤمنين والعلامة فى ذلك ان يركب فى يوم كذا فى خيله ورجله فيأخذ عليه اطراف عسكره ثم يأخذ جماعة من الغلمان العجم يدخلون عليه فيفتكون به فقرأ المتوكّل الرقاع فبهت

nant chez le Khalife lui dit : « Maintenant, Sire, faites battre le tambour et annoncer le départ pour l'Irak, vos soldats ne voudront même pas de l'argent qui leur est dû. » En effet, le prince ayant donné ses ordres en conséquence, les hommes laissant là leur paye, se mirent en route avec un tel empressement, que les payeurs s'attachaient à eux pour leur donner leur argent et ne pouvaient le leur faire accepter. »

Saïd continue en ces termes : « Les Turcs avaient songé à tuer Motewekkil pendant son séjour à Damas; mais, la vigilance de Boga l'aîné déjouant leurs projets, ils travaillèrent d'abord à l'éloigner du Khalife. A cet effet, ils jetèrent dans la tente de Motewekkil des billets portant que Boga tramait la mort du Prince des Croyants, et que le signal convenu était celui-ci : Boga devait, un certain jour, se mettre à la tête de ses troupes, cavalerie et infanterie, et cerner toutes les issues du camp; puis, prenant avec lui quelques pages d'origine étrangère, ils iraient surprendre le prince et accomplir leur crime. Motewekkil lut ces billets et fut épouvanté des révélations qu'ils renfermaient. Profondément ému des

مما تضمنته ودخل فى قلبه من بغا كل مدخل وشكا الى الفتح ذلك وقال له فى امر بغا والاقدام عليه وشاوره فى ذلك فقال يا امير المؤمنين ان الذى كتب الرقاع قد جعل للامر دلائل فى وقت بعينه سمّاه له من ركوب الخيل فى جيشه الى الاطراف من العسكر وتوكيله بنواحيه وبعد ذلك يتبين الامر وانا ارى ان تمسك فان صحّ هذا الدليل نظرنا كيف نفعل وان بطل ما كتب به فالحمد لله واقبلت الرقاع تطرح فى كل وقت على جهة التنصح وان فى اعناق من كتبها بيعة لم تجد معها بدًّا من النصح والصدق فلما علموا بما علم به الخليفة وتمكن به ما عندهم من الامر كتبوا رقاعًا فطرحوها فى مضرب بغا يقولون

menées de Boga, il s'en plaignit à Fath (fils de Khakan), lui révéla le complot que Boga avait osé ourdir et prit conseil de Fath. « Prince des Croyants, lui répondit ce confident, celui qui a écrit la dénonciation a fourni les preuves du complot et désigné expressément le moment où il doit éclater; c'est lorsque Boga, montant à cheval à la tête de ses troupes, se dirigera aux extrémités du camp et en fermera les issues; c'est alors que la vérité se fera jour. Je vous conseille donc de garder le silence jusque-là, si le signal en question se réalise, nous aviserons à ce qu'il faudra faire; si, au contraire, la dénonciation est mensongère, nous en rendrons grâces à Dieu. » Cependant les lettres continuaient à se répandre sous forme d'avertissement et ceux qui les écrivaient se disaient obligés par le serment qu'ils avaient prêté au Khalife de lui être dévoués en toute sincérité. Quand ils surent que le Khalife était instruit des faits qu'ils lui avaient révélés et que leur dénonciation était solidement établie dans son esprit, ils écrivirent et jetèrent dans la tente de Boga des billets portant les indications suivantes : « Un

فيها ان جماعة من الغلمان والاتراك قد عزموا على الفتك بالخليفة فى عسكره ودبّروا ذلك واتفقوا عليه وتعاقدوا على ان يأتوه من نواح كذا ونواح كذا فالله الله الا ما احترست لامير المؤمنين وحرسته فى هذه الليلة من هذه المواضع وحصنتها بنفسك ومن تثق به فانا قد نصحنا وصدقنا واكثروا طرح الرقاع بهذا المعنى والتوكيد فى حراسة الخليفة فلما وقف بغا عليها وتتابعت عليه لم يأمن ان يكون ما كتب اليه فيها حقًّا مع ما كان وقع عليه من الامر قبل ذلك فلما كانت الليلة التى ذكروها جمع جيوشه وامرهم بالركوب بالسلاح وركب بهم الى المواضع التى ذكرت فاخذها على المتوكّل وحرسها واتصل الخبر بالمتوكّل فلم يشكّ ان ما كتب له حق فاقبل يتوقع من

certain nombre de pages et de Turcs ont résolu d'assassiner le Khalife dans son camp; ils ont préparé leur plan d'un commun accord et sont convenus d'assaillir le prince en venant par telle et telle direction. Au nom de Dieu, soyez sur vos gardes dans l'intérêt du Prince des Croyants et veillez sur lui pendant telle nuit dans les directions indiquées; gardez-les vous-même avec des hommes sûrs. C'est un conseil que vous donnent des amis sincères. » Plusieurs billets se succédèrent ainsi, rédigés en ce sens et recommandant de veiller à la sécurité du Khalife. Boga en prit connaissance, et, voyant qu'ils se renouvelaient sans interruption, il commença à craindre que ces indications ne fussent vraies, quand il les rapprocha de ce qui s'était passé précédemment. Aussi la nuit indiquée étant arrivée, il réunit ses troupes les fit monter à cheval en tenue de guerre et les conduisit sur les points désignés, qu'il occupa et garda en coupant toute communication avec Motewekkil. Ce prince fut informé de ces dispositions; convaincu que ce qu'on lui avait écrit

يوافيه فيغتنك به وسهر ليلته وامتنع من الاكل والشرب فلم يزل على تلك الحال الى الغداة وبغا يحرسه والامر عند المتوكّل على خلاف ذلك وقد اتهم بغا واستوحش من فعله فلما عزم المتوكّل على الانصراف قال له يا بغا قد ابت نفسى مكانك منى ورأيت ان اقلّدك هذا الصقع واقرّ عليك ما كان لك من رزق وحباء ونزل ومعونة وكلّ سبب فقال انا عبدك يا امير المؤمنين فافعل ما شئت ومرنى بما احببت فخلفه بالشام وانصرف فاحدث الموالى عليه ما احدثوا فلم يعلم المتوكّل وجه الحيلة ولم يعلم كلّ واحد منهما الحيلة فى ذلك الى ان تمّت الحيلة قال ولما عزم بغا الصغير على قتل المتوكّل دعا بباغر التركى وكان قد

était la vérité, il s'attendit à être assailli et égorgé; il passa la nuit entière sans manger ni boire, et demeura ainsi jusqu'au matin, gardé par Boga, mais convaincu, tout au contraire, que celui-ci en voulait à sa vie. Dominé par ses soupçons et effrayé des projets qu'il lui prêtait, il lui dit, quand il se disposait à quitter Damas : « Boga, je ne suis pas satisfait du poste que tu occupes auprès de moi; je te donne donc le gouvernement de ce pays en te confirmant la jouissance de tout ce que tu as déjà en pensions, revenus fonciers, cadeaux, subsides et autres apanages. — Sire, répondit Boga, je suis votre esclave, j'obéirai à vos ordres, commandez selon votre bon plaisir. » Le Khalife le laissa donc en Syrie et s'éloigna; de la sorte les affranchis (Turcs) purent préparer leurs piéges à son insu, et ni le Khalife ni Boga ne furent instruits de leurs machinations, jusqu'à l'heure où elles eurent un dénouement.

Saïd, fils de Nakis, poursuit ainsi son récit : « Boga le jeune, ayant résolu la mort de Motewekkil, fit venir Baguir le Turc. Cet homme, qu'il s'était attaché et dont il s'était

اصطنعه واتخذه وملأ عينيه من الصلات وكان متقدمًا اهوج
فقال له يا باغر انت تعلم محبّتى لك وتقديمى اياك وايثارى لك
واحسانى اليك وانى قد صرت عندك فى حدّ من لا يُعصى له
امر ولا يخرج عن محبّته واريد ان آمرك بشىء فعرّفنى كيف
قلبك فيه قال انت تعلم كيف هو فقل لى ما شئت حتى افعله
قال ان ابنى فارس قد افسد علىّ عملى وعزم علىّ قتلى وسفك
دمى وقد صحّ عندى ذلك منه قال فتريد منى ماذا قال اريد
ان يدخل علىّ غدًا فالعلامة بيننا ان اضع قلنسوتى فى الارض
فاذا انا وضعتها فاقتله قال نعم ولكن اخاف ان يبدو لك او
تحد فى نفسك علىّ قال قد آمنك الله من ذلك فلما دخل فارس

assuré le dévouement en faisant briller devant ses yeux les plus magnifiques récompenses, était d'une audace extrême et prêt à affronter tous les dangers. « Baguir, lui dit Boga, tu connais ma sympathie pour toi, tu sais que je t'ai placé au premier rang en te préférant aux autres et que je t'ai comblé de faveurs; je suis donc en droit d'attendre de toi une obéissance aveugle et un dévouement absolu. J'ai un ordre à te donner; mais dis-moi d'abord si ton cœur sera disposé à m'obéir. — Vous savez ce que vaut ce cœur, répondit l'officier, faites-moi connaître vos désirs afin que je les exécute. — Boga reprit : « Mon fils Faris met le désordre dans mon gouvernement, il a juré ma perte et veut répandre mon sang, j'en ai la preuve certaine. — Eh bien, quel est votre dessein? — Le voici : Faris viendra demain chez moi; convenons du signal suivant : je déposerai mon bonnet à terre; sitôt que tu verras ce geste, donne-lui la mort. — C'est bien, répliqua le Turc, mais je crains que vos intentions ne changent ou que vous ne conceviez plus tard de la haine contre moi. — Je prends Dieu à témoin que tu n'as rien à craindre, » ré-

حضر باغر ووقف موقف الضارب فلم يزل يراعى بغا ان يضع
قلنسوته فلم يفعل فظنّ انه نسى فغمزه بعينه ان افعل قال لا
فلما لم ير العلامة وانصرف فارس قال له بغا اعلم انى فكرت فى
انه حدث وانه ولدى وقد رمت ان استخلصه هذه المرة فقال
له باغر انا قد سمعت واطعت وانت اعلم وما دبرت وقدرت
عليه فيه صلاحه ثم قال له وهاهونا امر اكبر من ذلك واهمّ
فعرّفنى كيف تريد ان تكون فيه قال له قل ما شئت حتى
افعله قال اخى وصيف قد صحّ عندى انه يدبر علىّ وعلى رفقائى
وان مكاننا قد ثقل عليه وانه عوّل على ان يقتلنا ويفنينا
وينفرد بالامور قال فماذا تريد ان يصنع به قال افعل هذا فانه

pondit Boga. Le lendemain, à l'arrivée de Faris, Baguir était là prêt à frapper et épiant du regard le moment où son maître poserait son bonnet à terre; mais voyant qu'il n'en faisait rien, et attribuant cela à un oubli, il lui fit signe de l'œil de donner le signal; Boga lui répondit par un refus: le signal ne fut donc pas donné. Faris s'étant éloigné, Boga dit à son émissaire: « J'ai réfléchi; le coupable est bien jeune, il est mon fils et j'ai voulu l'épargner pour cette fois. » — Baguir répondit: « J'ai entendu et j'obéis; vous êtes le maître, ce que vous avez décidé et résolu à son égard est assurément le meilleur parti. » Boga continua ainsi: « Il s'agit maintenant d'une chose plus grave, plus importante; dis-moi quelle part tu veux y prendre. — Faites-moi connaître vos désirs et ils seront accomplis. — Il s'agit de mon frère Waçif, reprit Boga; il est avéré pour moi qu'il complote contre moi et mes amis; que, fatigué du rang que nous occupons, il espère nous tuer, nous anéantir et rester seul maître du pouvoir. — Qu'ordonnez-vous à son égard? — Voici ce que tu feras: mon frère viendra demain chez moi; quand tu me verras

يصير الىّ غدًا فالعلامة ان انزل عن المصلى الذى يكون معى قاعدًا عليه فاذا رأيتنى نزلت عنه فضع سيفك عليه واقتله قال نعم فلما صار وصيف الى بغا حضر باغر وقام مقام المستعدّ فلم ير العلامة حتى قام وصيف وانصرف فقال له بغا يا باغر انى فكرت فى انه اخى وانى قد عاقدته وحلفت له فلم استجر ان افعل ما دبرته ووصله واعطاه ثم انه امسك عنه مدّة مديدة ثم دعا به فقال يا باغر قد حضرت حاجة اكبر من الحاجة التى قدمتها فكيف قلبك قال قلبى على ما تحب فقل ما شئت حتى افعله فقال هذا المنتصر قد صحّ عندى انه على ايقاع التدبير علىّ وعلى غيرى حتى يقتلنا واريد ان اقتله

descendre du *moçalla* (estrade couverte d'un tapis où se fait la prière) où il aura pris place à côté de moi, ce sera le signal, tu te jetteras sur lui l'épée à la main et tu le tueras. — C'est bien, » répondit le Turc. En effet, lorsque Waçif se présenta chez son frère, Baguir était là tout prêt à agir; mais il attendit vainement le signe convenu, jusqu'au moment où Waçif se leva et partit. « Baguir, lui dit alors Boga, j'ai réfléchi qu'il était mon frère, qu'une alliance et des serments nous liaient l'un à l'autre; je n'ai donc pas osé accomplir ce que j'avais médité. » Boga récompensa son serviteur en cadeaux et en argent et laissa passer un temps assez long sans lui parler de rien; puis il le rappela et lui dit : « Il se présente aujourd'hui, ô Baguir, une affaire plus sérieuse encore que celle dont je t'ai entretenu précédemment. Ton cœur est-il résolu ? — Mon cœur, répondit le Turc, est tel que vous le désirez; parlez et j'obéis. » Boga reprit ainsi : « J'ai la preuve certaine que Mountasir (fils de Motewekkil) prépare un complot contre moi et contre d'autres personnes : il veut notre mort et je veux la sienne. Te sens-tu

فكيف ترى نفسك فى ذلك ففكر باغر فى ذلك ونكس رأسه طويلًا وقال هذا لا يجىء منه شىء قال وكيف قال يقتل الابن والاب باقٍ اذًا لا يستوى لكم شىء ويقتلكم ابوه كلكم به قال فما ترى عندك قال نبدأ بالاب اوّلًا فنقتله ثم يكون امر الصبى ايسر من ذلك فقال له ويحك ويفعل هذا ويتهيأ قال نعم افعله وادخل عليه حتى اقتله فجعل يردد عليه فهو يقول لا نفعل غير هذا ثم قال له فادخل انت فى اثرى فان قتلته والا فاقتلنى وضع سيفك علىّ وقل اراد ان يقتل مولاه فعلم بغا حينئذ انه قاتله وتوجه له فى التدبير فى قتل المتوكّل وفى سنة سبع واربعين ومائتين توفيت شجاع ام المتوكّل وصلى عليها المنتصر

disposé à m'y aider ? » Baguir resta longtemps la tête penchée, plongé dans ses réflexions, et s'écria enfin : « Cela ne servirait à rien ! — Et pourquoi ? demanda son maître. — Tuer le fils et laisser vivre le père, reprit-il, votre entreprise demeurerait inachevée, car le père vengerait son fils en vous faisant tous périr. — Eh bien, quel est ton avis ? — Commençons par le père ; lui mort, l'affaire du fils sera plus aisée. — Mais, malheureux, un tel projet est-il possible, est-il réalisable ? — Assurément, répondit Baguir, et je m'en charge ; je ne sortirai de chez le Khalife qu'après l'avoir tué ; » puis, toutes les fois que son maître faisait mine d'hésiter, Baguir répétait : « Nous n'avons pas autre chose à faire, » et il ajoutait ces paroles : « Entrez chez le Khalife derrière moi, ou je le tuerai, ou je n'y réussirai point ; dans ce cas, tuez-moi et plaçant votre sabre sur mon corps, dites : Cet homme avait voulu égorger son maître ! » Boga comprit dès lors qu'il était décidé et lui confia le soin de préparer le meurtre de Motewekkil.

En 247 de l'hégire mourut Chudjâ, mère de ce Khalife,

وذلك في شهر ربيع الآخر ثم قتل المتوكّل بعد وفاتها بستة اشهر ليلة الاربعاء لثلاث ساعات خلت من الليل وذلك لثلاث خلون من شوال سنة سبع واربعين ومائتين وقيل لاربع خلون من شوال سنة سبع واربعين وكان مولده بفم الصلح حدث البحترى قال اجتمعنا ذات ليلة مع الندماء في مجلس المتوكّل فتذاكرنا امر السيوف فقال بعض من حضر بلغني يا امير المؤمنين انه وقع عند رجل من اهل البصرة سيف من الهند ليس له نظير ولم ير مثله فامر المتوكّل بالكتاب الى عامل البصرة يطلبه بشرائه بما بلغ فنفذت الكتب على البريد وردّ جواب عامل البصرة بان السيف اشتراه رجل من اهل اليمن فامر المتوكّل بالبعث الى اليمن بطلب السيف وابتياعه فنفذت

et la prière des funérailles fut récitée par Mountasir (mois de rébî II, 247). Motewekkil périt assassiné six mois après la mort de sa mère, dans la troisième heure de la nuit du 3 chawal, 247, ou selon d'autres, du 4 de ce mois. Il était né à Fem-essilh (canal situé au-dessus de Waçit). — Voici ce que raconte Bohtori : « Un soir que nous étions réunis chez Motewekkil avec quelques courtisans, et que nous nous entretenions de sabres, un des assistants parla en ces termes : « Prince des Croyants, j'ai été informé qu'il se trouve chez un habitant de Basrah un sabre de l'Inde qui est incomparable et tel qu'on n'a jamais rien vu d'aussi beau. » Le Khalife fit écrire au gouverneur de Basrah d'acheter cette arme à quelque prix que ce fût; des dépêches furent expédiées par la poste d'État et bientôt arriva la réponse du gouverneur portant que le sabre en question avait été vendu à un habitant du Yémen. Motewekkil voulut qu'on envoyât des agents pour rechercher et acquérir cette arme précieuse; des ordres en ce

الكتب بذلك قال البحترى فبينا نحن عند المتوكّل اذ دخل عليه عبيد الله بن يحيى والسيف معه وعرفه انه ابتيع من صاحبه باليمن بعشرة الاف درهم فسرّ بوجوده وحمد الله على ما سهل من امره وانتضاه فاستحسنه وتكلم كل واحد منا بما يجبّ وجعله تحت ثنى فراشه فلما كان من الغداة قال للفتح اطلب لى غلامًا تثق بنجدته وشجاعته ادفع له هذا السيف ليكون واقفًا به على رأسى لا يفارقنى فى كل يوم ما دمت جالسًا قال فلم يستتم الكلام حتى اقبل باغر التركى فقال الفتح يا امير المؤمنين هذا باغر التركى قد وصف لى بالشجاعة والبسالة وهو يصلح لما اراده امير المؤمنين فدعا به المتوكّل فدفع اليه السيف وامره بما اراد وتقدم بان يزاد فى مرتبته وان يضعف

sens furent expédiés. Nous étions chez le Khalife (ajoute Bohtori) quand Obeïd Allah, fils de Yahya, apporta le sabre, en annonçant qu'il avait été cédé, par le Yéménite qui le possédait, pour la somme de dix mille dihrems. Motewekkil fut enchanté de cette trouvaille et remercia Dieu d'avoir ainsi secondé ses désirs; puis il tira la lame du fourreau et en admira la beauté. Quand chacun de nous eut achevé de dire ce qui lui parut convenable, le prince plaça le sabre sous son coussin. Le lendemain, il dit à Fath : « Trouve-moi un page d'une force et d'un courage éprouvés; je veux lui confier cette arme pour qu'il se tienne debout derrière moi et ne me quitte pas un instant du jour, tant que je serai en séance. » Il parlait encore lorsque Baguir le Turc s'avança; « Prince des Croyants, dit Fath, voici Baguir le Turc; on m'a fait l'éloge de son courage et de son intrépidité : c'est l'homme qui convient au Khalife. » Alors Motewekkil l'appela lui remit le sabre et lui donna ses ordres, en commençant par lui accorder de nouvelles dignités et par doubler sa pen-

له الرزق قال البحترى فوالله ما انتضى ذلك السيف ولا خرج
من غمده من الوقت الذى دفع اليه الا فى الليلة التى ضربه
فيها باغر بذلك السيف قال البحترى لقد رأيت من المتوكل
فى الليلة التى قتل فيها عجبًا وذلك اننا تذاكرنا امر الكبر وما
كانت تستعمله الملوك من الجبرية فجعلنا نخوض فى ذلك وهو
يتبرأ منه ثم حوّل وجهه الى القبلة فسجد وعفر وجهه بالتراب
خضوعًا لله عزّ وجلّ ثم اخذ من ذلك التراب فنثره فى لحيته
ورأسه وقال انما انا عبد الله وان من صار الى التراب لحقيق ان
يتواضع ولا يتكبّر قال البحترى فتطيرت له من ذلك وانكرت ما
فعله من نثره التراب على رأسه ولحيته ثم قعد للشراب فلما
عمل فيه غنى من حضره من المغنيين صوتًا استحسنه ثم التفت

sion. — J'affirme, continue Bohtori, que le sabre en question ne sortit jamais du fourreau depuis le moment où il fut confié à Baguir jusqu'à la nuit où cet homme s'en servit pour accomplir son crime. »

Bohtori ajoute : « J'ai été témoin d'une action qui m'étonna chez Motewekkil, la nuit même de sa mort. L'entretien roulait sur l'orgueil et sur les habitudes pleines de superbe des souverains, nous venions d'approfondir ce sujet et le prince avait témoigné l'horreur que lui inspirait ce défaut, lorsqu'il se tourna vers la Mecque et se prosterna, le front dans la poussière, en s'humiliant devant Dieu ; puis il prit une poignée de terre, la répandit sur sa barbe et sur sa tête en disant : « Je ne suis que le serviteur de Dieu ; il est juste que celui qui doit devenir poussière s'humilie et répudie l'orgueil. » Je fus tristement impressionné, ajoute Bohtori, et je désapprouvai tacitement Motewekkil d'avoir répandu de la terre sur sa tête et sa barbe. Il se fit ensuite servir à boire et, quand le vin commença à troubler sa raison, ses chan-

الى الفتح فقال يا فتح ما بقى احد سمع هذا الصوت من مخارق
غيرى وغيرك ثم اقبل على البكاء قال البحترى فتطيرت من بكائه
وقلت هذه ثانية فانا فى ذلك اذا اقبل خادم من خدم
قبيحة[1] ومعه منديل وفيه خلعة وجهت بها اليه قبيحة
فقال له الرسول يا امير المؤمنين تقول لك قبيحة انى استعملت
هذه الخلعة لامير المؤمنين واستحسنتها ووجهت بها لتلبسها
قال فاذا فيه درّاعة حمراء لم ار مثلها قط ومطرف خز احمر
كانه دبقى من رقته فلبس الخلعة والتحف بالمطرف قال البحترى
فتصيّدت لايحده بنادرة تكون سببا لأخذ المطرف[2] فانى على
ذلك اذ تحرك المتوكّل وقد التفّ عليه بالمطرف فجذبه جذبةً

teurs lui firent entendre un morceau qu'il loua fort. Il se tourna vers Fath en disant : « De tous ceux qui ont entendu cet air chanté par Moukharik il ne reste plus que toi et moi. » et il fondit en larmes. Ces paroles m'attristèrent (continue Bohtori) et je me dis : « Second présage funeste ! » — En ce moment un des serviteurs de Kabihah entra portant, enveloppé dans une serviette, un vêtement d'honneur que cette favorite offrait au Khalife : « Prince des Croyants, dit-il, Kabihah vous fait dire : Voici un vêtement de gala que j'ai commandé pour le Khalife; il m'a paru beau et je le lui adresse pour qu'il le revête. » Le paquet contenait une *dourraah* rouge (cf. ci-dessus, p. 127) d'une beauté incomparable et un *mitraf* (robe de chambre de forme carrée et de couleurs variées) en soie écrue rouge, aussi fine que le brocart fabriqué à Dabek. Le prince revêtit la robe d'honneur et s'enveloppa du *mitraf*. J'épiais quant à moi (dit Bohtori), l'occasion de quelque compliment improvisé qui m'aurait valu le don de ce vêtement, lorsque Motewekkil, faisant un mouvement, tira brusquement le *mitraf* dont il s'était enve-

فخرقه من طرفه الى طرفه فاخذه ولفّه ودفعه الى خادم قبيحة
الذى جاءه بالخلعة وقال قل لها احتفظى بهذا المطرف عندك
ليكون كفنًا لى عند وفاتى فقلت فى نفسى انّا لله وانّا اليه
راجعون انقضت والله المدّة وسكر المتوكّل سكرًا شديدًا قال
وكان من عاداته انه اذا تمايل عند سكره ان يقيمه الخدم
الذين عند رأسه قال فبينما نحن كذلك ومضى نحو ثلاث
ساعات من الليل اذ اقبل باغر ومعه عشرة نفر من الاتراك وهم
ملتثمون والسيوف فى ايديهم تبرق فى ضوء تلك الشمع فهجموا
علينا واقبلوا نحو المتوكّل حتى صعد باغر وآخر معه من الاتراك
على السرير فصاح بهم الفتح ويلكم مولاكم فلما رآهم الغلمان
ومن كان حاضرًا من الجلساء والندماء تطايروا على وجوههم

loppé et le déchira d'un bout à l'autre. Alors il le prit, le roula et le remettant au valet de Kabihah qui lui avait apporté ce présent, il lui dit: « Va et dis à ta maîtresse qu'elle conserve ce manteau pour m'en faire un linceul après ma mort. » Bohtori continue : « Je m'écriai en moi-même : « Nous appartenons à Dieu et c'est vers Dieu que nous retournons; en vérité les temps sont accomplis! » Cependant le Khalife s'était fortement enivré : l'usage était que les valets qui se tenaient à son chevet le replaçassent sur son séant lorsque son corps s'inclinait sous l'influence de l'ivresse. En ce moment, il était à peu près trois heures de nuit, parut Baguir accompagné de dix Turcs; leur visage était voilé et les sabres qu'ils tenaient dans leurs mains étincelaient à la lueur des flambeaux. Ils se précipitèrent sur nous et allèrent droit au Khalife. Baguir et un autre Turc ayant escaladé le trône, Fath leur cria : « Misérables, c'est votre maître ! » Cependant les pages, les courtisans et les convives s'étaient enfuis en toute

فلم يبق احد فى المجلس غير الفتح وهو يحاربهم ويمانعهم قال
البحترى فسمعت صيحة المتوكّل وقد ضربه باغر بالسيف الذى
كان المتوكّل دفعه اليه على جانبه الايمن فقدّه الى خاصرته ثم
ثناه على جانبه الايسر ففعل مثل ذلك واقبل الفتح يمانعهم
عنه فبعجه واحد منهم بالسيف الذى كان معه فى بطنه
فاخرجه من متنه وهو صابر لا ينحى ولا يزول قال البحترى
فما رأيت احدًا كان اقوى نفسًا ولا اكرم منه ثم طرح بنفسه
على المتوكّل فماتا جميعًا فلفّا فى البساط الذى قتلا فيه وطرحا
ناحيةً فلم يزالا على حالتهما فى ليلتهما وعامّة نهارها حتى
استقرّت الخلافة للمنتصر فامر بهما فدفنا جميعًا وقيل ان قبيحة
كفنته بذلك المطرف المخرّق بعينه وقد كان بغا الصغير توحش

hâte; Fath, demeuré seul dans la salle, luttait contre les assassins et les repoussait. J'entendis (ajoute Bohtori) les cris poussés par Motewekkil lorsque Baguir le frappa avec le sabre que ce prince lui avait confié : un premier coup porté du côté droit lui traversa le flanc, un autre coup du côté gauche lui fit une blessure pareille. Fath défendait encore son maître, lorsque l'un des meurtriers lui plongea son sabre dans l'abdomen; la lame ressortit par le dos : Fath ne chercha ni à s'éloigner ni à se dérober à leurs coups. Je n'ai jamais vu un homme d'un cœur aussi ferme et aussi magnanime : il se jeta sur le corps du Khalife et ils expirèrent ensemble. Les deux cadavres, roulés dans le tapis sur lequel ils avaient été frappés, furent poussés dans un coin, où ils demeurèrent cette nuit-là et la plus grande partie du jour suivant. Enfin lorsque Mountasir fut reconnu Khalife, il donna l'ordre qu'on les enterrât ensemble. » D'après une autre version, Kabihah les aurait ensevelis dans le manteau même qui avait été déchiré par le Khalife Motewekkil.

من المتوكّل فكان المنتصر يجتذب قلوب الاتراك وكان اوتامش غلام الواثق مع المنتصر فكان المتوكّل يبغضه لذلك وكان اوتامش يجتذب قلوب الاتراك الى المنتصر وعبيد الله بن خاقان الوزير والفتح بن خاقان منحرفين عن المنتصر مائلين الى المعتزّ وكانا قد اوغرا قلب المتوكّل على المنتصر فكان المنتصر لا يبعد المتوكّل احدًا من الاتراك الا اجتذبه فاستمال قلوب الاتراك وكثير من الفراغنة والاشروسنية الى ان كان من الامر ما ذكرناه وقد ذكر فى كيفية قتل المتوكّل غير ما ذكرنا فهذا ما اخترناه فى هذا الموضع اذ كان احسن الفاظًا واقرب مأخذًا وقد اتينا على جميع ما قيل فى ذلك فى الكتاب الاوسط

Boga le jeune était mécontent de Motewekkil; Mountasir cherchait à se concilier la sympathie des Turcs; il avait auprès de lui Outamich, (ancien) page de Watik, et c'est pour cela que Motewekkil haïssait son fils Mountasir, car Outamich travaillait à gagner les cœurs des Turcs en faveur de son maître. D'autre part, le vizir Obeïd Allah ben Khakan et Fath ben Khakan s'étaient éloignés de Mountasir et penchaient pour Moutazz (autre fils du Khalife); ils cherchaient donc à aigrir le cœur de Motewekkil contre Mountasir. Ce dernier, au contraire, attirait dans son parti tous les Turcs qui étaient éloignés du service de Motewekkil; il gagna ainsi l'affection des Turcs et d'un grand nombre de soldats de Ferganah et d'Achrousneh, jusqu'au jour où s'accomplit l'événement que nous venons de raconter. Il y a plusieurs autres récits du meurtre de Mottewekkil; nous avons donné la préférence à celui qu'on vient de lire parce qu'il est le mieux écrit et le plus clair; quant aux autres versions de cet événement, comme elles se trouvent dans notre Livre

فاغنى ذلك عن تكراره فى هذا الكتاب ولم يكن المتوكّل يومًا اشدّ سرورًا منه فى اليوم الذى قتل فيه ولقد اصبح فى هذا اليوم نشيطًا فرحًا مسرورًا وقال كانى اجد حركة الدم فاحتجم فى ذلك اليوم واحضر الندمآء والملهين فاشتدّ سروره وكثر فرحه فانقلب ذلك الفرح ترحًا والسرور حزنًا فمن ذا الذى يغترّ بالدنيا ويسكن اليها ويأمن الغدر والنكبات فيها الّا جاهل مغرور وهى دار لا يدوم نعيمها ولا يتمّ فيها سرور ولا يؤمن فيها محذور قد قرنت منها السرّآء بالضرّآء والشدّة بالرخآء والنعيم بالبلوى ثم يتبعها الزوال فمع نعيمها البؤس ومع سرورها الحزن ومع محبوبها المكروه ومع صحّتها السقم ومع

Moyen, nous n'avons pas à les reproduire dans le présent ouvrage.

Jamais Motewekkil ne se montra plus gai que le jour où il fut assassiné; il se réveilla dispos, joyeux, plein de gaieté; il crut sentir un certain mouvement de sang et se fit saigner ce même jour. Il réunit ensuite ses familiers et ses musiciens et s'abandonna à sa joie, à sa bonne humeur. Mais cette gaieté se changea en tristesse, à cette joie succéda le deuil. Et qui peut se laisser séduire par ce monde, se fier à lui, sans redouter ses trahisons et ses catastrophes, si ce n'est l'homme ignorant et frivole? Le monde est un séjour dont la félicité est de courte durée, dont les joies ne sont jamais parfaites; une calamité y est toujours à craindre; ses plaisirs sont mélangés d'amertume, ses douceurs de violences, ses félicités d'infortunes. Toute chose y est condamnée à périr; à côté du plaisir est la tristesse, à côté de la joie, le deuil; à ce qu'on aime succède ce qu'on abhorre, à la santé la maladie, à la vie le trépas, à la joie la douleur, aux plaisirs les peines. Les nobles y sont abaissés, les puissants humiliés,

حياتها الموت ومع فرحاتها الترحات ومع لذّاتها الآفات
عزيزها ذليل وقويها مهين وغنيها محروب وعظيمها مسلوب
ولا يبقى الا الحيّ الذى لا يموت ولا يزول ملكه وهو العزيز الحكيم
وفى ذلك يقول البحترى فى غدر المنتصر بابيه وفتكه به من
قصيدة له

أكان ولىّ العهد اضمر غدره فمن عجب ان وُلِّيَ العهد غادرُه
فلامُلِّيَ الباقى تراث الذى مضى ولا حملت ذاك الدعاء منابرُه

وكانت ايام المتوكّل فى حسنها ونضارتها ورفاهية العيش بها
وحمد الخاصّ والعامّ لها ورضاهم عنها ايام سرّآء لا ضرّآء كما قال
بعضهم كانت خلافة المتوكّل احسن من امن السبيل ورخص

les riches spoliés, les grands dépouillés de leur grandeur. Il n'y a d'éternel que le Dieu vivant, celui qui ne mourra point et dont la royauté ne cessera jamais, l'Être glorieux et sage.

Le poëte Bohtori fait allusion à la perfidie de Mountasir et à l'attentat qu'il commit contre son père, dans le passage suivant d'une *kaçideh :*

L'héritier du pacte avait donc dissimulé sa perfidie? Chose étrange que celui qui est investi de ce pacte soit le premier à le trahir!

Puisse le survivant ne pas jouir longtemps de l'héritage de celui qui n'est plus, puissent les chaires musulmanes rejeter les vœux dont il est l'objet!

Le règne de Motewekkil, par sa prospérité, son éclat, par la tranquillité dont jouirent ses sujets, les actions de grâce et les remercîments que les grands et les petits lui offrirent, fut certainement une période heureuse et sans mélange d'infortune; et comme l'a dit un contemporain de ce prince: « Le Khalifat de Motewekkil était plus beau encore que la

السعر واماني الحبّ وايام الشباب وقد اخذ هذا المعنى بعض الشعرآء فقال[1]

قربك اشهى موقعًا عندنا   من ليّن السعر وامن السبيل
ومن ليالي الحبّ موصولة   بطيب ايام الشباب الجميل

قال المسعودي وقد قيل انه لم تكن النفقات في عصر من الاعصار ولا وقت من الاوقات مثلها في ايام المتوكّل ويقال انه انفق على الهاروني والجوسق الجعفري اكثر من مائة الف الف درهم هذا مع كثرة الموالي والجند والشاكرية ودرور العطاء عليهم وجليل ما كانوا يقبضونه في كلّ شهر من الجوائز والهبات ويقال انه كان له اربعة آلاف[2] سرية وطئهن كلهن ومات وفي

sécurité des routes, que l'aisance de la vie, que les espérances de l'amour et les jours de la jeunesse. » Un poëte a exprimé la même pensée dans les termes suivants :

Ta société est pour nous plus enviable que la facilité de la vie et la sécurité des routes,

Plus enviable que les nuits d'amour suivies des douces journées de la belle jeunesse.

On prétend que dans aucun siècle et à aucune époque il ne fut dépensé autant que pendant le règne de ce Khalife. Ses deux châteaux le *Harouni* et le *Djausak Djâfari* lui coûtèrent, dit-on, plus de cent millions de dirhems : il faut joindre à cela ce que lui coûtaient ses affranchis, ses soldats, ses pages (*chakiryeh* du mot persan *chaguird*), qu'il comblait de présents, et qui touchaient, tous les mois, des sommes énormes à titre de gratification et de donation. Il possédait, dit-on, quatre mille concubines, qui toutes partagèrent sa couche nuptiale; à sa mort le trésor renfermait quatre millions de dinars et sept millions de dirhems. Quiconque

بيوت الاموال اربعة الاف الف دينار وسبعة الاف الف درهم ولا يعلم احد فى صناعته فى جدّ ولا هزل الّا وقد حظى فى دولته وسعد بايامه ووصل اليه نصيب وافر من ماله وذكر محمد بن ابى عون قال حضرت مجلس المتوكّل على الله فى يوم نيروز وعنده محمد بن عبد الله بن طاهر وبين يديه للحسين بن الضحّاك الخليع الشاعر فغمز المتوكّل خادمًا على رأسه حسن الصورة ان يسقى للحسين كأسًا ويحييه بوردة عنبر ففعل ذلك ثم التفت المتوكّل الى للحسين فقال قل فيه ابياتًا فانشا يقول[1]

وكالدرّة البيضاء حيّا بعنبر من الورد يمشى فى قراطق كالورد
له عبثات عند كلّ تحيّة بعينيه تستدعى الحليم الى الوجد

se distingua dans sa profession, qu'elle fut sérieuse ou frivole, eut part à ses faveurs, s'enrichit sous ce règne et reçut de ce prince des sommes considérables.

Mohammed, fils d'Abou Awn, raconte le trait suivant : « Je me trouvais à la cour de Motewekkil-Alallah un jour de *neïrouz* (équinoxe du printemps, nouvel an des Persans); parmi les personnages présents était Mohammed (fils d'Abd Allah, fils de Taher), et le poëte Huçeïn (fils de Dahhak), surnommé le *débauché* (*khali*), se tenait devant le prince. Motewekkil fit signe à un jeune esclave doué d'une physionomie charmante de verser une coupe de vin au poëte et de lui souhaiter une heureuse année en lui offrant en même temps une rose d'*ambre gris;* après quoi Motewekkil, se tournant vers le poëte, lui demanda quelques vers de circonstance; Huçeïn improvisa ceux-ci :

Beau comme une perle brillante, il m'a salué en me donnant une rose ambrée; il marchait vêtu d'une tunique couleur de rose.

Les œillades qu'il mêlait à chacun de ses saluts feraient naître l'amour dans le cœur d'un sage.

تمنّيت ان اسقى بكفّيه شربةً   تذكّرني ما قد نسيت من العهد
سقى الله دهرًا لم ابت فيه ساعةً   من الليل الّا من حبيب على وعد

قال المتوكّل احسنت والله يعطى لكلّ بيت مائة دينار فقال محمد بن عبد الله ولقد اجاب فاسرع وذكر فاوجع ولو لا ان يد امير المؤمنين لا تطاولها يد لاجزلت له العطاء ولو بالطارف والتالد فقال المتوكّل عند ذلك يعطى لكلّ بيت الف دينار

ويقال انه لما أُتِيَ بمحمد بن البعيث [1] الى المتوكّل وقد دعي له بالنطع والسيف قال له يا محمد ما دعاك الى المشاقّة قال الشقوة يا امير المؤمنين وانت ظلّ الله الممدود بينه وبين

Je voudrais que sa main me versât la douce liqueur qui me rappelle des serments maintenant oubliés.

Bénis soient ces temps fortunés où chaque heure de mes nuits m'apportait une promesse d'amour!

Motewekkil le complimenta et lui fit donner cent dinars pour chaque distique. Mohammed, fils d'Abd Allah, dit alors au Khalife : « Cet homme a répondu avec empressement à votre ordre, il a récité des vers qui nous ont émus; en vérité, s'il n'était défendu qu'une main se montrât plus généreuse que celle du Khalife, je ferais au poëte un magnifique cadeau, dussé-je y consacrer ma fortune entière (littéralement: mes biens récents et ceux que j'ai reçus par héritage). » A la suite de cette observation, Motewekkil fit donner au poëte Huçeïn mille dinars par distique.

On raconte que Mohammed, fils de Baït, ayant été conduit en présence de Motewekkil, et l'appareil de son supplice, le tapis de cuir et le sabre, étant préparé, le Khalife lui demanda : « Mohammed, qui t'a excité à la révolte? — La misère, Sire, répondit-il. Mais vous êtes l'ombre de Dieu placée entre le Créateur et la créature; j'ai, sur ce que vous

خلقه وانى لى فيك لظنّين اسبقهما الى قلبى اولاهما بك وهو العفو عن عبدك وانشا يقول

أبى الناس الّا انّك اليوم قاتلى   امام الهدى والعفو بالحرّ اجمل
وهل انا الّا جبلة من خطيئة   وعفوك من نور النبوّة يجمل
تضاءل ذنبى عند عفوك قلّة   فمن لى بفضل منك والمنّ افضل
لانك خير السابقين الى العلى   ولا شكّ خير الفعلتين ستفعل

فقال المتوكّل افعل خيرهما وامن عليك ارجع الى منزلك قال ابن البعيث يا امير المؤمنين الله اعلم حيث يجعل رسالته

ولما قتل المتوكّل رثته الشعرآء فمن رثاه على بن الجهم فقال من قصيدة له (1)

allez ordonner, deux opinions, et la première qui s'est présentée à mon esprit est aussi la plus digne de vous, c'est la pensée que vous pardonnerez à votre esclave, » et il ajouta ces vers :

Les hommes veulent d'un commun accord que vous versiez mon sang aujourd'hui, ô guide de la voie du salut, mais le pardon est plus digne d'un noble cœur.

Que suis-je, si ce n'est une nature criminelle; mais votre clémence est embellie par l'éclat de la lumière prophétique.

Mon crime placé à côté de votre pardon semble diminuer; accordez-moi votre pardon : il est noble de faire le bien.

Vous êtes le meilleur de ceux qui s'empressent à la gloire, et il n'est pas douteux que de ces deux résolutions vous prendrez la meilleure.

— « Oui, je prendrai la meilleure, s'écria Motewekkil, je t'accorde la vie, tu peux rentrer dans ta demeure. — Prince des Croyants, répondit Ibn Baït, Dieu sait bien où il place son apostolat. »

Le meurtre de Motewekkil fut déploré par les poëtes contemporains; de ce nombre est Ali, fils de Djehm. Voici un fragment de sa *kaçideh* :

عبيد امير المؤمنين قتلنه   واعظم آفات الملوك عبيدها
بنى هاشم صبرًا فكلّ مصيبة   سيبلى على وجه الزمان جديدها

وفيه يقول يزيد بن محمد المهلبى من قصيدة طويلة

جاءت منيّته والعين هاجعة   هلا أتته المنايا والقنا قِصَدُ
علتك اسياف من لا دونه احد   وليس فوقك الّا الواحد الصمدُ
خليفة لم ينل ما ناله احد   ولم يصُغْ مثلَه روحٌ ولا جَسَدُ

وفيه يقول بعض الشعرآء

سرت ليلاً منيّته اليه   وقد خلّى مناعه وناما
فقالت قم فقام وكم اقامت   اخا ملك الى هُلك فقاما

Ce sont les esclaves du Khalife qui l'ont tué, car le plus grand malheur des princes est d'avoir des esclaves.

Fils de Hachem, armez-vous de patience, il n'est pas d'infortune qui ne finisse par s'user avec le temps.

Yézid (fils de Mohammed) Mohallebi a pleuré ce Khalife dans les vers suivants tirés d'une longue *kaçideh :*

Il dormait quand la mort l'a frappé; que n'est-elle venue à lui au milieu des lances brisées (c'est-à-dire sur le champ de bataille)?

L'être le plus vil du monde a levé son glaive sur toi (ô prince), qui n'avais de supérieur que le Dieu unique et éternel.

Ce Khalife avait obtenu ce que jamais personne n'a obtenu, et jamais la réunion d'un corps et d'une âme n'a formé un être qui puisse lui être comparé.

Un autre poëte a dit aussi :

La mort s'est glissée chez lui la nuit lorsque, ses favoris s'étant éloignés, il dormait.

La mort lui a dit : Lève-toi, et il s'est levé. Que de rois ont été appelés ainsi pour mourir, et ont répondu à son appel !

وفيه يقول الحسين بن الضحاك الخليع

ان الليالي لم تحسن الى احد   الّا اساءت اليه بعد احسان
اما رأيت خطوب الدهر ما فعلت   بالهاشميّ وبالفتح ابن خاقان

وذكر عليّ بن الجهم قال لما افضت الخلافة الى امير المؤمنين جعفر المتوكّل الى الله اهدى اليه الناس على اقدارهم واهدى اليه ابن طاهر هديةً فيها مائتا وصيفة ووصيف وفى الهدية جارية يقال لها محبوبة كانت لرجل من اهل الطائف قد ادّبها وثقفها وعلّمها من صنوف العلم وكانت تقول الشعر وتلحنه وتغنى به على العود وكانت تحسن كل ما يحسنه علماء الناس فحسن موقعها من المتوكّل وحلّت من قلبه محلاً جليلاً لم يكن

Voici enfin un passage de Huçeïn (fils de Dahhak) surnommé le *débauché* :

Les nuits (c'est-à-dire la fortune) n'ont jamais favorisé personne, sans lui nuire après l'avoir comblé de faveurs.

N'as-tu pas vu les disgrâces du sort accabler le (Khalife) hachémite et Fath, fils de Khakan ?

Ali, fils de Djehm, raconte le fait suivant : « Le Prince des Croyants, Djâfar Motewekkil-Alallah, quand il fut élevé à la dignité de Khalife, reçut des cadeaux proportionnés au rang de ceux qui les lui offraient. Dans le cadeau d'Ibn Taher figuraient deux cents esclaves des deux sexes et parmi eux une jeune fille nommée *Mahboubeh* (l'aimée). Son premier maître, un habitant de Taïf, avait soigné son éducation, cultivé son intelligence et l'avait enrichie des connaissances les plus variées. Elle faisait des vers qu'elle chantait en s'accompagnant sur le luth, et réussissait, en un mot, dans tout ce qui distingue les gens de mérite ; aussi fut-elle bien accueillie de Motewekkil ; il lui donna une place importante dans son

احد يعدلها عنده قال علىّ فدخلت عنده يومًا للمنادمة فلما استقر بى المجلس قام فدخل بعض المقاصير ثم خرج وهو يضحك فقال لى ويلك يا على دخلت فرأيت قينةً[1] وقد كتبت بالمسك فى خدّها جعفر فما رأيت احسن منه فقل فيه شيئًا فقلت يا سيدى انا وحدى او انا ومحبوبة قال لا بل انت ومحبوبة قال فدعت بدواة وقرطاسٍ فسبقتنى بالقول فقالت ثم اخذت العود وترنمت ثم خفقت عليه حتى صاغت له لحنًا وتضاحكت منه مليًا ثم قالت يا امير المؤمنين أتأذن لى فأذن لها فغنت[2]

وكاتبة فى الخدّ بالمسك جعفرا بنفسى محطّ المسك من حيث اثرا

cœur et lui accorda toutes ses préférences. — « J'entrai un jour chez le Khalife (ajoute Ali) pour m'asseoir au festin; quand j'eus pris place, le prince se leva et pénétra dans une des pièces réservées, puis il revint en riant et me dit : « Mon cher Ali, en entrant (dans le harem) j'ai rencontré une esclave qui avait tracé sur sa joue, en lettres de musc, le nom *Djâfar*; je n'ai rien vu d'aussi charmant. Trouve quelques vers sur ce sujet. » — Moi seul, Seigneur, lui demandai-je, ou Mahboubeh avec moi? — Non, toi et Mahboubeh. » Cette jeune fille, se faisant apporter une écritoire et du papier, prit les devants sur moi et composa des vers qu'elle récita; elle saisit ensuite son luth et chanta à demi-voix. Après avoir préludé sur son instrument jusqu'à ce qu'elle eût donné un corps à sa mélodie, elle sourit pendant un instant, puis, ayant pris les ordres du Khalife, elle chanta ces vers :

Elle a tracé sur ses joues avec du musc le mot *Djâfar*; je donnerais ma vie pour l'endroit charmant où le musc a laissé son empreinte.

لئن اودعت خطًّا من المسك خدّها   لقد اودعت قلبى من الوجد اسطرا
فيا من لمملوك يظلّ مليكه   مطيعًا له فيما اسرّ واجهرا
ويا من لعينىْ من رأى مثل جعفر   سقى الله صوب المستهلّات جعفرا

قال علىّ فتبلّدت خواطرى حتى كانى ما احسن حرفًا من الشعر فقال لى المتوكّل ويلك يا علىّ اين ما امرتك به فقلت يا سيدى اقلنى فوالله لقد عزب عنى ذهنى فلم يزل يضرب به على رأسى ويعيرنى به الى ان مات   قال علىّ ودخلت عليه ايضًا للمنادمة فقال لى ويلك يا علىّ علمت انى غاضبت محبوبة وامرتها بلزوم مقصورتها ونهيت للحشم عن الدخول اليها وانفت من

Si elle a gravé sur sa joue des lettres parfumées, elle a gravé dans mon cœur de longues lignes d'amour.

Voyez cette esclave qui soumet à ses lois son propre maître, en secret comme en public.

Voyez ces yeux qui ont contemplé un homme tel que Djâfar; que Dieu répande sur Djâfar la pluie de ses bienfaits !

Ali poursuit ainsi son récit : « Cependant mon imagination flottait incohérente et il me semblait que je ne trouverais pas le premier mot d'un vers. — « Eh bien, Ali, me demanda le prince, où en es-tu de ce que je t'ai commandé ? — Pardon, Seigneur, répondis-je, je confesse que ma verve est absente. » — Depuis lors et jusqu'à sa mort, Motewekkil ne cessa de me lancer ce souvenir à la tête et d'en prendre texte pour me railler. »

« J'entrais une autre fois chez lui, raconte le même Ali, pour m'asseoir à sa table, lorsqu'il me dit : « Mon cher Ali, tu sais que je me suis fâché avec Mahboubeh ? je l'ai consignée dans son appartement en défendant à ma suite de communiquer avec elle, et je ne veux plus lui parler. » —

كلامها فقلت يا سيدى ان كنت غاضبتها اليوم فصالحها غدًا
ويديم الله سرور امير المؤمنين ويمدّ فى عمره قال فاطرق مليًا
ثم قال للندماء انصرفوا وامر برفع الشراب فرفع فلما كان من
غد دخلت اليه فقال ويلك يا علىّ انى رأيت البارحة فى النوم
انى قد صالحتها فقالت جارية يقال لها شاطر كانت تقف امامه
والله لقد سمعت الساعة فى مقصورتها هينمةً لا ادرى ما هى فقال
لى قم ويلك حتى ننظر ما هى فقام حافيًا فقمت اتبعه حتى
قربنا من مقصورتها فاذا هى تخفق عودًا وتترنم بشىء كانها
تصوغ لحنًا ثم رفعت عقيرتها وتغنت

ادور فى القصر لا ارى احدًا اشكو اليه ولا يكلّمنى

Seigneur, répondis-je, si vous êtes irrité contre elle aujourd'hui, faites la paix demain. Que Dieu prolonge la félicité du Khalife et lui accorde de nombreuses années ! » Le prince demeura rêveur pendant quelque temps, puis il congédia ses convives et fit enlever le vin qui était servi. Le lendemain, dès que je me présentai, il me dit : « Eh bien, Ali, j'ai rêvé cette nuit que je me réconciliais avec Mahboubeh. » Une jeune esclave nommée *Chatir,* qui se tenait devant le prince, lui dit alors : « Je viens d'entendre sortir de sa chambre des paroles dont je n'ai pas saisi le sens. » — Viens, me dit le Khalife, nous allons voir ce que c'est ; » et il se mit en route nu-pieds. Je le suivis ; aux abords de la chambre, nous entendîmes Mahboubeh préluder sur son luth et fredonner à demi-voix comme si elle composait un air ; puis élevant la voix, elle chanta :

Je parcours ce palais et n'y trouve personne qui écoute mes plaintes et me réponde.

حتى كانى اتيت معصيةً ليس لها توبة تخلّصنى
فمن شفيع لنا الى ملك قد زارنى فى الكرا وصالحنى
حتى اذا ما الصباح عاد لنا عاد الى هجره وصارمنى

قال فصفق المتوكّل طرابًا وصفقت معه فدخل اليها فلم تزل تقبل رجل المتوكّل وتمرّغ خدّيها على التراب حتى اخذ بيديها ورجعنا وهى ثالثتنا قال علىّ فلما قتل المتوكّل ضُمّت هى وكثير من الوصائف الى بغا الكبير فدخلت عليه يومًا للمنادمة فامر بهتك الستارة وامر بالقينات فاقبلن يرفلن فى الحلى والحلل واقبلت محبوبة حاسرة من الحلى والحلل عليها بياض فجلست مطرقة منكسة فقال لها وصيف غنى قال

Ai-je donc commis un acte de révolte que le repentir ne pourra jamais racheter?

Qui implorera en ma faveur un roi qui m'a visitée en songe et m'a pardonné?

Puis le jour, en revenant, m'a rendu les dédains de ce maître et l'a séparé de moi.

Motewekkil battit des mains joyeusement et je l'imitai : il entra aussitôt chez sa favorite. Celle-ci lui baisa les pieds et se roula le front dans la poussière jusqu'à ce que le Khalife la relevât; puis nous revînmes sur nos pas et Mahboubeh en tiers avec nous. »

« Après le meurtre du Khalife, ajoute Ali, fils de Djehm, Mahboubeh fut, avec d'autres esclaves de la cour, dévolue à la maison de Boga l'aîné. Un jour que j'entrai chez ce dernier en ma qualité de commensal, il fit écarter le rideau (du harem) et, sur son ordre, ses esclaves s'avancèrent brillantes d'ornements et de parures; seule Mahboubeh se montra sans bijoux ni vêtements de prix et vêtue de blanc (en signe de deuil); elle s'assit rêveuse et la tête baissée.

فاعتلّت عليه فقال اقسمت عليك وامر بالعود فوضع فى حجرها فلما لم تجد بدًّا من القول تركت العود فى حجرها ثم غنت عليه غناءً مرتجلاً

اىّ عيش يلذّ لى لا ارى فيه جعفرا
ملك قد رأيته فى نجيع معفّرا
كلّ من كان ذا خبال وسقم فقد برا
غير محبوبة التى لو ترى الموت يشترى
لاشترته بما حوته يداها لتقبرا

قال فغضب عليها وصيف وامر بحبسها فحبست وكان آخر العهد بها قال المسعودى ومات فى خلافة المتوكّل جماعة من اهل العلم ونقلة الآثار وحفاظ الحديث منهم علىّ بن جعفر

Waçif l'invita à chanter; elle s'en excusa. Celui-ci l'exigea, et fit apporter un luth, qu'on posa sur les genoux de l'esclave. Se voyant dans la nécessité d'obéir, elle garda le luth sur ses genoux et s'en accompagna pour le morceau suivant, qu'elle improvisa :

Comment la vie pourrait-elle me plaire, si je ne rencontre plus Djâfar,
Ce roi que j'ai vu souillé de poussière et de sang?
Quiconque souffrait d'inquiétude et de maladie a retrouvé la santé,
Excepté Mahboubeh, qui, si elle savait que la mort s'achète,
L'achèterait de tout ce qu'elle possède, pour être portée au tombeau.

Waçif, irrité de ce souvenir, envoya l'esclave en prison; elle y fut enfermée et depuis on n'a plus entendu parler d'elle. »

Sous le règne de Motewekkil moururent plusieurs savants, historiens et traditionnistes, tels sont : Ali (fils de Djâfar)

المدينى [1] بسامرًا يوم الاثنين لثلاث بقين من ذى الحجة سنة اربع وثلاثين ومائتين وهو ابن اثنتين وسبعين سنة واشهر وقد تنوزع فى السنة التى مات فيها ابن المدينى وقد قدمنا فيما سلف من هذا الكتاب السنة التى قيل ان وفاته كانت فيها

وفى هذه السنة مات ابو الربيع ابن الزَهرانى [1] وقد تنوزع فى السنة التى مات فيها يحيى بن مَعِين فمنهم من رأى ما قدمنا فى هذا الكتاب [2] ومنهم من رأى وهو الاكثر انه مات فى سنة ثلاث وثلاثين ومائتين ويكنى بابى زكريا مولى بنى مرّة وقد بلغ من السنّ خمسًا وسبعين سنة واشهر بالمدينة وقيل ان فى هذه السنة كانت وفاة ابى الحسن علىّ بن محمد المدائنى الاخبارى وقيل مات فى ايام الواثق فى سنة ثمان وعشرين ومائتين وفيها كانت وفاة مسدد بن مسرهد واسمه عبد

Medini, mort à Samarra, le lundi 27 de dou 'l-hiddjeh, 234 de l'hégire, âgé de soixante-douze ans et quelques mois; cependant la date de sa mort est contestée, et nous avons dit précédemment en quelle année on place cet événement. — Même année, mort d'Abou 'r-Rebî, fils de Zahrani. — On ne s'accorde pas non plus sur la date de la mort de Yahya, fils de Mâyin; les uns adoptent celle que nous avons donnée dans un autre passage de ce livre (voir ci-dessus, p. 211); les autres, et c'est le plus grand nombre, se décident pour l'année 233; Yahya dont le surnom patronymique est *Abou Zakaria*, était un *mawla* des Benou-Marrah; il mourut à Médine, âgé de soixante-quinze ans et quelques mois. On croit qu'en la même année (233 de l'hégire) mourut l'historien Abou 'l-Haçan Ali (fils de Mohammed) Medaïni; d'autres placent sa mort en 228, sous le règne de Watik. — En cette année 228 moururent Mousedded ben Muserhed,

الملك بن عبد العزيز وفيها مات الحِمّانى الفقيه وابن عائشة
واسمه عبد الله بن محمد بن حفص ويكنى بابى عبد الرحمن
وهو من تيم قريش وفى خلافة المتوكّل مات هُدبة بن خالد
وشيبان بن فرّوخ الابلّى[1] وابرهيم بن محمد الشافعى وذلك فى
سنة ست وثلاثين ومائتين وفى سنة سبع وثلاثين ومائتين
مات العباس بن الوليد النرسى[2] بالبصرة وعبد الله بن احمد
النرسى وعبيد الله بن معاذ العنبرى وفى سنة ثمان وثلاثين
ومائتين مات اسحاق بن ابرهيم المعروف بابن راهويه وبشر بن
الوليد القاضى الكندى صاحب ابى يوسف وقد قيل ان فى
هذه السنة مات العباس بن الوليد النرسى وفى السنة تسع
وثلاثين ومائتين مات عثمان بن ابى شيبة الكوفى بالكوفة والصلت
آبن مسعود الجحدرى وفى سنة اربعين ومائتين مات شباب[1]

dont le vrai nom est *Abd el-Mélik,* fils d'Abd el-Aziz; — le jurisconsulte El-Himmani; — Ibn Aïchah, dont le nom est *Abd Allah* (fils de Mohammed, fils de Hafs) et le surnom patronymique *Abou Abd er-Rahman;* il appartenait à la tribu de Teïm-Koreïch. — Sous le règne de Motewekkil moururent en 236 : Hodbah, fils de Khaled; — Cheïban, fils de Ferrokh, originaire d'Obollah; — Ibrahim (fils de Mohammed) Chafeyi. — En 237 : Abbas (fils de Wélid) Nersi, mort à Basrah; — Abd Allah (fils d'Ahmed) Nersi; — Obeïd Allah (fils de Moâd) Anbari. — En 238 : Ishak (fils d'Ibrahim) plus connu sous le nom d'*Ibn Rahaweih;* — le juge Bîchr (fils de Wélid) Kendi, disciple d'Abou Youçouf. — Selon quelques-uns, Abbas (fils de Wélid) Nersi ne serait mort qu'en cette année 238. — En 239 : Otman (fils d'Abou Cheïbah) le Koufien, mort à Koufah; — Salt (fils de Maçoud) Djahdari. — En 240 : Chebab (fils de Khalifeh) Ous-

ابن خليفة العصفرى وعبد الواحد بن عتاب وفى سنة
ثلاث واربعين ومائتين مات هشام بن عمّار الدمشقى وحميد
ابن مسعود الناجى وعبد الله بن معاوية الجمحى وفيها مات
يحيى بن اكثم القاضى فى الربذة ومحمد بن عبد الملك بن
ابى الشوارب وفى سنة ست واربعين ومائتين مات محمد بن
المصطفى الحمصى وعنبسة بن اسحاق بن شمر وموسى بن عبد
الملك قال المسعودى وللمتوكل اخبار وسير حسان غير ما ذكرنا
وقد اتينا عليها على الشرح والايضاح فى كتابينا اخبار الزمان
والاوسط، (1)

fouri; — Abd el-Wahid (fils d'Attab). — En 243 : Hicham (fils d'Ammar) de Damas; — Hamîd (fils de Maçoud) Nadji; — Abd Allah (fils de Moâwiah) Djomahi; — le kadi Yahya, fils d'Aktam, décédé à Rabadah; — Mohammed, fils d'Abd el-Mélik, fils d'Abou 'l-Chawarib. — En 246 : Mohammed (fils de Moustafa), originaire d'Emèse; — Anbaçah (fils d'Ishak, fils de Chamir) et Mouça (fils d'Abd el-Mélik).

L'histoire du règne et de la vie de Motewekkil renferme d'autres faits remarquables que nous avons rapportés en détail dans nos deux ouvrages les Annales historiques et le Livre Moyen.

الباب الثامن عشر بعد المائة

ذكر خلافة المنتصر بالله

وبويع محمد بن جعفر المنتصر فى صبيحة الليلة التى قتل فيها المتوكّل وهى ليلة الاربعاء لثلاث خلون من شوال سنة سبع واربعين ومائتين ويكنى بابى جعفر وامه ام ولد يقال لها حبشية رومية واستخلف وهو ابن خمس وعشرين سنة وكانت بيعته بالقصر المعروف بالجعفرى الذى احدث بناءه المتوكّل ومات سنة ثمان واربعين ومائتين وكانت خلافته ستة اشهر

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

كان الموضع الذى قتل فيه المتوكّل هو الموضع الذى قتل فيه

CHAPITRE CXVIII.

KHALIFAT DE MOUNTASIR-BILLAH.

Mohammed (fils de Djâfar) el-Mountasir fut proclamé Khalife dès la première heure du jour, après la nuit où Motewekkil fut assassiné (nuit du mercredi 3 du mois chawal, 247 de l'hégire). — Son surnom patronymique était *Abou Djâfar*; sa mère, une esclave grecque, se nommait *Habchyeh*. Il avait alors vingt-cinq ans; la prestation du serment eut lieu dans le château nommé *Djâfari*, construit par Motewekkil. Mountasir mourut l'an 248, après un règne de six mois.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Le lieu où Motewekkil fut assassiné était celui où Chir-

شيرويه اباه كسرى ابرويز وكان الموضع يعرف بالماخورة[1] وكان مقام المنتصر بعد ابيه فى الماخورة سبعة ايام ثم انتقل عنه وامر بتخريب ذلك الموضع وحكى عن ابى العباس محمد بن سهل قال كنت اكتب لعتّاب بن عتّاب على ديوان جيش الشاكرية فى خلافة المنتصر فدخلت الى بعض الاروقة فاذا هو مفروش ببساط سوسنجرد[1] ومسند ومصلى ووسائد بالحمرة والزرقة وحول البساط دارات فيها اشخاص ناس وكتابة بالفارسية وكنت احسن القراءة بالفارسية واذا عن يمين المصلى صورة ملك وعلى رأسه تاج كانه ينطق فقرأت الكتابة فاذا هى صورة شيرويه القاتل لابيه ابرويز الملك ملك ستة اشهر ثم رأيت صور ملوك شتى ثم انتهى بى النظر الى صورة

weïh avait tué son père Kesra Perwiz; on le nommait *Makhoureh*. Mountasir résida encore sept jours dans ce palais après la mort de son père, puis il s'en éloigna après avoir ordonné de le détruire.

La tradition a conservé le récit suivant raconté par Abou 'l-Abbas Mohammed, fils de Sehl. « J'étais secrétaire sous les ordres d'Attab, fils d'Attab, au bureau des troupes dites *Chakirieh*, pendant le règne de Mountasir. Je montai dans une des salles de l'étage supérieur; je la trouvai garnie d'un tapis de pied fabriqué à Sousendjird, d'une estrade en forme de trône, d'un *mousalla* (petit tapis de prière) et de coussins rouges et bleus. Le grand tapis était bordé de cases renfermant des figures d'hommes et une inscription en persan, langue que je lisais couramment. Or, à la droite du *mousalla*, je remarquai une figure de roi, le front ceint d'une couronne et dans l'attitude de quelqu'un qui parle; j'y lus l'inscription que voici : « Ceci est l'image de Chirweïh, meurtrier de son père le roi Perwiz; il régna six mois. » Je vis ensuite différents portraits

عن يسار المصلّى عليها مكتوب صورة يزيد بن الوليد بن عبد الملك قاتل ابن عمّه الوليد بن يزيد بن عبد الملك ملك ستة اشهر فتعجبت من ذلك واتفاقه عن يمين مقعد المنتصر وعن شماله فقلت لا ارى يدوم ملكه اكثر من ستة اشهر فكان والله كذلك فخرجت من الرواق الى مجلس وصيف وبغا وهما فى الدار الثانية فقلت لوصيف أعجز هذا الفرّاش ان يفرش تحت امير المؤمنين الّا هذا البساط الذى عليه صورة يزيد بن الوليد قاتل ابن عمّه وصورة شيرويه قاتل ابيه ابرويز وعاشا ستة اشهر بعد ما قتلا فجزع وصيف من ذلك وقال علىّ بايوب ابن سليمان النصرانى خازن الفرش فمثل بين يديه فقال له

de rois et, en dernier lieu, une figure placée à gauche du *mousalla* et surmontée de la légende suivante : « Portrait de Yézid, fils de Wélid, fils d'Abd el-Mélik, meurtrier de son cousin Wélid, fils de Yézid, fils d'Abd el-Mélik; il régna six mois. » Je m'étonnai de cette circonstance ainsi que du hasard qui avait réuni ces images à droite et à gauche de la place occupée par Mountasir, et je me dis : « Je ne pense pas que ce règne dure plus de six mois; » en effet, mon pressentiment se réalisa. En sortant de cette pièce, je me rendis chez Waçif et Boga, qui occupaient le deuxième corps de logis, et je dis à Waçif : « Le tapissier n'a donc pas trouvé autre chose à mettre sous les pieds du Khalife que le tapis où sont représentés Yézid, fils de Wélid, meurtrier de son cousin, et Chirweïh, meurtrier de son père Perwiz, lesquels ne survécurent que six mois à leur crime? » Waçif s'émut de mes paroles et fit venir Eyyoub, fils de Suleïman le chrétien, auquel était confiée la garde des tapis. Quand cet homme fut en sa présence, Waçif lui dit : « N'aurais-tu pas trouvé à

وصيف لم تجد ما يفرش في هذا اليوم تحت امير المؤمنين
الّا هذا البساط الذى كان تحت المتوكّل ليلة الحادثة وعليه
صورة ملك الفرس وغيره وقد كان نالته آثار من الدمآء قال
سألني امير المؤمنين المنتصر عنه وقال ما فعل البساط فقلت
عليه آثار فاحشة وقد عزمت ان لا افرشه من ليلة الحادثة
فقال لم لا تغسله وتطريه[1] فقلت خشيت ان يشيع الخبر
عند من يرى ذلك البساط من اثر الحادثة فقال ان الامر اشهر
من ذلك يريد قتل الاتراك لابيه المتوكّل فطريناه وبسطناه
تحته فقالا وصيف وبغا اذا قام امير المؤمنين من مجلسه فخذه
واحرقه بالنار فلما قام احرق بحضرة وصيف وبغا فلما كان بعد

étendre aujourd'hui sous les pas du Khalife un tapis autre que celui qui était sous les pieds de Motewekkil, la nuit de l'*événement*, tapis qui représente un roi de Perse et d'autres personnages et qui porte des traces de sang? » — Le tapissier répondit : « C'est le Prince des Croyants lui-même qui m'a parlé de ce tapis et m'a demandé ce qu'il était devenu. Je lui ai répondu qu'il avait de vilaines taches et que mon intention était de ne plus l'employer, depuis la nuit de l'événement. — « Pourquoi ne le fais-tu pas laver et parfumer? » a répliqué le Khalife. — Je craignais, répondis-je, que ce ne fût une révélation pour ceux qui verraient sur ce tapis les traces de l'*accident*. — « Il est assez connu sans cela », m'a répondu le prince; en faisant allusion au meurtre de son père par les Turcs. En conséquence, nous avons parfumé le tapis et l'avons placé sous ses pieds. » Waçif et Boga firent alors à cet homme la recommandation suivante : « Dès que le Prince des Croyants sortira de l'appartement, enlève le tapis et jette-le au feu; » et en effet, sitôt après le départ du Khalife, il fut brûlé sous les yeux de Waçif et de Boga. —

ايام قال لى المنتصر افرش ذلك البساط الفلانى فقلت واين ذلك البساط فقال وما الذى كان من امره قلت ان وصيفًا وبغا امرانى باحراقه قال فسكت ولم يعد فى امره شيئًا الى ان مات

وقد كان المنتصر طرب فى هذه الايام فدعا ببنان بن الحرث[1] العوّاد وكان مطربًا مجيدًا وقد كان غضب عليه فاحضره فغناه[2]

لقد طال عهدى بالامام محمد   وما كنت اخشى ان يطول به عهدى
فاصبحت ذا بعد ودارى قريبة   فيا عجبًا من قرب دارى ومن بعدى
رأيتك فى برد النبى محمد   كبدر الدجى بين العمامة والبرد
فيا ليت ان العيد عاد ليومه   فانى رأيت العيد وجهك لى يبدى

Cependant quelques jours plus tard (ajoute Eyyoub), Mountasir réclama de nouveau le tapis en question. — « Où trouver ce tapis maintenant, lui dis-je? — Qu'est-il donc devenu? » fit le prince. Je lui répondis que j'avais dû le brûler, par ordre de Waçif et de Boga. Il garda le silence et ne m'en reparla plus, sa vie durant. »

Vers le même temps Mountasir, se livrant au plaisir, fit appeler le joueur de luth Bunan, fils d'El-Harit, virtuose distingué qui avait encouru son ressentiment. Quand il fut chez le Khalife, Bunan chanta les vers suivants :

J'ai vécu longtemps dans l'attente de l'imam Mohammed, et je ne croyais pas que mon attente serait si longue.

J'étais à la fois loin de lui et son voisin, chose étrange! j'étais près de lui par ma demeure et loin de sa personne.

En te voyant (ô Khalife) vêtu du manteau rayé du Prophète, il me semblait dans ces vêtements et sous ce turban voir briller l'astre des nuits.

Je souhaiterais que le jour de la fête pût revenir, car c'est une fête pour moi de contempler ton visage.

وكان ذلك ثانى يوم الاضحى وقد كان المنتصر صلى بالناس فى هذا العيد ومما غنى به من الشعر للمنتصر فى ذلك اليوم

رأيتكِ فى المنام اقلّ بخلًا واطوع منكِ فى غير المنامِ
فليت الصبح بادَ ولا نراه وليت الليل آخر الف عامِ
فلو ان النعاس يباع بيعًا لأغليت النعاس على الانامِ

ومن شعر المنتصر ايضًا مما غنى بحضرته

انّى رأيتكِ فى المنام كانّما اعطيتنى من ريق فيك البارد
وكانّ كفّكِ فى يدى وكانّما بتنا جميعًا فى لحاف واحدِ
ثم انتبهتُ ومعصماكِ كلاهما بيدى اليمين وفى يمينكِ ساعدى
فظللت يومى كلّه متراقدًا لأراكِ فى نومى ولست براقدِ

Ces vers furent récités en effet le lendemain de la fête du Sacrifice, et Mountasir avait, à cette occasion, dirigé la prière publique. On chanta aussi, pendant la même journée, les vers suivants composés par Mountasir :

Tu m'es apparue en rêve, moins avare (d'amour) et plus docile que tu ne l'es en réalité.

Que le matin ne peut-il s'éloigner et ne plus se montrer ! Que la nuit ne peut-elle se prolonger pendant mille ans !

Si le sommeil pouvait se vendre, certes tu en aurais renchéri le cours parmi les hommes.

Ces autres vers qui sont également de sa composition furent chantés en sa présence :

Je t'ai vue dans mon sommeil : il me semblait que je buvais sur tes lèvres un baiser suave,

Ta main était dans la mienne et nous reposions ensemble sur la même couche.

Au moment où je m'éveillai, ma main droite pressait tes mains, et ta main pressait les miennes ;

J'ai passé ma journée entière à chercher le sommeil pour te voir dans mes rêves, et le sommeil n'est pas venu.

وقد كان استوزر احمد بن الخصيب وندم على ذلك وكان نفى عبيد الله بن يحيى بن خاقان وذلك ان احمد بن الخصيب ركب ذات يوم فتظلم اليه متظلم بقصّة فاخرج رجله من الركاب فزجّ بها فى صدر المتظلم فقتله (1) فتحدث الناس بذلك فقال بعض شعرآء ذلك الزمان

قل للخليفة يا آبن عمّ محمد اشكل وزيرك انه ركّال
اشكله عن ركل الرجال فان ترد مالاً فعند وزيرك الاموال

قال المسعودى ولو لحق هذا الشاعر الوزير حامد بن العباس فى وزارته للمقتدر بالله لرأى منه قريبًا مما ظهر من ابن الخصيب وذلك انه خاطبه مخاطب ذات يوم فقلب ثيابه على

Ce Khalife, après avoir exilé Obeïd Allah (fils de Yahya, fils de Khakan), prit pour vizir Ahmed, fils d'El-Khaçib; mais il ne tarda pas à s'en repentir. Ahmed était monté à cheval, un jour, avec son escorte, lorsqu'un solliciteur lui tendit un placet pour lui demander justice; le vizir tira son pied de l'étrier et porta un coup si violent dans la poitrine de cet homme, qu'il le tua. Un pareil acte de brutalité s'ébruita parmi le peuple, et un poëte de l'époque dit à ce propos:

Dis au Khalife: «Cousin du Prophète, mets une entrave à ton vizir puisqu'il rue;
«Attache-le pour l'empêcher de ruer; puis, si tu veux des richesses, tu en trouveras chez ton vizir.»

Si ce poëte eût été contemporain du vizir Hamid, fils d'Abbas, lorsqu'il remplissait les fonctions de ministre auprès de Mouktadir-Billah, il eût été témoin d'actes de violence analogues à ceux d'Ibn el-Khaçib. C'est ainsi que ce vizir se jeta, un jour, sur quelqu'un qui lui adressait la parole,

كتفه ولكم حلقه ولقد دخلت عليه ذات يوم امّ موسى
القهرمانة الهاشمية او غيرها من القهارمة فخاطبته فى شىء
من المال عن رسالة المقتدر فكان مما خاطبها به ان قال اضرطى
والتقطى واحسبى ولا تغلطى (1) فاخجلها ذلك وقطعها عما له
قصدت فمضت من فورها الى المقتدر والسيدة فاخبرتهما بذلك
فامر القيان ان تغنين ذلك اليوم بذلك الكلام وكان يوم طرب
وسرور وقد اتينا على خبره واخبار غيره من وزرآء بنى العباس
وكُتّاب بنى امية الى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين
وثلاثمائة فى الكتاب الاوسط واخبرت عن ابى العباس احمد
آبن محمد بن موسى بن الفرات قال كان احمد بن الخصيب سيىء

lui retourna ses vêtements sur les épaules et le frappa rudement à la gorge.

Un autre jour, Oumm-Mouça, de la famille de Hachem et intendante du palais, ou une autre femme du même rang, s'étant présentée chez lui pour une réclamation d'argent en vertu d'un message de Mouktadir, le vizir lui adressa dans sa réponse cette parole injurieuse : « Pète et ramasse, compte et ne te trompe pas. » Cette femme resta interdite ; elle coupa court à l'affaire qui l'avait amenée et courut d'un trait chez Mouktadir et chez la sultane pour les informer de ce qui lui arrivait ; mais le Khalife (c'était justement un jour de concert et de fête) ordonna à ses esclaves musiciennes de prendre cette invective pour thème de la chanson du jour. On trouvera des détails sur Hamid, ainsi que sur d'autres vizirs des Abbassides et sur les *Katibs* des Omeyyades jusqu'à la présente année 332 de l'hégire, dans notre Histoire moyenne.

Je tiens d'Abou 'l-Abbas Ahmed (fils de Mohammed, fils de Mouça, fils de Ferat) le récit suivant : « Ahmed, fils d'El-

الرأى فى والدى وكان عاملاً له فجاءنى مخبر من خدم الخاصّة فقال ان الوزير قد ندب لاعمالكم فلانًا وقد امره فى والدك بكلّ مكروه وان يصادره على جملة من المال غليظة ذكرها فقعدت وعندى بعض اصدقائنا من الكتّاب ابادر بالكتاب الى والدى بذلك فاشتغلت عن جليسى الكاتب فاتّكا على الوسادة وغفى فانتبه مرعوبًا وقال انى قد رأيت رؤيًا عجيبةً رأيت احمد آبن الخصيب واقفًا فى هذا الموضع وهو يقول لى يموت الخليفة المنتصر الى ثلاثة ايام قال فقلت له الخليفة فى الميدان يلعب بالصولجان وهذه الرؤيا ضرب من البلغم والمرار وقد قدمنا الطعام فما استتممنا الكلام حتى دخل علينا داخل فقال رأيت

Khaçib, voyait de mauvais œil mon père (Mohammed), qui était un de ses agents. Quelqu'un qui était attaché au service intérieur du palais vint m'avertir que le ministre avait envoyé un étranger dans le lieu de notre juridiction, en lui recommandant de sévir contre mon père et de lui extorquer une somme considérable, dont il me donna le chiffre. Un Katib de nos amis était en ce moment auprès de moi; je m'assis et m'empressai d'écrire ces nouvelles à mon père, sans plus m'occuper de mon ami. Celui-ci s'accouda sur les coussins et s'assoupit; mais il se réveilla bientôt en grand émoi et me dit : « Je viens d'avoir un rêve étrange; il me semblait qu'Ahmed, fils d'El-Khaçib, debout ici devant moi, m'adressait ces mots : « Le Khalife Mountasir mourra dans trois jours. » Abou 'l Abbas poursuit ainsi sa narration : « Je fis observer à mon ami que le Khalife était alors dans l'hippodrome, occupé au jeu du mail; que ces sortes de songes provenaient de la pituite et de la bile, et enfin que nous sortions de table. Mais nous parlions encore lorsque quelqu'un entra et nous dit : « J'ai rencontré le vizir

الوزير فى دار الخاصّة غير مسفر الوجه وانى سألت عن سبب ذلك فقيل لى ان الخليفة المنتصر انصرف من الميدان وهو عرق فدخل الحمام ونام فى الباذهنج فضربه الهواء فركبته حمى هائلة فدخل عليه احمد بن الخصيب فقال له يا سيدى انت متفلسف وحكيم الزمان تنزل من الركوب تعبًا فتدخل الحمام ثم تخرج عرقًا وتنام فى الباذهنج فقال له المنتصر أتخاف ان اموت رأيت فى المنام البارحة آتيًا اتانى فقال لى تعيش خمسًا وعشرين سنة فعلمت ان ذلك بشارة فى المستقبل من عمرى وانى ابقى فى الخلافة هذه المدّة قال فمات فى اليوم الثالث فنظروا فاذا هو قد استوفى خمسًا وعشرين سنة وقد ذكر جماعة من

dans les appartements intérieurs (*dar el-khaçeh*); son visage n'était guère souriant, j'ai voulu en savoir la cause et voici ce qui m'a été dit : Le Khalife Mountasir est sorti tout en nage de l'arène du mail, il est allé au bain, puis il s'est endormi dans le *badhendj* (belvédère garni de ventilateurs); le froid l'a saisi, et il a été pris d'une fièvre inquiétante. Ahmed, fils d'El-Khaçib est accouru chez lui et lui a dit : « Comment, Seigneur, vous le savant, vous le sage du siècle, vous descendez de cheval, épuisé de fatigue, vous entrez au bain, et vous allez encore tout en sueur dormir dans le *badhendj !* » — Eh bien, a répliqué Mountasir, crois-tu donc que j'en mourrai? La nuit dernière, quelqu'un m'est apparu pendant mon sommeil et m'a annoncé que je vivrai vingt-cinq ans. J'ai pris ces paroles comme une promesse de longévité et j'en ai conclu que telle sera la durée de mon règne. » — Trois jours après il était mort, ajoute Abou 'l-Abbas, et après constatation de son âge, on trouva qu'il venait d'accomplir ses vingt-cinq ans. »

Quelques historiens rapportent que ce prince fut atteint

اصحاب التواريخ ان المنتصر ضربته الريح يوم الخميس لخمس بقين من شهر ربيع الاول ومات مع صلاة العصر لخمس ليال خلون من ربيع الآخر وصلى عليه احمد بن محمد المستعين وكان اوّل خليفة من بنى العباس اظهر قبره وذلك ان امه حبشية سألت ذلك فاذن لها واظهرته بسامرّا وقد قيل ان الطيفورى[1] الطبيب سمّه فى مشراط حجمه به وقد كان عزم على تفريق جيش الاتراك فاخرج وصيفًا فى جمع كثير الى غزاة الصائفة بطرسوس ونظر يومًا الى بغا الصغير وقد اقبل فى القصر وحوله جماعة من الاتراك فاقبل على الفضل بن المأمون فقال قتلنى الله ان لم اقتلهم وافرّق جمعهم بقتلهم المتوكّل على الله فلما نظرت الاتراك الى ما يفعل بهم وما قد عزم عليه

d'un refroidissement le jeudi cinquième jour avant la fin de rébî I et qu'il mourut à l'heure de la prière de l'*asr*, le 5 de rébî II. La prière des funérailles fut dite par Ahmed (fils de Mohammed) Moustaïn. Le Khalife Mountasir est le premier souverain abbasside dont le tombeau ne fut pas tenu caché; Habchyeh sa mère sollicita et obtint la permission de lui élever publiquement un tombeau à Samarra.

D'après une autre version, il aurait été saigné avec une lancette empoisonnée par le médecin Taïfouri. Le Khalife méditait alors de disperser les troupes turques et il avait envoyé Waçif à la tête d'une armée considérable contre les Grecs à Tarsous. Un jour, voyant Boga le jeune qui venait au château entouré d'une nombreuse escorte de Turcs, il se tourna vers Fadl, fils de Mamoun, en disant : « Que Dieu me fasse mourir, si je ne les tue pas et si je ne disperse pas leurs cohortes, en expiation du meurtre qu'ils ont commis sur Motewekkil-Alallah ! » C'est alors que les Turcs, effrayés de ces mesures et des projets qu'il méditait contre eux,

وجدوا منه الفرصة وقد شكى ذات يوم حرارةً فاراد الحجامة فخرج له من الدم ثلاثمائة درهم[1] وشرب شربةً بعد ذلك فحلّت قواه ويقال ان السمّ كان فى مبضع الطبيب حين فصده

وقد ذكر ابن ابى الدنيا عن عبد الملك بن سليمان بن ابى جعفر قال رأيت فى نومى المتوكّل والفتح بن خاقان وقد احاطت بهما نار وقد جاء محمد المنتصر فاستأذن عليهما فمنع الوصول ثم اقبل المتوكّل علىّ فقال يا عبد الملك قل لمحمد بالكأس الذى سقيتنا تشرب قال فلما اصبحت غدوت على المنتصر فوجدته محمومًا فواظبت على عيادته فسمعته فى آخر علّته يقول عجلت فعوجلت فمات من ذلك المرض وكان المنتصر

cherchèrent l'occasion de le perdre. Un jour, il se plaignit d'une chaleur de sang et se fit poser des ventouses humides; après qu'on lui eut tiré trois cents onces de sang, il prit une certaine boisson et sentit aussitôt ses forces s'en aller. On ajoute que la lancette dont se servit le médecin était empoisonnée.

Ibn Abi 'l-Dunia a transmis le récit suivant d'un rêve fait par Abd el-Mélik (fils de Suleïman, fils d'Abou Djâfar). « J'ai vu en songe Motewekkil et Fath, fils de Khakân, au milieu des flammes; Mohammed Mountasir survint et demanda à être admis auprès d'eux, mais on ne le lui permit point. Motewekkil, se tournant ensuite de mon côté, me dit : « Abd el-Mélik, répète à Mohammed ces paroles : Tu boiras à la même coupe où tu nous as fait boire. — Le lendemain matin, je me rendis chez Mountasir et le trouvai atteint de la fièvre; je le visitai assidûment, et au terme de sa maladie je l'entendis murmurer ces paroles : « J'ai abrégé leur vie et la mienne sera abrégée. » — Il mourut en effet de cette maladie. »

واسع الاحتمال راسخ العقل كثير المعروف راغبًا فى الخير سخيًّا اديبًا عفيفًا وكان يأخذ نفسه بمكارم الاخلاق وكثرة الانصاف وحسن المعاشرة بما لم يسبقه خليفة الى مثله وكان وزيره احمد بن الخصيب قليل الخير كثير الشرّ شديد الجهل وكان آل ابى طالب قبل خلافته فى محنة عظيمة وخوف على دمائهم قد مُنعوا زيارة قبر الحسين والغرىّ من ارض الكوفة[1] وكذلك منع غيرهم من شيعتهم حضور هذه المشاهد وكان الامر بذلك من المتوكّل سَنة ست وثلاثين ومائتين وفيها امر المعروف بالزيرج[2] بالمسير الى قبر الحسين بن علىّ رضى الله تعالى عنهما وهدمه ومحو ارضه وازالة اثره وان يعاقب من وجد به فبذل

Mountasir était un prince d'une large tolérance, d'un esprit solide, très-bienfaisant et recherchant toujours le bien; il était généreux, poli et modéré dans ses plaisirs. Il s'attachait à faire le bien, à répandre la justice et à se rendre d'un commerce si agréable, que jamais un autre Khalife ne pût lui être comparé. Mais, au contraire, son vizir Ahmed, fils d'El-Khaçib, était dénué de bonnes qualités, d'une méchanceté insigne et d'une profonde ignorance. Avant ce règne, la famille d'Abou Talib avait été cruellement persécutée et continuellement menacée dans son existence; on lui interdisait l'accès du tombeau de Huçeïn et le territoire de Gareï (où se trouve le tombeau d'Ali) à Koufah; tout le parti chiite en était également exclus, en vertu d'un décret rendu par Motewekkil en l'année 236. Ce prince avait, à la même époque, chargé un certain *Zeïridj* de détruire le tombeau d'El-Huçeïn, fils d'Ali (que Dieu les agrée!), de le raser au niveau du sol et d'en enlever tout vestige, enfin de punir les pèlerins qu'il trouverait en ce lieu. Cet homme promit une

الرغائب لمن تقدم على هذا القبر فكلّ خشى العقوبة واحجم فتناول الزيرج مسحاةً وهدم اعالى قبر الحسين فحينئذ اقدم الفعلة على العمل فيه الى ان انتهوا الى الحفرة وموضع اللحد فلم يروا فيه اثر رمة ولا غيرها ولم تزل الامور على ما ذكرنا الى ان استخلف المنتصر فامن الناس وتقدم بالكفّ عن آل ابى طالب وترك البحث عن اخبارهم وان لا يمنع احد زيارة الحيرة لقبر الحسين رضه ولا قبر غيره من آل ابى طالب وامر بردّ فدك الى ولد الحسين والحسن واطلق اوقاف آل ابى طالب وترك التعرّض لشيعتهم ودفع الاذى عنهم وفى ذلك يقول البحترى من ابيات له

récompense à qui porterait le premier la main sur le monument; mais chacun, craignant le châtiment (de Dieu), s'y refusait. Zeïridj, prenant une pioche, commença à démolir le faîte du tombeau de Huçeïn; les maçons se mirent alors à l'œuvre; ils creusèrent jusqu'à la fosse et arrivèrent à la niche où était le cercueil, mais ils n'y trouvèrent rien, pas même quelques vestiges d'ossements.

Les choses restèrent en cet état jusqu'à l'avénement de Mountasir. Ce prince rendit la sécurité à tous; il abolit tout d'abord les persécutions et les mesures d'inquisition dont les Alides étaient l'objet; chacun put visiter librement la tombe de Huçeïn et celle des autres descendants d'Abou Talib. Il rendit le domaine de Fedek aux enfants de Haçan et de Huçeïn; il ordonna mainlevée des fondations pieuses appartenant à la postérité d'Abou Talib, et défendit que leurs partisans fussent inquiétés et persécutés. C'est à cette circonstance que se rapportent les vers suivants de Bohtori :

وانّ عليـاً لاولى بـكم وازكى يدًا عندكم من عمر
وكلّ له فـضـلة والحجـو ل يوم التراهن دون الغرر

وفى ذلك يقول يزيد بن محمد المهلبى وكان من شيعة آل ابى طالب وما كان امتحن به الشيعة فى ذلك الوقت واغريت بهم العامّة

ولقد بررتَ الطالبيّة بعد ما ذمّوا زمانًا بعدها وزمانا
وردتّ الفة هاشم فرأيتهم بعد العداوة بينهم اخوانا
آنستَ ليلهم وجُدتَّ عليهم حتى نسوا الاحقاد والاضغانا
لو يعلم الاسلاف كيف بررتهم لرأوك اثقل من بها ميزانا

وفى سنة ثمان واربعين ومائتين خلع المنتصر بالله اخويه

Certainement Ali fut meilleur à vos yeux et plus généreux que ne le fut Omar;

A chacun son mérite; mais quand les paris (de la course) sont ouverts, les chevaux aux pieds marqués de blanc valent moins que les chevaux qui ont des taches blanches au front.

Un autre poëte, Yézid (fils de Mohammed) Mohallebi, attaché au parti de la famille d'Abou Talib, rappelant les épreuves subies par les Chiites avant cette époque et l'excitation de la plèbe contre eux, s'exprime en ces termes :

Tu as relevé les descendants d'Abou Talib de la honte qu'ils subissaient de siècle en siècle;

Tu as rétabli la concorde dans la famille de Hachem, et, à l'hostilité qui les divisait, tu as vu succéder la fraternité.

Tu as rendu le calme à leurs nuits, et, grâce à tes bienfaits, ils ont oublié leurs ressentiments et leurs haines.

Si leurs ancêtres avaient su combien tu les honorais, aucun des leurs ne l'aurait emporté sur toi dans leur balance.

En 248, Mountasir-Billah décréta la déchéance de ses

المعتزّ وابرهيم من ولاية العهد بعده وكان المتوكّل على الله اخذ لهم العهد فى كتب كتبها وشروط اشترطها وافرد لكلّ واحد منهم جزءًا من الاعمال رسمه له وجعل ولىّ عهده والتالى لملكه محمد المنتصر وتالى المنتصر وولىّ عهده المعتزّ وتالى المعتزّ وولىّ عهده ابرهيم المؤيّد واخذت البيعة على الناس بما ذكرنا وفرّق فيها اموالاً وعمّ الناس بالجوائز والصلات وتكلّمت فى ذلك الخطباء وانطلقت به الشعرآء فما اختير من قولهم فى ذلك قول مروان بن ابى الجنوب من قصيدة طويلة

ثلاثة املاك فاما محمد فنور هدى يهدى به الله من يهدى
واما ابو عبد الاله فانّه شبيهك فى التقوى ويجدى كما تجدى

deux frères Moutazz et Ibrahim, qui devaient lui succéder. Motewekkil-Alallah leur avait assuré la succession au trône par une série de décrets et de conditions stipulées à cet effet; il avait donné à chacun de ses trois fils, à titre d'apanage, une portion de ses États, et réglé sa succession dans l'ordre suivant : Mohammed Mountasir; après celui-ci, Moutazz, et après Moutazz, Ibrahim Mouayyad. C'est dans cet ordre qu'il les fit reconnaître sous la foi du serment; après quoi il distribua de grandes richesses et combla le peuple de cadeaux et de présents. Orateurs et poëtes, tous célébrèrent cette proclamation; parmi les pièces les plus remarquables, citons ces vers, tirés d'une longue kaçideh, dont l'auteur est Merwan, fils d'Abou 'l-Djunoub :

Ils sont trois rois : Mohammed, flambeau du salut avec lequel Dieu dirige qui il lui plaît;

Abou Abd Allah, qui te ressemble par sa piété et qui donne comme tu sais donner;

وذو الفضل ابرهيم للناس عصمة   نقيّ وفيّ بالوعيد وبالوعد
فاوّلهم نور وثانيهم هدى   وثالثهم رشد وكلّهم مهدى

وقوله للمتوكّل مما اجاد فيه واحسن

يا عاشر الخلفاء دمت ممتّعا   بالملك تعقد بعدهم للعاشر
حتى تكون امامهم وكانّهم   زهر النجوم دنت لبدر زاهر

وفي بيعة المتوكّل لمن ذكرنا من ولده الثلاثة بولاية العهد يقول الشاعر المعروف بالسلمى من ابيات له (1)

لقد شدّ ركن الدين بالبيعة الرضا   وطائر سعد جعفر بن محمد
بمنتصر بالله اثبت ركنه   واكّد بالمعتزّ وبالمؤيّد

L'excellent Ibrahim, le protecteur du peuple, l'homme pur, fidèle dans ses menaces et ses promesses.

Le premier est la lumière, le deuxième le salut, le troisième la justice, et tous les trois sont dirigés par Dieu (*mehdi*).

Et ces vers non moins parfaits adressés par le même poëte à Motewekkil :

Dixième Khalife, puisses-tu jouir longtemps de la royauté et en assurer la transmission jusqu'au dixième de tes successeurs!

De sorte que tu marcheras à leur tête et qu'ils ressembleront à ces astres étincelants qui font cortége à la lune brillante.

Lorsque Motewekkil eut ainsi réglé sa succession entre ses trois fils, un poëte connu sous le surnom de *Selami* dit dans une pièce de vers :

L'élu de Dieu, l'oiseau du bonheur, Djâfar, fils de Mohammed, en instituant ses successeurs, a consolidé l'édifice de la religion;

Il l'a fortifié en désignant Mountasir-Billah, et assuré sa solidité en nommant ensuite Moutazz et Mouayyad.

ومن قال في ذلك فاحسن القول واجاد النظم ادريس بن ابي حفصة حيث يقول [1]

ان الخلافة ما لها عن جعفر   نور الهدى وبنيه من تحويل
فاذا قضى منها الخليفة جعفر   وطرًا ومل ولبس بالمملول
فمحمد بعد الخليفة جعفر   للناس لا فقدوه خير بديل
فبقاء ملكك وانتظار محمد   خير لنا وله من التعجيل

وقد كان خرج بايام المنتصر بناحية اليمن والبوازيج والموصل ابو العمود الشارى [2] فحكم واشتد امره فيمن انضاف اليه من المحكمة من ربيعة وغيرهم من الاكراد فسرح اليه المنتصر جيشا عليهم سيما التركى فكانت له مع الشارى حروب فاسره سيما

Au nombre des poëtes qui ont parlé de cet événement avec la même élégance de pensée et de style, il faut citer Edris, fils d'Abou Hafsah, dans le passage que voici :

La royauté ne s'éloignera jamais de Djâfar, cette lumière du salut, ni de ses fils.
Lorsque le Khalife Djâfar aura terminé sa carrière, las de régner, sans que ses sujets soient las d'obéir,
Mohammed (Mountasir) sera son digne successeur et puisse le peuple le conserver longtemps !
Mais prolonge avec ton règne (ô Motewekkil) l'attente de Mohammed; cela vaut mieux pour nous et pour lui qu'une succession prochaine.

Durant la domination de Mountasir, le Yémen, le pays de Bawazidj et Moçoul furent agités par les menées d'Abou 'l-Oumoud Charibi, qui, adoptant la formule : « Il n'y a d'autre maître que Dieu » (cf. t. IV, p. 485), fortifia son parti en appelant à lui tous les Kharédjites du Diar-Rebyâh et du pays des Kurdes. Mountasir lui opposa une armée commandée par Sima le Turc; après plusieurs batailles, Sima

واتى به المنتصر فجاد عليه بالعفو واخذ عليه العهد وخلّى سبيله وحكى عنه وزيره احمد بن الخصيب بن الضحّاك الجرجانى انه قال حين رضى عن الشاربى ان لذّة العفو اعذب من لذّة التشفى واقبح افعال المقتدر الانتقام واخبرنا ابو بكر ابن الحسن بن دريد قال رأى بعض الكتّاب فى المنام فى الليلة التى استخلف فى صبيحتها المنتصر كانّ قائلاً يقول

هذا الامام المنتصر والملك الحادى عشر
وامره اذا امر كالسيف ما لاق بتر
وطرفه اذا نظر كالدهر فى خير وشرّ

وقد كان اظهر الانصاف فى الرعية فمالت اليه قلوب الخاصّة

s'empara du rebelle et le livra à Mountasir, qui lui pardonna, lui fit prêter serment et le mit en liberté. Au rapport de son vizir Ahmed, fils d'El-Khaçib (fils de Dahhak Djordjani), c'est après avoir fait grâce à Charibi que le Khalife prononça ces paroles : « Il est plus doux de pardonner que d'assouvir sa haine, et la vengeance est ce qu'il y a de plus odieux chez celui qui commande. »

Abou Bekr, fils d'El-Haçan, fils de Doreïd, m'a raconté qu'un *Katib* entendit en songe les paroles suivantes, dans la nuit qui précéda la matinée où Mountasir fut proclamé Khalife :

Voici l'*imam* Mountasir, le onzième souverain.
Sa volonté, lorsqu'il donne un ordre, est comme le glaive qui tranche tout ce qu'il rencontre;
Son regard, lorsqu'il le dirige sur quelqu'un, est comme la fortune qui répand le bonheur et l'infortune.

Ce prince se montra juste envers ses sujets et sut gagner

والعامّة مع شدّة الهيبة منها له وحدثنى ابو الحسن احمد
ابن علىّ بن يحيى المعروف بابن النديم قال حدثنا علىّ بن يحيى
المنجم قال ما رأيت احدًا مثل المنتصر ولا أكرم افعالًا بغير
تبجّح منه ولا تكلّف لقد رآءنى يومًا وانا مغموم شديد الفكر
بسبب ضيعة مجاورة لضيعتى وكنت احبّ شراءها فلم ازل اعمل
الحيلة على مالكها حتى اجابنى على بيعها ولم يكن عندى فى
ذلك الوقت قيمة ثمنها فصرت الى المنتصر وانا على تلك الحال
فتبين الانكسار فى وجهى وشغل القلب فقال لى اراك مفكرًا فما
قضيتك فجعلت ازوى عنه خبرى واسترقّتى فاستحلفنى
فصدقته عن خبر الضيعة فقال لى المنتصر فكم مبلغ ثمنها

le cœur des grands et des petits, malgré la crainte que sa sévérité leur inspirait.

Abou 'l-Haçan Ahmed (fils d'Ali, fils de Yahya), plus connu sous le nom d'*Ibn el-Nedim* (fils du courtisan), m'a transmis le récit suivant, qui lui avait été raconté par (son père) Ali, fils de Yahya, l'astrologue : « Je n'ai jamais vu, disait Ali, un homme comparable à Mountasir et qui sût être généreux avec moins de morgue et d'embarras. Un jour, il remarqua que j'étais triste et plongé dans mes réflexions : en effet, il y avait à côté de mon domaine une propriété dont je désirais faire l'acquisition; j'avais, à force d'habileté, décidé celui qui la possédait à me la vendre, malheureusement je n'avais pas à cette époque la somme nécessaire à cet achat. C'est dans de telles dispositions d'esprit que je me présentai chez Mountasir; frappé de mon air abattu et de mes préoccupations, il me dit : « Je te trouve bien soucieux, que t'est-il donc arrivé? » J'aurais désiré lui cacher cette histoire et lui laisser ignorer mon aventure, mais il me pressa de parler et je dus lui raconter sans déguise-

فقلت ثلاثون الف درهم قال فكم عندك منها قلت عشرة
آلاف فامسك عنى ولم يجبنى وتشاغل عنى ساعةً ثم دعا
بدواة وبطاقة ثم وقع فيها بشىء لا ادرى ما هو واشار الى
خادم كان على رأسه بما لم افهم فمضى الغلام مسرعًا واقبل
يشغلنى بالحديث ويطاعمنى الكلام الى ان اقبل الغلام فوقف
بين يديه فنهض المنتصر وقال لى يا علىّ اذا شئت فانصرف الى
منزلك وقد كنت قدّرت عند مسئلته انه سيأمر لى بالثمن
او نصفه فاتيت وانا لا اعقل غمًّا فلما وصلت الى دارى استقبلنى
وكيلى فقال ان خادم امير المؤمنين صار الينا ومعه بغل عليه
بدرتان فسلمهما الىّ واخذ خطى بقبضها قال فداخلنى من

ment l'affaire de la propriété. « Combien vaut-elle ? me demanda le prince. — Trente mille dirhems, répondis-je. — Et sur cette somme combien as-tu par devers toi? — Dix mille dirhems. » Il coupa court à l'entretien sans me répondre et parut ne plus s'occuper de moi. Il se fit ensuite apporter un encrier et une feuille de papier, apposa son sceau au bas d'un décret dont j'ignorais la teneur, et, faisant signe à un serviteur qui se tenait derrière lui, il lui donna un ordre qu'il me fut impossible d'entendre. Le page partit en toute hâte, et le Khalife chercha à me distraire en faisant lui-même les frais de la conversation, jusqu'au retour de son émissaire. Quand celui-ci fut en sa présence, Mountasir se leva et me dit : « Ali, rentre, si tu veux, chez toi. » J'avais estimé, quand le prince m'interrogea, qu'il me donnerait ou la somme entière ou la moitié, aussi me retirai-je consterné. Quand j'arrivai devant ma demeure, mon intendant vint au-devant de moi et me dit : « Un valet du Prince des Croyants est venu tantôt avec une mule chargée de deux groups d'argent, il m'a remis cette somme et m'en a demandé reçu. »

الفرح والسرور ما لم املك به نفسى ودخلت وانا لا اصدّق
قول الوكيل حتى اخرج الىّ البدرتين فحمدت الله على ما
حباه لى ووجهت فى وقتى الى صاحب الضيعة فوفيته الثمن
وتشاغلت سائر يومى بتسليمها والاشهاد بها على البائع ثم
بكرت الى المنتصر من الغد فما اعاد علىّ حرفًا ولا سألنى عن
شىء من خبر الضيعة حتى فرّق الموت بيننا قال المسعودى
وذكر الفضل بن ابى طاهر فى كتابه فى اخبار المؤلفين قال
حدثنى ابو عثمان سعيد بن محمد الصغير مولى امير المؤمنين
قال كان المنتصر فى ايام امارته ينادمه جماعة من اصحابه وفيهم
صالح بن محمد المعروف بالحريرى فجرى فى مجلسه ذات يوم ذكر
الحبّ والعشق فقال المنتصر لبعض من فى المجلس اخبرنى عن اىّ

Je ne me possédais plus de joie, continue Ali, et je rentrai chez moi refusant de croire aux paroles de mon intendant jusqu'à ce qu'il m'eût montré les deux groups. Après avoir remercié Dieu de la faveur qu'il venait de m'accorder, je fis appeler sur-le-champ le propriétaire du domaine en question, je le payai intégralement et consacrai ma journée aux formalités de la prise de possession et des témoignages requis pour la vente. Le lendemain matin, je me présentai chez Mountasir, mais il ne me dit pas un mot qui eût trait au domaine et il me fit jamais la moindre question à cet égard jusqu'à ce que la mort nous séparât pour toujours. »

Fadl, fils d'Abou Ṭaher, rapporte ce qui suit, dans son livre intitulé *Histoire des Auteurs*, d'après le récit d'Abou Otman Saïd, fils de Mohammed *le jeune*, mawla du Khalife. « Mountasir, pendant la durée de son règne, admettait dans son intimité quelques courtisans et entre autres Salih (fils de Mohammed), surnommé *Hariri*. Un jour, on causait de l'amour et des attachements du cœur; Mountasir demanda

شيء اعظم عند النفس فقدًا وهي به اشدّ تفجعًا قال فقدُ خلٍّ مشاكل وموت شكل موافق وقال آخر ممن حضر ما اشدّ جولة الرأى عند اهل الهوى وفطام النفس عند الصباء وقد تصدعت أكباد العاشقين من لوم العاذلين فلوم العاذلين قرط في اذانهم ولوعات الحبّ نيران في ابدانهم مع دموع المعاني كغروب السواني وانما يعرف ما اقول من ابكته الطلول والمغاني وقال آخر مسكين العاشق كلّ شيء عدوّه هبوب الرياح يقلقه ولمعان البرق يؤرّقه والعذل يولمه والبعد ينحله والذكر يسقمه والقرب يهيجه والليل يضاعف بلاءه والرقاد يهرب منه ورسوم الدار

à l'un des assistants quelle était la perte qui affectait l'âme le plus douloureusement. « C'est, répondit-il, la perte d'un ami auquel on s'est identifié, c'est la mort d'une personne avec laquelle on est intimement lié. » — Un autre courtisan répondit en ces termes : « Rien n'égale en violence le trouble d'esprit de celui qui aime, et la douleur d'une âme sevrée de l'objet de sa passion. Les reproches des censeurs déchirent les cœurs où règne l'amour et s'attachent aux oreilles des amants comme des anneaux; les tourments de l'amour sont comme un feu ardent qui les consume; leurs souffrances secrètes font jaillir de leurs yeux des larmes aussi abondantes que l'eau versée par la roue hydraulique. Ceux-là seulement peuvent comprendre ce que je dis, qui ont pleuré en écoutant une chanson ou en contemplant les ruines (du séjour de l'amie). » — « Pauvre amoureux, reprit un troisième, il n'a partout que des ennemis : le souffle du vent l'émeut, le scintillement de l'éclair le prive de sommeil; les reproches l'attristent; l'absence le mine; le souvenir est pour lui une souffrance et l'approche de l'objet aimé, une excitation; la nuit redouble ses tourments; le sommeil fuit loin

تحرقه والوقوف على الطلول يبكيه ولقد تداوت منه العشاق
بالقرب والبعد فما نجع فيه دواء ولا هدّاه عزاء ولقد احسن
الذى يقول

وقد زعموا ان المحبّ اذا دنا يملّ وان النای یشفی من الوجد
بكلّ تداوينا فلم يشف ما بنا على انّ قرب الدار خير من البعد

فكلّ قال وأكثر للخطاب فى ذلك فقال المنتصر لصالح بن محمد
الحريرى يا صالح هل عشقت قط قال اى والله ايها الامير وان
بقايا ذلك لفى صدرى قال ويلك لمن قال كنت ايها الامير آلف
الرصافة ايام المعتصم وكانت لقينة ام ولد الرشيد جارية تخرج

de ses paupières; la vue de la maison abandonnée le consume; l'aspect des ruines fait couler ses larmes. C'est en vain que les amants cherchent tour à tour dans l'absence et dans le retour un remède à leurs maux: ce remède est inefficace et il n'y a pas d'adoucissement à leur souffrance; c'est ce qu'expriment avec éloquence les vers que voici :

On prétend qu'un amant se lasse s'il est près de l'objet de son amour, et que l'absence le guérit de sa passion.

J'ai expérimenté tous les remèdes sans y trouver ma guérison : seulement il vaut mieux être près du séjour de son amie que d'en être éloigné.

Chacun donna son avis et la conversation roula longtemps sur ce sujet. Mountasir demanda enfin à Salih (fils de Mohammed) Hariri s'il avait jamais été amoureux. « Oui, Sire, répondit-il, et il y a encore trace de cet amour dans mon cœur.. — Et quel était l'objet de ton amour? » Salih continua en ces termes : « J'habitais Rossafah, sous le règne de Moutaçem. Kaïnah, une des esclaves-mères appartenant à Réchid, avait une jeune esclave qui était chargée de ses com-

فى حوائجها وتقوم فى امرها وتلقى الناس عنها وكانت قينة تتولى
امر القصر اذ ذاك فكانت الجارية تمرّ بى فاحتشمها واعاينها ثم
راسلتها فطردت رسولى وهدّدتنى وكنت اقعد على طريقها
لاكلّمها فاذا رأتنى ضحكت وغمزت الجوارى بالعبث بى والهزء ثم
فارقتها وفى قلبى منها نار لا تخمد وغليل لا يبرد ووجد
يتجدد فقال له المنتصر فهل لك ان احضرها وازوجك بها ان
كانت حرّة او اشتريها ان كانت امة فقال والله ايها الامير ان
بى الى ذلك اعظم الفاقة واشدّ الحاجة قال فدعا المنتصر باحمد
ابن الخصيب وسأله ان يوجه له فى ذلك غلامًا من غلمانه
منفردًا ويكتب معه كتابًا مؤكدًا الى ابرهم بن اسحاق وصالح

missions, s'occupait de ses intérêts et voyait les individus auxquels sa maîtresse, alors intendante du palais, pouvait avoir affaire. Cette jeune fille passait souvent près de moi, je la saluais respectueusement et la regardais avec attention; plus tard je lui écrivis, mais elle chassa mon messager avec des menaces à mon adresse. Je m'asseyais sur sa route pour lui parler; mais, lorsqu'elle m'apercevait, elle riait de moi et faisait signe à ses compagnes de se jouer de moi et de me railler. J'ai enfin cessé de la voir, mais il y a encore au fond de mon cœur une flamme qui ne s'éteint pas, une soif que rien n'apaise, un mal qui se renouvelle sans cesse. — Veux-tu que je fasse venir ta belle? lui demanda le Khalife; si elle est libre, je te la fais épouser; je l'achète si elle est esclave. — Prince, répondit Salih, je n'ai pas de plus vif désir, de besoin plus ardent. » Mountasir faisant appeler Ahmed, fils de Khaçib, lui prescrivit d'expédier un page exclusivement chargé de cette affaire avec une lettre très-pressante pour Ibrahim, fils d'Ishak, et pour l'eunuque Salih, administra-

الخادم المتولى لامر الحرم بمدينة السلام فمضى الرسول وقد كانت
قينة اعتقتها وخرجت من حدّ الجوارى الى حدّ النساء
البوالغ فحملها الى المنتصر فلما حضرت نظر اليها فاذا عجوز
قد حدبت وعنست وبها بقية من الجمال فقال لها أتحبّين
ان ازوجك قالت انما انا امتك ايها الامير ومولاتك فافعل ما
بدا لك فاحضر صالحًا واملكه بها وامهرها ثم مزح به
فاحضر جوزًا مرصصًا وفركا مخلّقًا [1] فنثره عليهما واقامت
مع صالح مدّةً طويلةً ثم ملّها ففارقها وقال يعقوب التمّار
فى ذلك [2]

منح الله ابا الفضل حياةً لا تنغّصْ

teur du harem royal à Bagdad. Le messager se mit en route. L'esclave avait été affranchie par sa maîtresse Kaïnah, et elle avait passé de la classe des jeunes esclaves dans celle des femmes majeures. On la conduisit devant Mountasir, qui la regarda attentivement; il vit une femme déjà vieille, courbée et flétrie par les années, mais ayant conservé quelques restes de son ancienne beauté : « Veux-tu que je te marie? » lui dit-il. — Prince, répondit-elle, je ne suis que votre servante, votre affranchie, faites ce qu'il vous plaira. » Mountasir appela Salih, l'unit à son ancienne maîtresse et lui fournit une dot; ensuite, voulant se divertir, il ordonna qu'on lui apportât des noix recouvertes d'une feuille de plomb et des amandes enduites de safran et il les répandit (en guise de pièces d'or) sur les deux époux. Cette femme vécut longtemps avec son mari, mais celui-ci finit par s'en lasser et il s'en sépara. C'est à ce mariage que se rapportent les vers suivants de Yâkoub Tammar :

Que Dieu accorde à Abou 'l-Fadl (Salih) une vie exempte de trouble!

وتـولاه فـقـد بالغ فى الحبّ واخلَصْ
عاشقًا كان على التز ويج للعقد تحرّصْ
من هوى من شعرها يخضب بالحنّا المعقّصْ
فهى من املح خلق الله فى التاج المفصّصْ
رُزِق الصبر عليها فتانّى وتربّصْ
شيخة هام بها من وجده شيخٌ مُقَرْفَصْ
قرنصت فى عهد نوح صاحب الفُلك وقرنَصْ
اىّ حظٍّ نال لولا السفرك والجوز المرصّصْ
ليته قد جعل الامرَ اليها وتخلّصْ
فابو الجوذان منها حين يدنو يتقلّصْ

وذكر ابو عثمان سعيد بن محمد الصغير قال كان المنتصر فى

Qu'il l'admette au nombre des saints, car c'est un homme dont l'amour est aussi ardent que sincère!

Il fut amoureux, mais en vue du mariage, et n'aspira qu'à le conclure,

Épris qu'il était d'une belle dont les cheveux étaient teints de *henné* mélangé de noix de galle;

La plus belle des créatures de Dieu sous son diadème incrusté de pierreries.

Il eut le don de la patience à son égard, il sut attendre et épier l'occasion.

Cette vieille a inspiré une folle passion à ce vieillard accroupi sur ses talons;

Ils ont mué tous les deux au temps de Noé, le constructeur de l'arche.

Quelle félicité il eût goûtée, n'étaient les amandes et les noix plombées!

Que ne s'est-il plutôt esquivé en lui laissant sa dot?

Car Abou 'l-Djaudan (cognomen jocosum «veretri») se contracte et se ride auprès d'elle.

Abou Otman Saïd (fils de Mohammed le jeune) raconte ce qui suit: «Mountasir, pendant qu'il était au pouvoir,

ايام امارته قد وجهنى الى مصر فى بعض اموره للسلطان
فعشقت جاريةً كانت لبعض النخّاسين عُرِضَت للبيع محسنة فى
الصنعة مقبولة فى الخلقة قائمة على الوزن من المحاسن والكمال
فساومت مولاها فابى ان يبيعها الا بالف دينار ولم يكن ثمنها
متهيأً معى فازعجنى السفر وقد علقها قلبى واخذنى المقيم المقعد
من حبّها وندمت على ما فاتنى من شرائها فلما قدمت وفرغت
مما وجهنى اليه واّديت اليه ما عملت حمد اثرى فيه وسألنى
عن حاجتى وخبرى فاخبرته بمكان الجارية وكلفى بها فاعرض
عنى وجعل لا يزداد الّا حدّةً وقلبى لا يزداد الّا كلفًا وصبرى
لا يزداد الّا ضعفًا وسليت نفسى عنها بغيرها فكانى اغريتها

m'envoya en Égypte avec une mission pour le sultan de ce pays. J'y devins amoureux d'une jeune fille qu'un marchand d'esclaves avait exposée en vente; elle était admirablement faite, d'un extérieur charmant, et ses qualités, ses perfections lui donnaient une grande valeur. J'en offris un bon prix, mais son maître refusa de la vendre moins de mille dinars, somme que je n'avais pas alors à ma disposition. Forcé de partir, j'emportai son souvenir dans mon cœur; un amour sérieux prit racine en moi, et je regrettai d'avoir laissé échapper l'occasion d'acheter cette esclave. A mon retour, après l'accomplissement de ma mission et le compte que j'en rendis au Khalife, il approuva la façon dont je l'avais remplie et m'interrogea sur ma situation et mes besoins. Je lui parlai de la jeune fille et lui révélai l'amour qu'elle m'avait inspiré, mais il me tourna les talons. Plus il se montrait sévère à mon égard, plus mon cœur était sous le charme, et plus ma patience s'affaiblissait; je cherchai l'oubli auprès d'autres femmes, mais je ne fis qu'alimenter mon amour, sans trouver aucune consolation. Cependant Moun-

ولم تسلُ عنها وجعل المنتصر كلما دخلت اليه وخرجت من عنده يذكرها ويهيج شوق اليها وتحملت اليه بندمائه واهل الانس به وخاصّ من يحظى من جواريه وامهات اولاده وجدّته امّ الخليفة ان يشتريها لى وهو لا يجيبنى الى ذلك ويعيرنى بقلّة الصبر وكان قد امر احمد بن الخصيب ان يكتب الى عامل مصر فى ابتياعها وحملها اليه من حيث لا اعلم فحملت اليه وصارت عنده فنظر اليها وسمع منها فعذرنى فيها ودفعها الى قيّمة جواريه فاصلحت من شأنها فلما كان يومًا من الايام استجلسنى وامرها ان تخرج الى الستارة فلما سمعت غناءها عرفتها وكرهت ان اعلمه انى قد عرفتها حتى ظهر فىّ ما كتمت

tasir, toutes les fois que je me présentais devant lui ou que j'allais le quitter, se plaisait à me parler de cette jeune fille et à exciter ma passion pour elle; vainement j'employais en ma faveur ses courtisans, ses intimes, celles de ses esclaves qu'il avait rendues mères et qu'il affectionnait le plus, et jusqu'à son aïeule *Oumm el-Khalifeh*, afin d'obtenir qu'il achetât pour moi celle que j'aimais, il ne m'accordait aucune réponse favorable et me faisait honte de mon peu de résignation. Mais il avait ordonné à son vizir Ahmed, fils d'El-Khaçib, d'écrire au gouverneur d'Égypte afin qu'il achetât cette esclave et qu'il la lui envoyât; tout cela à mon insu. Ses ordres furent suivis. Lorsqu'elle fut en sa présence, qu'il l'eut vue et entendue, il me trouva excusable de l'aimer, et il la confia à la surintendante de ses esclaves pour qu'elle perfectionnât son éducation. Un beau jour, il me fit asseoir dans son salon et ordonna qu'on amenât l'esclave jusqu'au *rideau*. Dès que j'entendis son chant je compris que c'était elle. Je n'aurais pas voulu montrer que je l'avais reconnue, mais j'étais à bout de forces et je trahis mes

وغلب على صبرى فقال ما لك يا سعيد قلت خيرًا ايها الامير قال فاقترح عليها صوتًا كنت اعلمته انى سمعته منها وانى استحسنته من غنائها فغنته فقال أتعرف هذا الصوت قلت اى والله ايها الامير وكنت اطمع فى صاحبته فاما الآن فقد ايست منها وكنت كالقاتل نفسه بيده وكالجالب لحتف الى حياته فقال والله يا سعيد ما اشتريتها الا لك ويعلم الله انى ما رأيت لها وجهًا الا ساعة دخلت عليها وقد استراحت من الم السفر وخرجت من صعوبة التبدل[1] فهى لك فدعوت له بما امكننى من الدعاء وشكره عنى من حضره من الجلساء وامر بها فهيئت وحملت الىّ فردّت الىّ حياتى بعد ان اشرفت

secrètes émotions. — « Saïd, qu'as-tu donc? » me demanda le Khalife. — Rien, Sire, » répondis-je. Il fit choix d'un air que je lui avais dit avoir entendu chanter par cette esclave avec le plus vif plaisir; elle le chanta. « Connais-tu ce morceau? » me demanda-t-il. — Vraiment oui, Prince, et j'espérais obtenir celle qui le chante, mais, aujourd'hui, c'en est fait de mes espérances; je ressemble à un homme qui se serait tué de ses propres mains et qui aurait volontairement appelé la mort sur sa tête. » — Non, Saïd, répondit le Khalife, c'est pour toi seul que j'ai acheté cette jeune fille, et Dieu m'est témoin que je n'ai vu son visage qu'une fois, lorsque j'allai la visiter au moment où elle se reposait des fatigues du voyage et des ennuis d'un changement de séjour. Maintenant elle est à toi. » Je remerciai le prince autant que je pus le faire et l'assistance joignit ses remercîments aux miens; puis il donna ses ordres et la jeune esclave fut parée et conduite dans ma demeure. Je revins ainsi à la vie après avoir failli mourir de désespoir; elle

على الهلكة ولا احد عندى احظى منها ولا ولد احبّ الىّ من ولدها ومن ملاحات احاديث الملهين الحجّان ما ذكره ابو الفضل بن ابى طاهر قال حدثنى احمد بن الحرث الجزّار عن ابى الحسن المدائنى وابى علىّ الحرمازى قالا كان بمكّة سفيه يجمع بين الرجال والنسآء على الفحش الريب وكان من اشراف قريش ولم يذكر اسمه فشكا اهل مكّة ذلك الى الوالى فغرّبه الى عرفات فاتخذها منزلًا ودخل الى مكّة مستترًا فلقى بها حرفاءه من الرجال والنسآء فقال ما يمنعكم منى فقالوا واين بك وانت بعرفات قال حمار بدرهمين وصرتم الى الامن والنزهة والخلوة واللذّة قالوا نشهد انك لصادق فكانوا يأتونه فكثر ذلك حتى

devint mon épouse préférée et les enfants qu'elle me donna furent les plus aimés de mes enfants. »

Parmi les anecdotes piquantes dont les héros sont de joyeux personnages et des libertins, en voici une qui a été transmise à Abou 'l-Fadl, fils d'Abou Taher, par Ahmed, fils d'El-Harit Djezzar, d'après le récit d'Abou 'l-Haçan Medaïni et d'Abou Ali Hirmazi. Il y avait à la Mecque un libertin qui réunissait chez lui des hommes et des femmes dans un but des plus suspects : c'était un chérif de la famille Koreïchite, mais on ne cite pas son nom. Sur la plainte des habitants de la Mecque, le gouverneur l'exila à Arafat. Cet homme y établit sa demeure, puis il revint secrètement en ville, y retrouva ses compagnons de débauche de l'un et de l'autre sexe et leur demanda pourquoi ils se tenaient éloignés de lui. — « Comment te voir, lui dirent-ils, puisque tu habites Arafat? — Une course d'âne de deux dirhems, répliqua-t-il, et vous trouverez chez moi la sécurité et le repos, la retraite et le plaisir. » Ceux-ci convinrent qu'il disait vrai et retournèrent chez lui; leurs visites y furent si fréquentes

افسد على اهل مكّة احداثهم وحواشيهم فعادوا بالشكيّة الى
اميرهم فارسل اليه فاتى به فقال اى عدوّ الله طردتك من حرم
الله فصرت الى المشعر الاعظم تفسد فيه وتجمع بين الخبائث
فقال اصلح الله الامير انهم يكذبون علىّ ويحسدوننى فقالوا
للوالى بيننا وبينه واحدة تجمع حمر المكاريين وترسلها الى
عرفات فان لم تقصد الى بيته لما تعوّدت من اتيان السفهآء
والفجار اياه فالقول ما قال فقال الوالى ان فى هذا لدليلا وامر
بجمع الحمر فجمعت ثم ارسلت فقصدت منزله واتاه امناؤه
فقال ما بعد هذا شىء جرّدوه فلما نظر الى السيّاط قال ولا بدّ
من ضربى اصلح الله الامير قال لا بدّ يا عدوّ الله قال اضرب

que plusieurs enfants et esclaves de la Mecque devinrent les victimes de leurs désordres. Nouvelle plainte adressée au gouverneur; ce dernier se fit amener le coupable: « Ennemi de Dieu, lui dit-il, je t'avais chassé de la ville sainte, et tu es allé au *Monument vénérable* (c'est-à-dire près de Mouzdelifah; cf. *Koran*, II, 194) pour y commettre des désordres et des infamies de toute sorte! — Émir que Dieu favorise! répondit l'accusé, on me calomnie, on me jalouse. » A cela les Mecquois répondirent: « Entre nous et lui une seule preuve suffira: réunissez les ânes des loueurs et lâchez-les du côté d'Arafat; s'ils ne vont pas droit au logis de cet homme, par l'habitude que les libertins et les débauchés leur ont fait prendre de s'y arrêter, vous lui donnerez raison. — C'est, en effet, un indice suffisant, » dit le gouverneur, et, sur son ordre, les ânes furent rassemblés et mis en liberté. Ils s'arrêtèrent devant la demeure en question. Le gouverneur en fut informé par ses agents, il s'écria qu'il n'était pas besoin d'autre preuve et fit déshabiller le coupable; celui-ci, à la vue du bourreau armé de son fouet, dit au gouverneur:

فوالله ما فى هذا شىء باشدّ من ان يسخر بنا اهل العراق
ويقولون اهل مكّة يجيزون شهادة الحمير مع تعريعهم لنا بقبول
شهادة الواحد مع يمين الطالب فضحك الوالى وقال لا اضربك
اليوم وامر بتخلية سبيله وترك التعرّض له قال المسعودى
وللمنتصر بالله اخبار حسان واشعار وملح ومنادمات ومكاتبات
ومراسلات قبل الخلافة قد اتينا على مبسوطها وما استحسناه
منها ما لم نورده فى هذا الكتاب فى كتابنا اخبار الزمان فى
الامم الماضية والاجيال الخالية والممالك الداثرة وكذلك فى
الكتاب الاوسط اذ كنا ما ضمّناه كلّ كتاب منها لم نتعرض

« Émir que Dieu favorise, il faut donc absolument que je sois fouetté? — Il le faut, ennemi de Dieu. — Eh bien, frappez, répliqua le coupable, les coups de fouet ne me seront pas plus douloureux que les sarcasmes que vont nous lancer les habitants de l'Irak. Les Mecquois, diront-ils, acceptent en justice le témoignage des ânes, eux qui nous reprochent de nous contenter d'un seul témoin et de déférer le serment au demandeur. » — Tu ne seras pas fouetté aujourd'hui, » répondit le gouverneur en riant; puis il lui rendit la liberté et cessa de l'inquiéter.

Les faits intéressants de la vie de Mountasir, ses poésies, ses anecdotes amusantes, ses réunions intimes, les lettres et correspondances qui émanèrent de lui avant son avénement au trône, tout cela, ou du moins tout ce que nous avons jugé digne d'intérêt et que nous n'avons pas cité ici, est rapporté en détail dans nos Annales historiques, ouvrage qui traite des peuples anciens, des races éteintes et des royaumes qui ont disparu. Il en est de même de notre Histoire moyenne, car ce que nous insérons dans un de nos livres nous ne le faisons point passer dans un autre. S'il en était autrement,

لذكره فى الآخر ولو كان كذلك لم يكن بينهما فرق وكان الجمع واحدًا وسنورد بعد فراغنا من هذا الكتاب كتابًا نضمنه فنونًا من الاخبار على غير نظم من التأليف ولا ترتيب من التصنيف على حسب ما يسنح من فوائد الاخبار ونخلط الآداب وفنون الآثار تاليًا لما سلف من كتبنا ومعتقبًا لما تقدم من تصنيفنا ان شاء الله تعالى،

الباب التاسع عشر بعد المائة

ذكر خلافة المستعين بالله

وبويع احمد بن محمد بن المعتصم فى اليوم الذى توفى فيه المنتصر وهو يوم الاحد لخمس خلون من شهر ربيع الآخر

il n'y aurait aucune différence entre eux et le tout ne formerait qu'un seul et même ouvrage. Une fois le présent livre terminé, nous en rédigerons un autre qui renfermera toutes sortes de sujets, sans nous astreindre à un plan régulier, ni à un ordre méthodique de rédaction; nous y réunirons, au gré de notre fantaisie, des récits intéressants, des mélanges littéraires et des renseignements variés; ce livre sera, s'il plaît à Dieu, la suite de nos premiers écrits et le complément de nos travaux antérieurs.

CHAPITRE CXIX.

KHALIFAT DE MOSTAÏN-BILLAH.

Ahmed (fils de Mohammed, fils de Moutaçem) Mostaïn-Billah fut proclamé le jour même de la mort de Mountasir, c'est-à-dire le dimanche 5 de rébi II, 248 de l'hégire. Son

سنة ثمان واربعين ومائتين ويكنى بابى العباس وكانت امّه امّ ولد صقلبية يقال لها مخارق وخلع نفسه وسلّم الخلافة الى المعتزّ فكانت خلافته ثلاث سنين وثمانية اشهر وقيل ثلاث سنين وتسعة اشهر وكانت وفاته يوم الاربعآء لثلاث خلون من شوال سنة اثنتين وخمسين ومائتين وقتل وهو ابن خمس وثلاثين سنة،

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

واستوزر المستعين بالله ابا موسى اوتامش وكان المتولى لامر الوزارة والقيّم بها كاتب لاوتامش يقال له شجاع بن القاسم وبعد ان قُتل اوتامش وكاتبه شجاع صار على وزارته احمد بن صالح بن شيرزاد ولما قتل وصيف وبغا باغرَ التركى تعصبت الموالى وانحدر

surnom patronymique était *Abou 'l-Abbas;* sa mère, esclave d'origine slave, se nommait *Moukharik.* Il prononça sa propre déchéance et abandonna le khalifat à Moutazz après avoir régné trois ans et huit mois ou, selon d'autres, trois ans et neuf mois; il fut assassiné le mercredi 3 du mois chawal, 252 de l'hégire, à l'âge de trente-cinq ans.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Mostaïn-Billah prit pour vizir Abou Mouça Outamich, mais le véritable ministre, celui qui en exerça réellement les fonctions, fut un secrétaire d'Outamich nommé *Chudjâ,* fils de Kaçem; après le meurtre d'Outamich et de son secrétaire, le poste de vizir fut occupé par Ahmed (fils de Salih, fils de Chirzad). Lorsque le meurtre de Baguir le Turc, par ordre de Waçif et de Boga, souleva les affranchis (turcs), Waçif

وصيف وبغا الى مدينة السلام والمستعين معهما فانزلاه دار
محمد بن عبد الله بن طاهر وذلك فى المحرم سنة احدى
وخمسين ومائتين والمستعين لا امر له والامر لبغا ووصيف وكان
من حصار بغداد ما ذكرناه فى الكتاب الاوسط وفى المستعين
يقول بعض الشعرآء فى هذا العصر

خليفة فى قفص بين وصيف وبغا
يقول ما قالا له كما يقول الببغا

وقد كان المستعين نفى احمد بن الخصيب الى اقريطش سنة
ثمان واربعين ومائتين ونفى عبيد الله بن يحيى بن خاقان الى
برقة واستوزر عيسى بن فرخانشاه وقلد سعيد بن حميد
ديوان الرسائل وكان سعيد حافظًا لما يستحسن من الاخبار

et Boga s'enfuirent à Bagdad emmenant avec eux le Khalife Mostaïn, auquel ils fixèrent pour résidence l'hôtel de Mohammed, fils d'Abd Allah, fils de Taher (moharrem 251 de l'hégire). Mostaïn fut dépouillé de son autorité par Boga et Waçif, qui régnaient en maîtres absolus; puis Bagdad fut assiégée, comme nous l'avons raconté dans le Livre Moyen. Les vers suivants composés à cette époque se rapportent à Mostaïn :

Le Khalife, enfermé dans une cage entre Waçif et Boga,
Répète les mots qu'ils lui apprennent, comme le ferait un perroquet.

Mostaïn avait exilé en Crète (l'ancien ministre) Ahmed, fils d'El-Khaçib, en 248 de l'hégire; plus tard il exila Obeïd Allah (fils de Yahya, fils de Khakan) à Barkah; il prit alors pour vizir Yça, fils de Farrokhanchah, et plaça Saïd, fils de Homeïd, à la tête du bureau des dépêches (secrétairerie d'État). Saïd avait orné sa mémoire des faits les plus inté-

ويستجاد من الاشعار متصرفًا فى فنون العلم ممتّعًا اذا حدّث مفيدًا اذا جولس وله اشعار كثيرة حسان فمما يستحسن ويختار من شعره قوله

وكنتُ اخوّفه بالدعاء واخشى عليه من المأثم
فلما اقام على ظلمه تركت الدعاء على الظالم

وقوله

أسيّدتى ما لى اراكِ بخيلةً مقيمٌ على الحرمان من يستزيدها
فاصبحتِ كالدنيا تُذمّ صروفها ونتبعها ذمًّا ونحن عبيدها

وقوله (1)

اللّه يعلم والدنيا مولّيةٌ والعيش منتقل والدهر ذو دُوَلِ

ressants de l'histoire et des meilleures poésies; versé dans toutes les connaissances, il rapportait d'utiles traditions et ses entretiens étaient instructifs. Il a composé un grand nombre de beaux vers; nous choisissons parmi les plus admirés les fragments que voici :

Je l'effrayais par la menace d'une malédiction, quand je craignais de le trouver en faute;
Mais depuis qu'il persévère dans l'injustice, j'ai cessé de maudire le coupable.

Et ces vers :

Ô ma maîtresse, pourquoi faut-il que je te trouve si avare, et que celui qui te demande davantage demeure condamné à un refus?
Tu ressembles au monde d'ici-bas dont on blâme sans cesse les caprices : nous le poursuivons de nos reproches et nous sommes ses esclaves.

Et ceux-ci :

Dieu le sait, les biens de ce monde s'éloignent, la vie s'écoule et les révolutions de la destinée se succèdent.

فللفراق وان هاجت تجيعته   عليك اخوف فى قلبى من الاجلِ
وكنت افرح بالدنيا ولذّتها   واليأس يحكم للاعداء فى الاملِ

وقوله

وما كان حبّيها لاوّل نظرة   ولا ثمرة من بعدها فتجلّت
ولكنّها الدنيا تولّت وما الذى   يُسلّى عن الدنيا اذا ما تولّت

وقوله [1]

كانّ انحدار الدمع حين تجيله   على خدّها الريان درّ على درّ

الّا ان سعيدًا على ما وصفنا عنه من الادب كان يتنصب ويظهر التسنن والتخيل وظهر عنه الانحراف عن امير المؤمنين على

Certes l'absence, même si elle excite tes regrets, inspire à mon cœur plus d'effroi que la mort.

Je jouissais de ce monde et de ses plaisirs, tandis que le désespoir ruinait les espérances de mes ennemis.

Et les vers suivants :

Mon amour pour elle n'est point né d'un regard, suivi d'un signe d'intelligence et de la vue de ses charmes;

Mais la fortune s'est éloignée; peut-on se consoler de la perte de la fortune?

Ainsi que celui-ci :

Ses larmes, lorsqu'elle les laisse couler sur son frais visage, sont des perles qui se déroulent.

Mais, malgré le talent littéraire que nous admirons chez lui, Sâïd était hostile à la famille d'Ali; il professait le sunnisme, partageait les préjugés de cette secte et manifestait ouvertement son éloignement à l'égard du Prince des

ابن ابى طالب رضه وعن الطاهرين من ولده وفى ذلك يقول بعض الشعرآء

ما رأينا لسعيد ابن حميد من شبيه
ما له يؤذى رسول الله فى شتم اخيه
انه الزنديق مستو لٍ على دين ابيه

وكان سعيد بن حميد من ابنآء المجوس وفيه يقول بعض الشعرآء وهو ابو علىّ البصير

رأس من يدّعى البلاغة منى ومن الناس كلّهم فى حرآمةْ
واخونا ولست اعنى سعيد ابنَ حميد تُورّخ الكتبُ باسمِهْ

وكان لسعيد بن حميد وابى على البصير وابى العيناء معاتبات ومكاتبات ومداعبات وقد اتينا على ذكرها فى الكتاب الاوسط

Croyants Ali, fils d'Abou Talib et de sa sainte postérité; c'est ce qui fit dire à un poëte :

Nous ne connaissons pas d'homme comparable à Saïd, fils de Homeïd :
Pourquoi fait-il à l'apôtre de Dieu l'affront d'injurier son frère ? (Ali, cf. t. IV, p. 456.)
C'est que le Manichéen tient toujours à la religion de son père.

En effet, Saïd était d'une famille qui professait le magisme. Voilà pourquoi un autre poëte, Abou Ali Bassir, a dit de lui :

Honte à celui qui revendique la supériorité sur nous et sur les autres hommes !
Notre frère, mais je n'entends pas parler de Saïd, fils de Homeïd, porte un nom qui sert de date aux dépêches.

Il s'était établi entre Saïd, fils de Homeïd, Abou Ali Bassir et Abou 'l-Aïna un échange d'épigrammes, un commerce de lettres et de plaisanteries familières, dont nous avons parlé dans l'Histoire Moyenne. Cet Abou Ali Bassir

وكان ابو على البصير من اطبع الناس فى زمانه لا يزال يأتى بالبيت النادر والمثل السائر الذى لا يأتى به غيره وكان ابن ميّادة بسوء اختياره يرى انه اشعر من جرير ويحسبه مقدّمًا على اهل عصره وهو فوق نظرائه فى وقته ودون البحترى فمن مشهور شعره قوله فى المعلّى بن ايوب

لعمر ابيك ما نسب المعلى الى كرم وفى الدنيا كريم
ولكنّ البلاد اذا اقشعرّت وصوّح نبتها رُعِىَ الهشيم

ومما استحسن له من شعره قوله

اذا ما اغتدت طلابة العلم ما لها من العلم الّا ما يخلّد فى الكتب
غدوت بتشمير وجدّ عليهم فمحبرتى سمعى ودفترها قلبى

fut un des hommes les mieux doués de son temps : il ne cessait de publier des vers d'une beauté rare et des sentences proverbiales où il n'avait pas de rivaux. Ibn Mayyadah, dont le goût était mauvais, le considérait comme meilleur poëte que Djérir et le plaçait au-dessus de ses contemporains. La vérité est que Abou Ali dépassa tous les écrivains de sa sphère à cette époque, mais qu'il resta au-dessous de Bohtori; parmi ses vers les plus connus sont les suivants, à l'adresse de Moalla, fils d'Eyyoub :

Par la vie de mon père, Moalla ne saurait passer pour généreux, si la générosité existait encore en ce monde;

Mais quand le sol est stérile, quand les pâturages se dessèchent, les troupeaux broutent l'herbe sèche et menue.

On admire aussi ces vers du même poëte :

Tandis que les adeptes de la science n'en possèdent que ce qui se perpétue dans les livres,

Je les dépasse par mon application et mon zèle, ayant pour écritoire mon oreille, et pour cahier de notes mon cœur.

ومما استحسن من قوله وهو يريد الحج

خرجنا نبتغى مكّة حجّاجًا وعمّارا
فلما شارف الحير   ة راعى ابلِيَ حارا
فقلت آحطط بها رحلى   ولا تعبأ بمن جارا
فصادفنا بها لهوًا   وبستانًا وخمّارا
وظَبْيًا عاقدًا بين ال   سنقا والخصر زنّارا
فما ظنك بالحلفآ   ء ان اشعلتها نارا

وظهر فى هذه السنة وهى سنة ثمان واربعين ومائتين بالكوفة ابو الحسن يحيى بن عمر بن يحيى بن الحسين بن عبد الله بن اسمعيل بن عبد الله بن جعفر بن ابى طالب الطيّار وامّه فاطمة بنت الحسين بن عبد الله بن اسمعيل بن عبد الله

On loue également les vers suivants composés au moment où il accomplissait le pèlerinage :

Nous nous dirigions vers la Mecque, à la fois pour le pèlerinage et la visite (*omrah*);

Mais à la vue de Hirah, le guide de mon chameau se montra hésitant :

« Dépose ici mon bagage, lui dis-je, sans te préoccuper de ceux qui poursuivent leur route;

Car nous trouverons dans cette ville le repos, un jardin, une taverne,

Et de jeunes *faons* (pages) qui serrent leur taille au-dessous du coude avec une ceinture de chrétien.

Vois-tu d'ici l'incendie que je vais allumer dans cette forêt de roseaux? (c'est-à-dire dans les cœurs de ces beautés à la taille élancée). »

C'est pendant cette même année 248 qu'éclata dans la ville de Koufah la manifestation d'Abou 'l-Haçan Yahyà (fils d'Omar, fils de Yahya, fils d'El-Huçeïn, fils d'Abd Allah, fils d'Ismâïl, fils d'Abd Allah, fils de Djâfar *Tayyar*, fils d'Abou Talib). Sa mère se nommait *Fatimah* (fille d'El-Huçeïn, fils d'Abd Allah, fils d'Ismâïl, fils d'Abd Allah, fils

آبن جعفر بن ابى طالب الطيّار وقيل ان ظهوره كان بالكوفة
سنة خمسين ومائتين فقتل وحمل رأسه الى بغداد فصلب
وضجّ الناس من ذلك لما كان فى نفوسهم من المحبّة له لانه
استفتح اموره بالكفّ عن الدماء والتورّع عن اخذ شىء من
اموال الناس واظهر العدل والانصاف وكان ظهوره لذلّ نزل به
وجفوة لحقته ومحنة نالته من المتوكّل وغيره من الاتراك ودخل
الناس الى محمد بن عبد الله بن طاهر يهنئونه بالفتح ودخل
فيهم ابو هاشم الجعفرى وهو داود بن القاسم بن اسحاق بن
عبد الله بن جعفر بن ابى طالب بينه وبين جعفر الطيّار
ثلاثة آباء ولم يكن يعرف فى ذلك الوقت اقعد نسبًا فى آل ابى
طالب وسائر بنى هاشم وقريش منه وكان ذا زهد وورع ونسك

de Djâfar *Tayyar,* fils d'Abou Talib). Selon quelques-uns, la manifestation de Yahya eut lieu en 250; il périt et sa tête fut portée à Bagdad et mise au gibet. Sa mort impressionna le peuple, qui avait voué ses sympathies secrètes au prétendant; car Yahya montra dès le début de son entreprise une grande répugnance à répandre le sang, un grand respect pour la propriété d'autrui, et il donna des preuves de sa justice et de sa modération. Il fut poussé à la révolte par le ressentiment d'un affront dont il fut la victime et par l'injustice et les violences dont il eut à souffrir de la part de Motewekkil et de ses Turcs.

On se porta en foule chez Mohammed (fils d'Abd Allah, fils de Taher) pour le féliciter de la victoire qu'il venait de remporter (sur Yahya); au nombre des courtisans se trouvait Abou Hachem Djâfari (Daoud, fils de Kaçem, fils d'Ishak, fils d'Abd Allah, fils de Djâfar, fils d'Abou Talib) qui n'était séparé de Djâfar *Tayyar* que par trois générations; personne, ni dans la famille d'Abou Talib, ni dans la maison

وعلم صحيح العقل سليم الحواس منتصب القامة وقبره مشهور وقد اتينا على خبره وما روى عنه من الرواية عن ابيه ومن شاهد من سلفه فى كتاب حدائق الاذهان فى اخبار آل النبى صلّعم فقال لابن طاهر ايها[1] الامير انك لتهنّأ بقتل رجل لو كان رسول الله صلّعم حيًّا لعُزّى به فلم يجبه محمد وخرج من داره وهو يقول يا بنى طاهر البيتين وقد كان المستعين امر بنصب الرأس فامر ابن طاهر بانزاله لما رأى من الناس وما هم عليه وفى ذلك يقول ابو هاشم الجعفرى

يا بنى طاهر كلوه وبيئًا   انّ لحم النبىّ غير مرىّ

de Hachem et de Koreïch ne possédait une généalogie aussi pure que celle de Djâfari. C'était un homme pieux, grave, de mœurs austères, instruit, d'un jugement solide, et d'une grande rectitude de sentiments et de conduite; son tombeau est bien connu. Nous avons rapporté son histoire, ainsi que les traditions qu'il recueillit de son père et de ceux de ses ancêtres qu'il connut, dans notre livre intitulé *Jardins des intelligences ou histoire de la famille du Prophète.* Djâfari, s'adressant donc au petit-fils de Taher, lui dit : « Prince, le meurtre de cet homme pour lequel on vous adresse des félicitations eût été pour le Prophète, s'il vivait encore, un deuil de famille. » Mohammed ne répondit pas un mot et Djâfari s'éloigna en prononçant les deux vers « Fils de Taher, etc. » En effet, Mostaïn avait ordonné qu'on exposât la tête de Yahya; mais le petit-fils de Taher, en présence des dispositions hostiles qu'il remarqua dans le peuple, donna l'ordre de la détacher du gibet; c'est à ce sujet que Abou Hachem Djâfari prononça les deux vers en question :

Fils de Taher, que cette nourriture soit malsaine pour vous, car la chair du Prophète est un aliment funeste!

انّ وترًا يكون طالبه الله لوتر بالفوت غير حرىّ

وقد رثى ابو الحسين يحيى بن عمر باشعار كثيرة وقد اتينا على خبر مقتله وما رثى به من الشعر فى الكتاب الاوسط ومما رثى به ما قاله فيه احمد بن ابى طاهر الشاعر من قصيدة طويلة [1]

سلام على الاسلام فهو مودَّعُ   /   اذا ما مضى آل النبىّ فودّعوا
فقدنا العُلى والمجد عند افتقادهم   /   واضحت عروش المكرمات تضعضعُ
أتجمع عينى بين نوم ومضجع   /   ولابن رسول الله فى الترب مضجعُ
فقد اقفرت دار النبىّ محمد   /   من الدين والاسلام فالدار بلقعُ
وقُتّل آل المصطفى فى خلالها   /   وبُدّد شمل منهم ليس يجمعُ
ألم تر آل المصطفى كيف تصطفى   /   نفوسهم أمّ المنون فتتبعُ

La vengeance, lorsque c'est Dieu qui l'exerce, ne peut manquer d'atteindre son but.

Un grand nombre de poésies furent composées à l'occasion de la mort d'Abou 'l-Huçeïn (Yahya, fils d'Omar); on les trouvera, ainsi que les circonstances de sa mort, dans notre Histoire moyenne. Parmi ces élégies, nous citerons le fragment suivant d'une longue pièce dont l'auteur est le poète Ahmed, fils d'Abou Taher :

Saluons l'islam pour la dernière fois, car il va disparaître en même temps que la famille du Prophète; adressons-lui nos adieux.

En les perdant, nous avons perdu la grandeur et la gloire; le trône des actions généreuses va s'écrouler.

Le sommeil et le doux repos peuvent-ils clore notre paupière, lorsque le fils de l'Apôtre repose sous la terre?

La religion et la foi musulmane ont abandonné la demeure du Prophète Mohammed; ce n'est plus qu'une demeure déserte,

Au milieu de laquelle les enfants du Prophète élu de Dieu ont été égorgés et les membres de sa famille dispersés pour jamais.

Voyez comme Dieu a marqué du sceau de son élection l'âme des rejetons de son apôtre : la mort les précède et ils se succèdent à sa suite.

بنى طاهر واللؤم منكم سجيّة ‏ ‏ وللغدر منكم حاسر ومُقَنَّعُ

قواطعكم فى الترك غير قواطع ‏ ‏ ولكنّها فى آل احمد تقطعُ

لكم كلّ يوم مشرب من دمائهم ‏ ‏ وغُلّتها من شربها ليس تنقعُ

رماحكُمُ للطالبيين شُرّع ‏ ‏ وفيكم رماح الترك بالقتل شُرّعُ

لكم مرتع فى دار آل محمد ‏ ‏ ودارُكُمُ للترك والجيش مرتعُ

أخلتم بان الله يرعى حقوقكم ‏ ‏ وحقّ رسول الله فيكم مضيّعُ

وأضحوا يرجّون الشفاعة عنده ‏ ‏ وليس لمن يرميه بالوتر يشفعُ

فيصلب مصلوب ويقتل قاتل ‏ ‏ ويخفض مرفوع ويدنى المرفّعُ

قال وكان يحيى ديّنا كثير التعطف والمعروف على عوامّ الناس بارًّا بخواصّهم واصلا لاهل بيته مؤثرًا لهم على نفسه مثقل

Fils de Taher, la honte est innée en vous et vos perfidies se montrent avec ou sans voile.

Vos glaives n'ont pas de tranchant contre les Turcs, ils ne déchirent que les héritiers d'Ahmed (le Prophète).

Chaque jour vous vous abreuvez de leur sang, mais la soif de cette troupe ne peut être assouvie.

Vos lances se dressent contre les descendants d'Abou Talib, mais les lances des Turcs vous donneront la mort.

Vous mettez au pillage la demeure des fils de Mohammed, mais vos maisons seront la proie des Turcs et de la soldatesque.

Croyez-vous donc que Dieu défendra vos droits lorsque vous violez les droits de son Prophète?

Chaque matin ces hommes implorent la miséricorde de Dieu, mais il ne pardonne pas à ceux qu'il poursuit de ses vengeances.

Des cadavres pendront au gibet, le meurtrier sera tué, l'homme puissant humilié, et celui qui s'élève abaissé.

Yahya était sincèrement religieux, plein de douceur et de bonté pour les petits, généreux envers les grands, et très-attaché à sa famille, dont les intérêts passaient toujours avant les siens. Il avait pris à sa charge les femmes issues de la

الظهر بالطالبيات يجهد نفسه ببرّهن والتحنّن عليهن لم تظهر له زلّة ولا عرفت له خربة ولما قتل يحيى[1] جزعت عليه نفوس الناس جزعًا كثيرًا ورثاه القريب والبعيد وحزن عليه الصغير والكبير وجزع لقتله الملى والدنى وفى ذلك يقول بعض شعرآء عصره ومن جزع على فقده

بكت الخيل شجوها بعد يحيى وبكاه المهنّد المصقول
وبكته العراق شرقًا وغربًا وبكاه الكتاب والتنزيل
والمصلّى والبيت والركن والحِجْـــرُ جميعًا لهم عليه عويل
كيف لم تسقط السمآء علينا يوم قالوا ابو الحسين قتيل
وبنات النبىّ يندبن شجوًا موجعات دموعهنّ تسيل

famille d'Abou Talib et il consacrait tous ses soins à leur témoigner sa bienfaisance et la tendresse qu'il avait pour elles. Jamais un faux pas, jamais une action blamâble ne furent signalés chez cet homme. Sa mort excita une douleur immense; ses proches parents, aussi bien que les étrangers, le pleurèrent; les petits comme les grands ressentirent une égale tristesse; de loin comme de près le meurtre de cet homme vertueux provoqua les mêmes regrets. Parmi ceux qui déplorèrent cette perte douloureuse est un poëte de ses contemporains qui s'exprime en ces termes :

Yahya n'est plus; les chevaux eux-mêmes sont en proie à la douleur; le sabre à la lame polie le pleure;

De l'orient à l'occident l'Irak le pleure; le *livre* et la révélation le pleurent.

Le *moçalla*, la maison sainte, l'angle yéménite, le *hidjr* (mur qui ferme la Kaaba au nord-ouest) sont tout entiers à leur affliction.

Comment les cieux ne sont-ils pas tombés sur nos têtes le jour où retentit ce cri : Abou 'l-Huçeïn est tué?

Les filles du Prophète se lamentent amèrement; éperdues de douleur, elles répandent des torrents de larmes;

وبوّبن للرزية بدرًا　　فقده مفظعٌ عزيزٌ جليل
قطعت وجهه سيوف الاعادى　　بابى وجهه الوسيم الجميل
انّ يحيى ابقى بقلبى غليلاً　　سوف يؤدى بالجسم ذاك الغليل(1)
قتله مُذكرٌ لقتل علىّ　　وحسين ويوم اودى الرسول
فصلاة الاله وقفًا عليهم　　ما بكى موجع وحنّ ثكول

وكان ممن رثاه علىّ بن محمد بن جعفر العلوى الحِمّانى الشاعر وكان ينزل بالكوفة فى حِمّان فاضيف اليهم فقال(2)

يا بقايا السلف الصالح والتجر الربيح
نحن للايام من بين قتيل وجريح
خاب وجهُ الارض كم غيّب من وجه صبيح

Leurs cris funèbres annoncent la perte de cette lune brillante, perte douloureuse, profonde, immense.

Un fer ennemi a déchiré son visage, ce visage noble et charmant, pour lequel j'aurais donné la vie de mon père.

Yahya a laissé dans mon cœur des regrets dévorants et ces regrets seront funestes à ma vie.

Le meurtre de Yahya rappelle celui d'Ali et de Huçeïn et le jour funeste où mourut le Prophète.

Que les bénédictions de Dieu demeurent sur eux tous, tant qu'un affligé répandra des larmes, tant qu'une mère pleurera son enfant!

Au nombre de ceux qui chantèrent cette mort, il faut citer le poëte Ali (fils de Mohammed, fils de Djâfar Alewi), surnommé *Himmani* parce que, domicilié dans le quartier des Benou-Himman à Koufah, il fut rattaché à cette famille; voici ses vers :

Ô rejetons des ancêtres pieux et de la race riche en vertus,

A la suite de ces *journées* (combats) il n'y a plus parmi nous que des cadavres et des blessés,

Que la terre soit couverte de confusion! combien de beaux visages n'a-t-elle pas enfouis dans son sein!

آهٍ من يومك ما انكاه للقلب القرح

وفيه يقول

تضوّع مسكًا جانب القبر اذ ثوى ۝ وما كان لولا شلوه يتضوّع
مصارع فتيان كرام اعزّة ۝ اتيح ليحيى الخير منهم مصرع

وقوله [1]

إنّي وقومي من احساب قومكم ۝ كمسجد الخيف من بحبوحة الخيف
ما علّق السيف منّا بأبن عاشرة ۝ الّا وسنّته امضى من السيف

وقد كان عليّ بن محمد بن جعفر العلوى هذا وهو اخو اسمعيل العلوى لامّه لما دخل الحسن بن اسمعيل [2] الكوفة وهو صاحب الجيش الذى لقى يحيى بن عمر فعد عن سلامه ولم يمض اليه

Hélas! la journée qui t'a ravi l'existence (ô Yahya) a laissé dans mon cœur ulcéré une blessure profonde.

Il l'a chanté aussi dans les vers suivants :

La tombe où il repose exhale une odeur de musc, et sans les cendres qu'elle renferme elle ne serait pas imprégnée de ce parfum.
De braves et illustres guerriers sont tombés avant lui et un pareil trépas était assigné à l'excellent Yahya.

Comme dans les vers que voici :

Moi et ma famille nous appartenons à votre race comme la mosquée de Khaïf appartient au territoire de Khaïf (vallée de Mina).
Tous ceux de notre sang que le sabre a renversés ont laissé après eux une tradition plus *pénétrante* que le sabre.

Ce même Ali (fils de Mohammed, fils de Djâfar Alewi) était frère par sa mère d'Ismâïl Alewi. Lorsque Haçan, fils d'Ismâïl, lequel commandait l'armée qui attaqua Yahya, fils d'Omar, arriva dans la ville de Koufah, Ali (fils de Moham-

ولم يتخلف عن سلامه احد من آل علىّ بن ابى طالب الهاشميين وكان علىّ بن محمد الحمّانى نقيبهم بالكوفة وشاعرهم ومدرّسهم ولسانهم ولم يكن احد بالكوفة من آل علىّ بن ابى طالب يتقدمه فى ذلك الوقت فتفقده الحسن بن اسمعيل وسأل عنه وبعث بجماعة فاحضروه فانكر الحسن تخلفه عن سلامه فاجابه علىّ بن محمد بجواب مستقتل آيس من الحياة فقال اردت ان آتيك مهنئًا بالفتح وداعيًا بالظفر وانشد شعرًا لا يقوم على مثله من يرغب فى الحياة وهو[1]

قتلت اعزّ من ركب المطايا وجئتك استلينك فى الكلام
وعزّ علىّ ان القاك الّا وفيما بيننا حدّ الحسام

med) Himmani s'abstint de saluer le vainqueur et ne se rendit pas chez lui. Cependant, pas un seul des Hachémites appartenant à la postérité d'Ali, fils d'Abou Talib, ne s'était dispensé de cette formalité. Or Ali Himmani était leur chef (*nakîb*) à Koufah, le poëte, le précepteur, l'orateur accrédité de cette famille, et aucun de ses membres, parmi ceux qui habitaient Koufah à cette époque, n'avait le pas sur lui. Aussi son absence fut-elle remarquée par Haçan, fils d'Ismâïl; il demanda où était Ali, se le fit amener sous bonne escorte et lui reprocha de s'être tenu à l'écart. La réponse d'Ali fut celle d'un homme dégoûté de vivre et qui court au-devant de la mort : « Ainsi, lui dit-il, tu veux que je te félicite de ta victoire et que je célèbre ton triomphe ! » Il lui récita alors des vers tels qu'un homme qui a fait le sacrifice de sa vie peut seul en prononcer de pareils; les voici :

Tu as égorgé le plus illustre de ceux qui dirigeaient les pas d'une monture, et je viendrais te flatter dans mon langage !

Je déplore qu'en me présentant devant toi il y ait entre nous autre chose que la pointe d'un sabre;

ولكنّ ذو الجناح اذا استهيضت   قوادمه يدقّ على الاكام

فقال له الحسن بن اسمعيل انت موتور فلست انكر ما كان منك وخلع عليه وحمله الى منزله قال وكان ابو احمد الموفّق بالله حبس على بن محمد العلوى لامر شنع به عليه من انه يريد الظهور فكتب اليه من الحبس

قد كان جدّك عبد الله خير اب   لابنَىْ علىّ حسين الخير والحسن
فالكفّ يوهن منها كلّ انملة   ما كان فى اختها الاخرى من الوهنِ

فلما وصل هذا الشعر اليه كُفِلَ وخُلِيَ الى الكوفة ولهٔ اشعار ومراثٍ فى اخيه اسمعيل وغيره من اهله وفى ذمّ الشيب قد

Mais l'oiseau, lorsque ses grandes plumes sont brisées, bat encore de l'aile le sommet des collines.

— « Il y a du sang versé dans ta famille, lui répondit Haçan ben Ismâïl, je ne veux donc pas te reprocher ce langage; » puis il lui donna une robe d'honneur et le fit reconduire chez lui.

Abou Ahmed Mouaffak-Billah ayant jeté en prison ce même Ali, fils de Mohammed Alewi, qu'on lui avait dénoncé comme préparant une manifestation hostile, Ali lui adressa de sa prison les vers que voici :

Ton aïeul Abd Allah (fils d'Abbas) fut le meilleur des pères pour les deux enfants d'Ali, l'excellent Huçeïn et Haçan.
Les doigts d'une main sont tous privés de force lorsque l'autre main est languissante et faible.

Le poëte, quand ces vers parvinrent à leur adresse, fut autorisé à fournir caution et put retourner librement à Koufah. — On a de lui plusieurs poésies et pièces élégiaques en l'honneur d'Ismâïl, son frère, et d'autres de ses parents, ainsi

اتينا على كثير من ذكرها فى كتابنا اخبار الزمان عند ذكر اخبار الطالبيين وفى كتاب مزاهر الاخبار وطرائف الآثار فى اخبار النبى صلّعم ومما رثى به علىّ بن محمد ايضًا ابا الحسين يحيى بن عمر فاجاد فيه وافتخر على غيرهم من قريش قوله

لعمرى لئن سرّت قريش بهلكه   لما كان وقّافًا غداة التوقّفِ
فان مات تِلقاء الرماح فانّه   لمن معشر يشنون موت التنزّفِ
فلا تشتموا فالقوم من يبق منهم.   على سنن منهم مقام المخلّفِ
لهم معكم امّا جدعتم انوفكم   مقامات ما بين الصفا والمعرّفِ
تراث لهم من آدم ومحمد   الى الثقلين من وصايا ومصحفِ

que des vers contre la vieillesse; nous en avons cité un grand nombre dans la partie des Annales historiques où nous faisons l'histoire des descendants d'Abou Talib, et dans un autre livre intitulé : *Beautés des faits historiques et curiosités des souvenirs, ou Histoire du Prophète.*

Dans une des élégies dédiées à la mémoire d'Abou 'l-Huçeïn Yahya, fils d'Omar, où le poëte Ali, fils de Mohammed, s'est montré supérieur, et dans laquelle il met sa famille au-dessus des autres Koreïchites, on remarque le passage qui suit :

Sur ma foi, si la famille de Koreïch se réjouit de sa mort, certes il ne se tenait pas à l'écart à l'heure de la lutte.

S'il est mort en face des lances ennemies, c'est qu'il était d'une race qui rougirait de mourir au sein des plaisirs.

Trêve aux insultes ! Les survivants de la race d'Ali savent se conformer aux devoirs que leur ont légués leurs devanciers.

N'en déplaise à votre vanité, ils ont eu avec vous de nombreuses *séances* (luttes) entre Safa et Moarraf;

Et ils ont reçu d'Adam et de Mohammed, pour le transmettre aux hommes et aux génies, l'héritage des saints préceptes et du livre de Dieu.

وفيه يقول ايضًا في الشيب [1]

قد كان حين بدا الشباب به   يفق السوالف حالك الشعر
وكانّه قمر تنطّق في   افق السماء بدارة البدر
يا ابن الذي جُعلت فضائله   فلك العلى وقلائد السور
من أُسرة جعلت مخايلهم   للعالمين مخايل المطر
تتهيّب الاقدار قدرهم   فكانّهم قدر على قدر
فالموت لا تسوى رميّته   فلك العلى ومواضع الغرر

ومن مراثيه المستحسنة في اخيه قوله

هذا ابن امّي عديل الروح في جسدي   شقّ الزمان به قلبي الى كبدي
فاليوم لم يبق شيء استريح به   الّا تفتّت اعضائي من الكمد

Il le célèbre aussi dans une poésie dirigée contre la vieillesse; en voici un fragment :

Quand la jeunesse brillait en lui, sa noire chevelure flottait sur son cou d'une blancheur éblouissante;

Il ressemblait à l'astre des nuits, lorsqu'il est ceint de son cercle argenté dans les régions du ciel.

Ô fils de celui (Ali) dont les mérites sont l'empyrée de la gloire et la parure de la grandeur,

Héritier d'une famille qui paraît dans le monde comme les nuages avant-coureurs de la pluie !

Les destinées redoutent leur puissance et ils sont comme une puissance qui régit les destins.

La mort frappe mais n'égalise pas, et tu posséderas toujours la gloire et les signes de la vraie noblesse.

Fragment d'une de ses belles élégies à la mémoire de son frère :

C'était le fils de ma mère, la moitié de l'âme qui anime mon corps; la fortune, en me l'enlevant, m'a déchiré le cœur jusqu'aux entrailles.

Je n'ai plus aujourd'hui d'autre consolation que la douleur qui consume mes membres,

او مقلة بخفق الهمّ باكية — او بيت مرثية تبقى على الابد
ترى اناجيك فيها بالدموع وقد — نام الخلىّ ولم اهجع ولم اكد
من لى بمثلك يا نور الحياة ويا — يمنى يدىَّ التى شُلّت من العضد
من لى بمثلك ادعوه لحادثة — يُشكى اليه ولا يشكو الى احد
قد ذقتُ انواع ثكل كنتَ ابلغها — على القلوب واحشاها على كبدى
قل للردى لا تغادر بعده احدًا — وللمنيّة من احببت فاعتمدى
انّ الزمان تقضّى بعد فرقته — والعيش آذن بالتفريق والنكد

وكانت وفاة على بن محمد العلوى فى خلافة المعتمد فى سنة ستين [1] ومائتين وفى خلافة المستعين وذلك فى سنة خمسين ومائتين ظهر ببلاد طبرستان الحسن بن زيد بن محمد بن

Que le désespoir secret qui remplit mes yeux de larmes, que les vers d'une élégie qui vivra éternellement.

Tu le vois, au sein de la nuit, je murmure ton nom en pleurant; tandis que l'homme exempt de soucis se livre au sommeil, je ne dors pas et ne puis dormir.

Pourrais-je te remplacer, ô lumière de ma vie, main droite que le fer a détachée de mon bras?

Pourrais-je te remplacer pour conjurer le péril, toi qui accueillais les plaintes de chacun et ne te plaignais jamais?

J'ai éprouvé bien des douleurs, mais ta mort est le coup le plus douloureux porté à tous les cœurs et une blessure mortelle pour le mien.

Que le trépas après l'avoir frappé n'épargne personne, que la mort frappe qui elle veut.

Puisqu'il n'est plus, les temps sont accomplis et le signal de la séparation et du malheur retentit aux oreilles de la vie.

Ali, fils de Mohammed Alewi, mourut en 260, sous le règne de Moutamid.

En 250, sous le khalifat de Moustaïn, le Tabaristân se révolta en faveur d'El-Haçan, fils de Zeïd (fils de Mohammed, fils d'Ismâïl, fils d'El-Haçan, fils de Zeïd, fils d'El-Haçan, fils

اسمعيل بن الحسن بن زيد بن الحسن بن الحسن بن علىّ بن
ابى طالب رضه فغلب عليها وعلى جرجان بعد حروب كثيرة
وقتال شديد وما زالت فى يده الى ان مات سنة سبعين
ومائتين وخلفه اخوه محمد بن زيد فيها الى ان حاربه رافع
ابن حرثمة ودخل محمد بن زيد الى الديلم فى سنة سبع
وسبعين ومائتين فصارت فى يده وبايعه بعد ذلك رافع بن
حرثمة وصار فى جملته وانقاد لدعوته والقول بطاعته وكان
الحسن بن زيد ومحمد بن زيد يدعوان الى الرضى من آل محمد
وكذلك من طرأ بعدهما ببلاد طبرستان وهو الحسن بن علىّ
الحسنى المعروف بالاطروش وولده ثم الداعىّ الحسن بن القاسم
الذى قتله اسفار[1] بطبرستان وكان الحسن بن القاسم من ولد
الحسن بن علىّ بن ابى طالب وقد اتينا على خبر سائر آل ابى

d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib). Ce prétendant s'empara du Tabaristân ainsi que du Djordjân après une longue guerre et des combats acharnés; il conserva ces provinces jusqu'à sa mort, arrivée en 270. Son frère Mohammed, fils de Zeïd, lui succéda et se maintint au pouvoir jusqu'à ce qu'il fût attaqué par Rafê, fils de Hortomah; il pénétra alors (en 277) dans le Deïlem et fit la conquête de ce pays; plus tard, Rafê reconnut son autorité, devint un de ses partisans, se soumit à sa cause et obéit à ses lois. Haçan ben Zeïd et son frère Mohammed ben Zeïd avaient revendiqué les droits de la famille du Prophète dans la personne de Rida. Cette même cause fut défendue après eux dans le Tabaristân par Haçan (fils d'Ali el-Haçani), surnommé *Otroach* (le sourd), par ses fils et par le *missionnaire* (daï) Haçan, fils de Kaçem, qu'Asfar tua dans le Tabaristân : ce Haçan appartenait à la famille de Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib. Nous avons,

طالب بطبرستان ومن ظهر منهم بالمشرق والمغرب وغير ذلك
من بقاع الارض الى هذا الوقت وهو سنة اثنتين وثلاثين
وثلاثمائة فى كتابنا اخبار الزمان وانما نذكر فى هذا الكتاب
لمعًا من سائر ما يجب ذكره لئلا يخلو هذا الكتاب من ذكرهم

وظهر فى هذه السنة وهى سنة خمسين ومائتين بالرىّ محمد
ابن جعفر بن الحسن ودعا للحسن بن زيد صاحب طبرستان وكانت
له حروب بالرىّ مع اهل خراسان من المسوّدة فاسر وحمل الى
نيسابور الى محمد بن عبد الله بن طاهر فمات فى محبسه
بنيسابور فظهر بعده بالرىّ احمد بن عيسى بن علىّ بن
الحسن بن علىّ بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب ودعا الى الرضا

dans les Annales historiques, donné l'histoire de tous les descendants d'Abou Talib, aussi bien ceux du Tabaristân que ceux qui se révoltèrent en Orient, en Occident et dans les différents pays du monde, jusqu'à la présente année 332 de l'hégire; mais ici nous nous bornons à un simple aperçu des faits qui ne sauraient être passés sous silence, afin que le souvenir de cette famille ne fasse point défaut à notre livre.

En cette même année 250 de l'hégire, Mohammed, fils de Djâfar (fils d'El-Haçan), se révolta dans la ville de Rey en faveur d'El-Haçan, fils de Zeïd, le chef du Tabaristân; il eut pour adversaires, dans cette ville, les Khoraçâniens appartenant au parti des *noirs* (musawadah. Cf. t. V, p. 74). Fait prisonnier, il fut conduit à Nisapour et livré à Mohammed, fils d'Abd Allah, fils de Taher; il mourut dans la prison de cette ville. — Après lui, un autre prétendant se leva dans la ville de Rey : ce fut Ahmed, fils d'Yça (fils d'Ali, fils d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), lequel revendiqua les droits de la famille du Pro-

من آل محمد وحارب محمد[1] بن طاهر وكان بالرىّ فانهزم عنها
وسار الى مدينة السلام فدخلها العلوى وفى هذه السنة
وهى سنة خمسين ومائتين ظهر بقزوين الكركى وهو الحسن بن
اسمعيل بن محمد بن عبد الله بن علىّ بن الحسين بن علىّ بن
ابى طالب رضهم وهو من ولد الارقط[2] وقيل ان اسم الكركى
الحسن بن احمد بن محمد بن اسمعيل بن محمد بن عبد الله
ابن علىّ بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب فحاربه موسى بن بغا
وصار الكركى الى الديلم ثم وقع الى الحسن بن زيد الحسينى
فهلك قبله وظهر بالكوفة الحسين بن محمد بن حمزة بن عبد
الله بن الحسن بن علىّ بن ابى طالب فسرّح اليه محمد بن عبد

phète en faveur de Rida. Il combattit Mohammed (fils d'Ali), fils de Taher, qui était gouverneur de Rey, le chassa de cette ville et le força à se réfugier à Bagdad; Rey fut alors occupée par le descendant d'Ali.

Durant la même année 250, Kazwîn fut soulevée par Kerki (dont le nom est *Haçan,* fils d'Ismâïl, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), qui était un des descendants de (Ismâïl surnommé) *Arkat;* mais, d'après une autre version, la généalogie de Kerki est celle-ci : Haçan, fils d'Ahmed (fils de Mohammed, fils d'Ismâïl, fils de Mohammed, fils d'Abd Allah, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib). Combattu par Mouça, fils de Boga, ce prétendant se rendit dans le Deïlem, puis il se réfugia auprès d'El-Haçan, fils de Zeïd Haçani, et mourut avant celui-ci (c'est-à-dire avant l'année 270).

A Koufah eut lieu la manifestation d'El-Huçeïn, fils de Mohammed (fils de Hamzah, fils d'Abd Allah, fils d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib). Mohammed (fils d'Abd

الله بن طاهر من بغداد جيشًا عليه ابن خاقان فانكشف الطالبى واختفى لترك اصحابه له وتخلفهم عنه وكان ذلك فى سنة احدى وخمسين ومائتين وفى سنة تسع واربعين ومائتين عقد المستعين لابنه العباس على مكّة والمدينة والبصرة والكوفة وعزم على البيعة له فأخّرها لصغر سنّه وكان عيسى بن فرخانشاه قال لابى البصير الشاعر ان يقول فى ذلك شعرًا يشير فيه بالبيعة له فقال فى ذلك قصيدةً طويلةً يقول فيها

بك الله حاط الدين وانتاش اهله
من الموقف الدحض الذى مثله يردى
فولِّ ابنك العباس عهدك انه
له موضع واكتب الى الناس بالعهدِ

Allah, fils de Taher) lui opposa une armée sous les ordres d'Ibn Khakan. Le prétendant fut défait et obligé de se cacher, par suite de l'abandon et de la désertion de ses partisans; ceci se passait en 251 de l'hégire.

Dès l'année 249, Mostaïn avait donné en fief à son fils Abbas la Mecque, Médine, Basrah et Koufah : son intention était aussi de le faire reconnaître en qualité d'héritier présomptif, mais il ajourna ce projet à cause de l'extrême jeunesse de cet enfant. A cette occasion, Yça, fils de Farrokhân-châh ayant invité le poëte Abou 'l-Bassir à composer des vers où il conseillerait au Khalife de faire proclamer son fils, Abou 'l-Bassir composa une longue *kaçideh* dont voici quelques vers :

Dieu t'a confié la garde de sa religion et le soin de préserver son peuple du sentier glissant où d'autres ont péri ;

Investis ton fils Abbas de ta succession, car il en est digne, et ordonne que des lettres répandent ce pacte parmi tes sujets.

فان خلّفته السنّ فالعقل بالغ
به رتبة الشيخ الموفّق للرشد
فقد كان يحيى أُوتِىَ العلم قبله
صبيّا وعيسى كلّم الناس فى المهد

قال ابو العباس المكّى كنت انادم محمد بن طاهر بالرىّ قبل مواقعته الطالبيين فما رأيته فى وقت من الاوقات اشدّ سرورًا منه ولا اكثر نشاطًا قبل ظهور العلوى بالرىّ وذلك فى سنة خمسين ومائتين ولقد كنت عنده ليلةً اتحدث والخير وافد والستر مسبّل اذ قال كانى اشتهى الطعام فما آكل قلت صدر درّاج او قطعة من جدى باردة قال يا غلام هات رغيفًا وخلًّا وملحًا فاكل من ذلك فلما كان فى الليلة الثانية قال يا ابا العباس

Si les années lui font défaut, sa raison est mûre et le place au rang des vieillards que Dieu dirige vers le bien :

Avant lui, Jean n'était qu'un enfant quand il reçut le don de la science, et Jésus prêchait dans son berceau. (Cf. *Koran*, XIX, 13, et III, 41.)

Abou 'l-Abbas le Mecquois fait le récit suivant : « J'étais un des convives assidus de Mohammed, petit-fils de Taher, dans la ville de Rey, avant son expédition contre la famille d'Abou Talib; jamais je ne le vis plus heureux et plus gai que pendant les jours qui précédèrent la révolte du descendant d'Ali à Rey; c'était en l'année 250. Je causais une nuit avec lui; le bonheur régnait dans sa demeure et le *rideau* venait d'être tiré (c'est-à-dire le concert allait commencer). « Je crois que je mangerais volontiers, me dit le prince; que prendrais-je bien? — Une poitrine de francolin ou un morceau d'agneau froid, » répondis-je. Le prince se fit apporter par un page une miche de pain, du vinaigre et du sel, et se mit à manger. La nuit suivante il me dit : « Abou 'l-Abbas, je crois

كانى جائع فما ترى ان آكل قلت ما اكلت البارحة قال انت لا
تعرف فرق ما بين الكلامين قلت البارحة كانى اشتهى الطعام
وقلت الليلة كانى جائع وبينهما فرق فدعا بالطعام ثم قال لى
صف لى الطعام والشراب والطيب والنسآء والخيل قلت أيكون
ذلك منثورًا او منظومًا قال لا بل منثورًا قلت اطيب الطعام ما
لقى الجوع بطعم وافق شهوة قال فما اطيب الشراب قلت كأس
مدام تبرّد بها غليلك وتعاطى بها خليلك قال فاىّ السماع
افضل قلت اوتار اربعة وجارية متربعة غناؤها عجيب وصوتها
مصيب قال فاىّ الطيب اطيب قلت ريح حبيب تحبّه وقرب
ولد تربّه قال فاىّ النسآء اشهى قلت من تخرج من عندها

que j'ai faim; que me conseilles-tu de manger? — Ce que vous mangiez hier, lui dis-je. — Tu ne distingues pas la nuance qu'il y a entre mes deux questions, reprit-il; hier je te disais : Je crois que je mangerais volontiers; mais je te dis à présent : Je crois que j'ai faim, ce qui est bien différent. » Il se fit servir à souper, puis il m'invita à décrire les plaisirs de la table, les parfums, les femmes et les chevaux. « En prose, ou en vers? lui demandai-je. — En prose, » fit le prince. Je commençai ainsi : « Le meilleur des repas est un mets que l'appétit assaisonne. — Quelle est la meilleure boisson? demanda-t-il. — Une coupe pleine d'un breuvage qui désaltère et que l'on offre ensuite à un convive chéri. — Quel est le plus agréable concert? — Le tétracorde (le luth, *oud*, qui n'avait à cette époque que quatre cordes) et une jeune musicienne assise dont le chant est mélodieux et la voix émouvante. — Quel est le parfum le plus suave? — L'haleine d'une amie tendrement aimée et la présence d'un fils qu'on élève. — Quelle est la plus séduisante des femmes? — Celle dont on s'éloigne à regret et vers laquelle on re-

كارهًا وترجع اليها والهًا قال فاى الخيل افره قلت الاشدق الاعين الذى اذا طُلبَ سبق واذا طَلَب لحق قال احسنت يا بشر اعطه مائة دينار قلت واين تقع منى مائتا دينار قال اوقد زدت نفسك مائة دينار يا غلام اعطه المائة كما ذكرنا والمائة الاخرى لحسن ظنّه بنا فانصرفت بمائتى دينار فما كان بين هذا الحديث وبين تنحيه من الرىّ الا جمعة وكان المستعين حسن المعرفة بايام الناس واخبارهم لهجًا باخبار الماضيين حدث محمد بن الحسن بن دريد قال اخبرنى ابو البيضا مولى جعفر الطيّار وكان طيب الحديث قال وفدنا فى ايام المستعين من المدينة

vient avec empressement. — Et parmi les chevaux, quel est le plus vif? — Le cheval qui a les coins de la bouche larges et la prunelle d'un noir foncé; celui qui s'échappe quand il est poursuivi et qui atteint quand il poursuit. — C'est bien parlé, » me dit Ibn Taher, et, s'adressant à un page : « Bichr, ajouta-t-il, donne-lui cent dinars. — Comment ai-je mérité deux cents dinars? demandai je. — Ah! répliqua le prince, ainsi tu ajoutes de toi-même cent dinars? Page, qu'on lui donne d'abord cent dinars comme nous l'avons ordonné, et cent autres dinars pour le récompenser de la bonne opinion qu'il a de notre générosité. » Et je pris congé d'Ibn Taher emportant cette somme; une semaine seulement s'écoula entre cet entretien et son départ de Rey. »

Le Khalife Mostaïn connaissait à fond l'histoire et les *journées* célèbres; tout ce qui se rattachait au passé excitait sa curiosité. Voici une anecdote racontée par Mohammed (fils d'El-Haçan), fils de Doreïd, d'après le récit que lui en avait fait Abou 'l-Beïda, *mawla* de Djâfar Tayyar et conteur agréable. « Nous étions venus de Médine en députation à la cour de Mostaïn, qui habitait Samarra; parmi nous se trou-

الى سامرّا وفينا جماعة من آل ابى طالب وغيرهم من الانصار
فاقمنا ببابه نحوًا من شهر ثم وصلنا اليه فكلّ تكلم وعبّر عن
نفسه فقرّب وآنس وابتدأ بذكر المدينة ومكة واخبارها
وكنت اعرف الجماعة بما شرع فيه فقلت أيأذن امير المؤمنين
فى الكلام قال ذلك اليك فشرعت معه فيما قصد اليه وتسلسل
بنا الكلام الى فنون من العلم فى اخبار الناس ثم انصرفنا واقيم
لنا الانزال والافضال فلما كان فى اوّل الليل اتانا خادم ومعه عدّة
من الاتراك وفرسان فحملت على جنيبة كانت معهم واتى بى
الى المستعين فاذا هو جالس فى الجوسق فقرّبنى وادنانى ثم اخذ
بعد ان آنسنى فى اخبار العرب وايامها واهل التتيّم فانتهى

vaient plusieurs descendants d'Abou Talib et des petits-fils d'*Ansars*. Nous attendîmes notre audience pendant un mois environ; enfin nous fûmes admis et chacun de nous put prendre la parole et s'exprimer librement. Mostaïn se montra aimable et familier à notre égard; il se mit à parler de Médine, de la Mecque et de leur histoire; or personne n'en savait autant que moi sur ce chapitre. Je demandai donc au Khalife la permission de prendre la parole, et, après l'avoir obtenue, je m'entretins avec lui du sujet qui l'intéressait. Le courant de la conversation nous entraîna à traiter de différents sujets d'histoire, et, quand nous prîmes congé de lui, le prince nous fit donner de l'argent et des cadeaux pour notre bienvenue. A l'entrée de la nuit, un de ses officiers, suivi de quelques soldats turcs et de cavaliers, se présenta chez nous; on me fit monter sur un cheval conduit en laisse qu'on avait amené à cet effet et je fus introduit chez Mostaïn. Je le trouvai assis dans le *Djausak* (château de plaisance à Samarra); il me reçut avec bonté, me fit signe d'approcher, et, après m'avoir adressé quelques paroles affectueuses, il mit

بنا الكلام الى اخبار العذريين والمتيمين منهم فقال لى ما عندك فى اخبار عروة بن حزام وما كان منه مع عفرآء فقلت يا امير المؤمنين ان عروة بن حزام لما انصرف من عند عفرآء بنت عقال توفى وجدًا بها وصبابةً اليها فمرّ به ركب فعرفوه فلما انتهوا الى منزل عفرآء صاح صائح منهم

الا ايها القصر المغفّل اهله نعينا اليكم عروة بن حزام

ففهمت صوته واشرفت اليه وقالت

الا ايها الركب المجدّون ويحكم بحقّ نعيتم عروة بن حزام

فاجابها رجل من القوم

la conversation sur l'histoire et les *journées* des Arabes et sur ceux d'entre eux qui moururent du mal d'amour. C'est ainsi que nous arrivâmes à parler des Benou Odrah et des amants célèbres de cette tribu; il me demanda ce que je savais relativement à Orwah, fils de Hizam et à ses aventures avec Afrâ. «Prince des Croyants, répondis-je, Orwah, fils de Hizam, après avoir quitté Afrâ, fille de Ykal, succomba à ses regrets et mourut d'amour pour elle. Une troupe de cavaliers vint à passer, le reconnut et, en arrivant au campement d'Afrâ, un des cavaliers chanta d'une voix lugubre :

Demeures dont les habitants vivent dans l'indifférence, je vous annonce la mort d'Orwah ben Hizam.

Afrâ entendit ce chant, elle se montra sur une hauteur au-dessus de la caravane et s'écria :

Cavaliers qui pressez le pas de vos montures, malheur! Est-elle vraie la nouvelle de la mort d'Orwah ben Hizam?

Un des voyageurs répondit :

نعم قد تركناه بارض بعيدة   مقيمًا بها فى سبسب واكام

فقالت لهم

فان كان حقًّا ما تقولون فاعلموا   بانْ قد نعيتم بدر كلّ ظلام
فلا لقِيَ الفتيان بعدك لذّةً   ولا رجعوا من غيبة بسلام
ولا وضعت انثى شريفًا كمثله   ولا فرحت من بعده بغلام
ولا لا بلغتم حيث وجهتمُ له   ونُغِصتمُ لذّات كلّ طعام

ثم سألتهم اين دفنوه فاخبروها فصارت الى قبره فلما قاربته قالت انزلونى فانى اريد قضاء حاجة فانزلوها فانسلّت الى قبره فاكبّت عليه فما راعهم الّا صوتها فلما سمعوه بادروا اليها فاذا

Oui, nous l'avons laissé dans une contrée lointaine où il habitait tour à tour la vaste plaine et les collines.

Elle reprit :

Si vos paroles sont vraies, sachez que celui dont vous annoncez la mort était l'astre qui éclairait les ténèbres.
Que nul jeune homme, après toi, ne goûte les plaisirs de l'amour ! Que les absents ne reviennent plus en sécurité dans leur patrie !
Puisse la femme ne jamais donner la vie à un homme aussi noble que l'était Orwah ! Puisse-t-elle être désormais privée des joies de la maternité !
Et vous, je souhaite que vous n'arriviez jamais au but de votre voyage et que les aliments n'aient plus pour vous de saveur !

Elle les interrogea sur le lieu où Orwah était enterré ; ils le lui indiquèrent et elle se dirigea de ce côté. Arrivée près du tombeau, elle voulut descendre sous prétexte de satisfaire un besoin ; on l'aida à descendre ; elle courut au tombeau et s'y prosterna. Bientôt elle poussa un cri aigu qui effraya ses compagnons ; ils s'empressèrent autour d'elle et la trouvèrent

هي ممتدّة على القبر قد خرجت نفسها فدفنوها الى جانب قبره قال فقال لى فهل عندك من خبره غير ما ذكرت، قلت نعم يا امير المؤمنين هذا ما اخبرنا به مالك بن الصبّاح العدوى عن الهيثم بن عدىّ بن هشام بن عروة عن ابيه قال بعثنى عثمان بن عفّان مصدّقًا فى بنى عذرة فى بلاد حىّ منهم يقال لهم بنو منبذة (1) فاذا ببيت جديد متحاش عن الحىّ فملت اليه فاذا بشاب نائم فى ظلّ البيت واذا عجوز جالسة فى كسر البيت فلما رآنى ترنم بصوت ضعيف يقول (2)

جعلت لعرّاف اليمامة حكمه ‫ وعرّاف نجران هما شفيانى

فقالا نعم تشفى من الداء كلّه ‫ وقاما مع العوّاد يبتدران

étendue morte sur la pierre de la tombe; ils l'enterrèrent alors à côté de son amant. » Mostaïn me demanda si je pouvais ajouter d'autres détails au récit que je venais de lui faire. « Certainement, Prince, répondis-je. Voici une tradition que je tiens de Malek (fils de Sabbah) Adawi, à qui Heïtem (fils de Adi, fils de Hicham, fils d'Orwah) l'avait transmise d'après Orwah, son père. « Otman, fils d'Affan, m'ayant chargé de distribuer des aumônes parmi les Benou Odrah, dans le pays habité par une de leurs sous-tribus nommée les *Benou Minbadah*, je remarquai une tente neuve plantée un peu à l'écart du campement, je m'y dirigeai : un jeune homme y dormait à l'ombre, et à côté de lui une vieille femme était assise dans l'ouverture de la tente. Le jeune homme m'aperçut et murmura d'une voix faible :

J'ai offert une récompense à l'*arraf* (sorcier et médecin) du Yémamah et à celui de Nedjrân, pour qu'ils me rendent la santé;

Ils m'ont promis guérison complète; puis ils se sont éloignés en toute hâte avec les amis venus pour me visiter.

فما تركا لى رقيةً يعرفانها ولا شربةً الّا بها سقيانى

وقالا شفاك الله والله ما لنا بما حملت منك الضلوع يدانِ

فلهفى على عفرآء لهفًا كانه على النحر والاحشآء حدّ سنانِ

فعفرآء احظى الناس عندى مودّةً وعفرآء عنى المعرض المتدانى

وانى لاهوى الحشر اذ قيل اننى وعفرآء يوم الحشر نلتقيانِ

الا لعن الله الوشاة وقولهم فلانة اضحت خلّة لفلانِ

ثم شهق شهقةً خفيفةً فنظرت فى وجهه فاذا هو قد مات فقلت ايتها العجوز ما اظنّ هذا النائم بفناء بيتك الا قد مات قالت وانا والله اظنّ ذلك فنظرت فى وجهه وقالت فاض وربّ الكعبة فقلت من هذا قالت عروة بن حزام العذرىّ وانا

Ils n'ont cependant négligé aucun des sortiléges de leur art, il n'y a pas de breuvage dont ils ne m'aient abreuvé.

« C'est à Dieu de te guérir, m'ont-ils dit; nos mains sont impuissantes à soulager ton cœur du poids qui l'accable. »

La douleur qui me consume pour Afrâ est comme un fer de lance qui déchire ma poitrine et mes entrailles.

Mon Afrâ est ce que j'ai de plus cher ici-bas, et elle me tient lieu de toute autre chose en ce monde.

J'aime la promesse de la résurrection puisqu'on m'assure que, ce jour-là, je retrouverai Afrâ.

Maudites soient de Dieu ces bouches indiscrètes qui vont disant : Une telle est la maîtresse d'un tel !

Il poussa un faible gémissement; j'examinai sa face, il était mort. « Bonne femme, dis-je à la vieille, je crois que celui qui dormait à l'ombre de ta tente vient de mourir. — Vrai Dieu, je le crois moi aussi, » dit-elle, et, après avoir regardé son visage, elle s'écria : « Par le maître de la Kaabah, il n'est plus ! » Je lui demandai le nom de ce malheureux : « Orwah ben Hizam des Benou Odrah, répondit-elle, et je suis sa mère. Je te jure que, depuis un an, je ne l'avais pas

امّه والله ما سمعت له انّةً من سنة الّا فى صدر يومى هذا فانى سمعته يقول

من كان من أمّهات باكيًا ابدًا فاليوم انى ارانى فيه مقبوضا
تسمّعيه فانّى غير سامعه اذا علوتُ رقابَ القوم معروضا

قال فاقمت حتى شهدت غسله وتكفينه والصلاة عليه ودفنه فقال لى عثمان وما دعاك الى ذلك قلت أكتساب الاجر والله فيه قال فوصل الجماعة وفضلنى عليهم فى الجائزة قال المسعودى ولمن سلف من المتيمين اخبار عجيبة واشعار حسان فمن ذلك ما حدثنا به ابو خليفة الفضل بن الحباب الجمحىّ القاضى قال حدثنا محمد بن سلام الجمحىّ قال اخبرنى ابو الهياج بن

entendu proférer une plainte; ce matin seulement je l'ai surpris disant ces vers :

Si jamais les mères doivent pleurer, c'est aujourd'hui; car je vois la main de la mort prête à me saisir.

Qu'elles me laissent entendre leur chant funèbre, car je ne l'entendrai plus lorsque, couché sur les épaules de mes amis, je serai porté au tombeau.

— « Je ne voulus pas m'éloigner avant d'avoir assisté aux lotions funéraires, à l'ensevelissement, aux dernières prières et à l'inhumation. — « Dans quel but? me demanda Otman. — Afin, répondis-je, de participer aux mérites (de son martyre). » Le Khalife, ajoute Abou 'l-Beida, fit un cadeau à mes compagnons, et me gratifia d'une récompense supérieure à celle des autres. »

Les aventures et les poésies des anciens *martyrs de l'amour* sont un sujet des plus intéressants. Voici un récit de ce genre que je dois à Abou Khalifah Fadl (fils de Houbab) Djomahi le *juge;* il le tenait de Mohammed (fils de Sallam)

سابق النجدى ثم الثقفى قال خرجت الى ارض بنى عامر لا لشىء الّا للقآء المجنون فاذا ابوه شيخ كبير واذا اخوته رجال واذا نعم ظاهرة وخير كثير فسألتهم عن المجنون فاستعبروا وقال الشيخ كان والله ابرّ هؤلآء عندى فهوى امرأةً من قومه والله ما كانت تطمع فى مثله فلما فشا امره وامرها كره ابوها ان يزوجها منه فزوجها من رجل آخر فقيّدناه فكان يعضّ لسانه وشفتيه حتى خشينا ان يقطعهما فلما رأينا ذلك خلّينا سبيله فمرّ فى هذه الفيافى يذهب اليه فى كلّ يوم بطعامه فيوضع له بحيث يراه فاذا عاينه جآء فاكل فاذا خلقت ثيابه جآؤه بثياب فوضعت بحيث يراها فسألتهم ان يدلّونى عليه

Djomahi, à qui Abou 'l-Hayyadj (fils de Sabik) surnommé *Nedjdi* et *Takefi* l'avait raconté en ces termes : « J'étais allé chez les Benou Amir, uniquement pour y rencontrer Medjnoun. Je trouvai là son père, un vieillard, et ses frères, hommes dans la force de l'âge; on voyait que le bien-être et l'aisance régnaient dans cette famille. Je leur parlai de Medjnoun; ils pleurèrent et son père me répondit : « En vérité, c'était de mes enfants celui que je préférais; il tomba amoureux d'une femme de sa tribu qui certes n'aurait pu prétendre à un tel parti; cependant, lorsque la passion qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre s'ébruita, son père refusa de la donner en mariage à mon fils et lui choisit un autre époux. Nous avons alors enchaîné Medjnoun; il se mordait la langue et les lèvres avec une telle fureur que nous craignîmes qu'il ne se les coupât; nous lui rendîmes donc la liberté. Il s'est enfui dans ces plaines désertes; chaque jour on lui porte son repas que l'on place en évidence : quand il le voit, il s'approche et mange; lorsque ses vêtements sont usés, on lui en apporte d'autres, et on les place à portée de sa vue. » Je les priai de

فدلّونى على فتى من الحىّ وقالوا انه لم يزل صديقًا له وليس
يانس بأحد سواه فسألته ان يدلّنى عليه فقال ان كنت تريد
شعره فكلّ شعره عندى الى امس وانا اذهب اليه غدًا فان
كان قد قال شيًّا اتيتك به قلت اريد ان تدلّنى عليه قال لن
راءك يفرّ منك واخاف ان يذهب منى فيها بعد فيذهب
شعره فابيت الّا ان يدلّنى فقال اطلبه فى هذه الصحرآء فاذا
رأيته فادنُ منه مستأنسًا فانه يتهددك ويتوعدك ان يرميك
بشىء فى يده فاجلس كانك لا تنظر اليه والحظه فاذا رأيته قد
سكن فاجهد ان تروى لقيس بن ذريح شيًّا فانه معجب به
قال فخرجت اليه يومى ووجدته بعد العصر جالسًا على تلّ

me conduire près de lui; ils m'indiquèrent un jeune homme de la tribu. « Il a toujours été son ami, me dirent-ils, et Medjnoun ne se familiarise qu'avec lui seul. » J'allai trouver ce jeune homme et le priai de me servir de guide. « Si vous voulez ses vers, me répondit-il, je les possède tous jusqu'à ceux qu'il fit hier; demain j'irai le trouver, et, s'il en a improvisé d'autres, je vous les apporterai. » Comme je le priais de vouloir bien m'y conduire, il reprit: « Dès qu'il vous verra il prendra la fuite et je crains qu'il ne m'évite désormais, et que ses vers ne soient perdus pour moi. » Mais j'insistai avec tant d'opiniâtreté qu'il ajouta: « Eh bien, allez à sa recherche dans ces solitudes; quand vous l'apercevrez, approchez-vous doucement de lui; il cherchera à vous intimider et fera mine de vous lancer ce qu'il aura à la main; asseyez-vous sans faire attention à lui, mais observez-le à la dérobée et, lorsque vous le trouverez plus calme, tâchez de lui réciter quelque passage de Kaïs, fils de Doreïh; c'est un poëte qu'il affectionne. » Je me mis en route le jour même (continue Abou 'l-Hayyadj) et dans l'après-midi je trouvai Medjnoun;

يخطّ باصبعه خططًا فدنوت منه غير منقبض ففرّ والله كما يفرّ الوحش من الانسان والى جانبه احجار فتناول منها واحدًا فاقبلت حتى جلست قريبًا منه فمكثت ساعةً وهو كانه نافر فلما طال جلوسى سكن واقبل يعبث باصبعه فنظرت اليه وقلت احسن والله قيس بن ذريح حيث يقول[1]

وانى لمفن دمع عينىّ بالبكا حذارًا لما قد كان او هو كائن
وقالوا غدًا او بعد ذاك بليلة فراق حبيب لم يبن وهو بائن
وماكنت اخشى ان تكون منيّتى بكفىّ الّا انّ ما حان حائن

قال فبكى والله حتى سالت دموعه ثم قال انا والله اشعر منه حيث اقول

assis sur un monticule, il traçait des lignes sur le sable avec ses doigts; je m'approchai sans hésitation, mais il s'enfuit comme un animal sauvage à la vue de l'homme. Il ramassa une des pierres qui étaient à côté de lui; je continuai cependant à m'avancer, je m'assis près de lui et demeurai tranquille quelques instants, tant qu'il parut vouloir m'éviter. Quand il vit que je restais assis, il se calma et se rapprocha en jouant avec ses doigts. Alors je le regardai et lui dis : « Qu'ils sont beaux ces vers de Kaïs ben Doreïh :

Je répandrai toutes les larmes de mes yeux, tant est grande l'épouvante que m'inspirent le passé et le présent.

Demain, me dit-on, ou la nuit d'après, partira une amie qui ne s'était jamais éloignée, mais dont le départ est résolu.

Je n'aurais jamais pensé que mes propres mains me donneraient la mort; ce qui doit arriver arrive. »

Le fou pleura à chaudes larmes et me dit : « Vrai Dieu ! j'ai été, moi, meilleur poëte dans ces vers :

ابى القلب الّا حبّها عامريّة   لها كنية عمرٍو وليس لها عمرو
تكاد يدى تندى اذا ما لمستها   وينبت فى اطرافها الورق الخضرُ
عجبت لسعى الدهر بينى وبينها   فلما انقضى ما بيننا سكن الدهرُ
فيا حبّها زدنى جوًى كلّ ليلة   ويا سلوة الايام موعدك الحشرُ

قال ثم نهض فانصرفت ثم عدت من الغد فاصبته ففعلت فعلي بالامس وفعل مثل فعله فلما انس قلت احسن واللّه قيس بن ذريح حيث يقول قال ماذا قلت

هبونى امرأً ان تحسنوا فهو شاكر   لذاك وان لم تحسنوا فهو صافح
فان يك قوم قد اشاروا بهجرنا   فان الذى بينى وبينك صالح

قال فبكى وقال انا واللّه اشعر منه حيث اقول

Mon cœur n'aimera jamais que la belle Amirite, dont le surnom est *Oumm-Amr*, bien qu'elle ne soit pas la mère d'Amr.

Ma main, en la touchant, semblait humide de rosée et prête à se couronner de feuilles verdissantes.

J'admire l'acharnement de la destinée à nous désunir, et elle ne s'apaisera qu'après nous avoir séparés.

Amour, redouble mes tortures chaque nuit, et toi, ô consolation de mes jours, je t'attends le jour de la résurrection.»

Après cela il s'échappa et je partis. Je revins le lendemain, et, l'ayant rencontré, la même scène que celle de la veille se passa entre nous; dès qu'il se fut radouci, je lui dis : «Quels beaux vers, vraiment, que ceux de Kaïs! — Lesquels? fit-il,» Je repris :

Reconnaissez en moi un homme qui est reconnaissant de vos bontés et qui excuse vos rigueurs.

Si la tribu a décidé que nous serions séparés, du moins entre toi et moi les relations sont restées pures.

Medjnoun pleura et me dit : «Je jure que j'ai été supérieur à Kaïs dans les vers suivants.

وادنيتنى حتى اذا ما سبيتنى — بقول يُحِلّ العُصْمَ سهل الاباطِحِ
تجافيتِ عنى حين لا لى حيلة — وخلّفتِ ما خلّفتِ بين الجوانحِ

ثم ظهرت لنا ظبية فوثب فى اثرها فانصرفت ثم عدت فى اليوم الثالث فلم اصادفه فرجعت فاخبرتهم فوجهوا الذى كان يذهب بطعامه فرجع واخبرهم ان الطعام على حاله ثم غدوت مع اخوته فطلبناه يومنا وليلتنا فلما اصبحنا اصبناه فى واد كثير الحجارة واذا هو ميت فاحتمله اخوته ورجعت الى بلدى قال المسعودى وفى سنة ثمان واربعين ومائتين كانت وفاة بغا الكبير التركى وقد نيّف على التسعين سنة وقد كان باشر من الحروب ما لم يباشره احد فما اصابته جراحة قط

Tu m'as attiré vers toi et, quand tu as captivé mon cœur par des paroles qui forceraient les chamois à descendre dans les plaines rocailleuses,
Tu m'as abandonné incapable de me défendre, et tu as laissé dans mes flancs le mal qui les consume. »

En ce moment une gazelle passa devant nous et il s'élança à sa poursuite; quant à moi, je m'éloignai. Je revins le troisième jour et ne le rencontrai point; je courus en informer sa famille. On dépêcha l'homme qui avait coutume de lui porter sa nourriture; il revint en disant que les mets étaient restés intacts. Je me mis alors en route avec ses frères; nous passâmes une journée et une nuit entières à sa poursuite, et nous le retrouvâmes, le lendemain matin, étendu mort dans le lit rocailleux d'un torrent. Ses frères le transportèrent chez eux et je retournai dans mon pays. »

En 248 de l'hégire mourut le Turc Boga l'aîné, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans; personne n'avait pris part à autant de batailles que lui, et cependant il ne fut jamais blessé. Il investit son fils Mouça de toutes les dignités qu'il avait reçues

وتقلد ابنه موسى ما كان يتقلده وضمّ اليه اصحابه وجعلت
له قيادته وكان بغا دنيًا من بين الاتراك وكان من غلمان
المعتصم يشهد الحروب العظام ويباشرها بنفسه فيخرج منها
سالمًا ويقول الاجل جوشن ولم يكن يلبس على بدنه شيًا من
الحديد فعُذل فى ذلك فقال رأيت فى نومى النبى صلعم ومعه
جماعة من اصحابه فقال لى يا بغا احسنت الى رجل من امّتى
فدعا لك بدعوات استجيبت له فيك قال فقلت يا رسول الله
ومن ذلك الرجل قال الذى خلصته من السباع فقلت يا رسول
الله سل ربك ان يطيل عمرى فرفع يديه نحو السمآء وقال
اللهمّ اطل عمره وانمِ اجله فقلت يا رسول الله خمس وتسعون
سنة فقال رجل كان بين يديه ويوق من الآفات فقلت للرجل

lui-même, réunit autour de lui ses partisans et lui conféra son commandement. Boga était d'une origine infime parmi les Turcs : d'abord simple page de Moutaçem, il assista aux grandes batailles de l'époque, y paya de sa personne et en sortit toujours sain et sauf. Il disait souvent que *la destinée est une cuirasse;* il ne portait jamais d'armure d'aucune sorte, et, quand on le blâmait de son insouciance, il racontait le fait suivant : « J'ai rêvé que le Prophète se montrait devant moi entouré de plusieurs de ses Compagnons et me disait : Boga, tu as été bon pour un homme de mon peuple et les vœux qu'il a formés pour toi ont été exaucés dans le ciel. — Apôtre de Dieu, demandai-je, quel est donc cet homme? — Celui que tu as délivré des bêtes féroces. — Apôtre de Dieu, continuai-je, prie ton Seigneur afin qu'il prolonge mes jours. » Le Prophète leva les mains au ciel et pria ainsi : « Mon Dieu, prolonge son existence et recule sa dernière heure ! — Apôtre de Dieu, repris-je, je demande quatre-vingt-quinze ans. » Alors quelqu'un qui se tenait devant le Prophète

من انت قال انا علىّ بن ابى طالب فاستيقظت من نومى وانا اقول
علىّ بن ابى طالب وكان بغا كثير التعطف والبرّ للطالبيين
فقيل له من كان ذلك الرجل الذى خلصته من السباع قال
كان أُتِىَ المعتصم برجل قد رُمِىَ ببدعة فجرت بينهم فى الليل
مخاطبة فى خلوة فقال لى المعتصم خذه فالقه الى السباع فاتيت
بالرجل الى السباع لالقيه اليها وانا مغتاظ عليه فسمعته يقول
اللّهمّ انك تعلم انى ما تكلمت الّا فيك ولم ارد بذلك غيرك
وتقرّبًا اليك بطاعتك واقامة الحقّ على من خالفك أفتسلمنى قال
فارتعدت وداخلتنى له رقّة وملىء قلبى له رعبًا فجذبته عن
طرف بركة السباع وقد كدت ان ازجّ به فيها واتيت به

ajouta : « Et qu'il soit préservé de tout malheur ! » Je demandai à cet homme qui il était; il me répondit : « Je suis Ali, fils d'Abou Talib, » et je me réveillai en murmurant les mots : Ali, fils d'Abou Talib. » — Boga se montra toujours bienveillant et généreux à l'égard des Alides; quand on lui demandait quel était celui qu'il avait préservé des bêtes féroces, voici ce qu'il racontait : « On conduisit devant Moutaçem un homme qu'on accusait d'hérésie; à la suite d'une délibération secrète qui eut lieu pendant la nuit, le Khalife m'ordonna de livrer le prévenu aux bêtes féroces. J'emmenai le prisonnier et, indigné de sa conduite, j'allais le précipiter dans la fosse lorsque je l'entendis prononcer ces paroles : « Tu sais, ô mon Dieu, que tu as été le seul mobile de mes paroles et de ma conduite et que j'ai voulu te plaire par mon obéissance et en soutenant la vérité que tes ennemis avaient méconnue. M'abandonneras-tu aujourd'hui? » A ces mots, ajoutait Boga, je commençai à trembler, je me sentis ému et la crainte envahit mon cœur; j'arrachai cet homme du bord de la fosse aux lions où j'allais le précipiter,

حجرتى فاخفيته فيها واتيت المعتصم فقال هيه قلت القيته قال
فما سمعته يقول قلت انا عجمى وهو يتكلم بكلام عربى ما ادرى ما
يقول وقد كان الرجل اغلظ فلما كان فى السحر قلت للرجل قد
فتحت الابواب وانا مخرجك مع رجال الحرس وقد آثرتك على
نفسى ووقيتك بروحى فاجهد ان لا تظهر فى ايام المعتصم قال
نعم قلت فما خبرك قال هجم رجل من عمّاله فى بلدنا على
ارتكاب المكاره والفجور واماتة الحقّ ونصر الباطل فسرى ذلك
الى فساد الشريعة وهدم التوحيد فلم اجد عليه ناصرًا
فوثبت عليه فى الليل فقتلته لان جرمه كان يستحقّ به فى
الشريعة ان يفعل به ذلك [1] قال المسعودى ولما انحدر

je le conduisis dans la partie la plus retirée de mon appartement et je l'y cachai. Je retournai alors chez Moutaçem. « Eh bien ? me demanda le prince. — C'est fait, je l'ai jeté, répondis-je. — Et que disait-il ? — Je suis étranger, repris-je ; il parlait arabe, et je ne sais ce qu'il disait; c'était d'ailleurs un homme rude et grossier. » A la pointe du jour, je dis à mon protégé : « Les portes sont ouvertes, je vais te faire sortir avec les hommes de garde ; tu vois que je me sacrifie pour toi et que je te sauve au péril de ma vie : aie bien soin de ne pas te montrer tant que Moutaçem vivra. » Il me le promit ; je voulus connaître son aventure et il me donna l'explication suivante : « Un des agents du prince s'est précipité sur notre pays, commettant toutes sortes d'excès et de crimes et étouffant la vérité pour faire triompher l'erreur. Sa conduite menaçait de corrompre la pureté de la Loi et de renverser le dogme monothéiste; ne trouvant pas d'auxiliaire contre cet homme, je l'ai assailli pendant la nuit et je l'ai tué, car son crime était de ceux que la Loi punit de mort. »

Lorsque Mostaïn se fut réfugié à Bagdad en compagnie de

المستعين وبغا ووصيف الى مدينة السلام اضطربت الاتراك
والفراغنة وغيرهم من الموالى بسامرّا واجمعوا على بعث جماعة
اليه يسألونه الرجوع الى دار ملكه فصار اليه عدّة من وجوه
الموالى ومعهم البرد والقضيب وبعض الخزائن ومائتا الف دينار
ويسألونه الرجوع الى دار ملكه واعترفوا بذنوبهم واقرّوا
بخطائهم وضمنوا ان لا يعودوا ولا غيرهم من نظرائهم الى
شىء من ذلك مما انكره عليهم وتذللوا وخضعوا فاجيبوا بما
يكرهون وانصرفوا الى سرّ من راى فاعلموا اصحابهم واخبروهم بما
نالهم واياسهم من رجوع الخليفة وقد كان المستعين اعتقل
المعتزّ والمؤيّد حين انحدر الى بغداد ولم يأخذهما معه وقد
كان حذر من محمد بن الواثق حين انحداره فاخذه معه ثم

Boga et de Wacif, les Turcs, les Ferganiens et les affranchis, se révoltant dans Samarra, tombèrent d'accord d'envoyer une députation au Khalife pour le prier de revenir dans sa capitale. En conséquence, quelques-uns des principaux affranchis se rendirent à Bagdad, emportant avec eux le manteau rayé et le bâton du Prophète, plusieurs objets précieux du trésor royal et une somme de deux cent mille dinars. Ils supplièrent Mostaïn de retourner dans la capitale de son royaume; ils se reconnurent coupables, firent l'aveu de leurs fautes et s'engagèrent pour eux et pour leurs collègues à ne plus retomber dans les torts qu'il leur reprochait. Mais, malgré leur attitude humble et soumise, ils reçurent une réponse peu satisfaisante. De retour à Sorra-men-râ, ils instruisirent leurs compagnons de l'accueil qui leur avait été fait et leur apprirent qu'ils n'avaient plus à espérer le retour du Khalife. Mostaïn, lorsqu'il se réfugia à Bagdad, avait emprisonné Moutazz et Moueyyed au lieu de les emmener avec lui; mais, au contraire, se méfiant de Mohammed,

انه هرب منه بعد فى حال الحرب [1] فاجمع الموالى على اخراج
المعتزّ والمبايعة له والانقياد الى خلافته ومحاربة المستعين
وناصريه ببغداد فانزلوه من الموضع المعروف بلؤلؤة الجوسق وكان
معتقلاً فيه مع اخيه المؤيّد فبايعوه وذلك يوم الاربعاء
لاحدى عشرة ليلة خلت من المحرّم سنة احدى وخمسين
ومائتين وركب من غد ذلك اليوم الى دار العامّة فأخذ البيعة
على الناس وخلع على اخيه المؤيّد وعقد له عقدين اسود
وابيض فكان الاسود لولاية العهد بعده والابيض لولاية
الحرمين وتقلّدها وانبثت الكتب فى سامرّا بخلافة المعتزّ بالله الى
سائر الامصار وارّخت باسم جعفر بن محمد الكاتب واحدر

fils de Watik, il l'avait forcé de l'accompagner à Bagdad; ce même Mohammed réussit plus tard à lui échapper à la faveur de la guerre.

Les affranchis convinrent alors de tirer Moutazz de sa prison, de le proclamer Khalife en lui jurant fidélité et obéissance, et de combattre ensuite Mostaïn et ses partisans retranchés dans Bagdad. Ils firent sortir Moutazz et son frère Moueyyed du lieu nommé *Loulouet el-Djauçak*, où ils étaient retenus en captivité, et prêtèrent serment à Moutazz le mercredi 11 moharrem 251 de l'hégire. Le jour suivant, le nouveau Khalife se rendit en grand cortége dans le *dar el-ammah* (salle des audiences publiques), où il reçut le serment du peuple; il revêtit son frère Moueyyed d'une robe d'honneur et lui passa autour du cou un collier (de perles) noir et un collier blanc, le premier comme héritier présomptif, le second comme gouverneur des deux villes saintes. Après cette cérémonie, on envoya de Samarra à toutes les grandes villes de l'empire des lettres annonçant la nomination de Moutazz-Billah; elles furent écrites au nom de Djâ-

اخاه ابا احمد مع عدّة من الموالى لحرب المستعين الى بغداد فنزل عليها فكان اوّل حرب جرت بينهم ببغداد بين اصحاب المعتزّ والمستعين وهرب محمد بن الواثق الى المعتزّ بالله ولم تزل الحرب بينهم وبين اهل بغداد للنصف من صفر من هذه السنة فلما نشبت الحرب بينهم كانت امور المعتزّ تقوى وحالة المستعين تضعف والفتنة عامّة فلما رأى محمد بن عبد الله بن طاهر ذلك كاتب المعتزّ وجنح اليه ومال الى الصلح على خلع المستعين وقد كانت العامّة ببغداد حين علمت ما قد عزم عليه من خلع المستعين ثارت منكرة لذلك متحيّرة الى المستعين ناصرة له فاظهر محمد بن عبد الله المستعين على اعلى قصره فخاطبته العامّة وعليه البردة والقضيب فانكر ما بلغهم

far (fils de Mohammed) *le secrétaire*. Moutazz désigna ensuite son frère Abou Ahmed (Mouaffak) et quelques *mawlas* pour aller combattre Mostaïn sous les murs de Bagdad. Ils partirent et la guerre éclata dans la ville entre les partis de Moutazz et de Mostaïn; Mohammed, fils de Watik, parvint à se réfugier auprès du nouveau Khalife. La lutte persistant avec acharnement entre les deux armées (15 safer 251 de l'hégire), la cause de Moutazz se fortifia tandis que la situation de Mostaïn s'affaiblit de jour en jour; les ravages de la guerre s'étendirent partout. C'est alors que Mohammed (fils d'Abd Allah, fils de Taher) entra en correspondance avec Moutazz, se rapprocha de ce prince et inclina vers la paix au prix de la déchéance de Mostaïn. Mais la populace de Bagdad, quand elle fut instruite de ces projets, se souleva avec indignation et se réunit autour du Khalife pour le protéger. Le petit-fils de Taher força Mostaïn de monter sur la terrasse de son château; le peuple, le voyant paraître avec le manteau rayé et le bâton (insignes du khalifat) l'acclama; Mostaïn démentit

من خلعه وشكر محمد بن عبد الله بن طاهر ثم التقى محمد
ابن عبد الله وابو احمد الموفّق بالشمّاسية فاتفقا على خلع
المستعين على ان له الامان ولاهله وولده وما حوته ايديهم
من املاكهم وعلى انه ينزل مكّة هو ومن شاء من اهله وان
يقيم بواسط العراق الى وقت مسيره الى مكّة فكتب له المعتزّ
على نفسه شروطًا انه متى نقض شيئًا من ذلك فالله ورسوله منه
برآء والناس فى الحلّ من بيعته وعهودًا يطول ذكرها وقد خذل
المعتزّ بعد ذلك لمخالفتها حين عالج فى نقضها فخلع المستعين
نفسه من الخلافة وذلك يوم الخميس لثلاث خلون من المحرّم
سنة اثنتين وخمسين ومائتين فكان له منذ وافى مدينة السلام
الى ان خلع سنة كاملة وكانت خلافته منذ تقلّد الامر على

les bruits relatifs à sa déchéance et exprima sa reconnaissance envers le petit-fils de Taher. Ce dernier eut ensuite une entrevue avec Abou Ahmed Mouaffak à Chemmasyah (faubourg de Bagdad); ils convinrent de déposer le Khalife aux conditions suivantes : on lui accorderait l'*aman* pour lui, pour son harem et ses enfants et pour leurs propriétés particulières; il habiterait la Mecque avec les personnes de sa famille qu'il voudrait emmener, et la ville de Waçit en Irak lui servirait de résidence jusqu'au moment où il se rendrait dans la ville sainte. Moutazz s'engagea par écrit et déclara que, s'il violait une seule de ses promesses, il serait anathème aux yeux de Dieu et de son Prophète et que ses sujets seraient relevés du serment d'obéissance à son égard; il serait trop long d'énumérer ces différentes clauses. Néanmoins Moutazz ne tint pas ses engagements et il travailla plus tard à rompre la foi jurée. Mostaïn prononça sa propre déchéance le jeudi 3 moharrem 252 de l'hégire; une année entière s'était écoulée depuis son arrivée à Bagdad jusqu'à ce moment;

ما بيّناه آنفًا الى ان زال عنه ملكه ثلاث سنين وثمانية اشهر وثمانية وعشرين يومًا على ما ذكرناه من الخلاف واحدر الى دار الحسن بن وهب ببغداد وجمع بينه وبين اهله وولده ثم احدر الى واسط وقد وكّل به احمد بن طولون التركى وذلك قبل ولايته مصر وعُلِمَ عجز محمد بن عبد الله بن طاهر عن قيامه بامر المستعين حين استجار به وخذلانه اياه وميله الى المعتزّ بالله وفى ذلك يقول بعض شعراء العصر من اهل بغداد

اطافت بنا الاتراك حولاً مجرّمًا   وما برحت من جحرها امّ عامر
اقامت على ذلّ بها ومهانة   فلما بدت ابدت لنا لؤمَ غادر

son règne, depuis le jour où il fut investi de l'autorité, comme nous l'avons raconté ci-dessus, jusqu'à sa chute, avait duré trois ans, huit mois et vingt-huit jours; mais il faut tenir compte des différentes opinions à cet égard dont nous avons déjà parlé. On le conduisit d'abord dans la maison de Haçan, fils de Wehb, à Bagdad, et on le réunit à son harem et à ses enfants; il fut ensuite emmené à Waçit sous la garde d'Ahmed ben Touloun le Turc, qui n'était pas encore gouverneur de l'Égypte. On sut bientôt dans le public que Mohammed (fils d'Abd Allah, fils de Taher) s'était montré incapable de défendre le Khalife Mostaïn, lorsque celui-ci lui avait demandé asile, et qu'il l'avait trahi pour se ranger du parti de Moutazz-Billah; c'est ce qui fit dire à un poète du temps, qui habitait Bagdad :

Les Turcs rôdent autour de nous depuis une année révolue, et l'hyène (c'est-à-dire le petit-fils de Taher) n'est pas sortie de son antre.

Elle s'y est blottie dans l'abjection et le mépris, et lorsqu'elle s'est montrée, c'est pour étaler les hontes de ses perfidies.

ولم يرع حقّ المستعين فاصبحت   تعين عليه حادثات المقادر
لقد جمعت لؤمًا وجبنًا وذلّةً   وابقت لها عارًا على آل طاهر

ولما كان من الامر ما قدّمناه من خلع المستعين انصرف ابو احمد الموفّق من بغداد الى سامرّا فخلع عليه المعتزّ وتوّج ووشّح بوشاحين وخلع على من كان معه من قوّاده وقدم على المعتزّ عبيد الله بن عبد الله بن طاهر اخو محمد بن عبد الله بالبرد والقضيب والسيف وبجوهر الخلافة ومعه شاهك الخادم وكتب محمد بن عبد الله الى المعتزّ في شاهك ان من اتاك بارث رسول الله صلّعم لجدير ان لا تخفر ذمته   وخلع المستعين وعلى وزارته احمد بن صالح بن شيرزاد   ولما كان في شهر رمضان من

Les droits de Mostaïn n'ont pas été respectés et les destins ont conspiré contre lui;

Ils ont accumulé la honte, la lâcheté et la bassesse et imprimé une tache ineffaçable sur la famille de Taher.

Après la déchéance de Mostaïn, comme nous venons de le raconter, Abou Ahmed Mouaffak se rendit de Bagdad à Samarra; Moutazz lui conféra une robe d'honneur, une couronne et deux *wichah* (voir ci-dessus, p. 133); il distribua aussi des robes d'honneur aux généraux de sa suite. Obeïd Allah (fils d'Abd Allah, fils de Taher), frère de Mohammed (fils d'Abd Allah), apporta au nouveau Khalife le manteau rayé et le bâton du Prophète, avec l'épée et les joyaux de la couronne; l'eunuque Chahek l'accompagnait et Mohammed (petit-fils de Taher) avait écrit à Moutazz en faveur de ce serviteur dans les termes suivants: « Celui qui vous apporte l'héritage de l'apôtre de Dieu mérite bien que vous ne violiez pas la protection qui lui est due. »

Lorsque Mostaïn fut renversé du trône, son vizir était Ahmed, fils de Salih, fils de Chirzad.

هذه السنة وهي سنة اثنتين وخمسين ومائتين بعث المعتزّ بالله سعيد بن صالح الحاجب ليلقى المستعين وقد كان في جملة من حمله من واسط فلقيه سعيد وقد قرب من سامرّا فقتله واحتزّ رأسه وحمله الى المعتزّ بالله وترك جثّته ملقاةً على الطريق حتى تولى دفنها جماعة من العامّة وكانت وفاة المستعين بالله يوم الاربعاء لستّ خلون من شوال سنة اثنتين وخمسين ومائتين وهو ابن خمس وثلاثين سنة على ما قدّمنا في صدر هذا الباب وذكر شاهك الخادم قال كنت عديلاً للمستعين عند اشخاص المعتزّ له الى سامرّا ونحن في عمارية فلما وصل الى القاطول تلقاه جيش كثير فقال يا شاهك انظر من رئيس القوم فان كان سعيد الحاجب فقد هلكت فلما عاينته قلت هو

Au mois de ramadan de la même année 252, Moutazz-Billah chargea son chambellan Sâïd, fils de Salih, d'aller à la rencontre de Mostaïn, qui venait de quitter Waçit sous bonne escorte. Sâïd le joignit aux abords de Samarra; il le tua et envoya sa tête à Moutazz; le cadavre resta étendu sur la route jusqu'à ce que des gens du peuple se chargeassent du soin de l'inhumer. — Mostaïn-Billah mourut le mercredi 6 chawal 252, âgé de trente-cinq ans, selon ce que nous avons dit au début de ce chapitre.

Voici ce que raconte l'eunuque Chahek. « J'étais le compagnon de voyage de Mostaïn, lorsque Moutazz le fit venir à Samarra, et nous étions assis dans la même litière. En arrivant à Katoul, une troupe nombreuse se présenta devant nous. « Chahek, me dit le prince, vois qui commande ce corps; si c'est Sâïd le chambellan, je suis perdu. » Je reconnus cet officier et je répondis au prince : « En vérité c'est lui. » Mostaïn s'écria : « Nous appartenons à Dieu et nous re-

والله سعيد فقال انا لله وانا اليه راجعون ذهبت والله نفسى وجعل يبكى فلما قرب سعيد منه جعل يقنّعه بالسوط ثمر اضجعه وقعد على صدره واحتزّ رأسه وحمله على ما ذكرنا واستقامت الامور للمعتزّ واجتمعت الكلمة عليه وللمستعين اخبار غير ما ذكرناه فى هذا الكتاب واوردناه فى هذا الباب وقد اتينا على ذكرها فى كتابنا فى اخبار الزمان والاوسط وانما ذكرنا ما اوردنا فى هذا الكتاب لئلا يتوهم انا اغفلنا ذكرها او عزب عنا فهمها فانا بحمد الله لم نترك شيئًا من اخبار الناس وسيرهم وما جرى فى ايامهم الا وقد ذكرناه واوردنا فى كتبنا احسنه وَفَوْقَ كُلِّ ذِى عِلْمٍ عَلِيمٌ والله الموفّق للصواب،

tournons vers lui; c'en est fait de ma vie! » et il pleura. Saïd, en l'abordant, lui cingla le visage à coups de fouet, puis il le fit coucher par terre, s'assit sur sa poitrine, lui trancha la tête, et la porta au Khalife comme nous l'avons déjà dit. La puissance de Moutazz fut dès lors établie et son autorité reconnue de tous.

Les faits de l'histoire de Mostaïn que nous ne citons pas dans ce livre ni dans le présent chapitre se trouvent dans les Annales historiques et dans l'Histoire moyenne. Nous ne donnons les détails qu'on lit ici que pour qu'on ne suppose pas que nous les avons négligés ou ignorés; car, grâce à Dieu, il n'y a pas de faits historiques, ni de détails biographiques et d'événements importants qui ne soient consignés dans nos différents ouvrages. « Au-dessus de toute science est placé celui qui sait tout. » (*Koran*, XII, 76). Dieu seconde les bonnes entreprises.

الباب العشرون بعد المائة

ذكر خلافة المعتزّ بالله

بويع المعتزّ بالله وهو الزبير بن جعفر المتوكّل وامّه امّ ولد يقال لها قبيحة[1] ويكنى ابا عبد الله وله يومئذ ثمانى عشرة سنة بعد خلع المستعين لنفسه وذلك يوم الخميس لليلتين خلتا من المحرّم وقيل لثلاث خلون منه سنة اثنتين وخمسين ومائتين على ما قدّمنا وبايعه القوّاد والموالى والشاكرية واهل بغداد وخطب له فى المسجد الجامع ببغداد فى الجانبين ثم خلع المعتزّ نفسه يوم الاثنين لثلاث بقين من رجب سنة خمس وخمسين ومائتين ومات بعد أن خلع نفسه بستّة ايام فكانت

CHAPITRE CXX.

KHALIFAT DE MOUTAZZ-BILLAH.

Moutazz-Billah fut ensuite proclamé Khalife. Son nom est *Zobeïr,* fils de Djâfar-Motewekkil; il eut pour mère une esclave nommée *Kabihah* et porta le surnom patronymique d'*Abou Abd Allah.* Il était âgé de dix-huit ans lorsqu'il fut proclamé à la suite de l'abdication de Mostaïn, le jeudi 2 de moharrem, ou selon d'autres le 3 de ce mois, 252 de l'hégire, comme nous l'avons dit ci-dessus (p. 324). Après qu'il eut reçu le serment des généraux, des *mawlas,* des mercenaires (*chakiryeh* du persan *tchakir*) et du peuple de Bagdad, on récita la khotbah en son honneur dans la mosquée cathédrale des deux quartiers de Bagdad. Il abdiqua le lundi, trois jours avant la fin de redjeb de l'année 255 et mourut six jours après sa déchéance; il avait régné quatre ans et six mois; on

خلافته اربع سنين وستة اشهر ودفن بسامرّا فجملة ايامه منذ بويع بسامرّا قبل خلع المستعين الى اليوم الذى خلع فيه اربع سنين وستة اشهر واياما ومنذ بويع له بمدينة السلام ثلاث سنين وسبعة اشهر وتوفى وله اربع وعشرون سنة ٬

ذكر جمل من اخباره وسيره ولمع مما كان فى ايامه

ولما خُلع المستعين بالله واحدر الى واسط بعد ان اشهد على نفسه انه قد برئ من الخلافة وانه لا يصلح لها لما رأى من الخلاف الواقع وانه قد جعل الناس فى حلّ من بيعته قالت فى ذلك الشعرآء فاكثرت ووصفته فى شعرها فاغرقت فقال فى ذلك البحترى من قصيدة طويلة [1]

l'enterra à Samarra. La durée totale de son règne, depuis qu'il fut élu à Samarra, avant la chute de Mostaïn, jusqu'au jour où il abdiqua, est de quatre années, six mois et quelques jours, et seulement de trois ans et sept mois, si on la calcule du moment de son élection à Bagdad. Il mourut à l'âge de vingt-quatre ans.

RÉSUMÉ DE SON HISTOIRE ET DE SA VIE; PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS DE SON RÈGNE.

Lorsque Mostaïn-Billah fut détrôné et conduit à Waçit, après qu'il eut prononcé sa propre déchéance en se déclarant incapable de régner en présence de la rébellion et qu'il eut délié ses sujets du serment de fidélité, les poëtes chantèrent à profusion cet événement et prodiguèrent à l'envi leurs vers au sujet du Khalife déchu. Bohtori composa à cette occasion une longue *kaçideh* dont voici un passage :

الى واسطَ خلف الدجاج ولم يكن   لينبت فى لحم الدجاج مخالبه

وفى ذلك يقول الشاعر المعروف بالكنانى من قصيدة

انى اراك من الفراق جزوعا   امسى الامام مسيّرًا مخلوعا
وغدا الخليفة احمد بن محمد   بعد الخلافة والبهاء خليعا
كانت به الايام تضحك زهرة   وهو الربيع لمن اراد ربيعا
فأزاله المقدور من رتب العلى   فثوى بواسطَ لا يحسّ رجوعا

وكان بين خلع المستعين وقتله تسعة اشهر ويوم ومات فى خلافة المستعين جماعة من اهل العلم والمحدثين منهم ابو هاشم[1] محمد بن زيد الرفاعى وايّوب بن محمد الورّاق وابو كريب محمد بن العلاء الهمذانى بالكوفة واحمد بن صالح المصرى وابو

Le faible poussin (a été conduit) à Waçit : des serres ne pouvaient pousser dans la chair d'un poulet.

Voici également un fragment de *kaçideh* d'un poëte surnommé *Kinani* :

Je te vois accablé par la douleur de la séparation depuis que l'imam a été expulsé et détrôné.

Le Khalife Ahmed, fils de Mohammed, est dépouillé du Khalifat et de la puissance;

Lorsque la fortune brillante lui souriait, il était comme une pluie printanière pour ceux qui sollicitaient ses bienfaits;

Mais la destinée l'a précipité du faîte des grandeurs et l'a relégué à Waçit, où il n'entendra plus parler de retour.

Neuf mois et un jour s'écoulèrent entre la déchéance et le meurtre de Mostaïn. — Parmi les savants et les traditionnistes qui moururent sous son règne, on cite : Abou Hachem Mohammed (fils de Zeïd) Refâyi; — Eyyoub (fils de Mohammed) le libraire; — Abou Koreïb Mohammed (fils d'El-Ala) Hamadani, mort à Koufah; — Ahmed (fils de

الوليد السرى الدمشقى وعيسى بن حمّاد زُغبة المصرى بمصر
ويكنى ابا موسى وابو جعفر بن سوار الكوفى وذلك فى سنة ثمان
واربعين ومائتين وفى خلافة المستعين وذلك فى سنة تسع
واربعين ومائتين كانت وفاة الحسن بن صبّاح البزّاز وكان من
علية اصحاب الحديث وهشام بن خالد الدمشقى ومحمد بن
سليمان الجُهَنّى بالمصيصة والحسن بن محمد بن طالوت وابو
حفص الصيرفى بسامرّا ومحمد بن زنبور المكّى بمكّة وسليمان بن
ابى طيبة وموسى بن عبد الرحمن البرقى وفى خلافة المستعين
وذلك فى سنة خمسين ومائتين مات ابرهيم بن محمد التميمى
قاضى البصرة ومحمود بن خدّاش وابو مسلم [1] احمد بن ابى
شعيب الحرّانى والحرث بن مسكين المصرى وابو طاهر احمد بن

Salih) Misri; — Abou 'l-Welid Sery, originaire de Damas; — Yça (fils de Hammad) Zogbah Misri, décédé en Égypte : son surnom est *Abou Mouça;* — Abou Djâfar (fils de Sawar), originaire de Koufah, tous morts en 248. — Sous le même règne, celui de Mostaïn, en 249, moururent : Haçan (fils de Sabbah) Bezzaz, célèbre traditionniste; — Hicham (fils de Khaled), de Damas; — Mohammed (fils de Suleïman) Djohenni, décédé à Massissah; — Haçan (fils de Mohammed, fils de Talout); — Abou Hafs Saïrafi (le changeur), décédé à Samarra; — Mohammed (fils de Zonbour) le Mecquois, mort à la Mecque; — Suleïman (fils d'Abou Taybah); — Mouça (fils d'Abd er-Rahman), originaire de Barkah. — En l'année 250, sous le règne de Mostaïn : Ibrahim (fils de Mohammed) Temimi, juge à Basrah; — Mahmoud (fils de Khaddach); — Abou Moslem Ahmed (fils d'Abou Choaïb) de Harrân; — Harit (fils de Meskîn) Misri; — Abou Taher Ahmed (fils d'Amr, fils de Serh), et plusieurs

عمرو بن السرح وغير هؤلاء ممن اعرضنا عن ذكره من شيوخ
المحدثين ونقلة الآثار ممن قد اتينا على ذكرهم من اوّل زمن
الصحابة الى وقتنا هذا وهو سنة اثنتين وثلاثين وثلاثمائة فى
سنة ست من كتابنا المترجم بالاوسط وانما نذكر لمعًا من وفاة
من ذكرنا لئلا تخلى هذا الكتاب من نبذ مما يحتاج الى ذكره
على قدر الطالب له وقد كان المستعين فى سنة ثمان واربعين
ومائتين اخرج من خزانة الخلافة فص ياقوت احمر يعرف
بالجبلى[1] وكانت الملوك تصونه وكان الرشيد اشتراه باربعين
الف دينار ونقش عليه اسمه احمد ووضع ذلك الفص فى اصبعه
فتحدث الناس بذلك وقد ذكر ان هذا الفص قد تداولته
الملوك من الاكاسرة وقد نقش فى قديم الزمان وذكر انه لم

autres professeurs ou rapporteurs de traditions que nous ne citons pas ici. On en trouvera la liste complète depuis l'époque des Compagnons du Prophète jusqu'à la présente année 332, dans l'année sixième de notre ouvrage intitulé : *le Livre moyen;* la nomenclature rapide que nous donnons ici a pour but d'ajouter à ce livre des renseignements indispensables et de répondre ainsi aux exigences du lecteur.

Le Khalife Mostaïn, en 248, fit tirer du trésor royal un chaton de bague formé d'un rubis rouge, qu'on nommait *djebeli.* Ce bijou était conservé avec soin dans le trésor des rois. Réchid l'avait acheté au prix de quarante mille dinars; il y fit inscrire son nom *Ahmed* et le porta à son doigt. Cela donna lieu à toutes sortes de propos; on racontait que cette bague avait passé d'un roi à un autre chez les Chosroès de Perse, et qu'elle avait été gravée à une époque fort ancienne; on ajoutait que tout roi qui avait fait graver son nom sur cette bague était mort assassiné; que, dès qu'un roi mourait, son successeur s'empressait de faire effacer la gravure

ينقشه ملك الّا مات قتيلاً وكان الملك اذا مات وجلس تاليه
فى الملك حك النقش فتداولته فى اللبس الملوك وهو غير
منقوش فيقع النادر من الملوك فينقشه وكان ياقوتاً احمر يضىء
بالليل كضياء المصباح اذا وضع فى بيت لا مصباح فيه اشرق
ويرى فيه بالليل تماثيل تلوح وله خبر طويل ظريف قد ذكرناه
فى كتابنا اخبار الزمان فى ذكر خواتم ملوك الفرس وقد كان
ذلك الفص ظهر فى ايام المقتدر ثم خفى اثره بعد ذلك وقد
كان جماعة من الشعرآء قالوا فى المعتزّ حين استتم له الامر
واستقامت له الخلافة وخلعها المستعين اقوالاً كثيرةً فمن ذلك
قول مروان بن ابى الجنوب من قصيدة طويلة

انّ الامور الى المعتزّ قد رجعت والمستعين الى حالاته رجعا

de ce bijou; enfin, que les souverains, à quelques rares exceptions près, le portaient sans y graver leur nom. Ce rubis brillait la nuit comme un flambeau : placé dans une chambre où il n'y avait pas de lumière, il l'éclairait de ses feux; enfin on remarquait dans cette pierre des figures qui brillaient dans l'obscurité. Nous avons, au surplus, donné la longue et curieuse description du bijou en question dans nos Annales historiques, en parlant des sceaux des rois de Perse. Cette même bague a été vue encore sous le règne de Mouktadir, mais on ne sait ce qu'elle est devenue depuis.

Plusieurs poëtes célébrèrent Moutazz lorsqu'il s'empara définitivement du pouvoir et que sa royauté fut consolidée par l'abdication de Mostaïn; parmi ces poésies de circonstance, qui sont nombreuses, on cite le passage suivant d'une longue *kaçideh* dont l'auteur est Merwan, fils d'Abou 'l-Djunoub :

La puissance est rendue à Moutazz, et Mostaïn est rentré dans sa véritable condition;

قد كان يعلم ان الملك ليس له   وانه لك لكن نفسه خدعا

وفى ذلك يقول رجل من اهل سامرّا وقد قيل انه البحترى

لله درّ عصابة تركيّة   ردّوا نوائب دهرهم بالسيفِ
قتلوا الخليفة احمد ابن محمّد   وكسوا جميع الناس ثوب الخيفِ
وطغوا فأصبح ملكنا متبدّدًا   وامامنا فيه شبيه الضيفِ

وفى المعتزّ ورجوع الامر اليه واتفاق الكلمة عليه يقول ابو علىّ البصير .

آب امر الاسلام خير مآبهْ   وغدا الملك ثابتًا فى نصابهْ
مستقرًّا قراره مطمئنًّا   آهلًا بعد نايه واغترابهْ
فاحمد الله وحده والتمس بالعفو عن عفا جزيل ثوابهْ

Il savait bien que le trône était ta propriété et non la sienne; mais son ambition l'avait égaré.

Tels sont aussi les vers suivants d'un poëte de Samarra, que d'autres attribuent à Bohtori :

Que Dieu rétribue selon leurs œuvres cette cohorte de Turcs dont le glaive triomphe des vicissitudes de leur temps!

Ils ont égorgé le Khalife Ahmed, fils de Mohammed, et revêtu le peuple du vêtement de la terreur;

Grâce à leurs révoltes, l'empire est démembré et notre imam (Khalife) ressemble à un étranger qu'ils hébergent.

Le rétablissement du pouvoir aux mains de Moutazz et l'unanimité avec laquelle il fut proclamé ont inspiré les vers qui suivent à Abou Ali Bassir :

L'islam est revenu aux jours heureux de son origine et le trône s'est raffermi sur sa base.

Il a repris sa stabilité, il a retrouvé la sécurité et les joies du retour, après la séparation et l'exil.

J'en remercie le Dieu unique et j'implore son pardon pour celui dont les mérites se sont effacés.

وكان على وزارة المعتزّ جعفر بن محمد ثم استوزر جماعة فكانت الكتب تخرج باسم صالح بن وصيف كانه مرسوم بالوزارة وكانت وفاة ابى الحسن علىّ بن محمد بن علىّ بن موسى بن جعفر بن محمد فى خلافة المعتزّ بالله وذلك يوم الاثنين لاربع بقين من جمادى الآخرة سنة اربع وخمسين ومائتين وهو ابن اربعين سنة وقيل ابن اثنتين واربعين سنة وقيل اكثر من ذلك وسمع فى جنازته جارية تقول ماذا لقينا فى يوم الاثنين قديمًا وحديثًا وصلى عليه احمد بن المتوكّل على الله فى شارع ابى احمد وفى داره بسامرّا ودفن هناك حدثنا ابن الازهر قال حدثنى القاسم بن عبّاد قال حدثنى يحيى بن هرثمة قال وجهنى المتوكّل الى المدينة لاشخاص علىّ بن محمد بن علىّ بن

Moutazz eut pour vizirs d'abord Djâfar, fils de Mohammed, et ensuite plusieurs autres personnages; mais les décrets portaient le nom de Salih, fils de Waçif, comme si celui-ci avait eu le titre officiel de vizir.

Abou 'l-Haçan Ali (fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed) mourut sous le règne de Moutazz-Billah, le lundi quatrième jour avant la fin de djemadi II, 254, âgé de quarante ou de quarante-deux ans, ou plus âgé selon une autre opinion. A ses funérailles on entendit une jeune fille s'écrier : « Que le lundi nous a été funeste autrefois et aujourd'hui ! » (Le Prophète était mort un lundi). Ahmed, un des fils de Motewekkil-Alallah, récita les prières funéraires dans le quartier d'Abou Ahmed et dans la maison que le défunt habitait à Samarra et où il fut inhumé.

Voici ce que m'a raconté Ibn el-Azhar, d'après Kaçem, fils d'Abbad, d'après Yahya, fils de Hartamah, qui s'exprimait dans les termes suivants : « Le Khalife Motewekkil

موسى بن جعفر لشىء بلغه عنه فلما صرت اليها ضجّ اهلها وعجّوا ضجيجًا وعجيجًا ما سمعت مثله فجعلت اسكنهم واحلف لهم انى لم اومر فيه بمكروه وفتشت بيته فلم اجد فيه الا مصحفًا ودعاء وما اشبه ذلك فاشخصته وتوليت خدمته واحسنت عشرته فبينا انا[1] يومًا من الايام والسمآء صاحية والشمس طالعة اذ ركب وعليه ممطر وقد عقد ذنب دابّته فعجبت من فعله فلم يكن بعد ذلك الّا هنيّة حتى جاءت سحابة فأرخَتْ عَزاليها ونالنا من المطر امر عظيم جدًّا فالتفت الىّ وقال انا اعلم انك انكرت ما رأيت وتوهمت انى علمت من الامر ما لا تعلمه وليس ذلك كما ظننت ولكن نشأت بالبادية

m'avait envoyé à Médine avec ordre de lui amener Ali (fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Mouça, fils de Djâfar), pour répondre à certaines accusations dont il était l'objet. Mon arrivée chez Ali provoqua dans sa famille un tumulte et des clameurs tels que je n'avais rien entendu de pareil; je m'empressai de calmer leurs appréhensions en jurant que je n'avais pas reçu d'ordres rigoureux contre Ali, puis je fouillai la maison qu'il habitait et n'y trouvai qu'un Koran, des (recueils de) prières et d'autres choses de ce genre; après quoi j'emmenai le prisonnier, je lui offris mes services et lui témoignai les plus grands égards. Un certain jour (pendant le trajet), le soleil venait de se lever dans un ciel sans nuages; cependant Ali monta à cheval couvert d'un manteau, et après avoir noué la queue de sa monture, ce qui excita ma surprise. Mais peu d'instants après survint un gros nuage qui « dénoua l'orifice de son outre » et nous inonda d'une pluie torrentielle. Ali se tourna vers moi et me dit : « Je sais que tu ne comprends rien à ce que tu m'as vu faire et que tu m'attribues une science supérieure à la tienne ;

فانا اعرف الرياح التى يكون فى عقبها المطر فلما اصبحت هبّت
ريح لا تخلف وشممت منها رائحة المطر فتأهبت لذلك فلما
قدمت مدينة السلام بدأت باسحاق بن ابرهيم الطاهرى وكان
على بغداد وقال لى يا ابا يحيى ان هذا الرجل قد ولده رسول
الله صلّعم والمتوكّل من تعلم وان حرّضته على قتله كان رسول
الله خصمك فقلت والله ما وقفت منه الّا على كلّ امر جميل
فسرت الى سامرّا فبدأت بوصيف التركى وكنت من اصحابه
فقال والله لئن سقطت من رأس هذا الرجل شعرة لا يكون
المطالب بها غيرى فعجبت من قولهما وعرّفت المتوكّل ما وقفت
عليه وما سمعته من الثناء عليه فاحسن جائزته واظهر برّه

tes suppositions sont mal fondées; seulement, comme j'ai été élevé au désert, je connais les vents qui précèdent la pluie. Ce matin justement soufflait un de ces vents qui ne trompent jamais; j'ai senti l'odeur de la pluie et j'ai pris mes précautions en conséquence. » Dès notre arrivée à Bagdad, ma première visite fut pour Ishak, fils d'Ibrahim, de la famille de Taher, gouverneur de cette ville. Ce prince me parla en ces termes : « Père de Yahya, cet homme (Ali) est fils de l'apôtre de Dieu. Tu connais Motewekkil; sache bien que, si tu l'excites à tuer ton prisonnier, tu te feras un ennemi du Prophète lui-même. » Je répondis à cela que je n'avais rien vu dans la conduite d'Ali qui ne fût digne d'éloges. Je me rendis ensuite à Samarra et j'allai tout d'abord chez Waçif le Turc, car j'étais un de ses amis. « Vrai Dieu, me dit celui-ci, s'il tombe un seul cheveu de la tête d'Ali, nul autre que moi n'en demandera satisfaction. » Frappé du langage de ces deux personnages, je fis part à Motewekkil de mes informations et des éloges que j'avais recueillis sur le compte

وتكرمته وحدثنى محمد بن الفرج بمدينة جرجان فى المحلّة المعروفة ببئر ابى عنان[1] قال حدثنى ابو دعامة قال اتيت علىّ آبن محمد بن علىّ بن موسى عائدًا فى علّته التى كانت وفاته منها فى هذه السنة فلما هممت بالانصراف قال لى يا ابا دعامة قد وجب حقّك أفلا احدثك بحديث تسرّ به فقلت له ما احوجنى الى ذلك يا ابن رسول الله قال حدثنى ابى محمد بن علىّ قال حدثنى ابى علىّ بن موسى قال حدثنى ابى موسى بن جعفر قال حدثنى ابى جعفر بن محمد قال حدثنى ابى محمد آبن علىّ قال حدثنى ابى علىّ بن الحسين قال حدثنى ابى الحسين آبن علىّ قال حدثنى ابى علىّ بن ابى طالب رضهم قال قال رسول الله صلّعم اكتب يا علىّ فقلت ما اكتب قال اكتب باسم الله

d'Ali; aussi il lui accorda une belle gratification et lui témoigna toutes sortes de bontés et d'égards. »

Mohammed, fils de Feredj, me racontait ce qui suit, dans le quartier de la ville de Djordjân nommé *Bir Abi Ynan* : « J'ai recueilli de la bouche d'Abou Diâmah le récit que voici. — J'étais allé, raconte ce dernier, visiter Ali (fils de Mohammed, fils d'Ali, fils de Mouça) lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'emporta pendant cette même année. Comme je me disposais à m'éloigner, Ali me dit : « Abou Diâmah, il faut que je m'acquitte envers toi; veux-tu que je te confie une tradition que tu entendras avec satisfaction ? — Fils de l'Apôtre de Dieu, répondis-je, rien ne saurait m'être plus nécessaire. » Ali reprit : « Mohammed, mon père, a reçu d'Ali son père, Ali, de Mouça son père, celui-ci, de Djâfar son père, Djâfar, de Mohammed son père, Mohammed, de Ali son père, Ali, de Huçeïn son père, et Huçeïn, de son père Ali (fils d'Abou Talib) la tradition suivante que Ali lui transmit en ces termes : « Le Prophète me dit un jour : Écris, ô Ali. — Que dois-je

الرحمن الرحيم، الايمان ما وقرته القلوب وصدّقته الاعمال
والاسلام ما جرى به اللسان وحلّت به المناكحة قال ابو دعامة
فقلت يا ابن رسول الله ما ادرى والله ايها احسن الحديث
ام الاسناد فقال انها لصحيفة بخطّ علىّ بن ابى طالب باملاء
رسول الله صلّعم نتوارثها صاغرًا عن كابر قال المسعودى وقد
ذكرنا خبر علىّ بن محمد رضه مع زينب الكذّابة بحضرة المتوكّل
ونزوله رضه الى بركة السباع وتذلّلها له ورجوع زينب عما
ادّعته من انها ابنة للحسين بن علىّ بن ابى طالب وان الله
اطال عمرها الى ذلك الوقت فى كتابنا اخبار الزمان وقيل انه
مات مسمومًا عليه السلام قال المسعودى وفى سنة ثلاث

écrire ? » lui demandai-je. Le Prophète continua : « Écris. Au nom du Dieu clément et miséricordieux ! La *foi* est un dépôt confié au cœur de l'homme et qu'il confirme par les œuvres; l'*islam* est ce que sa langue exprime et ce qui rend le mariage légitime. » Je dis alors à Ali (ajoute Abou Diâmah) : « Fils du Prophète, je ne sais en vérité ce que je dois le plus admirer de cette tradition ou des autorités qui l'ont transmise. — Elle est consignée, répliqua Ali, sur une feuille écrite de la main d'Ali, fils d'Abou Talib, sous la dictée du Prophète, et nous nous la transmettons comme un héritage de père en fils. » Nous avons raconté l'entrevue d'Ali, fils de Mohammed, avec la fausse prophétesse Zeïneb en présence de Motewekkil; nous avons dit qu'il descendit dans la fosse aux lions, que ces animaux se couchèrent à ses pieds, et que Zeïneb renonça alors à se faire passer pour une fille de Huçeïn (fils d'Ali, fils d'Abou Talib) à laquelle Dieu aurait permis de vivre jusqu'à cette époque, etc.; ces détails se trouvent dans nos Annales historiques. D'après une autre version, Ali ben Mohammed serait mort empoisonné.

وخمسين ومائتين وذلك فى خلافة المعتزّ مات محمد بن عبد الله بن طاهر للنصف من ذى القعدة بعد قتل وصيف بثلاثة عشر يومًا والقمر منكسف وكان من الجود والكرم وغزارة الادب وكثرة الحفظ وحسن الاشارة وفصاحة اللسان وملوكية المجالسة على ما لم يكن عليه احد من نظرائه فى عصره وفيه يقول الحسين بن على بن طاهر من قصيدة له[1]

كسف البدر والامير جميعًا فانجلى البدر والامير عميد
عاود البدر نوره لتجلّيه ونور الامير ليس يعود
يا كسوفين ليلة الاحد النحس احلّتكما هناك السعود
واحد كان حدّه مثل حدّ السيف والنار شبّ فيها الوقود

Sous le khalifat de Moutazz mourut Mohammed (fils d'Abd Allah), fils de Taher, le 15 de doul-kâdeh 253 de l'hégire, treize jours après le meurtre de Waçif et pendant une éclipse de lune. Son caractère libéral et généreux, son instruction variée, sa mémoire richement ornée, la distinction de ses manières, son éloquence, sa supériorité dans la conversation le placèrent au-dessus de tous ses rivaux à cette époque. C'est à lui que s'appliquent les vers suivants d'une *kaçideh* composée par Huçeïn (fils d'Ali, fils de Taher) :

La lune et l'Émir se sont éclipsés en même temps; mais la lune brille de nouveau et l'Émir est resté dans les ténèbres.

Elle a retrouvé sa lumière pour se montrer à nos yeux, tandis que la lumière de l'Émir est à jamais éteinte.

Ô vous deux, astres éclipsés dans cette sinistre nuit du lundi, puisse votre influence bienfaisante vous ramener ici!

Prince sans rival il avait, dans sa sévérité, le tranchant du glaive et l'ardeur du foyer d'où jaillit la flamme.

وذكر ابو العباس المبرّد قال ارتاح محمد بن عبد الله بن طاهر يومًا للمنادمة وقد حضره ابن طالوت وكان وزيره واخصّ الناس به واحضرهم لخلواته فاقبل عليه وقال لا بدّ لنا اليوم من ثالث تطيبُ لنا به المعاشرة وتلذّ بمنادمته المؤانسة فمن ترى ان يكون واعفنا ان يكون شرير الاخلاق او دنس الاعراق او ظاهر الاملاق فاعمل ابن طالوت الفكر وقال ايها الامير خطر ببالى رجل ليس علينا من مجالسته من مؤنة وقد برئٌ من ابرام المجالسين وخلا من ثقل المؤانسين خفيف الوطأة اذا احببت سريع الوثبة اذا امرت قال ومن ذلك قال مانى المُوَسْوِس قال احسنت والله فليتقدم الى اصحاب الثمانية والعشرين

Au rapport d'Abou 'l-Abbas Moberred, ce même Mohammed (fils d'Abd Allah), fils de Taher, se trouvant un jour de bonne humeur et disposé à réunir ses amis, dit à Ibn Talout, qui était son vizir, son plus cher compagnon et celui qu'il recevait le plus volontiers dans l'intimité : « Il faut absolument que tu me trouves aujourd'hui un troisième convive dont la société embellira notre fête et charmera notre réunion privée; quel serait, selon toi, ce convive? Surtout épargne-moi la présence d'un homme d'un caractère difficile, d'une origine infime et dont la pauvreté se révèle par de basses adulations. » Après quelques moments de réflexion, Ibn Talout répondit : « Prince, je songe à quelqu'un dont la société ne sera pas un fardeau pour nous, à un homme exempt de l'indiscrétion des convives et de l'importunité des compagnons intimes, lequel se présentera d'un pas léger, si vous l'appelez, et disparaîtra sur un ordre de vous. — Quel est-il? demanda l'Émir. — Mani, surnommé *Mowaswis* (qui marmotte entre ses dents). — Tu as, pardieu, raison, répliqua le prince; que l'on donne l'ordre aux chefs (de po-

الربيع[1] فى طلبه يرفعوه رفعةً فما كان باسرع من ان اقتنصه صاحب الكرخ فصار به الى باب الامير فاخذ وحذف ونظف وادخل الحمام والبس ثيابًا نظافًا وادخل عليه فقال السلام عليك ايها الامير فقال محمد وعليك السلام يا مانى ألم يأنِ لك ان تزورنا على حين تَوَقان منا اليك ومنازعة قلوب منا نحوك فقال مانى الشوق شديد والحب عتيد والمزار بعيد والحجاب صعب والبوّاب فظّ ولو سهل لنا فى الاذن لسهلت علينا الزيارة فقال الطفت فى الاستئذان فليلطف لك فى الاذن لا يمنع مانى آىّ وقت ورد من ليل او نهار ثم اذن له فى الجلوس فجلس ودعا بالطعام فاكل ثم غسل يديه واُخذ مجلسه وكان محمد قد

lice) des vingt-huit quartiers de le rechercher et qu'on me l'amène sur-le-champ. » Quelques moments plus tard, le chef de Kerkh dépistait cet homme et le conduisait au palais. Là on s'empara de Mani, on rogna sa barbe et sa chevelure, on le fit nettoyer et baigner, on le revêtit d'un costume propre et il fut introduit alors chez Mohammed. Il le salua; le prince lui rendit son salut et lui dit : « Eh bien, Mani, n'avais-tu donc pas le temps de venir nous visiter sans te faire désirer et sans attendre que notre cœur fût impatient de te voir? — Mon impatience était grande, répliqua Mani, et mon affection toujours prête; mais la course est longue, les chambellans sont revêches et les portiers sont bourrus; si l'accès de votre palais eût été facile, rien ne se serait opposé à ma visite. » Le prince répondit : « Tu en as sollicité l'accès en termes convenables, je veux que tu sois reçu de même; que désormais on laisse entrer Mani dès qu'il se présentera, à toute heure du jour ou de la nuit. » Ensuite, sur l'invitation de son hôte, Mani s'assit, fit honneur au repas que le prince fit servir et, après s'être lavé les mains, il prit part à

تشوق الى السماع من مؤنسة[1] جارية بنت المهدى فاحضرت
فكان اوّل ما غنت به

ولستُ بناسٍ اذ غدوا فتحملوا دموعي على الاحباب من شدّة الوجدِ
وقولى وقد زالت بليلٍ حمولهم بواكر نجد لا يكن آخر العهدِ

فقال مانى احسنتِ وبحقّ الأمير الا ما زدتِ فيه[2]

وقمت اناجى الفكر والدمع حائر بمقلة موقوف على الضرّ والجهدِ
ولم يُعدِنى هذا الامير بعزّه على ظالم قد لجّ فى الهجر والصدِّ

فاندفعت تغنيه فقال له محمد أعاشق انت يا مانى فاستحى
وغمزه ابن طالوت الاّ يبوح له بشىء فيسقط من عينيه فقال

l'entretien. Mohammed ayant désiré entendre Mouniçah, qui était une esclave (musicienne élève) de la fille de Mehdi, on la fit venir, et le premier morceau qu'elle chanta fut celui-ci :

Je n'ai pas oublié les larmes que, dans l'excès de ma douleur, j'ai répandues sur ces compagnons chéris, le matin de leur départ;
Je n'ai pas oublié ces mots que je prononçai lorsque la caravane s'éloignait à la faveur de la nuit : « Vierges du Nedjd, puisse cette entrevue ne pas être la dernière ! »

« À merveille ! s'écria Mani, mais je le jure par le prince, tu aurais pu ajouter :

Je suis parti dissimulant ma tristesse, et mes larmes s'amassaient sur mes paupières, où je m'efforçais de les retenir.
Non, l'Émir, avec toute sa puissance, ne saurait me protéger contre l'ennemie cruelle qui s'acharne à m'éloigner et à me repousser. »

L'esclave s'empressa de chanter ces nouvelles paroles; le prince demanda alors à Mani si par hasard il était amoureux. Cette question le rendit confus et, d'autre part, Ibn Talout lui faisant signe de ne faire aucune révélation qui pût le discréditer aux yeux du prince, il se borna à répondre : « Le

بلوغ طرب وشوق كان كامنًا فظهر وهل بعد الشيب صبوة ثم اقترح محمد على مؤنسة هذا الصوت

حجّبوها عن الرياح لانّي قلت يا ريح بلّغيها السلاما
لو رضوا بالحجاب هان ولكن منّعوها عند الرياح الكلاما

فغنته فطرب محمد ودعا برطل فشرب فقال مانى قائل هذا الشعر لو زاد فيه (1)

فتنفست ثم قلت لطيفي آه ان زرت طيفها المـاما
خصّها بالسلام منى فاخشى يمنعوها لشقوتى ان تناما

لكان اثقب لزند الصبابة بين الاحشاء واشدّ تغلغلاً الى

plaisir, l'émotion que je dissimulais en moi-même, se sont manifestés. Mais est-ce qu'un pauvre vieillard peut être amoureux? » Le petit-fils de Taher ayant fredonné à Mouniçah l'air suivant :

Ils l'ont enfermée au passage de la brise, parce que j'avais chargé le vent de lui porter mon salut.
S'ils se contentaient de la retenir prisonnière, ce serait peu de chose, mais ils vont jusqu'à lui défendre de parler quand souffle la brise.

Mouniçah exécuta ce chant. Mohammed en fut charmé; il se fit apporter une mesure (ritl) de nébid et, pendant qu'il buvait, Mani s'écria : « Pourquoi l'auteur de ces vers n'a-t-il pas ajouté :

Je soupirai en disant à mon image (souvenir) : Si tu visites mystérieusement la sienne,
Donne-lui un salut particulier de ma part; mais je crains que, pour mon malheur, on lui interdise jusqu'au sommeil.

« Il aurait de la sorte fait pénétrer plus profondément dans les entrailles les flammes de la passion; il aurait ré-

الكبد الصدى من زلال الماء مع حسن تأليف نظامه والانتهاء بالمعنى الى نهاية تمامه فقال محمد احسنت يا مانى ثم امر مؤنسة بالحاقهما بالبيتين الاوّلين والغناء بهما ثم غنت بهذين البيتين

يا خليلىّ ساعةً لا تريما   وعلى ذى صبابة فأقيما
ما مررنا بدار زينب الّا   هتّك الدمع سرّنا المكتوما

فاستحسنه محمد فقال مانى لولا رهبة التعدى لاضفت الى هذين البيتين بيتين لا يردان الى سمع ذى لبّ فيصدران الّا عن استحسان لهما فقال محمد يا مانى الرغبة فى حسن ما تأتى به حائلة دون كلّ رهبة فهات ما عندك فقال

pandu plus abondamment sur le cœur altéré la rosée vivifiante de l'amour; il aurait ainsi embelli sa composition poétique et porté sa pensée jusqu'aux limites où elle pouvait atteindre. » Le prince complimenta Mani et voulut que la musicienne ajoutât ces deux vers aux deux premiers et qu'elle les mît en musique. Après cela, l'esclave continua par le distique suivant :

Ô mes deux amis, encore un moment; ne vous éloignez pas, demeurez auprès de celui qui aime.

Nous ne pouvons passer devant la demeure de Zeïneb, sans que nos larmes ne révèlent le secret que nous cherchions à cacher.

Cet air charma Mohammed. « N'était la crainte de me rendre importun, ajouta Mani, je joindrais à ces deux vers deux autres vers qu'une âme délicate ne saurait entendre sans les approuver. » Le prince lui répondit : « Mani, le désir que j'éprouve de connaître tes charmantes inspirations doit te prémunir contre toute appréhension; parle donc librement. » Mani continua ainsi :

ظبية كالهلال لو تلحظ الصخرَ بطرف لغادرته هشيما
واذا ما تبسّمت خلت ايما ضَ بروق او لؤلؤًا منظوما

فقال احسنت يا مانى فاجز هذا الشعر

لم تطب اللذّات الّا بمن طابت بها اللذات مأنوسَةْ
غنت بصوت اطلقت عبرةً كانت بسجن الصبر محبوسَةْ

فقال مانى

وكيف صبر النفس عن غادة تظلمها ان قلتَ طاؤوسَةْ
وجرتَ ان سمّيتها بانة فى جنّة الفردوس مغروسَةْ
وغير عدلٍ ان عدلنا بها جوهرةً فى البحر مغموسَةْ.

Cette gazelle, brillante comme le croissant de la lune, une seule de ses œillades briserait un rocher (un cœur de pierre);
Et quand elle sourit, on croirait voir briller l'éclair ou un collier de perles.

« Très-bien, reprit l'Émir, et maintenant, Mani, complète la poésie que voici :

Les plaisirs ne sont doux qu'avec celle qui leur donne toute leur douceur, avec *Manouçah* (l'amie intime, allusion au nom de *Mouniçah*),
Dont la voix mélodieuse fait couler des larmes que la résignation retenait captives.

Mani continua ainsi :

Et comment se résigner loin d'une belle à la taille flexible, qu'on ne peut, sans être injuste, comparer au paon?
C'est lui faire injure que de dire d'elle qu'elle est un saule planté dans les jardins célestes.
C'est une injustice que de lui donner pour égale la perle qui se cache au sein des mers.

ثم سكت فقال محمد ما عداء فى وصفه لها فقال مانى

جلّتْ عن الوصف فما فكرة   تلحقها بالنعت محسوسَةْ

فقال محمد احسنت فقالت مؤنسة وجب شكرك يا مانى
فساعدك دهرك وعطف عليك الفك وقارنك سرورك وفارقك
محذورك والله يديم لنا ذلك ببقاء من به اجتمع شملنا فقال
لها مانى عند قولها وعطف عليك الفك مجيبًا[1]

ليس لى الف فيعطفنى   فارقت نفسىَ الاباطيل
انا موصول بنعمة من   حبله بالمجد موصول
انا مغبوط بنعمة من   طبعه بالخير مجبول

Et comme il s'arrêtait, Mohammed l'invita à continuer sa description poétique; Mani lui répondit par ce seul vers :

Elle est au-dessus de tout éloge, et la pensée ne peut trouver dans le langage des expressions qui soient dignes d'elles.

Lorsque l'Émir eut complimenté le poëte, Mouniçah lui adressa les paroles suivantes : « Tu mérites nos remercîments, ô Mani; que la destinée te favorise! que ton ami soit plein de bonté pour toi! que la joie t'accompagne et que le malheur s'éloigne de toi! Je prie Dieu de nous conserver cette félicité en nous conservant celui à qui nous devons d'être réunis! » A ces paroles : « Que ton ami soit plein de bonté pour toi! » Mani répondit par les vers que voici :

Non, je n'ai pas d'ami qui puisse me témoigner sa bonté; mon âme a rejeté les plaisirs frivoles.

Je suis attaché par la reconnaissance à celui qui est lui-même attaché à la gloire par des liens solides.

Je dois mon bonheur aux bienfaits d'un homme dans lequel le bien s'est incarné.

فاومأ اليه ابن طالوت بالقيام فنهض وهو يقول[1]

ملك قلّ النظير له   زانه الغرّ البهاليل
طاهريّ في مواكبه   عرفه في الناس مبذول
يا ابا العباس صن ادبًا   حدّه بالدهر مفلول

فقال محمد وجب جزاؤك لشكرك على غير نعمة سبقت ثم اقبل على ابن طالوت فقال ليست خساسة المرء ولا اتضاع المنظر ولا نبوّ العين عن الظاهر بمذهب جوهرية الادب المركب في الانسان وما اخطاء صالح بن عبد القدّوس حيث يقول

لا يعجبنّك من يصون ثيابه   حذر الغبار وعرضه مبذولٌ

Ibn Talout lui fit signe qu'il était temps de partir; le poëte se leva et prononça ces vers :

C'est un roi dont les rivaux sont rares, et qui est orné de la splendeur de la noblesse et de la vertu,

Un fils de Taher environné d'un cortége nombreux, et dont les bienfaits se répandent parmi les hommes.

Ô Abou 'l-Abbas, conserve précieusement un talent dont le temps émousse le tranchant.

L'Émir lui répondit en ces termes : « Tu mérites d'être récompensé pour des remercîments qui ont précédé chez toi tout acte de générosité de ma part; » et se tournant vers Ibn Talout, il ajouta : « Ni l'obscurité de la naissance, ni des dehors humbles, ni l'indifférence pour tous les avantages extérieurs ne peuvent faire disparaître chez l'homme l'essence du talent dont il est doué. Salih, fils d'Abd el-Koddous, ne s'est pas trompé lorsqu'il a dit :

N'admire pas celui qui protége ses vêtements contre le contact de la poussière, mais qui souille son honneur.

فلربّما افتقر الفتى فرأيته دَنِسَ الثياب وعرضه مغسولُ

قال ابن طالوت فما رأيت احضر ذهنًا منه اذ تقول الجارية عطف عليك الفك وانشاده عند قولها ذلك

ليس لى الف فيعطفنى فارقت نفسى الاباطيل

قال فلم يزل محمد مجريًا عليه رزقه حتى توفى ونمى الى المعتزّ ان المؤيّد يدبّر عليه وانه قد استمال جماعةً من الموالى فحبس المؤيّد وابا احمد وهما لاب وامّ وطولب المؤيّد بان يخلع نفسة من ولاية العهد فضرب اربعين عصا الى ان اجاب واشهد على نفسه بذلك ثم اتصل بالمعتزّ ان جماعة من الاتراك اجتمع رأيهم على اخراج المؤيّد من حبسه فلما كان يوم الخميس لثمان

Souvent un homme réduit à la pauvreté et vêtu d'habits sordides a su conserver son honneur pur et sans tache. »

Ibn Talout ajoute qu'il ne vit jamais un homme doué de plus d'esprit d'à-propos que Mani, lorsque au vœu d'une esclave : « Puisse ton ami être plein de bonté pour toi ! » il répondit par l'improvisation :

Non, je n'ai point d'ami qui puisse me témoigner sa bonté ; mon âme a rejeté les plaisirs frivoles, etc.

Moberred nous apprend, en outre, que Mohammed fit une pension à Mani jusqu'au dernier jour de sa vie.

Moutazz fut informé que Moueyyed conspirait contre lui et qu'il avait attiré plusieurs *mawlas* turcs dans son parti ; en conséquence, il le fit emprisonner, lui et Abou Ahmed (Mouaffak), son frère de père et de mère ; pressé d'abdiquer ses droits à la succession royale, Moueyyed y renonça par serment après avoir reçu quarante coups de bâton. Mais bientôt après, Moutazz apprit que quelques Turcs s'étaient

بقين من رجب سنة اثنتين وخمسين ومائتين اخرج المؤيّد ميتًا واحضر القضاة والفقهآء حتى رأوه ولا اثر فيه فيقال انه ادرج فى لحاف سمّور وشدّ طرفاه حتى مات فيه وضُيّق حبس ابى احمد فكان بين دخوله سرّ من رأى وما لقى بها من الاكرام وبين حبسه ستة اشهر وثلاثة ايام ثمر اشخص الى البصرة لثلاث عشرة ليلة بقيت من شهر رمضان بعد قتل المؤيّد بخمسين يومًا ورتب اسمعيل بن قبيحة وهو اخو المعتزّ لابيه وامّه مكان المؤيّد فى ولاية العهد واجتمع قوّاد الموالى الى المعتزّ فسألوه الرضا عن وصيف وبغا فاجابهم الى ذلك وفى هذه السنة مات زرافة صاحب دار المتوكّل بمصر وقد كان

concertés pour tirer Moueyyed de sa prison : le jeudi, huitième jour avant la fin de redjeb 252, le cadavre de ce prince était porté hors de son cachot; les kadis et docteurs de la loi appelés à constater le décès ne trouvèrent sur le corps aucune trace (de violence). On raconte que Moueyyed fut enveloppé dans une pelisse de zibeline dont on serra les bouts jusqu'à ce qu'il expirât. Quant à Abou Ahmed, sa captivité devint plus rigoureuse; depuis son arrivée à Sorra-men-râ, où il avait été reçu avec tant de marques d'honneur, jusqu'au jour de son incarcération, il s'était écoulé une durée de six mois et trois jours. Il fut ensuite exilé à Basrah (13ᵉ jour avant la fin de ramadan), cinquante jours après le meurtre de Moueyyed. Ismâîl, fils de Kabihah et frère de Moutazz par son père et sa mère, fut alors nommé héritier présomptif à la place de Moueyyed. Les généraux turcs se réunirent ensuite chez le Khalife et lui demandèrent la grâce de Waçif et de Boga, ce qu'il leur accorda.

Pendant cette même année, Zorafah, ancien majordome (ou chambellan) de Motewekkil, mourut en Égypte.

اسمعيل بن يوسف العلوى غلب على مكّة ومات فى هذه السنة
فخلفه بعد وفاته اخوه محمد بن يوسف وكان اسنّ منه
بعشرين سنة فنال الناس فى هذه السنة بسببه جهد شديد
فبعث المعتزّ بابى الساج الاشروسى الى الحجاز فهرب محمد بن يوسف
وقتل خلق وفيها اوقع الحسن بن زيد الحسينى بسليمان بن
عبد الله بن طاهر فاخرجه عن طبرستان وفى هذه السنة
قدم الى سامرّا عيسى بن الشيخ الشيبانى من مصر ومعه مال
كثير وستة وسبعون رجلاً من سائر ولد ابى طالب من ولد
علىّ وجعفر وعقيل كانوا قد خرجوا عن الحجاز خوف الفتنة
والجهد النازل بالحجاز الى مصر فحملوا منها فامر المعتزّ بتكفيلهم

Ismâïl (fils de Youçouf) l'Alewide, qui s'était emparé de la Mecque, mourut cette année-là (lisez en 251) et fut remplacé par son frère Mohammed (fils de Youçouf), qui était son aîné de vingt ans. Cet événement causa de grandes souffrances parmi les populations (du Hédjaz). Moutazz ayant envoyé dans cette province Abou 'l-Sadj, originaire d'Achrousnah, Mohammed, fils de Youçouf, prit la fuite, et cette insurrection coûta la vie à beaucoup d'habitants. — Même année (en 250, d'après Ibn el-Athir), Haçan (fils de Zeïd) el-Huçeïni attaque Suleïman (fils d'Abd Allah, fils de Taher) et le chasse du Tabaristân. — Même année (lisez en 253 de l'hégire), Yça (fils du Cheïkh) le Cheïbanite se rend d'Égypte à Samarra, apportant des sommes considérables et ayant avec lui soixante-seize descendants de la famille d'Abou Talib qui appartenaient à la postérité d'Ali, de Djâfar et d'Okaïl; ces Alides avaient fui devant les discordes et les troubles qui désolaient le Hédjaz et s'étaient réfugiés en Égypte; ils furent conduits de là à la cour de Moutazz. Ce prince leur fit donner caution et les laissa libres après

والتخلية عنهم لما وقف عليه من امرهم وولّى عيسى بن الشيخ
فلسطين وفى هذه السنة وهى سنة ثلاث وخمسين ومائتين
مات صفوان العقيلى صاحب ديار مضر فى حبس سامرّا وفى
هذه السنة قتل اهل كرخ سامرّا من الفراغنة والاتراك لوصيف
التركى وتخلص بغا منهم واشتدّ امر مساور الشارى ورُتِّب
صالح بن وصيف موضع وصيف وفى سنة اربع وخمسين
ومائتين خرج بغا من سامرّا الى ناحية الموصل فانتهبت الموالى
داره وانفض من كان معه من الجيش وانحدر فى زورق متنكرًا
فوقع به بعض المغاربة بجسر سامرّا فقتل ونصب رأسه بسامرّا
هو بغا الصغير ثم احدر الرأس الى مدينة السلام فنصب
على الجسر وكان المعتزّ فى حياة بغا لا يلتذّ بالنوم ولا يخلع

avoir fait une enquête sur leur compte; quant à Yça le Cheïbanite, il fut nommé gouverneur de la Palestine.

En cette même année 253 de l'hégire, Safwan Okaïli, chef du Diar-Modar, meurt dans les prisons de Samarra. — Même année, les troupes des Ferganiens et des Turcs habitant Kerkh-Samarra massacrent Waçif le Turc; Boga réussit à leur échapper. — La puissance de Moçawir Chari s'accroît. — Salih, fils de Waçif, est promu aux fonctions de son père.

En 254, Boga sort de Samarra pour se rendre dans le district de Moçoul; les *mawlas* pillent son hôtel; les troupes sous les ordres de Boga se dispersent; Boga descend dans une barque à la faveur d'un déguisement; quelques soldats *magrébins* l'attaquent au pont de Samarra et le tuent. Sa tête (il s'agit ici de Boga le jeune) est exposée d'abord sur le gibet de Samarra, puis elle est envoyée à Bagdad et attachée au gibet sur le pont de cette ville. — Moutazz n'avait jamais dormi d'un sommeil tranquille, du vivant de Boga, et il ne

سلاحه لا فى ليل ولا فى نهار خوفًا من بغا وقال لا ازال على هذه الحالة حتى اعلم لبغا رأسى او رأسه لى وكان يقول انى لاخاف ان ينزل علىّ بغا من السماء او يخرج علىّ من الارض وقد كان بغا عزم على ان ينحدر سرًّا فيصير الى سامرّا فى الليل ويصرف الاتراك عن المعتزّ ويفيض فيهم الاموال فكان من امره ما وصفنا ولما رأى الاتراك اقدام المعتزّ على قتل رؤسائهم واعماله الحيلة فى فنائهم وانه قد اصطنع المغاربة والفراغنة دونهم صاروا اليه باجمعهم وذلك لاربع بقين من رجب سنة خمس وخمسين ومائتين وجعلوا يقرّعونه بذنوبه ويوبخونه على افعاله وطالبوه بالاموال وكان المدبّر لذلك صالح بن وصيف مع قوّاد الاتراك فلجّ وانكر ان يكون قِبَله شىء من المال فلما حضر

se séparait de ses armes, ni le jour ni la nuit, tant était grande la terreur que lui inspirait cet homme. « Je ne cesserai pas d'agir ainsi, disait-il, jusqu'à ce que Boga ait ma tête ou que j'aie la sienne; » il disait aussi : « Je crains toujours que Boga ne me tombe du ciel ou qu'il ne sorte de terre devant moi. » En effet, le plan de Boga était de descendre le Tigre secrètement, d'arriver à Samarra pendant la nuit et de détourner les Turcs du parti de Moutazz en semant l'or parmi eux; mais il finit comme nous venons de le raconter.

Cependant lorsque les Turcs virent que le Khalife osait attenter à la vie de leurs chefs, qu'il mettait tous les stratagèmes en œuvre pour les détruire, enfin qu'il favorisait les Magrébins et les Ferganiens à leur détriment, ils se portèrent en masse au palais (26 du mois de redjeb 255 de l'hégire). Là ils rappelèrent à Moutazz ses torts envers eux et lui reprochèrent brutalement sa conduite, puis ils lui demandèrent de l'argent. Cette insurrection avait été organisée par Ṣalih, fils de Waçif, assisté des généraux turcs. Moutazz tint bon et

المعتزّ فى ايديهم بعث الى مدينة السلام فى محمد بن الواثق الملقب بالمهتدى وقد كان المعتزّ نفاه اليها واعتقله فيها فاتى به فى يوم وليلة الى سامرّا فتلقاه الاولياء فى الطريق ودخل الى الجوسق واجاب المعتزّ الى الخلع على ان يعطوه الأمان ان لا يقتل وان يؤمنوه على اهله وماله وولده وأبى محمد بن الواثق ان يقعد على سرير الملك او يقبل البيعة حتى يرى المعتزّ ويسمع كلامه فاتى بالمعتزّ عليه قميص مدنس وعلى رأسه منديل فلما رآه محمد بن الواثق وثب اليه فعانقه وجلسا جميعًا على السرير فقال له محمد بن الواثق يا اخى ما هذا الامر قال المعتزّ امر لا اطيقه ولا اقوم به ولا اصلح له فاراده المهتدى على ان يتوسط

déclara qu'il n'avait pas d'argent; devenu leur prisonnier, il envoya aussitôt chercher à Bagdad Mohammed (fils de Watik), surnommé *Mouhtadi*, qu'il avait exilé et emprisonné dans cette ville. En un jour et une nuit, Mouhtadi arriva à Samarra; les princes allèrent à sa rencontre et il s'installa dans le Djausak (voyez ci-dessus, p. 103). Moutazz se déclara prêt à abdiquer, à la condition d'avoir la vie sauve et d'obtenir des immunités en faveur de son harem, de ses enfants et de ses biens. Mohammed, fils de Watik, refusa de s'asseoir sur le trône et d'accepter le serment de ses sujets avant d'avoir vu Moutazz et d'avoir entendu ses propres déclarations; on lui amena ce prince vêtu d'une chemise sale et coiffé d'un mouchoir (en guise de turban). Le fils de Watik courut à sa rencontre, le serra dans ses bras et le fit asseoir sur le trône à côté de lui. « Mon frère, lui dit-il, qu'est-ce donc que ce pouvoir? — Une chose au-dessus de mes forces, répondit Moutazz, que je ne puis soutenir plus longtemps et pour laquelle je ne suis pas fait. » Comme Mouhtadi l'engageait

امره ويصلح الحال بينه وبين الاتراك فقال المعتزّ لا حاجة لى فيها ولا يرضونني لها قال المهتدى فانا فى حلّ من بيعتك قال انت فى حال وسعة فلما جعله فى حلّ من بيعته حوّل وجهه عنه فاقيم عن حضرته ورُدّ الى محبسه فقتل فى محبسه بعد أن خُلع بستة ايام على ما قدّمنا فى صدر هذا الباب وقد قالت الشعرآء فى خلع المعتزّ وقتله فاكثرت ورثته فاحسنت فمن ذلك قول بعض اهل هذا العصر من قصيدة له

عينِ لا تبخلى بسفح الدموع واندبى خير فاجع مفجوعِ
خانه الناصح الشفيق ونالتـــه اكفّ الردى بحتف سريعِ

à accepter ses bons offices et lui proposait d'intervenir dans ses démêlés avec les Turcs : « Non, répliqua Moutazz, je ne désire plus le pouvoir, et les Turcs ne consentiraient pas à me le laisser. — Alors, reprit Mouhtadi, je suis relevé du serment que je t'ai prêté ? — Tu en es pleinement relevé, » répondit Moutazz. Dès que cette déclaration, qui le dégageait de son serment fut prononcée, Mouhtadi se détourna; le Khalife déchu fut emmené hors de sa présence et reconduit dans sa prison; il y périt assassiné six jours après avoir abdiqué; c'est ce que nous avons dit déjà au commencement de ce chapitre.

Les poëtes chantèrent à l'envi l'abdication et le meurtre de ce prince et composèrent sur ce sujet de belles élégies. De ce nombre est le fragment suivant d'une *kaçideh* due à un poëte de cette époque :

N'épargnez pas vos larmes, ô mes yeux, répandez-les abondantes sur la plus noble victime que le malheur ait renversée.

Son ami le plus dévoué, le plus tendre l'a trahi, et les mains de la mort l'ont frappé à l'improviste.

بكّر الترك ناقمين عليه خالعيه أُفديه من مخلوعِ
قتّلوه ظلمًا وجورًا فألغو هُ كريم الاخلاق غير جزوعِ
كان يغشى بحسنه بهجة البد رِ فتلقاه مُظهرًا للخضوعِ
وترى الشمس تستكين فلا تشرق إمّا رأتْه وقتَ الطلوعِ
لم يهابوا جيشًا ولا رهبوا السيف فلهفي على القتيل الخليعِ
اصبح الترك مالكى الامر والعا لم ما بين سامع ومطيعِ
وترى الله فيهمِ مالك الامر سيجزيهمِ بقتل ذريعِ

وقال فيه آخر من قصيدة طويلة

اصبحت مقلتى بدمع سفوحا حين قالوا اضحى الامام ذبيحا
قتّلوه ظلمًا وجورًا وغدرًا حين اهدوا اليه حتفًا مريحا

Les Turcs, avides de vengeance, l'ont surpris et renversé du trône; que n'ai-je pu donner ma vie pour ce prince déchu !

Ils l'ont massacré de leurs mains injustes et brutales, ce roi dont ils connaissaient la générosité et la patience.

Sa beauté faisait pâlir l'éclat de la pleine lune, et cependant on ne voyait en lui que des marques d'humilité.

Il semblait que le soleil s'humiliait et refusait de briller lorsqu'il le voyait au lever de l'aurore.

Ils (les partisans de Khalife) ne redoutaient pas l'armée et ne craignaient pas le glaive : hélas! il est mort ce pauvre monarque détrôné!

Voici les Turcs maîtres du pouvoir et le monde n'est peuplé que de leurs esclaves.

Mais tu verras un jour le Dieu qui commande à tout les châtier par une mort terrible.

Un autre poëte s'exprime ainsi dans une longue *kaçideh :*

Un torrent de larmes jaillit de ma paupière lorsque retentit ce cri : L'imam est égorgé!

Ils l'ont tué injustement, avec violence et félonie quand ils ont conduit vers lui la mort libératrice.

نضّر الله ذلك الوجه وجهًا   وسقى الله ذلك الروح روحا
ايها الترك سوف تلقون للدهـــر سيوفًا لا تستبلّ الجريحا
فاستعدّوا للسيف عاقبةَ الامـــر فقد جئتمُ فِعالًا قبيحا

وقال آخر من قصيدة طويلة ايضًا

اصبحت مقلتى تسحّ الدموعا   اذ رأت سيّد الانام خليعا
لهف نفسى عليه ما كان اعلا   ه واسراه تابعًا متبوعا
الزموه ذنبًا على غير جرم   فثوى فيهم قتيلًا صريعا
وبنو عمّه وعمّ ابيـــه   اظهروا ذلّةً وابدوا خضوعا
ما بهذا يصحّ مُلك ولا يغـــزى عدوٌّ ولا يكون جميعا

وكان المعتزّ اوّل خليفة اظهر الركوب بحلية الذهب وكان من

Que Dieu fasse rayonner son visage, que Dieu répande ses bénédictions sur son âme (qu'il le place parmi les bienheureux)!

Et vous, Turcs, le destin vous attend avec des armes dont la blessure est incurable.

Préparez-vous enfin aux coups de son glaive, car vous avez commis des forfaits odieux.

Citons encore ce fragment d'une longue pièce due à un autre poëte :

Ma paupière a répandu des flots de larmes à la vue de ce maître des hommes déchu de son pouvoir.

Je déplore son infortune! Qu'il était grand et généreux comme sujet (de Dieu) et comme monarque!

Ils l'ont chargé d'une faute qu'il n'avait pas commise, et il est tombé assassiné au milieu d'eux.

Les fils de son oncle, l'oncle de son père ont montré leur bassesse et révélé leur lâcheté.

Ce n'est pas ainsi qu'un royaume prospère, ce n'est pas ainsi qu'on peut vaincre l'ennemi infidèle et demeurer uni.

Moutazz fut le premier parmi les Khalifes qui se montra

سلف قبله من خلفآء بنى العباس وكذلك جماعة من بنى
امية يركبون بالحلية الخفيفة من الفضة والمناطق وانجاد
السيوف والسروج واللجم فلما ركب المعتز بحلية الذهب اتبعه
الناس فى فعل ذلك وكذلك المستعين قبله احدث لبس
الاكمام الواسعة ولم يكن يعهد ذلك فجعل عرضها ثلاثة اشبار
او نحو ذلك وصغّر القلانس وكانت قبل ذلك طوالًا كاقباع القضاة

(1) وفى سنة خمس وخمسين ومائتين ظهر بالكوفة علىّ بن زيد
وعيسى بن جعفر العلوى فسرّح اليهما المعتز سعيد بن صالح
المعروف بالحاجب فى جيش عظيم فانهزم الطالبيان لتفرق
اصحابهما عنهما وقد قدّمنا فيما سلف من هذا الكتاب وفاة

à cheval avec des ornements d'or; les princes abbassides ses prédécesseurs et plusieurs souverains de la maison d'Omeyyah n'avaient employé, quand ils paraissaient en public, que de légers ornements d'argent pour les ceintures, les ceinturons d'épée, les selles et les brides. Mais lorsque Moutazz eut adopté cette mode d'ornements en or, ses sujets suivirent son exemple. C'est ainsi que son prédécesseur Mostaïn avait introduit l'usage, inconnu jusqu'alors, des manches larges, et leur avait donné une ampleur d'environ trois empans; ce fut ce même Khalife qui diminua la hauteur des bonnets (*kalansouah*), qui auparavant étaient longs comme les calottes (ou capuchons) des kadis.

En 255 de l'hégire, Ali (fils de Zeïd) et Yça (fils de Djâfar) Alewi se révoltèrent à Koufah; par ordre de Moutazz, Sâïd (fils de Salih), connu sous le titre de *chambellan* (hadjib), marcha contre les deux descendants d'Abou Talib avec une armée nombreuse, et les mit en fuite, grâce à la défection de leurs partisans.

Nous avons raconté ci-dessus (p. 395) la mort d'Ismâïl

اسمعيل بن يوسف بن ابرهيم بن عبد الله بن موسى بن عبد الله بن الحسن بن الحسن بن علىّ بن ابى طالب رضى الله عنهم اجمعين وما نالهم اهل المدينة وغيرهم من اهل الحجاز فى ايامه من الجهد والضيق وما كان من امر اخيه بعد وفاته وهو محمد بن يوسف مع ابى الساج وحربه اياه ولما انكشف من بين يدىّ ابى الساج سار الى اليمامة والبحرين فغلب عليها وخلفه عقبه بها المعروفون ببنى الاخيضر الى اليوم وقد كان ظهر بناحية المدينة بعد ذلك ابن لموسى بن عبد الله بن موسى بن الحسن بن الحسن بن علىّ بن ابى طالب قال المسعودى وقد ذكرنا فى كتابنا اخبار الزمان سائر اخبار من ظهر من آل ابى طالب ومن مات منهم فى الحبس وبالسمّ وغير ذلك من انواع

(fils de Youçouf, fils d'Ibrahim, fils d'Abd Allah, fils de Mouça, fils d'Abd Allah, fils d'El-Haçan, fils d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib, que Dieu les ait en sa sainte grâce!), ainsi que les maux et la détresse que sa domination déchaîna sur les habitants de Médine et du Hédjaz; nous avons ajouté que, après la mort d'Ismâïl, son frère Mohammed (fils de Youçouf) eut à combattre Abou 'l-Sadj. Obligé de fuir devant ce général, il pénétra dans le Yémamah et le Bahreïn et s'empara de ces contrées; il y laissa une postérité qui y réside encore aujourd'hui sous le nom de *Benou 'l-Okhaïdar*. Un peu plus tard, un autre prétendant s'insurgea dans la province de Médine : c'était un fils de Mouça (fils d'Abd Allah, fils de Mouça, fils d'El-Haçan, fils d'El-Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib).

Nous avons, d'ailleurs, raconté dans les Annales historiques les événements relatifs aux divers prétendants de la famille d'Abou Talib, et cité ceux d'entre eux qui moururent en prison, par le poison ou par d'autres genres de mort. Tels

القتل منهم عبد الله بن محمد بن علىّ بن ابى طالب وهو ابو
هاشم سقاه عبد الملك بن مروان السمّ ومحمد بن احمد بن
عيسى بن زيد بن علىّ بن الحسين بن علىّ بن ابى طالب حمله
سعيد الحاجب من البصرة فحبس حتى مات وكان معه ابنه
علىّ فلما مات الاب خُلِى عنه وذلك فى ايام المستعين وقيل غير
ذلك وجعفر بن اسمعيل بن موسى بن جعفر قتله ابن
الاغلب بارض المغرب والحسن بن يوسف بن ابرهيم بن موسى
ابن عبد الله بن الحسن بن الحسن بن علىّ بن ابى طالب قتله
العباس بمكّة وحمل فى ايام المعتزّ من الرىّ علىّ بن موسى بن
اسمعيل بن موسى بن جعفر بن محمد فمات فى حبسه وحمل
سعيد الحاجب من المدينة موسى بن عبد الله بن موسى بن

furent parmi eux : Abd Allah (fils de Mohammed, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), surnommé *Abou Hachem*, qui reçut un breuvage empoisonné de la main d'Abd el-Mélik, fils de Merwan. — Mohammed (fils d'Ahmed, fils de Yça, fils de Zeïd, fils d'Ali, fils d'El-Huçeïn, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), qui, après avoir été enlevé de Basrah par Sâïd le chambellan, mourut en prison (à Samarra); Ali son fils, qui se trouvait avec lui, fut mis en liberté après la mort de son père, sous le règne de Mostaïn; mais il y a différentes versions à cet égard. — Djâfar (fils d'Ismâïl, fils de Mouça, fils de Djâfar), tué par Ibn el-Agleb dans le Magreb. — Haçan (fils de Youçouf, fils d'Ibrahim, fils de Mouça, fils d'Abd Allah, fils d'El-Haçan, fils d'el-Haçan, fils d'Ali, fils d'Abou Talib), mis à mort par Abbas à la Mecque. — Ali (fils de Mouça, fils d'Ismâïl, fils de Mouça, fils de Djâfar, fils de Mohammed), emmené prisonnier de la ville de Rey, sous le règne de Moutazz, et mort en prison. — Mouça (fils d'Abd Allah, fils de Mouça, fils d'El-Haçan, fils

الحسن بن علىّ بن ابى طالب وكان من النسك والزهد فى نهاية
الوصف وكان معه ادريس بن موسى فلما صار سعيد بناحية
زبالة من جادّة العراق اجتمع خلق من العرب من بنى فزارة
وغيرهم لاخذ موسى من يده فسمّه فمات هنالك وخلصت بنو
فزارة ابنه ادريس بن موسى   وفى خلافة المعتزّ فى سنة اثنتين
وخمسين ومائتين كان بدء الفتنة بين البلالية والسعدية
بالبصرة وما نتج من ذلك من ظهور صاحب الزنج   وللمعتزّ
اخبار حسان غير ما ذكرنا قد اتينا على مبسوطها فى كتابينا
خبار الزمان والاوسط وبالله التوفيق ،

d'Ali, fils d'Abou Talib), que Sâïd le chambellan emmena de Médine prisonnier; ce Mouça avait un grand renom de piété et d'austérité. Son fils, nommé *Edris*, l'accompagnait. Lorsqu'ils arrivèrent, sous la conduite de Sâïd, dans le district de Zobalah, sur la route (des pèlerins) de l'Irak, les Benou-Fezarah et d'autres tribus arabes se réunirent dans le but de délivrer Mouça. Celui-ci fut empoisonné par Sâïd et mourut en cet endroit; mais les Benou-Fezarah réussirent à délivrer Edris, son fils.

Sous le khalifat de Moutazz, en 252 de l'hégire, les premiers symptômes de discorde entre les Bellalites et les Saadites éclatèrent à Basrah; la révolte du *chef des Zendj* fut la conséquence de ces troubles.

Les autres faits intéressants du règne de Moutazz sont rapportés avec tous leurs développements dans nos Annales historiques et notre Histoire moyenne. — Le secours vient de Dieu !

VARIANTES ET NOTES.

P. 4 (1). D'après la signification ordinaire de la préposition *li*, il semble qu'on devrait traduire « Livre de nouvelles, par Ibrahim, fils de Mehdi; » cependant cette traduction serait inexacte car, plus loin, p. 68, Maçoudi donne le titre exact de l'ouvrage en question. Il s'agit d'un recueil d'anecdotes rédigé, d'après les récits et peut-être sous la dictée d'Ibrahim, par un de ses amis; il n'en est pas fait mention dans la liste des ouvrages que le *Fihrist* (p. 115) attribue au fils de Mehdi.

P. 5 (1). Au premier vers, au lieu de الاسل, *A*, *M*, *K* portent القلل, et ces trois copies omettent la deuxième moitié du deuxième vers et la première moitié du troisième. Elles donnent ainsi le deuxième hémistiche du cinquième vers : وزير الساقط بين العلل, à l'exception de *K*, qui porte القلل comme la copie *D*. Au lieu de ابن الحسام elles lisent ترب الحمام et *A* seulement الصفاح, pour الهياج. On trouve les mêmes vers cités par Moberred, qui les donne comme l'œuvre d'Ishak ben Khalef; cf. *Kamil*, édition Wright, chap. XXXII, p. 235.

P. 8 (1). *D* وزارع للقبول et, après le mot مألوف, la même copie ajoute : وعذب مجتباه وموجب للشكر, passage qui est omis par les trois autres copies.

Ibid. (2). *A*, *M*, *K* الانبيآء et, même ligne, لا يمنع منه.

P. 9 (1). *M*, *K* passent موضوع et remplacent ميزاب par هراب, dont la signification n'est donnée, que je sache, par aucun dictionnaire. *A* écrit هراب النحل, ce qui est encore plus inintelligible.

P. 10 (1). *D* porte une leçon moins exacte : « Abd Allah ben Abbas et Djabir. »

P. 12 (1). *A*, *M*, *K* وانت يوسفى العفو فى قلّة التثريب من الح; la locution *clément comme Joseph* est, en effet, devenue proverbiale, mais la

rédaction de *D* semble plus simple et plus conforme au ton général de la phrase.

P. 15 (1). *D* donne seul une leçon claire; *M* et *A* portent البدرج, et dans *A* on lit الدرج, sans doute pour درّاج «francolin;» il convient d'ajouter, en faveur de cette dernière leçon, que dans le *Moarrab* (p. 40) تدرج est donné comme l'altération arabe du persan تذرو, et traduit par *dourradj*, «francolin.» J'ai préféré suivre l'explication fournie par l'excellent dictionnaire *Bourhan-i-qâti*.

P. 20 (1). Ici et plus bas, p. 22, *A*, *M*, *K* remplacent سلامة par سلاح; je ne comprends pas le sens de cette exclamation.

P. 26 (1). L'emploi du même suffixe pour désigner différentes personnes, qui est d'un usage constant en arabe, jetterait quelque doute sur ce passage, mais le texte de l'*Aghani* ne laisse subsister aucune incertitude à cet égard. Cf. édit. de Boulak, t. XII, p. 3.

P. 28 (1). *A*, *M* lisent: «De la ville de Maarah dans le Diar-Modar.» *M* et *K*, supprimant le point diacritique dans مضر, placent Rakkah en Égypte. On sait que l'édition publiée à Boulak, et qui est désignée ici par la lettre *K*, fourmille d'inexactitudes du même genre.

P. 29 (1). *A*, *M*, *D* lisent خدمة au lieu de نقمة; d'après cela il faudrait traduire: «je suis fait pour servir, etc.» mais la leçon que j'ai adoptée d'après *K* a le mérite de conserver l'antithèse qui domine dans tout le discours. Le calembour étymologique, donné quelques lignes plus loin comme explication du terme *nedim*, «courtisan,» a été repris et développé par plusieurs lexicographes arabes.

P. 30 (1). *A*, *M*, *K* nomment le même personnage عيّاش, *Ayyach*, et lui donnent pour surnom ethnique, *K* et *M*, *Zeïdi*, *A*, *Zobeïdi*.

P. 32 (1). Les trois copies lisent المال «la richesse;» mais la lecture de *D* cadre mieux avec la pensée exprimée par le Khalife, et avec le vers qui en est le développement. Dans le même vers, les trois copies portent مطرفة au lieu de مصرّفة.

P. 39 (1). L'expression انزعوا اخفافكم, répétée deux lignes plus bas avec la variante خفه فلينزعه, indique une double source de traditions résumée un peu confusément par Maçoudi. Tous les exemplaires reproduisent la même leçon, qui fait évidemment double emploi.

P. 43 (1). *D* seul continue le récit personnel en employant l'expression عليَّ ; les trois autres copies l'interrompent en disant فاقبل على يحيى et, par suite de cette différence de rédaction, elles remplacent plus loin فقلت par فقال.

P. 44 (1). *D* أطعنوا عليه من جهة الحكم فلم يكن ذلك منه «Est-ce qu'ils le blâment relativement à sa science? C'est une accusation qui ne peut l'atteindre.»

Ibid. (2). Au troisième vers, *M*, *K* portent مقبوحه pour مفتوحه. La traduction du quatrain n'est pas et ne pouvait pas être littérale. La pensée doublement obscène du poëte, et qui porte principalement sur les mots دنيا et أخرة, détournés de leur acception habituelle, ne saurait être indiquée que par des équivalents, si toutefois le sens général est bien rendu, ce que je n'oserais affirmer.

P. 49 (1). Pour *Ben Abd Yézid*, *A* lit Mâbed, etc. et *D* : Ben Obeïd ben Zeïd. La leçon adoptée dans le texte est confirmée par Ibn Khallican, texte, p. 626, et par le *Nudjoum*, p. 587.

P. 50 (1). *A*, *M*, *K* نحو «près de, dans la direction de.» On n'a pas hésité à conserver la leçon de *D*; aujourd'hui encore, dans le dialecte d'Alger, *hauma*, pluriel *houwem*, désigne le quartier d'une ville. Cherbonneau, *Dict. français-arabe*, p. 467.

P. 51 (1). A l'exception de *D*, toutes les copies lisent *tissin* et le font mourir à l'âge de quatre-vingt-onze ans; mais la copie *D* est un guide plus sûr dans les indications de noms et de dates.

P. 55 (1). Les mots *ben Ibrahim* ne se trouvent pas dans les copies *A*, *M*, *K*, et ne se lisent que dans *D*, où les renseignements concernant la famille d'Ali sont ordinairement plus complets. La même généalogie se trouve dans le *Nudjoum*, p. 345.

P. 59 (1). Nom méconnaissable dans *M*; dans *A* et *K* on lit كبن عوس. La lecture de *D* a pour elle l'autorité du *Nudjoum*, p. 347 en note, d'Ibn el-Athir, t. VI, p. 216, et du fragment d'Ibn Michkweih, publié récemment par M. de Goeje, p. 423. *D* seul donne ظفر, tandis que les autres copies portent ظهر, lecture inadmissible.

P. 62 (1). *A* et *K* رويبضية, *M* رويبصية, non ponctué en *D*. C'est la forme plurielle du mot رابضة «populace, lie du peuple.» Voir l'explica-

tion de ce vocable dans le *Kamous*, avec la tradition qui en précise le sens.

P. 62. (2). *A* حاديدان; *D* داوندان. Le nom de la ville de Bedd se trouve, comme ici, sous la forme du duel, dans le Dictionnaire géographique de Yakout; *A* et *M* lisent partout البديين.

P. 64 (1). Au deuxième vers, pour عليك, *D* عليه, et au lieu de حوى, *A*, *M*, *K* جرى. Le même morceau, plus complet d'après les variantes de l'*Aghani*, se trouve dans notre mémoire sur Ibrahim, fils de Mehdi, *Journ. asiat.* mars-avril 1869, p. 259.

P. 67 (1). *D* commence le deuxième vers par فبوّت منك, le troisième par البرّ والفضل وطأ; au quatrième فلم تعنق au lieu de ولم تعنل, et au vers suivant غير منتقم.

P. 71 (1). La huitième forme de فرح signifie souvent, dans l'*Aghani*, fredonner un air de manière à le graver dans la mémoire des chanteuses. On pourrait donc traduire ici plus exactement : « Voulez-vous chanter le morceau que je vais vous indiquer d'abord en chantant moi-même? »

Ibid. (2). *A*, *M*, *K* écrivent à tort « Ibrahim, fils d'Ishak, » ce qui est un anachronisme. *D* est d'accord avec le texte de l'*Aghani*. Cf. le mémoire cité p. 267, note.

P. 73 (1). *M* et *K* الدارى.

P. 80 (1). Il est possible qu'il y ait ici une altération dans le texte, et qu'il doive être rétabli conformément à la leçon plus sûre du *Fihrist*, p. 53 : لانه لم يكن يسلم منه شريف ولا غيره. On lit dans le même ouvrage que le *Livre des blâmes* était dirigé contre le Prophète. Ibn Khallican, dans la notice spéciale, confirme ce qui est dit dans le *Fihrist* de l'humeur agressive d'Abou Obeïdah.

P. 82 (1). Le premier vers ne se lit que dans la copie *D*, les deux vers suivants se trouvent dans l'*Aghani*, III, p. 167, mais le récit qui les accompagne diffère complétement de celui de Maçoudi. *D* ajoute un quatrième vers que les autres copies ont omis :

كما اضحك الدهر كذاك الدهر يبكيكا

P. 85 (1). Au premier vers, *D* على التى, *A* brise le mètre en écri-

vant وتروونها. Dans le troisième vers, *A*, *M*, *K* lisent فما انحرفت علىّ, et *D* termine le même vers par اجتنبت.

P. 87 (1). *A*, *M*, *K* من لعيني. Le vers suivant est autrement rédigé en *D* :

يآلِ بكر لا تبوءُ ليس ذا حين وبآء

Les trois autres copies écrivent هنا au lieu de ذا, ce qui ne permet plus de scander le vers.

P. 88 (1). Le passage compris entre في ذلك jusqu'à عن تقليب est omis par *A*, *M* et *K*, lacune qui rend inintelligible une phrase déjà obscure. Dans la ligne suivante, le terme لازمًا a été traduit d'après le sens spécial que lui donnent les scolastiques. Voir *Prolégomènes d'Ibn Khaldoun*, traduction de M. de Slane, III, 146 et note.

P. 90 (1). Le mot بنفسج est abrégé ici par licence poétique; *A* le donne sous sa forme ordinaire, contrairement au mètre qui est une variété du *khafif*; *D* le remplace par شقيق «anémone.»

P. 91 (1). A, *M*, *K* في الاخبار المعروفة بالموفقيات. D'après le *Fihrist* (p. 111), cet ouvrage aurait été rédigé sous forme de dictionnaire. Je suis porté à croire qu'il fut dédié non au fils de l'auteur, puisque nul témoignage ne vient établir qu'il eut un fils de ce nom, mais au prince Abou Ahmed *Mouaffak*, frère du Khalife Moutazz. Si cette conjecture était admise, il faudrait alors, au lieu de وهو ابن الزبير, lire وهو ان الزبير, etc.

P. 94 (1). Telle est la leçon de *A* et *K* conforme à celle de Yakout; les deux autres copies l'ont rendue méconnaissable. Beladori écrit plus exactement فندون. Cf. *Liber expugnationum*, p. 297, et *Kitab el-Oyoun*, p. 377. Mirkhond, t. III, p. 196, éd. Bombay, a adopté la même forme. C'est certainement le cours d'eau qui est nommé Ποδαντός par Michel Attaliote, éd. Bonn, 1853, p. 121. Cf. Cedrenus, éd. Bone, 1839, t. II, p. 217. Plus loin, p. 99, Maçoudi, en appliquant au mot *Kochaïrah* la prétendue étymologie donnée en présence de Mamoun (de πόδα et de τείνω), nous apporte une nouvelle preuve de son ignorance de la langue grecque.

P. 100 (1). *M* بنّ رجليك; *D* رحليك; voir la note précédente.

P. 101 (1). *D* termine ainsi le deuxième vers : او عن مليكه الموسوس;

A المانوس. Ce distique est souvent cité par les historiens; on en trouvera notamment les variantes dans *Kitab el-Oyoun*, p. 378; Fakhri, p. 264; Kazwini, *Athar*, p. 146, et dans le Dictionnaire de Yakout, s. v. *Tarsous*.

P. 103 (1). Trois copies, *A*, *K* et *D*, font suivre وأمّه d'un autre mot illisible : *K* اساحية, *A* et *D* اسباحيه. Abou 'l-Féda nous apprend que la mère de Moutaçem était originaire de la Sogdiane: ce serait donc dans les localités de cette contrée qu'il faudrait chercher la lecture de l'ethnique défiguré par les copistes. Au lieu de *Maridah*, *K* donne fautivement *Mariah*. Cf. à l'appui de notre lecture Tâlebi, *Lataïf*, p. 86; *Nudjoum*, p. 380; Ibn Kotaïbah, p. 199.

P. 106 (1). *D* passe اصبعك et écrit, d'accord avec *K*, عينيه. M. de Slane, que j'ai consulté sur ce passage, n'hésite pas à y trouver une expression injurieuse et obscène; عين serait employé ici dans le sens de دُبر; on en trouverait l'équivalent dans les bas-fonds de notre langue, mais le lecteur voudra bien me dispenser de cette recherche.

P. 111 (1). Lecture douteuse; *A*, *M*, *K* بنو مارية.

P. 114 (1). Les leçons de cette phrase araméenne ont été, comme on devait s'y attendre, fort maltraitées par les copistes. *D* écrit اسفل فردانا حوتعا, *K* اسعل فرمي باحوافنا, et *A* اسعل فرما باجوافنا, *M* باجوقا. M. J. Halévy, qui a bien voulu, à ma demande, entreprendre la restitution du texte, pense que *D* fournit les meilleures leçons, c'est-à-dire le premier et le troisième mot, *K* et *M* le mot du milieu; en conséquence il rétablit la phrase araméenne de la façon suivante : שְׁקֹל גַּרְמִי תְּחוֹתָכָא ou תְּחוֹתָךְ, littéralement : « Prends mon corps sous toi, à la place du tien, » ce qui serait l'équivalent de la formule arabe si connue فديتك. Quant à la forme כא, pour ךְ, elle serait particulière au dialecte mandéen ou sabéen. (Hoffmann, *Gramm. syr.* p. 160.) Néanmoins cette interprétation, si ingénieuse qu'elle soit, ne rend pas compte de l'arabe يا عاب, et il y aurait lieu de la soumettre à un nouvel examen.

P. 118 (1). Telle est la leçon de *D* et *M*. La copie *A* porte الغنوية, et *K* العنوية.

P. 119 (1). *A*, *M*, *K* lisent fautivement الراذان; *D* seul donne la bonne leçon, comme le prouve le passage correspondant du traité de Yakoubi, p. 30, où le même nom est écrit بردان. Telle est aussi l'orthographe adoptée par Yakout; seulement ce géographe se trompe en disant

sept parasanges. Ibn Khordadbeh s'accorde avec notre auteur pour placer Baradân à quatre parasanges de Bagdad. Voir *Livre des routes*, p. 214.

P. 120 (1). *A. M, K* باللياني «de (la fraîcheur) des nuits.» L'exactitude de *D* est attestée par le témoignage de Yakoubi (*ibid.* p. 31), qui s'exprime en ces termes : والبناء بها صعب جدًّا.

P. 121 (1). *A, M, K* طبرهات. L'éditeur de Yakoubi (p. 29) trouvant ce nom sans points diacritiques, a proposé la lecture طيرهان, qui ne peut se justifier.

Ibid. (2). Passage donné seulement par *D*, qui ajoute لا يلحقه الساعى ولا, etc. Il ne m'a pas été possible, à cause de la lacune que présentent les autres copies, de restituer ce nom. Les localités nommées par *D Erradjân* et *Houlwân* sont absolument méconnaissables dans les trois copies.

P. 123 (1). Lacune dans les trois copies; *D*, qui seul est complet, écrit عتبه au lieu de غثرته. Le nom adopté ici se justifie par les renseignements que nous donnent les Chroniques arabes sur la composition des troupes qui avaient embrassé la cause de Babek.

P. 124 (1). *D* ajoute وخلف غنمه عندهم «et il laissa son troupeau parmi eux,» addition peu admissible.

P. 126 (1). Nom douteux. *A* l'écrit بوقادة; *K* بومامه; *M* يومادة.

P. 128 (1). L'explication de ce mot ne se trouve, à ma connaissance, dans aucun dictionnaire; peut-être serait-il mieux rendu par *bandes* ou *ramages*, car سفاسق signifie les stries d'une lame damasquinée.

P. 130 (1). *A, M, K* الحسين; les historiens arabes ne donnent pas le nom musulman du fameux sectaire Babek. Mirkhond, qui traduit littéralement tout le passage des *Prairies d'or* qui s'y rapporte, omet également le nom en question.

P. 131 (1). Premier vers, *A, M, K* يا امين الله; deuxième vers, les mêmes copies finissent l'hémistiche par النصر وزيروا; quatrième vers, هناك الله dans les trois copies, contrairement au mètre. Entre le cinquième et le sixième vers, *D* seul ajoute celui-ci :

تجره قرّت بعقبا   ها وريح لن يبوروا

Dans l'avant-dernier vers, pour ضرج, *D* lit صدع, *M* خرج, *A* ضوج, et deux copies terminent le même vers par نظيرا.

P. 133 (1). Pour المرهف, *A*, *M*, *K* المذهب. Le poëte emploie dans le dernier vers le masculin, conformément à une licence autorisée en poésie, et afin de ne pas choquer les bienséances; d'après cela, le premier hémistiche s'applique au mari et le deuxième à l'épouse. En ce qui concerne le mot *wichah*, il importe de remarquer que ce nom signifie tantôt un double collier porté par les personnages de haut rang, tantôt une ceinture lâche qui pend en forme d'écharpe le long des hanches; dans ce dernier sens il s'applique ordinairement à une femme. C'est ce qui ressort clairement d'un fragment du commentaire de Wakédi, cité par M. Dozy dans son *Dictionnaire des noms de vêtements*, p. 429.

P. 134 (1). *A*, *M*, *K* فانتقى هتك النساء. Cf. *Journ. asiat.* 1869, mars-avril, p. 277, où j'ai traduit avec moins d'exactitude يا غيرة الله par «colère de Dieu.»

P. 135 (1). *D* الحرث; *M* et *K* الحديث. Les passages en question étaient connus sous le nom collectif de *Derb el-Hadès;* au dire de quelques géographes arabes, les Musulmans, après y avoir été défaits sous les premiers Khalifes Omeyyades, lui avaient donné par antiphrase ce nom, qui signifie «Défilé du salut.» Voir cependant une autre version dans Beladori, *Liber expugnationum*, p. 189.

P. 136 (1). *K* ماطس; *D* ناطس, et plus loin ناطش.

P. 137 (1). *A*, *M*, *K* بن بازن بن بنداز هرمس (variantes dans *A* et *M* مازن et مازرن); *D* بن قاران et moins lisiblement بن لبيد. Les huit lignes qui suivent ne sont données que par *D*. Il n'est pas inutile de rappeler que le nom persan, ou plutôt parsi, est *Vendad;* on trouve dans les Annales du Tabaristân la mention d'un certain Vendad-Hormuzd, qui se révolta sous le règne de Mehdi. Cf. Spiegel, *Nachrichten über Taberistan*, dans le Journal de la Société orientale allemande, t. IV, p. 68. M. Spiegel assimile le nom Vendad à la forme pehlevi ונדאת, *Vendât;* les historiens musulmans auront transcrit ce nom sous une forme aussi gravement altérée que celle de Nitas pour Pontos, etc.

P. 139 (1). *D*, au premier hémistiche, بردّ حالها. Au lieu d'Abou Tammam, les trois autres copies écrivent à tort ابو الهمام.

P. 142 (1). *A*, *M*, *K* الفرهيساني; *D* القوهساني; le nom est rétabli d'après le *Nudjoum*.

P. 143 (1). *A* العدانى ; *M* et *K* العرانى.

Ibid. (2). Forme douteuse : *M* الرماوى ; *D* النعاوى. Je n'ai trouvé aucune mention de ce personnage chez les biographes spéciaux.

P. 147 (1). *M* et *K* ابرا ; *A* ابيرا. La lecture de *D* est conforme à l'orthographe de Yakout.

P. 148 (1). Leçon moins claire en *D* : وارعف كلّ ذى قلم جناية.

Ibid. (2). Au lieu de للوغى, *A*, *M*, *K* للدعا ; d'après cette variante, le sens serait : « On le place comme un bouclier aux reproches, » c'est-à-dire « C'est le but ou la cible des reproches, des malédictions. »

P. 149 (1). *M*, *K* امرع ; *D*, au lieu de سمن, écrit سمح.

Ibid. (2). *A*, *M*, *K* بن اسرائيل, et, au lieu de اىّ فاعل, les mêmes copies donnent اىّ قلقل.

Ibid. (3). *D* ajoute واهون عليه بهم. Ici commencent de notables différences et plusieurs lacunes dans les deux copies *K* et *M*, mais elles sont pour la plupart dues à la négligence des copistes. *A* place cette phrase cinq lignes plus loin, après لا يظلمه.

P. 151 (1). L'édition imprimée à Boulak et la copie *M* donnent ici une variante du même récit qui est, à mon sens, une interpolation; je crois devoir néanmoins le transcrire d'après *K* :

وفى رواية اخرى ليست فى الكتاب قلت انشدنى شيًّا من شعرك فانشدنى

اقول وجنح الدجا ملبد   ولليل فى كل فج يد
ونحن ضجيعان فى مجسد   فللّه ما ضمن المجسد
فيا غد ان كنت بى محسنا   فلا تدن من ليلتى يا غد
ويا ليلة الوصل لا تنفدى   كما ليلة الهجر لا تنفد

فقلت لله ابوك ورددته.

Le reste comme dans notre texte.

P. 152 (1). La Bibliothèque nationale possède une copie assez moderne

du Divan d'Abou Tammam (suppl. arabe, n° 2292); elle provient de la collection de notre maître regretté, Caussin de Perceval. Le vers cité ici fait partie d'une pièce que le poëte composa au retour du pèlerinage, et qu'il dédia à Abou Saïd; il est donné sous cette forme incorrecte (f° 89 r°):

واحق الاقواحز ان يقضى الديـــن امـــرؤ كان بـــالله غـــريمـــا

P. 153 (1). Leçon de *D;* les trois autres exemplaires portent ابـن سعد أن. La véritable leçon paraît être «Abd Allah, *fils de Haçeïn*, fils de Saad.» C'était un rapsode originaire de la ville de Kotrobbol, et qui fournit de nombreux documents à Isfahâni. Voir *Aghani*, t. XVIII, p. 169 et *passim*.

P. 154 (1). *A, M, K,* au lieu de لعقب, lisent تعقّب, ce qui rend le vers faux. Au deuxième vers, *D,* pour صداقة, donne زيارة et, au suivant, remplace الفقر par الجلة, contrairement à la mesure. Cette pièce manque dans le *Divan* cité plus haut, p. 152.

P. 157 (1). Le manuscrit de la Bibliothèque nationale n° 1483, suppl. arabe, renferme quelques parties du Divan de Bohtori, mais il est rempli de lacunes; les pièces n'y sont pas rangées selon l'ordre alphabétique, l'écriture en est négligée et ses leçons n'inspirent qu'une confiance médiocre. Je donne pourtant ici et plus loin quelques-unes de ses variantes. Premier vers, pour من برّ, *D* من فضل, Div. من طول. Deuxième vers, rime, *K* et Div. يراخى. Troisième vers, pour غنت, Div. ملأت. Quatrième vers, pour بالحلق, *K* بالحلق, *A* et Div. بالحلف.

P. 158 (1). Au deuxième vers, au lieu de وصمّم, Div. porte واقدم et supprime أ sans respect pour la mesure. Je confesse mes doutes sur le sens du dernier vers: au lieu de العلا, *D* lit الهدى et Div. تهتك; en outre, Div. donne ce vers après le premier, et le fait précéder des deux autres vers omis dans les copies de Maçoudi.

Ibid. (2). Au lieu de البراذين, *D* lit متراهن, *A* et *M* البراهين. Le distique entier est omis dans le Divan.

P. 159. (1). Premier vers donné seulement par *D.* Le troisième vers est particulièrement défiguré dans les copies, et d'une obscurité que je n'espère pas avoir dissipée. Le premier hémistiche de ce vers est, dans *D,* après *lis-sehm:* الشدين احق *A*; السدايين اخق *M*; السديين اغب غبا et le reste non ponctué. Pas de traces de cette pièce dans le Divan.

P. 160 (1). Au lieu de سبيل الردى, Div. écrit طريق الندى. Au

deuxième vers, pour يحفى, *D* يجفو; Div. يجفى. Au troisième vers, pour واضح, *M* يانع, *A* et Div. ناصع et, à la rime, Div. اسفع «noir foncé.»

P. 160. (2). Au lieu de تداعى, Div. تداركى et, à la rime, مفزعا. Pour ضريبة, *A*, *M*, *K* ضريبة.

P. 161 (1). Premier vers, *A*, *M*, *K* التى عوّدتم; à la rime, Div. عار. Quatrième vers, *M*, *K* للعصات.

P. 162 (1). *A* et *M* lisent «Abou Omar, fils d'Abou'l-Huçeïn Toussi;» variantes erronées en *K*.

P. 163 (1). Pièce adressée à Salih ben Abd Allah le Koreïchite, *Divan*, fol. 158 r°. De tous les fragments cités par Maçoudi, celui-ci est certainement le plus incohérent, soit qu'il ait fait ses citations de mémoire et à la légère, soit que les copistes aient retranché, de leur propre autorité, plusieurs passages d'un morceau qui leur paraissait trop long. Ainsi, à partir du deuxième hémistiche du deuxième vers, commence dans le Divan une suite de sept *beït* omis dans notre texte, et les autres hémistiches se présentent dans un ordre différent. Les lacunes sont indiquées par des points dans la traduction; quant aux variantes, elles ont relativement peu d'importance et, comme pour les fragments qui précèdent, *D* se rapproche mieux du Divan que les trois autres copies. — Premier vers, *A*, *M*, *K* من عذله. Troisième vers, *A*, *M* ونيله. Sixième vers, *A* et Div. لجن; *A*, *M*, *K* استعذبنى. Septième vers, au lieu de معتذرًا, les trois copies معتديا, et, pour الجبن, les mêmes لجهل, de plus, lacune d'un hémistiche. Neuvième vers, اكسبته المال dans *A*, *M*, *K*. Dernier vers, les mêmes ما يصنع et لم يكن, ce qui est une faute de quantité.

P. 166 (1). *A* الجنبية; *M* الخبيسة; illisible en *D*.

P. 167 (1). *D* القبر, au lieu de الجدث des trois copies et d'Ibn Khallican, qui cite les trois premiers vers. Deuxième vers, *D* répète اطلعن; *A* et *M* اطلقن. Troisième vers, *M* وشققت الخدود لها جيوبا. Septième vers, au lieu de انّا, *A*, *M*, *K* ماذا et, au vers suivant, علقا au lieu قومًا. Dixième vers, au lieu de كدرت, *D* مكرت; *M* بكرت; *A* نكرت.

P. 169 (1). Il y a ici une faute de quantité dans les copies, la deuxième syllabe étant nécessairement longue dans le mètre *motékarib;* peut-être

devrait-on lire غُيِّرتَ لايام. *M* et *K* ajoutent, après le troisième beit, un distique qui n'a aucune liaison avec la pièce, le voici :

نجيّ الهموم وقرن الكلوم ووهي الحلوم وبعض الوطن
شديد التفار كثير العثار خليع العذار يجرّ الرسن

P. 171 (1). L'éditeur de *K* arrange ici le texte à sa guise : وبعض قال صبر بعصى بمذاب النبين ويجلى على سورة الشراب. Au lieu de صبر, j'ai suivi la leçon de *D*, qui m'a paru plus appropriée au texte ; voir, sur le mot صير et sur خشكنان, les observations d'Abdallatif. Au lieu de مشير, *D* porte مستمير.

P. 175 (1). *A*, *M*, *K* بعطية. Le mot يتردد n'est donné que par *M* et *K*.

Ibid. (2). Lacune d'une ligne dans les trois copies entre les deux mots يشبهه, ce qui rend la phrase inintelligible. L'éditeur de *K* avoue son embarras dans une note marginale, et constate une omission dans le texte, mais s'il ne cherche pas à la réparer en consultant d'autres copies, il faut lui savoir gré de ne pas avoir façonné le texte à son caprice, suivant le procédé trop fréquent des érudits musulmans.

P. 176 (1). *D* dit simplement يوجب ويذهب بان. *K* وبرهنوا بان, etc.

P. 177 (1). Le premier nom est écrit ماموس par *A*, *M*, *K*, et le second ماماحيس par *A* et *M*. *D* ne donne que le premier. M. le Dr Sanguinetti, *Journ. asiat.* 1854, p. 243, traduit les *Ashab hiel* par méthodiques, et cite, parmi les chefs de cette doctrine, Thessalus de Tralles, qui est peut-être le Sasalius de notre texte. Au lieu de الحيلى, *A* et *K* portent الجبلى, *M* الجيلى.

P. 185 (1). *K* lit حجرية, «pierreuse ;» le même mot est illisible en *A*.

P. 196 (1). *D* termine le deuxième vers par من قبل العهن ; j'ai suivi le texte des trois copies conforme à la leçon de l'*Aghani*, t. XX, p. 47. Troisième vers, *K* فكاكه, au lieu de مكانه, et, dans le vers suivant, au lieu de ايامه, *D* امانة, l'*Aghani* ايمانه. Ce morceau n'a pas moins de quarante-trois vers dans le Livre des chansons.

P. 197 (1). Les trois copies portent الجرجانى ; *D* passe le paragraphe

entier. J'ai suivi la leçon donnée par Fakhri; en outre le géographe Yakout donne, s. v. جرجرايا, quelques renseignements sur le même personnage.

P. 199 (1). *K* finit le fragment par تجن. Voir les variantes dans le Dictionnaire de Yakout, s. v. دير حزقل.

P. 201 (1). Troisième vers, *D* ما ابقين; *M* ماء العين. Dernier vers, deuxième hémistiche, *D* يتبرى, et, pour دونها, *A*, *M*, *K* كانها.

Ibid. (2). L'ordre des vers n'est pas le même dans *D* et les trois copies; j'ai adopté celui de Yakout, t. II, p. 707. Au troisième vers, *A* et *K* écrivent مهلاّكى نوعدها.

P. 202 (1). *M* et *K* attribuent ces vers au poëte Abou'l-Atahyah, ce qui est une erreur chronologique assez grave. Cf. Yakout, s. v. صيمرا. *A* lit الضميرى, et, dans l'édition du *Fihrist*, on trouve صميرى, lecture également erronée. L'*Aghani*, t. XVIII, p. 73, donne jusqu'à trois versions du même récit et cite les quatre premiers vers. Au cinquième vers, *D* porte أمانات دهرك.

P. 203 (1). Premier vers, *A*, *M*, *K* تلتقم et, à la rime, تلطم. Deuxième vers, *D* إلى عبيدة فى الحرام, leçon que le mètre fait rejeter; *A* أتى عبادة فى الحرم. Cf. *Aghani*, *loc. laud.* p. 174.

P. 205 (1). Le seul mot douteux est celui qui termine le deuxième vers; *D* l'écrit السغوان, *A* et *M* الشيقرانى. La véritable forme, bien que les dictionnaires ne la donnent pas, me paraît être الشنقرانى, puisque l'épithète شنقر se donne au poil fauve de l'alezan. La scène grotesque où Saïmari joue le principal rôle eut, paraît-il, un certain retentissement; le grave auteur du *Fihrist* lui-même lui consacre quelques lignes, p. 251. Le bouffon du Khalife fut, s'il faut en croire le même ouvrage, un astronome distingué, et la liste de ses œuvres présente le plus étrange assemblage de travaux sérieux et d'opuscules obscènes. J'ai cherché à atténuer la niaiserie de la *Chanson de l'âne* en la traduisant en vers, et en m'efforçant de conserver le mètre arabe et l'uniformité de la rime, mais je suis le premier à reconnaître que le rigorisme de notre langue rend presque toujours infructueuses de pareilles tentatives.

P. 206 (1). Fausse leçon dans toutes les copies. Il s'agit du célèbre grammairien *Niftawaïh*, dont le nom véritable est Abou Abd Allah Ibrahim ben Mohammed ben Orfah; il fut, en effet, un des nombreux élèves de

Moberred. Voir sa notice dans Ibn Khallican, trad. I, p. 26, et *Fihrist*, p. 81.

P. 207 (1). *A* et *D* فعارض, mais la deuxième forme est plus exacte; l'expression *taarid*, ou indication détournée, est employée dans la rhétorique musulmane pour désigner une espèce particulière de métonymie. Cf. *Journ. asiat.* décembre 1845, p. 461.

P. 209 (1). Toutes les copies passant ثلاث, il faudrait traduire «en 230;» mais c'est une méprise évidente de l'auteur, puisqu'il ajoute plus loin, p. 211: «En la même année 233, etc.» Voir d'ailleurs les notices données par le *Nudjoum* et le *Kamil*.

P. 210 (1). Deux copies, *K*, *M* ajoutent un vers qui n'est nullement en situation :

اذا سمعت ذكر الفراق ترعدت　　فرائصها من خوف ما تتحذر

P. 211 (1). L'éditeur de *K*, oubliant que Maçoudi emploie fréquemment كان على dans le sens de gouverner, s'exprime ainsi dans une note marginale : «La leçon *wa kana ala Bagdad* se trouve dans toutes nos copies; il y a sans doute ici une lacune et il faut ajouter un mot comme *chortah*, c'est-à-dire il était chef de la police de Bagdad. Cette hypothèse est d'ailleurs justifiée par ce qui suit: «et il fut remplacé dans ses fonctions, etc.» Que le lecteur fasse cette correction.» Historiquement du moins, la remarque de notre confrère Mohammed Sabbagh est exacte. Cf. Ibn el-Athir, t. VII, p. 35.

Ibid. (2). Nom douteux: *K* et *M* بن سيح; *D* الاسود au lieu de الاسدى.

P. 216 (1). Au lieu de *Itakh*, *K* porte الاتباع, «les serviteurs»; *A* الاشباح; illisible en *M*.

P. 218 (1). *M* et *K* سردة; *A* سروه.

Ibid. (2). *K* المعم; *D* écrit «Haroun, fils d'El-Moutazz.» C'est peut-être la bonne leçon, mais, quoi qu'il en soit, il ne s'agit pas ici du fameux prince à la fois poëte et musicien, connu sous le surnom d'Ibn el-Moutazz, car son nom était Abd Allah.

P. 220 (1). Les trois copies écrivent à tort أنسى. *D*, que nous avons suivi, s'accorde avec Ibn Khallican, texte, p. 33, où se trouvent les deux premiers vers. *D* مقيم الظعن.

P. 222 (1). Leçon un peu différente dans *A, M, K* : وما فضل من هذه البدرة من الدراهم موهبة له على تجويده لطبخها.

Ibid. (2). *A, M, K* lisent «El-Kaçem, fils de Djâfar, etc.» *D* «Abou 'l-Kaçem Djâfar ....., fils de Djâdan.» Le nom est rétabli ici d'après Ibn Khallican, texte, p. 694. A la ligne suivante, au lieu de *Salihi, D* porte الصناع, les trois copies المصالحى. Dans le traité intitulé *Homonyma, etc.* publié par M. de Jong, p. 85, il est question d'un certain Abou 'l-Haçan Salihi, de la secte des Zeïdites.

P. 224 (1). *A* et *M* انت الذى عرفتنى; *K* وانا الذى, etc. La première leçon se lit aussi dans Ibn Khallican, mais la copie autographe porte غرقتنى comme *D*. Cf. trad. t. II, p. 410. M. de Slane traduit : «'Tis thou who drownest me after meeting with thy fate;» prenant القضا dans le sens de *trépas*. Ma traduction s'accorde peut-être mieux avec les préjugés fatalistes des musulmans.

P. 226 (1). Deuxième vers, pour كالرمح, *K* et *M* كالملح; *A* كالثلج. Ibn Khallican ne le donne pas.

P. 227 (1). *A, M K,* واثق et, à la ligne suivante : «Mohammed, fils d'Ahmed Toussi.» Il s'agirait, dans ce cas, de l'Émir ainsi nommé qui périt, en 214 de l'hégire, dans l'expédition contre Babek.

P. 228 (1). *M* et *A* الراعى, altérations plus graves en *K*. La copie *D* seule respecte l'orthographe de ces noms, mais elle présente plusieurs lacunes dans la suite du récit. Cf. Ibn el-Athir, VII, p. 26.

P. 229 (1). *M.* الموبذ; *A* omet le nom; *K* المؤيّد, leçon inadmissible; Moueyyed, prince du sang et héritier présomptif du Khalifat, ne pouvait tenir le langage humble que lui prête l'auteur de cette tradition. La secte des Parsis, dont le Moubedân était le chef religieux, vivait obscurément en Perse, protégée par la tolérance de la coutume musulmane.

P. 231 (1). Ici se place un paragraphe qu'on doit considérer comme interpolé : ومات عيسى بن طغج (*A* طغج; *D* صبيح) سنة خمس واربعين ومائتين وكان من حذاقهم واهل الديانات منهم ،

Je n'ai trouvé nulle part un mot de renseignement sur ce personnage.

P. 233 (1). *D* الفراد; passage douteux dans tous les exemplaires. A la ligne suivante, *A* et *M* المعدلية.

P. 235 (1). La réponse d'Amr, c'est-à-dire la ligne entière, n'est donnée que par *D*.

P. 236 (1). J'ai cru devoir ajouter les mots قال هشام en supposant une lacune dans les copies. Sans cette addition le rôle des deux adversaires serait interverti.

P. 237 (1). D'après la rédaction de nos copies, فيها s'appliquant à l'année citée dans le paragraphe précédent, Souli serait mort en 245, ce qui est inexact. Cf. Ibn Khallican, trad. t. I, p. 24. D'ailleurs ces dates sont données avec une certaine négligence par les copistes de Maçoudi, c'est ainsi que, plus haut, la date de la mort de Rawendi est placée en 205, tandis qu'il faut lire 245, etc.

P. 240 (1). Voici les variantes principales de ce morceau, rédigé en un style si goûté des Orientaux et pour nous si obscur. Pour فحلبت, *A*, *M* فجعلت; pour انقضى, *M*, *D* امتنّ; *D* فعجرت مجارى; *M* فعجزت; pour لهيبها, *K* لبّتها.

P. 241 (1). Au lieu de يستدم, *A* تستدر; l'*Aghani*, t. IX, p. 30, répète تستباح. Dernier hémistiche dans *A*, *M*, *K*:

واهون خطب فى الحقوق فناؤها

P. 242 (1). Le deuxième vers n'est donné que par *D*; on le trouve aussi dans l'*Aghani* (*ibid.* p. 25) avec la variante بغّى, au lieu de غبى.

Ibid. (2). Lacune de sept lignes en *M* et *K*. La copie *A* place ce distique après les vers rimés en ن.

Ibid. (3). Au lieu de الشأن, *K* شنات; le deuxième vers est omis dans l'*Aghani* (*ibid.* p. 34); il est cependant indispensable au sens.

P. 243 (1). Deuxième vers, au lieu de نندبها, *D* تتذبنا; *M* تبدينا; *A* تبدلنا.

P. 244 (1). *M* et *A*, au premier vers, أثرى, d'après quoi il faudrait traduire: «Ta pensée est de m'enrichir.» Au deuxième vers, les mêmes copies altèrent la mesure en écrivant تسطيع. Sur l'abréviation يسطيع, voir le Commentaire de Hariri, 1re édit. p. 80.

P. 246 (1). L'*Aghani*, t. VIII, p. 23, cite le même distique, mais le second vers y est plus conforme à la pensée du poëte.

P. 247 (1). Ce mot doit être lu لمّابه avec le sens qui lui est donné par le Koran, III, 12. Voir les observations de M. de Jong dans son édition du *Lataïf*, p. XI, et celles de M. de Goeje, *Fragm. histor. arabic.* t. II, p. 3. Ibn Khallican, en copiant textuellement notre récit, p. 348, a rejeté cette même expression comme inutile ou peu claire.

P. 249 (1). *A, M, K* à tort ابرهيم بن مخلد. La copie *D* ajoute seule cet alinéa : « En 242, mort d'El-Haçan, fils d'Ali, Kerabissi. » Tout cela, nom, prénom, date, est erroné. Cf. Ibn Khallican, texte, p. 214; Ibn el-Athir, VII, p. 59.

Ibid. (2). *A, M, K* بخشاف ; le Dictionnaire de Yakout ne cite ni l'un ni l'autre de ces noms.

P. 251 (1). Les copies donnent ici le fragment suivant, que je crois être une interpolation due à quelque Chiite fervent. On ne le trouve pas cité dans le chapitre de l'origine des Perses, et le renvoi indiqué par l'auteur ne peut se rapporter qu'aux vers précédents. Au surplus, la rédaction du paragraphe est confuse et dénote une certaine précipitation. Voici le morceau supprimé; je le copie dans l'édition de Boulac : وقول العلوىّ فيه ايضًا

لو اكتنفت النضر او معدّا   او اتخذت البيت كهفًا مهدا
وزمزما شريعة وردا   والاخشبين محضرًا ومبدا
ما آزددت الّا من قريش بعدا   اوكنت الّا مصقليًا وغدا

Ibid. (2). Au dernier vers, *A, M* لا تغتدى. En employant le terme *Chérif*, le poëte fait probablement allusion à l'origine de son adversaire, qui descendait de la famille du Prophète.

P. 253 (1). *A, M, K* ajoutent ce vers après le troisième :

قلت اولاها علمت فقالت   آية يستثيرها المهموم

A et *M* le terminent par المهجوم. Au vers suivant, ليس هى لى, *K* هى عندى.

P. 255 (1). *D*, au premier hémistiche, فقلت لها انى تسمّى طريقتى.

P. 270 (1). Les copistes, à l'exception de celui de *D*, ne comprenant pas que la sultane était nommée *Kabihah*, par antiphrase et à cause de

sa grande beauté, ont changé son nom en celui de فتيحة. A l'appui de cette explication, voir le *Lataïf* de Tâlebi. Ibn el-Athir s'exprime en ces termes :

لحسنها وكمالها كما يسمّى الاسود كافورًا

Kamil et-tevarikh, VII, 135. Ce que Mirkhond (éd. de Bombay, t. III, p. 203) traduit par l'hémistiche suivant :

بر عكس نهند نام زنگی كافور

P. 270. (2). Le même historien persan rend le mot *mitraf*, dont il est parlé ici, par *tchâdir-i-cheb*, «manteau de nuit.» Ce terme n'est pas expliqué dans le Dictionnaire de M. Dozy.

P. 276 (1). Pour موقعًا, *A* et *M* موقفًا; en marge de *D*, ce mot est remplacé par يا فتى d'une main étrangère.

Ibid. (2). *D* dit seulement «quatre cents concubines.»

P. 277 (1). Au lieu de قراطق, *A*, *M*, *K* قراطيس et, au troisième vers, أسقى بعينيه. Voir les variantes dans *Aghani*, t. VI, p. 183.

P. 278 (1). *A*, *M*, *K* à tort ابن المغيث. Il n'y a aucune raison pour adopter le diminutif *Boaït*, comme l'a fait l'éditeur d'Ibn el-Athir, *ibid.* p. 32. Cf. au contraire les *Généalogies* d'Ibn Doreïd, p. 147.

P. 279 (1). *D* supprimant une ligne, les vers, d'après cette copie, auraient pour auteur le même poëte Ibn Baït. Cf. Ibn el-Athir, *ibid.* p. 64.

P. 282 (1). D'après *D*, Kabihah elle-même se présente devant le Khalife : ودخلت قبيحة. On a vu plus haut, p. 270, que c'était celle de ses esclaves-mères que Motewekkil préférait.

Ibid. (2). Au troisième vers, *mustahillat* a, d'après le Kamous, le sens de pluie abondante et continuelle. *D* écrit المسبطرات «semblables à de longues tresses de cheveux.»

P. 287 (1). *A* seul donne la forme régulière; *D* écrit المدائنى. Cf. la notice du *Nudjoum*, et, en premier lieu, Nawawi, *Biograph. Dictionary*, p. 443.

Ibid. (2). *K* الزهرى; *D* الزاهرى, mais, en marge de cette copie

un lecteur a corrigé en ajoutant en persan : « son vrai nom est Suleïman, fils de Daoud. »

P. 287. (3). Il est impossible de ne pas voir ici une erreur de rédaction dont Maçoudi s'est rendu coupable, car, dans le passage cité auquel il renvoie (ci-dessus, p. 211), il indique précisément la même date. Ajoutons que les historiens sont unanimes à placer la mort d'Ibn Maïn en 233, et que le désaccord porte seulement sur les mois de ladite année. Voir cette discussion dans la notice spéciale d'Ibn Khallican.

P. 288 (1). *K* et *M* portent « Sofian ben Feredj El-Ili. Cf. Yakout, s. v. إبلّة.

Ibid. (2). *A* et *K* الرسى; *M* الرشى; *D* non ponctué; mais l'orthographe est indiquée avec précision dans le *Nudjoum*, p. 720. Cf. Ibn el-Athir, VII, p. 44. Le deuxième docteur, surnommé *Nersi*, est nommé par ces deux auteurs « Abd el-Ala, fils de Hammad. »

Ibid. (3). *A* هياب; *D* سنباب; *K* et *M* صباب. Cf. Ibn Khallican, texte, p. 251. On voit, par cette note et celles qui précèdent, avec quelle négligence les copistes donnent les listes généalogiques, recueillies avec tant de soin par Maçoudi.

P. 289 (1). *A*, *M*, *K* ne font pas mention du Livre moyen, et terminent le chapitre par la formule ordinaire ومن الله التوفيق.

P. 291 (1). *A*, *M* الماحوزة. C'est à tort que, dans l'édition du *Modjem* de Yakout, M. Wustenfeld a imprimé الماخوزة; Ibn el-Athir, VII, p. 68, a conservé la bonne leçon. D'après le Dictionnaire persan *Borhan-i-kâti*, ce terme désigne une taverne, une maison de jeu et de débauche.

Ibid. (2). Un bourg voisin de Bagdad était ainsi nommé. *K* porte سوسيجد; *A* سوبجرد.

P. 293 (1). Trois copies lisent تطويه, du verbe *tawa*, « plier; » mais la suite prouve que telle n'était pas l'intention du Khalife. Au contraire, le sens de parfumer à l'aide d'aromates est indiqué par le *Kamous* à la IIe et à la IVe forme de *tara*.

P. 294 (1). *D* et *M* بيبان. L'*Aghani*, t. VIII, p. 176, le nomme Bunan ben Amroun, عمرون.

Ibid. (2). Le quatrième vers est supprimé par *A*, *M*, *K*; cependant il résume tout l'esprit de la pièce et ne peut avoir été omis par Maçoudi.

P. 296 (1). *D* dit simplement فقلبه, «et il le renversa.»

P. 297 (1). Les deux premiers mots de cette indécente invective paraissent être une sorte de locution proverbiale. L'auteur ajoute qu'elle fut mise en musique et, à la rigueur, on pourrait y reconnaître le mètre *remel;* cependant aucune copie ne la place en vedette, comme c'est l'usage pour les citations de vers, et nous savons en outre, par le témoignage de l'*Aghani,* qu'une phrase en prose servait quelquefois de thème aux musiciens.

P. 300 (1). *A, M, K* الصنفورى. L'exactitude de la leçon de *D* est attestée par la notice du *Fihrist,* p. 298.

P. 301 (1). *M, K, D* ajoutent لما كان فى المبضع.

P. 302 (1). *D* الغرى ; *A* الغزى. La forme régulière serait الغريين, «les deux colonnes ou phares.» Yakout, s. v. C'est une ruine aux environs de Koufah, près de laquelle était le tombeau d'Ali.

Ibid. (2). Nom donné par *A* et illisible dans les autres exemplaires.

P. 306 (1). *D* ووطدت, au dernier hémistiche, au lieu de واكّن. Toutes les copies terminent par بعد الموّيّن, ce qui renverse l'ordre de succession indiqué par l'auteur, p. 305, et conforme au témoignage des principaux historiens.

P. 307 (1). Dans *A, M, K* la pièce n'a que deux *beït,* par la suppression du deuxième hémistiche du deuxième vers, et celle de l'hémistiche suivant. Au lieu de وطرّا, *D* porte للناس.

Ibid. (2). Leçon de *D;* les trois autres copies donnent الشارى. La révolte de ce Kharédjite paraît avoir échappé à l'attention des principaux chroniqueurs arabes.

P. 315 (1). *K* porte حورا et ensuite عركا ; leçons peu lisibles dans les copies; cependant *A* porte nettement فركا. Il résulte d'un passage du *Voyage au Ouadaÿ,* traduit par M. Perron, p. 580, qu'on appelle *ferk,* en Égypte, une espèce d'amande qui s'ouvre en deux sous le plus léger effort des doigts. Cf. *Edrisy*, éd. Dozy et de Goeje, p. 359.

Ibid. (2). Après le quatrième vers, *A, M, K* ajoutent celui-ci :

فتراه عند ما ينـــصل كالبرد المحرّص

A écrit عندها, et plus loin المخرض; enfin, au dernier vers, au lieu de ابو الجوذان, *D* ابو الجوّاب. Quant à l'incertitude des copies signalée dans la note précédente sur les mots *djaus* et *ferk*, elle se reproduit dans les vers.

P. 319 (1). *A*, *M*, *K* lisent شعوبة التبذل, leçon dont je ne comprends pas le sens; du reste, les mêmes copies sont incertaines dans le paragraphe entier.

P. 326 (1). La copie *D*, qui est le meilleur de mes manuscrits pour les fragments de vers cités, ayant omis le paragraphe entier, je n'ai eu, pour ces vers et les suivants, que le secours de l'édition imprimée et des copies *A* et *M*. Le sens du dernier hémistiche est particulièrement incertain, et je ne garantis pas l'exactitude de ma traduction.

P. 327 (1). On pourrait traduire aussi « Ses larmes, etc. sont des perles sur des perles; » c'est-à-dire sur des joues belles et pures comme des perles. Je doute cependant que les poëtes arabes comparent à la perle le visage de leur maîtresse, tout au moins n'en ai-je jamais rencontré d'exemples dans les *Divans*.

P. 332 (1). Lacune de deux lignes dans *A*, *M* et *K*. Quoique les leçons de *D* ne soient pas non plus exemptes d'omissions dans ce paragraphe, elles sont cependant d'accord, pour le sens général, avec les passages correspondants chez *Ibn el-Athir*, p. 84, et *Ibn Michkweïh*, p. 570.

P. 333 (1). Au lieu de عروش, les trois copies lisent عروس, ce qui affaiblit sensiblement la justesse de la métaphore. *D* rédige ainsi le sixième vers :

نفوسهم فيه امّ النور منبع

A et *M* terminent le onzième vers par مربع, et dans *K* le dernier vers commence par فيغلب مغلوب.

P. 335 (1). *A*, *M* et *D* ajoutent ici : اراد اقامته على مذهبه وفيما توجه له (اليه) من رأيه جزعت لغ.

P. 336 (1). *A*, *M*, *K* donnent ainsi le beït :

وليحيى الفتى بقلبي غليل   كيف يرضى بالجسم ذاك العليل

mais Ibn el-Athir, qui cite les mêmes vers, s'accorde avec la copie *D*.

d'après laquelle ils sont donnés ici. A l'avant-dernier vers, les trois copies et Ibn el-Athir écrivent اوذى الرسول, leçon qui n'est pas inadmissible si le verbe est lu à la voix passive.

P. 336. (2). Au premier vers, *A* et *M* والبحر; *K* البحر. Au vers suivant, les trois mêmes copies remplacent انكاء par اوداء.

P. 337 (1). Au premier vers, *D* seul lit كمحجن السيف, les trois autres copies remplacent, au vers suivant, la leçon وسنّته par وهمّته.

Ibid. (2). *A, M, D* portent *Ali* au lieu de Ismaïl. Dans le fragment d'Ibn Michkweïh, p. 568, on lit que ce chef se nommait Huçeïn, fils d'Ismaïl, fils d'Ibrahim; généalogie confirmée par Ibn el-Athir, t. VII, p. 83.

P. 338 (1). La lecture du troisième vers est très-incertaine; voici comment il est donné par *A*, *M*, *K*:

ولكنّ الجناح اذا اهيفت   قوادمه يرف على الاكام

La principale difficulté porte sur يرف, que *M* écrit يدق; *A* يدف, ce qui est plus près de la vérité, puisque دف signifie battre des ailes sans voler, tandis que رف a le sens de déployer les ailes pour prendre l'essor. Dans une note marginale l'éditeur égyptien fait observer, pour le mot اهيفت, que cette forme quadrilitère est autorisée par le *Kamous*, tandis que Djawhari ne le donne que comme verbe trilitère.

P. 341 (1). Deuxième vers, *A, M, K* تمنطق, et, dans l'hémistiche suivant, بدارة pour بدارة. Cinquième vers, *D*, pour قدرهم, écrit امرهم; au vers suivant, لا تشوى.

P. 342 (1). Les copies *A* et *M*, outre plusieurs mots omis, lisent *en 206*, l'édition imprimée n'a pas corrigé cette erreur de date.

P. 343 (1). *D* et *M* السار; *A* الشارى; *K* التتار, ingénieuse correction de l'éditeur égyptien, par où l'on peut apprécier la valeur des érudits musulmans en matière de restauration des textes historiques. Il se peut, d'ailleurs que Maçoudi lui-même ait mal écrit le nom; il s'agit d'un chef de Deïlem, nommé par Ibn el-Athir *Asfar*, fils de Chirweïh, t. VIII, p. 138; même leçon dans Abou 'l-féda.

P. 345 (1). Je pense qu'il faut ajouter ici *Ben Ali*, comme le fait Ibn el-Athir, t. VII, p. 88.

P. 345. (2). *D* porte simplement من ولده passant le reste. *A*, *M*, *K* donnent الاوسط; mais, dans une note marginale, l'éditeur de *K* ajoute qu'une autre copie porte من حوله الاوسط, ce qui ne rend pas la phrase plus intelligible. La lecture que je propose est autorisée par les principaux historiens. Le texte du *Kamil et-tevarikh* publié par M. Tornberg renferme, p. 110 et suiv. de graves erreurs dans les noms propres; il est vrai que la bonne leçon se trouve souvent dans les variantes de l'édition.

P. 353 (1). *A* et *M* منبجة; *D* منبج.

Ibid. (2). Au lieu de نجران, *A*, *M*, *K* نجدان, et l'*Aghani*, t. XX, p. 154, où les mêmes vers sont cités avec des variantes importantes, écrit حران; mais notre lecture n'est pas douteuse. On sait que dans l'Arabie méridionale, et, en particulier, à Nedjrân se trouvait une école de médecins chrétiens que le peuple considérait comme d'habiles sorciers. Voir le *Modjem* de Yakout, s. v. et *Prairies d'or*, III, 290. *A* termine ainsi le vers sixième عندى العرض المندان. Les deux derniers vers ne sont peut-être qu'une interpolation, ils ne se trouvent dans aucune des versions de l'*Aghani*. M. le Dr Perron a traduit librement toute l'anecdote dans son *Essai sur les femmes arabes*, *etc.* p. 197 et suiv.

P. 358 (1). *D*, au premier vers, وهو لكائن. Au lieu de بكفي, l'*Aghani* lit بكفيك, « que tes mains me donneraient la mort, » leçon plus naturelle; le suicide n'est qu'une exception très-rare dans les mœurs arabes. Voir une autre relation de la même anecdote dans la vie de Kaïs ben Zoraïh, *Aghani*, t. VIII, p. 114.

P. 363 (1). Seule la copie *M* ajoute sans raison فكان من امره ما كان.

P. 365 (1). A l'exception de *D*, les copies portent مع رجال الحرب; mais l'évasion du prince eut lieu sans éclat ni cortége.

P. 372 (1). Ici encore les copistes, sauf celui de *D*, ont changé ce nom en la forme فنيخة. Voir la note de la page 270.

P. 373 (1). *K* خلب الدجاج; au deuxième hémistiche, *D* seul لينشب يومًا فى الدجاج.

P. 374 (1). Confusion dans plusieurs de ces noms. Au lieu de *Abou Hachem* que donnent les copies, une note marginale de *D* porte qu'il

faut lire *Abou Hicham*, ce qui est conforme au *Nadjoum*, t. II, p. 763. A la ligne suivante, au lieu de وزّاق, une correction en marge de *D* donne الوزّان, lecture identique à celle du *Nadjoum*, t. III, p. 249. Le nom suivant Abou Koreïb est faussement écrit *Abou Bekr* par trois copies.

P. 375 (1). Note marginale de *D*: «Le vrai nom d'Abou Moslem est *El-Haçan*, fils d'Ahmed.» Le surnom du jurisconsulte cité à la ligne précédente est, d'après le *Nadjoum*, *Taïmi* au lieu de Tamimi.

P. 376 (1). *K* بالحلى; sans points diacritiques dans *A* et *M*.

P. 380 (1). *A*, *M*, *K* ajoutent le mot نائم, «pendant que je dormais;» cette addition s'accorde difficilement avec la suite فعجبت, etc.

P. 382 (1). *A* et *K* ببراى غسان; *M* ببراى غسار.

P. 384 (1). Trois copies nomment ce poëte *El-Haçan*, au lieu de *El-Huçeïn*. *D* termine le premier vers par عمير; *M* et *A* par عمين. Les dictionnaires donnent seulement à la VIIIe forme de ce verbe le sens de rentrer dans la nuit; il faut l'appliquer aussi à la première forme. Au troisième vers, *A*, *M*, *K* écrivent فى ليلة contrairement à la mesure du mètre *khafif*.

P. 386 (1). *A*, *M*, *K* الرابع. Je me suis décidé à traduire ainsi, d'après le témoignage suivant de Tabari: «Chacune des deux moitiés de Bagdad, c'est-à-dire la rive orientale et la rive occidentale du Tigre, étaient divisées en quatre *roub'a*, placés sous la juridiction de *saheb roub'a*, délégués du gouverneur, et qui avaient sous leurs ordres les prévôts de ces quartiers.» L'*Aghani*, t. XX. p. 85, en racontant la même aventure, dit simplement le chef de la police, *saheb chortah*.

P. 387 (1). *D* يبوسة; nom omis en *M*; *Aghani*, مأنوس.

Ibid. (2). Les copies, sauf *D*, ajoutent ici فقالت, attribuant ainsi les vers suivants à l'esclave, tandis que l'*Aghani*, d'accord avec *D*, les met dans la bouche de Mani; d'ailleurs, si l'on adoptait cette addition des copies, les mots «elle se mit à chanter,» qui viennent après le distique, n'auraient plus de sens. Au deuxième vers, pour بعزة, les trois copies portent بغيرة; *Aghani* بعدله.

P. 388 (1). Au premier vers, *K* فتنعست; au troisième, au lieu de لزند, *A* et *M* للزند, *D* للذين.

P. 391 (1). Deuxième vers, *D* موصول ببهجة. *A, M, K* finissent le troisième par بالجد مامول.

P. 392 (1). Après le deuxième vers, les copies ajoutent celui-ci, qui ne paraît pas être à sa vraie place :

دم من يشفى بصارمه   مع هبوب الريح مطلول

A بصادمه ; *M* يصادفه.

P. 402 (1). *M, Ben Yézid.* Dans Ibn el-Athir on lit, t. VII, p. 148, Zeïd ben Ali, mais, plus loin, p. 165, la bonne leçon est rétablie.

SUPPLÉMENT AUX CORRECTIONS

DU TOME VI.

P. 69, l. 3, la traduction du deuxième vers serait peut-être plus exacte en étant modifiée ainsi : « Ou semblable à la jeune fille que sa famille considère comme chaste, tandis qu'elle est déjà dans son neuvième mois (de grossesse). »

P. 183, l. 2, *au lieu de* fourreau, *lisez* ceinturon.

P. 241, avant-dernière ligne, *lisez* Ô vent, pourrais-tu m'imiter?

P. 292, l. 4, *au lieu de* sans y revenir, *lisez* sans y être attiré par un rendez-vous.

P. 354, dernière ligne, *au lieu de* l'un de l'autre, *lisez* des autres hommes.

P. 407, l. 6 du texte, *au lieu de* عند, *lisez* قبل, *et effacez* le même mot قبل de la ligne suivante.

P. 466, l. 3, *au lieu de* attends le départ (la mort), il vaut mieux traduire « Attends la miséricorde de Dieu, etc. » tel est le sens donné au mot روح dans *Koran*, XII, 87.

P. 484, l. 15, *au lieu de* croyant lire son souvenir, etc. *lisez* croyant voir son visage éclairer la nuit.

CORRECTIONS DU TOME VII.

P. 17, l. 7, *au lieu de* لمؤمنين, *lisez* المؤمنين.

P. 25, l. 1, *lisez* بعض.

P. 35, l. 9, *lisez* وجلّ.

P. 77, l. 3, *au lieu de* Sammam, *lisez* Samman.

P. 87, l. 7, *lisez* زادت.

P. 118, l. 2, *lisez* Mohammedites.

P. 202, l. 4, *au lieu de* وفن, *lisez* وقن.

P. 216, l. 4, *lisez* لجلسائه.

P. 220, l. 7, *au lieu de* الصبوخ, *lisez* الصبوح.

P. 257, l. 6, *au lieu de* مياها, *lisez* مياهها.

P. 259, l. 5, *au lieu de* يملنهم, *lisez* يمكنهم.

P. 266, l. 1, *au lieu de* فليف, *lisez* فكيف.

P. 314, l. 10, *lisez* مؤكّدًا.

P. 389, l. 3, *au lieu de* عنت, *lisez* غنت.

P. 397, l. 4, *au lieu de* فيصر, *lisez* فيصل.

TABLE

DES PRINCIPALES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME VII.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

